N° 602 34e Année. Tome CLXV 15 Juillet 1923

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... *3 fr. 50* | *Étranger* .... *4 fr*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

La bourse depuis quelques semaines semble avoir adopté comme règle de fixer la cotation des
premiers cours en s'inspirant des nouvelles étrangères ; or, comme on s'entretient immanqua-
blement de la faiblesse du marché de New-York, de politique internationale, etc., le début est
généralement lourd. Puis, peu à peu, l'atmosphère se fait plus encourageante grâce aux disposi-
tions locales qui demeurent excellentes, et l'animation se propageant d'un groupe à l'autre, la
séance se termine beaucoup mieux qu'on eût osé l'espérer.
Les rentes françaises, bien que sans grande variation, se maintiennent aux environs de leurs
cours précédents, soit : 56 fr., sur le Perpétuel, 87,50 sur le 5 o/o amortissable. Le 6 o/o ex.
coupon est à 87 fr. En fonds étrangers, quelques réalisations en Mexicains font rétrograder le
4 o/o à 106,25 et le 4 o/o 1910 à 123 fr. Dans l'attente d'événements plus précis, le Turc Unifié
bouge peu aux environs de 70,50. Les Russes restent faiblement tenus.
Nos grandes banques ont fait l'objet de négociations plus suivies et se présentent en avance de
quelques points : Comptoir d'Escompte, 980 ; Crédit Lyonnais, 1.550 ; Société Générale, 729 ;
Banque de Paris et des Pays-Bas, 1.440. Dans le compartiment étranger, la Banque Ottomane
progresse à 823 et la Banque du Mexique à 920.
Nos chemins de fer sont plus lourds à l'exception de l'Est à 860 ; les charbonnages français sont
fermes : Courrières, 660 ; Lens, 383 ; Bruay en avance importante à 2.809. Les valeurs sucrières
sont des plus animées, le Say se maintient autour du cours rond de 3.000, les Sucreries d'Egypte
vont à 1068. Toujours bien achalandées, les valeurs cuprifères se présentent en nouveaux progrès :
Rio, 2.729 ; Boléo, 559 ; Montecatini, 131 ; Tharsis, 294.
Parmi les valeurs d'électricité, d'eau et gaz, mentionnons la nouvelle avance de la Cie Générale
d'Electricité à 1475, des Eaux et Electricité d'Indo-Chine à 1865, de la Cie Gaz et Eaux à 760.
En valeurs diverses, la Cie Générale Industrielle, dont nous préconisions l'achat à 300 fr., passe
de 375 à 460 ; dans ce même compartiment, notons la fermeté des Tabacs du Maroc à 3.000, de
Révillon à 900, de la librairie Hachette à 1.350 et la régression de quelques valeurs d'alimen-
tation dont la hausse s'était faite un peu brusquement ; les établissements Damoy reviennent à
922, les établissements Debray à 1555.
L'attention du marché est en ce moment vivement attirée par les valeurs phosphatières d'en-
grais et de produits chimiques. Déjà dans ce groupe, on relève de très substantielles plus-values :
Usines du Rhône, 549 ; Electro-Chimie et Electro-Métal, 720 ; Richer Moritz et Cie, 1475 ; Pou-
lenc 850 ; Phosphates de Gafsa, 970 ; Phosphates Tunisiens, 868 ; Phosphates de Constantine, 420.
Aux valeurs sud-africaines, la De Beers est calme vers 1.040, les mines d'or restent soutenus
sans s'écarter beaucoup de leurs cours précédents. Nouvelle baisse des pétrolifères, principa-
lement de la Mexican Eagle à 89.50. La Royal Dutch revient à 22.550 et la Shell à 282,50. A
leur tour, les caoutchoutières s'effritent légèrement : Financière des caoutchoucs, 158 ; Padang,
102. En résumé, et d'une façon générale, le marché en Banque s'est montré, au cours de cette
quinzaine, beaucoup moins résistant que le marché officiel. Les fortes variations subies par les
changes paralysent les affaires d'arbitrage et ne sont pas étrangères à son malaise. La livre est
à 75,07 et le dollar à 16,31. Quant au mark, il ne cote plus qu'un centime pour cent marks.

LE MASQUE D'OR.

Banque Nationale Française du Commerce Extérieur.

Les actionnaires de cette société se sont réunis le 27 juin en assemblée ordinaire, sous la pré-
sidence de M. Charles Petit, président du Conseil d'administration. Le solde bénéficiaire de
l'exercice ressort à 1.076.553 fr. 99, après affectation d'une somme de 3 millions à la provision
pour créances douteuses. Sur ce solde bénéficiaire, l'assemblée a décidé de pratiquer les amor-
tissements suivants : 1° sur matériel et mobilier 82.217 fr. ; 2° sur frais de constitution et de
premier établissement 582.802 fr. ; 3° sur frais d'installations 105.329 fr.
Il reste ainsi un solde de 306.205 fr., qui, après application à la réserve légale de 15.310 fr., se
monte à 290.895 fr. Cette somme, ajoutée au report antérieur, forme un total reporté de 2.013.867 fr.
L'assemblée a ratifié la nomination en qualité d'administrateur de M. Adrien Jacques, en rem-
placement de M. Griolet, démissionnaire.
Au cours de l'exercice 1922, dit le Conseil dans son rapport, l'activité de la société s'est sensi-
blement accrue. En France, le réseau de ses représentants, établis à Lyon, Marseille, Le Havre,
Mazamet, Bordeaux et Roubaix-Tourcoing, a été étendu à Nantes. A l'étranger, les conditions
politiques en Orient et la crise économique au Maroc ont retardé le développement des affaires de
la Banque Française des Pays d'Orient, et du Crédit Franco-Marocain avec lesquels la société est
en rapports étroits. Au Brésil, la société a créé des bureaux de représentants dont le meilleur ré-
sultat est attendu. Au cours de l'exercice 1922, une succursale a été ouverte à Milan.

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

L'Assemblée Générale Ordinaire de la Société du Gaz de Paris s'est tenue le 12 Juin. Elle a dé-
cidé la mise en paiement, — à partir du 1er Juillet prochain, — d'une somme de 13 fr. 50 (7 fr.50
net d'impôts et Frs 6 brut) par action représentant le solde de la répartition de Frs 21 afférente à
l'exercice clos le 31 Décembre 1922.
Ce solde sera payable contre remise du coupon N° 3 ...

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



LE CORPS DES OFFICIERS ET L'OPINION

—

> En attendant que le monde encore enfant se délivre de ce jouet féroce, en attendant cet accomplissement bien lent qui me semble infaillible, le soldat, l'homme des armées, a besoin d'être consolé des rigueurs de sa condition. Il sent que la Patrie, qui l'aimait à cause des gloires dont il la couronnait, commence à le dédaigner pour son oisiveté, ou le haïr à cause des guerres civiles dans lesquelles on l'emploie à frapper sa mère.
>
> ALFRED DE VIGNY.

Avant que les événements de la Ruhr vinssent donner à l'armée française l'occasion de manifester à la fois sa force et son utilité, la réflexion mélancolique de Vigny qui s'inscrit au seuil de cet article pouvait paraître de quelque actualité.

Non certes qu'il faille se féliciter d'avoir eu à employer le suprême argument des Républiques et des Rois. Mieux vaut douceur que violence. Mais la sagesse des Nations n'avait pas prévu la mobilisation de l'inertie que devait inaugurer notre débiteur berlinois. Il était indispensable de le secouer et pour le secouer de le saisir vigoureusement.

S'il ne tombe rien des branches, nous saurons bien découvrir ceux qui avant nous ont fait tomber et dissimulé les fruits de l'arbre.

Et gardons les moyens de le secouer à la prochaine récolte. Le meilleur instrument de la grandeur française ne risque pas ainsi d'être dédaigné comme il le serait avec raison si nous nous déterminions à ne lutter qu'avec du papier et des mots contre une mauvaise foi agissante. Utilisons pacifiquement notre armée comme d'autres rassemblent sur les eaux de la mer du Nord et du Pacifique plus de menaces flottantes qu'il n'y en eut jamais sur le Rhin. Ceci « en attendant que le monde encore enfant se délivre de ce jouet féroce ».

Combien plus féroce encore apparaîtrait ce jouet si, comme aux temps « où les Français ne l'aimaient pas », l'armée avait à intervenir dans les disputes civiles ! « Frapper sa mère », « faire couler le sang du peuple », « égorger le prolétariat », autant de formules qui, dès le plus jeune âge, inspirent au jeune citoyen français, avec les nuances de langage propres à un milieu, l'horreur des Fructidor et des Brumaire.

Vigny voyait juste lorsque il résumait les principaux griefs de l'opinion publique contre l'armée permanente en deux points essentiels : vaste gaspillage d'énergie et de temps, péril pour la sécurité intérieure.

Mais il serait excessif de conclure que le dédain et la haine, dont souffraient ou croyaient souffrir il y a cent ans les vieux soldats de l'Empire, sont aujourd'hui le lot de leurs héritiers glorieux.

La majorité de l'opinion française est encore loin de partager les illusions farouches des anti-militaristes anglo-saxons (1) ou l'indifférence injurieuse des pacifistes

(1) Ces illusions ne datent pas d'hier ; H. Spencer les entretenait plus d'un quart de siècle avant Monsieur Wilson et Monsieur Keynes. Son jugement nous a paru mériter d'être rapporté ici parce qu'il marque bien la différence entre l'opinion anglaise et française en face du militarisme et combien cette dernière reste, par comparaison, plus favorable à « l'homme des Armées » que ne le pensait Alfred de Vigny. Spencer écrivait donc le 10 octobre 1879 : « J'ai si souvent pensé à la question du militarisme et de l'industrialisme, et à l'antagonisme profond entre les deux qui se manifeste de plus en plus à chaque pas que je fais dans mes recherches sociologiques, et j'ai été si fortement impressionné par la rebarbarisation qui s'opère par la suite du retour aux acti-

chinois qui jadis avaient relégué le mandarin militaire au dernier rang. Sans compter que le mandarin militaire s'est bien rattrapé depuis !

Rien de semblable en France. Car il est généralement admis, encore aujourd'hui, que quatre ans avant l'occupation de la Ruhr, il y avait eu la victoire.

Or, c'est un fait : le général qui n'a pas été battu inspire toujours le respect s'il n'éveille pas l'affection. C'est ainsi que Broussilof continuait à se faire entendre des Commissaires du peuple eux-mêmes. Si le Français goguenard discute encore les généraux de l'année 18 et se refuse à avaler une littérature démontrant « a posteriori » que la victoire préexistait depuis longtemps sous tel ou tel képi feuillu, il respecte la chance et apprécie l'énergie. Une vague de silence irrésistible descendait les Champs-Elysées derrière le cheval de Mangin le 14 juillet 1919 et courbait toutes les vanités.

Et pourtant, les Ecoles militaires sont désertées ! Beaucoup d'officiers, non des médiocres, ont cherché après la guerre une carrière plus active et moins discutée. Ils se sont méfiés instinctivement des sentiments de leurs compatriotes, de leurs anciens compagnons d'armes et, comme le héros de Vigny, ont fait leur examen de conscience.

vités militaires, que j'en suis venu à la conclusion qu'il vaut la peine de tenter quelque chose pour organiser une agitation antagoniste. Nous possédons, éparses à travers la société anglaise, de nombreuses corporations de dames qui sont très opposées au militarisme et il suffirait, je crois, de les rassembler pour en faire une association puissante, capable de faire beaucoup de bien, éventuellement, dans le sens civilisateur. Les non-conformistes, dans leur ensemble, ont manifesté très fortement, par la bouche de leurs ministres, leur opposition à la guerre. Les ouvriers qui mènent les autres, comme on l'a vu au récent congrès de Sheffield, voient fort bien le danger ; les sécularistes, dans leur ensemble, marcheront dans la même direction, les Comtistes aussi et bon nombre de rationalistes ; il en sera de même pour une proportion importante de politiques libéraux, une certaine proportion des avancés de l'Eglise comme Hugues, et des ecclésiastiques. J'en ai parlé avec plusieurs personnes. Rathbone, membre pour Liverpool; Harrison, Morley et d'autres, et je pense faire d'autres démarches. Ceux que je viens de nommer pensent tout à fait comme moi, et je crois qu'il importe d'agir. »

Lignes à relire par les « dames anglaises », les non-conformistes, les sécularistes et « les ouvriers qui mènent les autres » à la lueur des incendies de l'Irlande. Tandis que les canons britanniques croisent leurs feux sur tous les carrefours du globe.

Le gouvernement les y a aidés. Par la voix du Rapporteur général des lois militaires, il s'est engagé un jour à faire des coupes sombres : puis il a versé de nouveau l'espoir dans l'âme des victimes désignées et déjà résignées. Le jeune Isaac sur le bûcher dut connaître semblables alternatives, cependant que le patriarche son père, le couteau à la main, s'entretenait avec l'ange soudainement apparu.

Mais le sacrifice auquel, nouvel Abraham, s'apprête le ministre de la Guerre, risque beaucoup plus d'être aggravé que remis par les circonstances. Si l'Allemagne cède, — et nous devons tous souhaiter que l'Allemagne cède, — il y aura grand congé de gens d'armes. Si les élections déplacent dans un certain sens le point moyen de notre politique, le couteau d'Abraham taillera avec moins de ménagements.

Les officiers à titre temporaire sont déjà en voie de disparition ; mais le problème reste entier pour les officiers à titre définitif. Nous envisagerons moins ici les solutions proposées que les impressions produites sur l'opinion par ces diverses perspectives.

Le public mesure-t-il d'une part l'étendue de la crise de recrutement du corps des officiers et, d'autre part, le poids des sacrifices que par une apparente contradiction nos représentants peuvent être appelés à exiger d'un corps atteint aux sources mêmes de sa vie ?

Par ailleurs, nos officiers se rendent-ils compte du dédain que gardent les réalisateurs, les « hommes d'action », les « techniciens » d'après-guerre pour leur improductive existence ?

Cette étude devrait, pour atteindre son but, dégager les formes nouvelles dans lesquelles les anciens combattants démobilisés et les civils sans mélanges voudraient enfermer la raison d'être de « l'homme des armées modernes » ; elle ne devrait pas laisser non plus de mettre en relief tout ce qui dans sa condition actuelle

vexe et dégoûte l'officier. Peut-être alors, découvrirait-on que tel communiste et tel Membre du Conseil Supérieur de la Guerre aboutissent aux mêmes conclusions. Le mal est un, mais le remède existe dans toutes les pharmacies ; on demanderait partout le même si le diagnostic était bien fait.

§

Le Corps des officiers est relativement peu nombreux. Son effectif actuel, — avant toute réduction, — apparaît dérisoire mis en parallèle avec celui des fonctionnaires des autres grandes administrations de l'État. Les fonctionnaires des P.T.T., des Travaux Publics, ceux des Finances pullulent depuis la guerre dans tous les replis du territoire national. Mais ils gardent sur l'officier la grande supériorité d'un camouflage uniforme et varié à la fois : le melon, le chapeau mou, la redingote, le veston les noient dans le flot des citoyens indépendants et des contribuables sans droits de retour. L'officier est désigné par son uniforme à l'attention publique dès qu'il sort de sa maison ou de sa caserne.

Depuis l'armistice, le port du costume civil (« tenue bourgeoise » précisent des règlements fort antérieurs à Trotsky), atténue cet inconvénient. On peut désormais s'asseoir de longues minutes à la terrasse du café de la Paix à Paris, ou du café Riche à Marseille, sans apercevoir un seul uniforme sur des trottoirs où, pendant la guerre, c'était une héroïque carnavalade de silhouettes et de couleurs. Mais la petite garnison de province ne permet pas l'anonymat. Dans les rues d'Auch ou de Fontenay-le-Comte, sous l'uniforme ou le veston, les nombreux chefs de bataillons des « régiments-croupions », les capitaines chargés de tout sauf de préparer la guerre, les lieutenants avec ou sans spécialité, sont recensés matin et soir par la malignité publique.

Par ailleurs, les effectifs des corps expéditionnaires

d'Afrique et d'Asie, du Corps d'occupation d'Allemagne exigent en certains points un va-et-vient d'uniformes dont l'abondance n'est que mal dissimulée par l'ahurissante variété : à Rabat, à Casablanca, sur les quais de la gare de l'Est et sur ceux des grandes gares du Rhin, à Alger ou à Tunis, c'est encore la guerre des belles bottes, de la gabardine chatoyante et des képis chargés de galons et de mystère.

A Beyrouth,le voyageur qui avait traversé il y a quelques mois les possessions anglaises de Palestine et de Transjordanie, — dites agitées,— sans apercevoir qu'à de rares intervalles la casquette d'un Tommy, tombait brusquement dans cette Syrie,— dite pacifiée,— au milieu de ce tourbillon bleu ou kaki qui entraînait jadis les permissionnaires et les embusqués dans les rues de Châlons ou d'Amiens.

Qualifié d'invisible, l'uniforme ne réussit guère à protéger l'officier dans les combats ; après la guerre, bleu chasseur ou bleu horizon, moutarde ou réséda, il dénonce l'imprudent budgétivore qui n'a pas la précaution de « s'habiller comme tout le monde ».

Certes, le prestige, le fameux prestige de l'uniforme reste assez grand sur la plus aimable moitié de la nation pour qu'on tolère et qu'on aime ces brillantes apparences. Mais ce qui estomaque une foule de braves gens, et non pas des antimilitaristes, de vieux Français cocardiers eux-mêmes, et ce laboureur de Jules Lemaître, qui

......garde en sa fleur
Le bon sens libre et railleur
De la vieille France,

c'est que l'utilité de la plupart des fonctions actuellement dévolues à tel ou tel grade apparaît mal ou n'apparaît pas.

Il y a d'abord l'éducation physique ; elle absorbe en cadres subalternes, en inspecteurs régionaux, en conseillers techniques, une foule de pauvres bougres et

de débrouillards. Fort discutés dans les milieux sportifs, plus discutés encore par les militaires restés dans la troupe, les apôtres galonnés de l'I. P. ont cependant une fonction.

Mais les 6 chefs de bataillon, les 3 colonels ou lieutenants-colonels de tels régiments dont l'effectif disponible est à peine d'une maigre compagnie ? Comment justifier par la préparation d'une éventuelle mobilisation, — le peuple admet qu'on la prépare, mais ne veut sous aucun prétexte en entendre parler, — comment justifier aux yeux des profanes cette profusion d'officiers supérieurs qui ne se gênent d'ailleurs pas pour confesser leur inutilité ?

Et les « adjoints » ! Les généraux qui furent adjoints aux commandants de Régions et restent adjoints aux commandants de Corps d'Armée, les généraux adjoints aux commandants des places fortes, aux Commandants des fronts de mer, les généraux adjoints aux généraux membres des comités consultatifs, les généraux adjoints aux généraux adjoints et les colonels adjoints auxdits généraux.

« Je vous demande des canons et vous m'offrez des colonels », répondait joyeusement Jaurès au commissaire du gouvernement chargé de discuter la refonte de notre artillerie avec l'auteur de *la Réalité du Monde sensible.* Que ne dirait-il aujourd'hui, s'il revenait du monde supra-sensible où l'a envoyé le coup de pistolet de Vilain ?

Il faut ajouter que la même abondance ne se remarque nullement parmi les officiers subalternes. Le Sous-Lieutenant est en voie de disparition. Le Lieutenant, auquel la vie dans une compagnie-cadre ne réserve que de minces attraits, part pour les théâtres d'opération extérieurs, pour l'Allemagne, ou alimente bon gré mal gré les appétits pédagogiques des Cours et Centres de Perfectionnement.

Trop de Commissions, de Missions et de fonctions plus civiles que militaires s'offrent aux jeunes officiers pour que ne fléchisse pas leur conscience professionnelle. Aussi, même sur le Rhin, au Levant et au Maroc, les compagnies renforcées et étoffées des régiments algériens, tunisiens et marocains, n'ont souvent qu'un ou deux officiers.

L'oisiveté apparente ou réelle d'une partie du corps d'officiers n'est pas seule mise en cause ; il reste à l'opinion d'autres griefs qui, ceux-ci, atteignent plus particulièrement les officiers subalternes.

Ces derniers ont fait la guerre dans la fréquentation quotidienne des officiers de réserve. Nombre d'entre eux ne sont que d'anciens officiers de réserve, anciens adjudants ou anciens aspirants, titularisés dans l'armée active au cours des dernières années de la guerre. A l'armistice, ils sont restés dans leurs régiments, les ont suivis dans leurs déplacements et, malgré les mutations trop nombreuses, sont passés dans le même milieu, sans secousses et sans crise pécuniaire profonde, de l'état de Guerre à l'état de Paix.

Tandis que son capitaine, jeune Saint-Cyrien ou Saint-Maixentais encore alerte, n'avait qu'à penser à son prochain mariage ou à la conquête d'une bonne « première garnison d'après-guerre », le démobilisé avait à reconquérir sa situation civile. Il avait à le faire au milieu des dangereuses spéculations de l'année 1919, où, dans le dédale des concours et des équivalences d'après-guerre, il a vite découvert combien enviable restait le sort de son camarade d'hier qui continuait à Mayence ou à Trêves de mener la vie large et insouciante des périodes de repos. Popotes, Coopératives, Permissions, félicités perdues !

Un sentiment d'envie naissait bien naturellement dans le cœur du Lieutenant ou du Capitaine de complément dont le courage et le dévouement avaient été

les mêmes, s'il avait combattu sous un harnois moins familier.

Après quatre ans, ce sentiment, encore fort net il y a quelques mois, va en s'atténuant. Les départs brusqués pour les théâtres d'opérations extérieurs,les déplacements imposés aux officiers de l'active avec une légèreté et une insouciance inadmissibles ont montré aux démobilisés le revers de la médaille que certains regrettaient déjà. Mais cette envie qu'ont éveillée pendant les premières saisons de l'après-guerre les veinards qui avaient pu rester à l'abri des tempêtes et des calmes plats méritait d'être signalée.

Aussi bien d'autres constatations s'imposaient encore devant la caserne entr'ouverte et les officiers de réserve n'étaient pas seuls à pouvoir les faire. Le Public et tous les ex-poilus y avaient leur part.

Pour tout dire brutalement, le Corps des officiers de l'armée active conservait trop de non-valeur et même trop de rescapés de la guerre dont la conduite avait été notoirement conservatrice de leur personne et de leurs intérêts. Relativement peu nombreux, ces mauvais serviteurs furent pendant la guerre, dans les dépôts, dans les Centres de réentraînement, dans les bataillons d'instruction, la bête noire de trop de bleus et de réservistes pour ne pas être aujourd'hui reconnus et énergiquement appréciés.

Ils disparaîtront vite et avec eux les quelques sujets que des complaisances des chefs de Corps et des négligences des grands chefs ont laissé s'introduire dans l'armée avec le seul souci d'y trouver une situation matérielle plus confortable que celle qu'ils cherchaient encore à trente-cinq ou quarante ans.

On réformera plus difficilement l'éducation de beaucoup de leurs camarades. Anciens élèves des grandes écoles ou membres de la promotion du « parapet », tous ont les mêmes défauts, héritage de la vie de tranchée,

des bruyantes veillées dans les popotes, des permissions courtes et ardentes. Les civils n'ont pas impunément participé aux mêmes tournois d'éloquence verte ; mais, rentrés dans leurs familles, obligés dans leurs relations professionnelles à un minimum de courtoisie, ils ne sauraient se laisser aller aux intempérances de langage qui restent la règle, quatre ans après la guerre, dans trop de régiments. Les instructeurs y traitent les recrues avec une aussi grande abondance d'images qu'en usa le rabbin Mosaïde avec l'abbé Coignard. Les officiers entendent et n'interviennent pas; souvent, ils donnent le ton.

Le soldat français supporte facilement ces épithètes, même les plus blessantes, pourvu qu'elles lui soient envoyées sur un certain ton. Il lui suffit, comme au gendarme de Courteline, de savoir que le sergent « ne le pense pas ». Mais certaines natures plus fines en restent vivement blessées. Un jeune sous-lieutenant qui entend son lieutenant ou son capitaine enguirlander de la sorte un brave garçon, se demandera s'il ne s'est pas trompé de vocation et s'il ne ferait pas mieux d'étudier le Droit que de fréquenter des collègues aussi mal embouchés.

L'ordonnance du Roi du 1er juin 1776, rédigée par le Comte de Saint-Germain, reconnaissait déjà que « l'instruction des recrues exige, de la part des officiers et des bas officiers qui y sont employés, une intelligence, une patience, une douceur et une fermeté que tous les hommes ne réunissent pas au même degré ».

M. Maginot ne se montrera pas moins exigeant que Saint-Germain.

L'opinion ne peut être qu'indirectement frappée d'une autre grave insuffisance dans la formation actuelle des officiers : le manque de curiosité intellectuelle et de curiosité professionnelle.

Vieux officiers assurés d'arriver à l'âge de la retraite

avant « la prochaine guerre », vieux lieutenants à titre temporaire dont l'oreille sera fendue dans un an ou deux, vieux sous-officiers assurés d'avoir conquis avec leurs galons leur bâton de maréchal, tous se désintéressent des nouveaux règlements, des expériences qui annoncent des transformations dans l'armement et la tactique de leur arme ; ils préfèrent porter leurs doléances aux journaux, touchant le décompte de leurs annuités, la liquidation de leur retraite, les passe-droit dont ils furent victimes et l'ingratitude de l'Etat.

Mais trop de jeunes officiers se désintéressent aussi de leur métier. Pour ceux-ci, il faut surtout incriminer l'indolence de leurs chefs, la maigreur de leurs unités et les causes qui tout à l'heure nous paraissaient expliquer le déficit en lieutenants et sous-lieutenants.

Nulle part la responsabilité des chefs, l'indiscipline des subordonnés, le snobisme débraillé du Français, ne peuvent être mis en cause par l'opinion avec autant de facilité que lorsqu'il s'agit de la tenue. Il semble bien que toutes les circulaires ministérielles ne font qu'aggraver le mal, car chacune d'elles se refuse à envisager des sanctions, reste dans le vague des nuances qu'elle essaye de définir et se défend de ne pas être provisoire.

Un uniforme mal porté signale l'officier aux réflexions désobligeantes du bourgeois ou de l'ouvrier aigri. Si cet uniforme est de bonne coupe, de bonne couleur vraiment « uniforme », non pas éblouissant, mais simplement ajusté et correct, porté gaillardement et non comme un complet usé endossé aux heures de travail, il ne sera jamais ridicule même aux yeux du plus farouche civil. La tenue kaki très sobre de nos troupes coloniales est d'ailleurs aussi peu prétentieuse et de meilleur goût que les vestons pincés, les cravates vertes et les larges feutres gris-perle.

Panachées de bleu horizon ou de moutarde, prolon-

gées par des bandes molletières claires, les vieilles culottes rouges d'avant-guerre devraient au contraire disparaître au plus tôt ainsi que les tuniques noires étriquées sur lesquelles d'aucun n'hésitent pas à boucler le baudrier anglais, lorsqu'ils ne la font pas suivre d'une culotte bleue ou kaki. Mélange pénible de frusques vétustes et d'accessoires neufs ! Déplorables et mesquines économies du militaire extrait un moment de sa garnison par la guerre et retombé ensuite, délicieusement, dans le train-train médiocre du Service des Places !

Le Français aime à voir un soldat bien vêtu ; il a en horreur le colonel Ronchonnot et son képi tirebouchonné, l'adjudant Flick et sa pèlerine élimée. Il a assez de goût pour se moquer aussi du faux aviateur, à la vareuse ouverte, au faux-col excessif, aux souliers bas, aux chaussettes de soie, à l'allure équivoque. Eh bien ! trop d'officiers s'habillent aujourd'hui comme l'adjudant Flick ou comme les héros de la *Vie Parisienne*. Le soldat-citoyen distinguera toujours parmi ses anciens chefs ceux qui sont dans une tenue correcte et prêchent d'exemple. Ils n'auront pas besoin de plumet et de doubles épaulettes pour être reconnus et salués.

Peut-être, ces diverses observations paraîtront-elles menues et négligeables ; sans doute, l'opinion est-elle sensible à de plus considérables intérêts dans les discussions qui vont se poursuivre autour des lois militaires. Mais il faut tenir compte, lorsqu'il s'agit de la réputation de notre Corps d'officiers, de mille apparences qu'on pourrait négliger en effet, s'il s'agissait par exemple de la magistrature. Les magistrats, en tant que magistrats, ne sont pas plus regardés dans la rue que les autres citoyens ; les officiers, les hommes les voient, les femmes et les petits enfants les regardent volontiers.

Devront-ils se contenter de cette compensation ? A « ce guerrier qui a besoin d'être consolé », offrira-t-on

seulement le sourire de la payse de la Guillaumette et de Croquebol ?

Si nous avons jusqu'ici étalé, non sans complaisance, quelques-unes des imperfections qui peuvent attirer au Corps des officiers une défaveur passagère, il nous reste à montrer par où se rachète son apparente oisiveté. Il nous reste à indiquer quel serait, pour remédier au malaise actuel, le rôle que devraient jouer au plus tôt le Parlement et les grands chefs. Toutefois, les critiques étaient indispensables. Aussi bien chacun pourrait les formuler qui a été mobilisé et a retrouvé depuis l'armistice l'occasion de fréquenter des camarades restés dans l'armée. Les formuler sans indulgence excessive et sans fiel est une tâche difficile. Il faut écrire ce que l'on n'hésite pas à dire. Si quelqu'un se déclarait scandalisé, il nous suffirait de le renvoyer à la lecture quotidienne de la *France Militaire*, organe où, sous le couvert de l'anonymat, le malaise des militaires de carrière s'exprime avec une franchise dont Trotsky dans l'armée rouge aurait depuis longtemps arrêté les excès.

§

Il est toute une catégorie d'officiers à laquelle l'opinion ne rend pas justice comme elle devrait le faire. Les Coloniaux ou les Métropolitains envoyés dans les Colonies, dans les pays de Protectorat ou de Mandat, ne méritent guère les reproches que peuvent s'attirer leurs camarades restés dans la métropole. Ne les méritent pas non plus, les officiers de l'armée du Rhin ou ceux de notre ancien corps de Silésie dont la magnifique discipline fut d'un grand exemple, au cœur tumultueux de l'Europe.

Mais il convient de donner la préférence aux officiers de nos bataillons indigènes, de nos contingents français ou étrangers pour lesquels la guerre a continué depuis quatre ans, dans le haut et le moyen Atlas, sur l'Euphra-

te, dans les plaines de Cilicie, en Syrie et dans les gorges du Taurus.

Ici l'opinion publique reste injuste, insouciante et légère. Robert de Jouvenel a dit un jour pour l'excuser qu'elle n'existe pas et qu'il n'y a que des journaux. Voilà donc les responsables apparents des campagnes de silence montées autour de telles opérations pénibles et meurtrières, de telles pacifications sanglantes. Il faut remonter bien au delà des massacres de Fez, jusqu'aux grands épisodes de l'épopée algérienne pour trouver des faits de guerre dignes d'être haussés à la hauteur du siège d'Aïntab, de la défense et du massacre de la garnison d'Ourfa, — qui restera la honte du commandement kémaliste, — de la résistance extraordinaire du bataillon Mesnil à Bozanti, de sa sortie victorieuse et désespérée.

Victimes de l'opportunisme des grandes autorités locales qui ont intérêt à étouffer tous les bruits dont pourrait s'alarmer le monde politique de la capitale, victimes des consignes gouvernementales données aux informateurs officieux pour dépister les interpellateurs, victimes de l'invraisemblable ignorance géographique des rédacteurs de gazettes et de leurs lecteurs, les héros de ces derniers combats resteront inconnus.

Lorsque Marchand dut évacuer Fachoda, il sentait du moins que sa douleur était partagée par la grande majorité des Français et l'ardente fougue de Baratier avait porté jusqu'au Quai d'Orsay des paroles vengeresses.

Lorsque les officiers des troupes de Cilicie ont vu revenir les bataillons kémalistes sur une terre baignée depuis deux ans de sang français, pacifiée et d'où notre départ allait entraîner celui de 50.000 mille chrétiens, lorsque le drapeau français fut amené au Palais du gouvernement à Adana et remplacé par le drapeau turc, lorsque les officiers turco-boches purent exiger le salut de nos fan-

tassins et de nos tirailleurs, ce qui parut le plus dur, ce fut l'allégresse naïve des journaux de France (1), oubliant,— l'avaient-ils jamais su ? —que nos prisonniers venaient de rentrer de Césarée après avoir subi une captivité digne des temps de Gengis-Khan, oubliant les déloyautés des Jeunes-Turcs, l'entrée en guerre de la Turquie, l'armistice de 1918 et sa dénonciation par les anciens élèves de l'Académie de Guerre de Berlin, et les Valis et les Mutessarifs formés à l'école de Talaat.

Nos officiers « extérieurs » méritent donc une considération d'autant plus légitime que, depuis l'armistice, l'extension de nos charges militaires sur trois continents a entraîné l'envoi aux T.O.E. de nombreux officiers métropolitains pris dans les garnisons de France ou d'Allemagne.

Tel Lieutenant « bleu horizon », qui semble aujourd'hui aux bourgeois de sa petite garnison un pâle résidu de la guerre et un « bon à rien », vient de commander pendant dix-huit mois un poste perdu de l'Atlas, un blockhaus au delà de l'Euphrate; il a rendu la justice, administré des villages, prévenu des conflits et fait régner la paix française parmi de misérables peuplades.

« Exploiteur, massacreur, provocateur ! » diront nos pacifistes. Ah! que ne vont-ils s'enfermer quelques jours, entre quatre murs crénelés, de terre ou de pierres sèches, avec ce petit officier au teint jauni ! Ils verront qui fait œuvre démocratique, en face des grands féodaux Nord-Africains, des Aghas Touraniens d'Asie Mineure, des anciens espions enrichis par Abdul-Hamid, voire des « Jeunes Turbans » formés à l'Ecole des Sciences Politiques, mais avides de tyrannie par atavisme et fol orgueil de demi-civilisés.

(1) Il est bien évident qu'il ne s'agit pas ici d'ouvrir un débat sur l'opportunité et les clauses de l'accord d'Angora. Il n'y eut peut-être pas trop de sourires pour ces chères vieilles choses de Turcs, il n'y en eut pas assez pour les pauvres diables qui avaient reçu leurs balles et leurs obus, de vraies balles, de vrais obus.

Il suffirait d'ailleurs de renvoyer les sceptiques aux pages éloquentes qu'inspirait, il y a vingt-cinq ans, au lieutenant-colonel Lyautey, le rôle colonial de l'officier.

Elles sont restées d'actualité et personne, à dire vrai, ne conteste la nécessité d'une armée coloniale, si d'aucuns flétrissent par ignorance ou mauvaise foi certains de ses procédés. C'est donc un premier point sur lequel les sympathies de l'opinion se rencontrent avec les goûts et les ambitions de la plupart de nos tout jeunes officiers.

Elles se rencontrent aussi dans une attitude commune en présence des lois militaires dont le vote indéfiniment retardé est une des causes profondes du malaise militaire d'après-guerre. Nos officiers sont prêts aux sacrifices qu'on leur demandera. Ils se déclarent même si résignés qu'on peut se demander s'il n'y a pas là la marque d'un dangereux affaiblissement de leur zèle professionnel. Pour beaucoup, la chose n'est pas douteuse.

Certes, ils demanderont des compensations ; ils ne sont pas d'accord sur les mesures à adopter pour la désignation des victimes ; les uns préféreraient un capital versé une seule fois et permettant à l'ex-officier d'entreprendre hardiment son apprentissage de civil sans traîner une longue et médiocre disgrâce de demi-solde ; d'autres préfèreraient une pension, d'autres un emploi dans une administration ; il semble bien que chacun donne son opinion suivant son âge. Mais tous s'accordent avec l'ensemble de l'opinion publique pour réclamer une prompte solution.

Cette solution, ils l'attendent avec confiance de la Chambre actuelle composée en grande partie d'anciens combattants. Ils s'étonnent cependant de voir combien les grands chefs de la guerre, celui-là même qui en 1917 sauva le moral de l'armée et la France, restent aujourd'hui effacés, non pas inactifs, pensent-ils, mais singulièrement tenus en lisière par d'anciens subalternes élevés par la Politique, par des personnalités

militaires dont la réputation s'est affirmée surtout dans le monde de la Presse ou des affaires. On a pu impunément, au moment du vote de la loi de recrutement, mettre en doute dans certains journaux l'opinion même du grand chef silencieux de l'armée française sans qu'il en soit résulté autre chose qu'une banale mise au point de quatre lignes.

Ce serait une satisfaction profonde, pour le Corps d'officiers, d'entendre la voix du maître plutôt que celle de tels ou tels disciples bruyants ; ce serait aussi une garantie pour l'opinion. Ici encore, l'accord est fait.

Il faudrait enfin toucher d'une main hardie à la machine vétuste, déréglée et incohérente, chargée d'assurer l'avancement dans l'armée. Elle n'allait pas fort avant la guerre ; elle ne va plus du tout. L'avancement à l'ancienneté dans les grades subalternes et son impitoyable lenteur, l'avancement au choix dans les grades supérieurs et ses extravagantes injustices, l'abus des rappels d'ancienneté, des promotions exceptionnelles, l'inutilité du travail personnel et l'absence de sanctions, sont autant de causes qui détourneront de l'armée un jeune homme intelligent et travailleur, car il ne peut compter qu'à ses efforts correspondra un résultat. Le seul concours qui devrait lui assurer,— et non lui laisser espérer, — des avantages de carrière, le concours de l'Ecole de Guerre, ne lui assurera qu'un surcroît de travail et une certaine impopularité parmi ses camarades et de nombreux civils. En fait, il s'agit pourtant du concours le plus démocratique qui se puisse imaginer, comme l'a très bien répondu le général de Castelnau à l'un de ses collègues de la Chambre qui tonnait une fois de plus contre les « Brevetés » (1).

(1) Le Concours de 1923 pour l'entrée à l'Ecole de Guerre n'a réuni que 280 candidats ; 59 seulement rentreront à l'Ecole au mois de novembre. Autrefois, les promotions de 80 à 100 officiers se recrutaient parmi 600 à 700 candidats. Programme énorme et toujours plus complexe, avantages incertains, cherté de la vie à Paris, autant de motifs qui écartent les sujets bien doués.

Et qui donc criera contre les vieilles badernes, les chefs ignorants ou paresseux, les « je m'en fichistes » arrivés aux cinq galons ou aux étoiles, qui criera plus que le jeune officier déçu, si ce n'est l'officier de complément ! Quelle indignation égalera celle du député mobilisé dont la valeur ne saura d'ailleurs s'attarder sous un chef indigne de lui, mais dont ses lois n'ont pu arrêter l'avancement en supposant que ses intrigues ne l'aient pas favorisé ?

§

Donc, une bonne loi des cadres rapidement votée, des mesures énergiques pour rappeler à l'ordre des officiers généraux ou des chefs de corps insouciants, des compressions vigoureuses qui ne laisseront à l'armée métropolitaine que les cadres indispensables et à l'armée coloniale que des volontaires, autant de mesures dont chacun doit presser l'application puisque tous en reconnaissent la nécessité.

Il restera encore la question des droits politiques des officiers. Elle mériterait une étude spéciale ; son urgence est d'ailleurs moins pressante que celle des mesures de réorganisation dont nous avons parlé plus haut. On peut estimer, — et c'est aussi notre opinion, — que dans une armée d'où tout esprit de caste a disparu depuis longtemps, où le respect des pouvoirs civils devient souvent de la superstition, la participation régulière à la vie politique du pays n'entraînerait aucun bouleversement. On peut estimer surtout que les mesures indispensables de réorganisation seraient plus activement prises et appliquées si trente-cinq mille électeurs intéressés les réclamaient.

Ne serait-ce pas s'acheminer, d'autre part, vers de redoutables complications ? Les équipées des brigades Ehrardt et von Luttwitz, les luttes fratricides d'Irlande, la rébellion du lieutenant-colonel d'Annunzio et des

officiers qui l'accompagnaient à Fiume, l'intervention du général Zeligowski à Vilna, les complicités trouvées par Charles IV dans l'armée hongroise, les prétentions intolérables des «juntes» militaires d'Espagne doivent inciter à la prudence nos parlementaires et l'opinion.

Elles doivent surtout leur faire apprécier, par comparaison, le parfait loyalisme d'un Corps d'officiers victorieux, plus instruit que d'autres qui, pendant et depuis la guerre, par les sacrifices sanglants qu'il a subis, par ceux, douloureux encore, auxquels il s'apprête, a bien mérité de la Patrie.

J. ROQUEBRUNE.

STENDHAL

LECTEUR DE JOURNAUX

—

Du temps de Stendhal, comme du nôtre d'ailleurs, c'est par les journaux que la critique exerce son empire. Ce n'est, presque toujours, que dans la suite que la forme du livre intervient. L'exemple de Sainte-Beuve, réunissant ses articles en volumes sous le titre de *Causeries du Lundi*, est le plus caractéristique en même temps que le plus glorieux.

C'est surtout dans les journaux que Stendhal a été étudié, c'est par eux que sa gloire a été suscitée, entretenue, enfin propagée jusqu'à nos jours, car il faut détruire cette légende d'un Stendhal méconnu de son vivant ou laissé dans l'oubli longtemps après sa mort. Aussi estimons-nous qu'il est utile de rappeler, avant toutes choses, quel cas il fit toujours de la presse.

Stendhal s'occupa longtemps de la lecture des journaux. Il avait à peine une dizaine d'années. Il vivait avec sa famille à Grenoble, sa ville natale. C'était au lendemain de la Révolution de 1789, sous la Terreur.

La famille de Stendhal était aristocrate. Elle suivait attentivement tout ce qui se passait à Paris. Tous les deux jours, le courrier de la capitale lui apportait divers journaux. Il y avait le *Journal des Hommes Libres*, le *Journal des Débats*, le *Journal des Défenseurs de la Patrie*. Le grand-père du jeune Stendhal mettait ses lunettes, faisait la lecture de ces journaux. « Je n'en perdais pas une syllabe, » écrit Stendhal, quarante ans plus tard.

La famille s'indignait à l'annonce des nouvelles venues de la capitale. Mais Stendhal rappelle que, déjà, il sentait

en lui comme un instinctif républicanisme : « Dans mon cœur, je faisais des commentaires absolument contraires à ceux que j'entendais faire. »

Lorsque le grand-père était fatigué, c'était Stendhal qui était chargé de la lecture. Ces lectures occupaient deux heures chaque matin. En 1794, Stendhal continue à lire des journaux : « Mes parents recevaient alors un journal en société avec quelqu'un. »

A cette époque, il trouve dans la bibliothèque de son père l'*Encyclopédie* et il essaie d'en lire quelques articles. Ceux-ci lui reviennent à l'esprit. C'est ainsi que le 8 février 1803, il entretient sa sœur Pauline de l'étude des langues et lui rappelle les principes de Du Marsais, « un des plus grands grammairiens qui aient existé et dont tu peux lire l'éloge à la tête du septième volume de l'*Encyclopédie* ». Le 12 avril 1804, il signale à ses sœurs Pauline et Caroline « un bon journal intitulé les *Archives littéraires* ». Il les engage à les suivre, car les *Archives littéraires* leur formeront le goût.

Mais les journaux occupent à cette date, Stendhal plus qu'il ne veut dans la personne même de ses rédacteurs.

Stendhal a vingt-deux ans. Il aime une jeune actrice du nom de Mélanie Guilbert. C'est le 23 février 1805. Ce jour-là, Stendhal passe avec Mélanie Guilbert, ainsi qu'il l'écrit lui-même, trois ou quatre heures dans la plus douce intimité. Mélanie lui fait des confidences. Elle va jusqu'à lui raconter ses relations avec un rédacteur au *Publiciste*, nommé Hoché. Stendhal sait bien que ce journaliste a de « la finesse sans chaleur » et qu'il manque « beaucoup de profondeur dans son journal », mais il se croit obligé de faire son éloge devant la jeune actrice. Or celle-ci lui affirme que « Hoché est un sot dans le monde ». Stendhal trouve, du coup, que Mélanie prononce ces derniers mots avec « une manière délicieuse » qui est vraiment de la « grâce ».

Le 15 avril 1805, comme sa sœur Pauline ne lui écrit pas, Stendhal lui enjoint de lui envoyer de ses nouvelles,

« ou je prends, lui fait-il savoir, la grande colère du *Père Duchesne*,— le bgrmt (bougrement) patriotique ». Le 15 septembre de la même année, il conseille de nouveau à Pauline de lire les *Archives littéraires* « exactement». Les 1er et 17 octobre, il insiste encore à ce sujet.

Le 7 octobre, il donne également son opinion sur le *Journal de Paris* qui fut le premier journal quotidien, « un des moins bêtes », affirme-t-il. Pourtant, il reproche au *Journal de Paris* « une réflexion niaise ». C'est à propos des *Mémoires* de Collé. Un rédacteur du *Journal de Paris* ne s'est-il pas avisé « de découvrir une âme mécontente de presque tout à un homme si gai »? Stendhal explique que « le bon sens faisait voir à Collé toutes les absurdités » et que Collé s'est tout simplement donné pour mission « de ne point mettre de sauce à ses observations ».

Stendhal a suivi Mélanie Guilbert à Marseille. Là, comme il est sans nouvelles de son ami Edouard Mounier, il espère en avoir par la lecture des journaux. Stendhal ignore si Edouard Mounier va demeurer « dans la carrière préfette » ou entrer au Conseil d'Etat. Pour le savoir et comme il lui écrit le 4 janvier 1806, « depuis que j'ai quitté Paris, j'ai lu au moins cinquante fois le *Moniteur* à votre intention ».

De Marseille, il s'occupe encore de sa sœur Pauline et, le 24 janvier, il lui demande si leur grand-père reçoit les *Archives littéraires*. Si oui, « lis-les avec attention ». Le 4 mars 1806, comme sans doute Pauline a négligé de le renseigner, il l'engage une fois de plus à lire ce journal.

Quant à lui, il lit encore le *Journal de Paris* où un rédacteur, Villeterque, comme il le note le 23 août 1806, « est un peu plus ferme ». Ce même jour, il relève « un ridicule charmant » du *Journal des Spectacles* et il pense : « Les gens de lettres se donnent des ridicules avec le soin qu'ils devraient mettre à les fuir. »

C'est par le *Moniteur* des 20 et 21 octobre 1806 que Stendhal, qui est à Berlin le 3 novembre de la même année, a eu des nouvelles de l'armée dont il fait partie

comme adjoint aux commissaires des guerres. Mais l'armée ne lui fait pas abandonner son amour pour les lettres. Aussi, étant à Brunswick, le 2 décembre 1807, écrit-il au libraire Paschoud pour le prier de l'abonner « pour un an, à compter du 1er janvier 1808, à la partie littéraire seulement de la *Bibliothèque britannique* ». Le 23 juin 1808, Stendhal se réjouit en apprenant par le *Moniteur* « qu'on allait faire une édition des œuvres de Beaumarchais, de cet homme si courageux et si gai, je l'aime de tout mon cœur ». Mais Stendhal n'a pas dû recevoir son abonnement à la *Bibliothèque britannique*, sans doute parce que, comme il le supposait, le libraire n'a pas voulu en recevoir seulement pour la partie littéraire.

Stendhal demande donc, le 5 avril 1809, de Strasbourg, à son ami Félix Faure : « Abonne-moi au *Journal de Paris*, à la *Bibliothèque britannique*, à ce que tu voudras. » Par la même occasion, il le prie : « Si tu n'as rien de mieux à faire, écris au *Moniteur* que je suis près de M. Daru, intendant général au quartier général. » Félix Faure a oublié de s'occuper de la requête de son ami, car, quelques semaines après, de Vienne, le 8 mai, Stendhal le sollicite encore : « Envoie-moi des journaux, on dit que nous serons ici douze jours. »

Mais, deux jours après, Stendhal est envoyé à Saint-Polten. Là, il s'empresse encore d'écrire à Félix Faure la même prière : « Envoie-moi des journaux. »

De Smolensk, le 19 août 1812, il affirme de nouveau son « goût » pour les journaux, et il espère que Mme de Camelin le reconnaîtra. Stendhal qui, après avoir fait la campagne de Russie, est de retour à Paris, sollicite une préfecture, mais en vain. Le 27 mars 1813, il fait savoir : « J'ai lu sans aucun chagrin aujourd'hui, dans le *Journal de Paris*, le grand décret qui nomme les préfets. »

Il est retourné dans l'armée en qualité d'intendant militaire. Il se trouve à Milan le 4 novembre 1813. Il lit le *Moniteur*. Or, ce journal a publié « une mauvaise rapso-

die », et cela lui a rappelé que « le sentiment de la difficulté vaincue » qui, d'après lui, en littérature, est « de mauvais goût », est passé chez les Italiens de la peinture de l'amour à celle des autres passions. Les Italiens oublient, en effet, que « l'homme passionné n'a pas le temps d'avoir de l'esprit ». Aussi Stendhal en profite-t-il pour conclure que le peuple italien « qui sent le mieux l'amour est celui qui l'a peint le plus mal ».

Stendhal a fait publier *la Vie de Haydn*. M. Carpani l'accuse de l'avoir plagié. Stendhal qui est alors à Rouen écrit le 26 septembre 1816 au rédacteur en chef du *Constitutionnel* pour se défendre de ce reproche.

Mais voici un hasard que Stendhal qualifie : « Le plus heureux du monde. » C'est le 28 septembre 1816. Stendhal est à Rome. Des Anglais dont il vient de faire la connaissance lui ont fourni le moyen de lire la *Revue d'Edimbourg*. Ce fait, écrit alors Stendhal à Louis Crozet, constitue « une grande époque pour l'histoire de mon esprit ». Il ajoute que cette époque est, d'ailleurs, bien décourageante. Il constate en effet que « presque toutes les bonnes idées de l'*Histoire de la Peinture en Italie* étaient des conséquences d'idées plus générales et plus élevées » exposées dans cette revue. Stendhal craint donc que si son ouvrage pénètre en Angleterre, on ne le prenne que pour un ouvrage « d'un homme instruit et non pas pour celui d'un homme qui écrit sous l'immédiate dictée de son cœur ».

Le 1er octobre 1816, il écrit de Milan à Louis Crozet pour lui recommander six pages de la *Revue d'Edimbourg* sur la théorie romantique et, le 20 du même mois, pour lui conseiller à nouveau de lire cette revue « pour voir le ton des autres nations ».

En 1817, Stendhal s'occupe d'un certain nombre de journaux. C'est ainsi qu'à Bologne, le 2 janvier, il s'en réfère au sujet de l'opinion qu'on a sur les Français au *Mercure du Rhin* puis, à propos de romantisme, au *Conciliatore* de Milan. Comme il est, le 14 février 1817,

à Naples, le seul journal littéraire de cette ville est, à son avis, *Il Poligrapho*, les autres, sous le nom de littérature, ne donnant que « de lourdes dissertations qui ne passeraient pas l'antichambre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ».

Le 6 avril 1817, de Salerne, il signale la polémique qui s'est élevée entre le *Journal de Naples* et la *Gazette de Gênes* au sujet du théâtre de Saint-Charles. Le *Journal de Naples* a, au cours de cette polémique, cité « tous les dieux et déesses de la mythologie et tous les poètes latins ». Ces citations ont eu en Italie un grand succès. Elles ne sont pas du goût de Stendhal qui les qualifie « un tissu de mensonges ». Et Stendhal de se plaire à ajouter : « J'ai envie de transcrire cet article pour punir le lecteur, s'il en est, qui ne croit pas aveuglément à toutes mes histoires et aux conséquences que j'en tire. »

Le 15 octobre, Stendhal écrit au baron de Mareste : « Je n'ai pas encore de journaux », ce qui ne l'empêche pas de lui signaler un article de Benjamin Constant, paru dans le *Mercure*, sur saint Jérôme. Le 1er décembre 1817, Stendhal montre qu'il ne désespère pas, malgré tout, de devenir préfet. Il écrit, dit-il au baron de Mareste, ce qu'il pense et non ce qu'on pense « en attendant que le *Moniteur* m'apprenne que je suis nommé à la préfecture de N.... » Il trouve que, dans ce journal « bavardent les provinciaux ». Il signale un article qui y a paru, le 31 octobre, sur la liberté et l'arbitraire. Puis, il s'occupe de ce que peuvent coûter certains journaux anglais comme l'*Advertiser*, le *Morning Chronicle*, le *Times*, le *Stateman* et le *Gentleman Magazine*.

Le 3 janvier 1818, il s'entretient de la loi sur la presse, puis il dit à Mareste : « Si vous voulez juger de notre fanal, cherchez la *Gazette de Lugano*. » Il fait aussi savoir à son ami que, sur ses conseils, il a lu les articles publiés dans la *Revue d'Edimbourg* sur Alfieri et Mme Dudevant. Stendhal annonce, ce jour-là, qu'il a demandé à ce qu'on l'abonne pour trois mois au *Journal du Commerce*.

Le 25 janvier, il est impatient de recevoir la *Revue d'Edimbourg* n° 56, qu'il a prié un de ses amis de lui envoyer. Il dit avoir reçu le n° 54 par la poste, « moyennant vingt sous d'affranchissement ». Le 2 février, il demande à Mareste de lui adresser les numéros de cette revue anglaise pour les faire relier. Le 8 du même mois, il affirme n'avoir lu « depuis trois mois que dix *Renommées* pour tout potage ».

Le 12 mars, Stendhal est du parti de la *Revue d'Edimbourg*, qui est contre les classiques et en faveur des romantiques. Le 21 mars, c'est encore de cette Revue dont il s'occupe. Il va en avoir la collection complète. Il écrit à de Mareste qu'il pourra en garder une partie :

Il ne faudra pas moins de six mois pour dévorer les dix-sept autres numéros. La moitié est à sauter net, mais le reste vaut un peu mieux que la façon de M. M. Villemain, Auger et même Lacretelle. Cela bat diablement en ruine, la ci-devant soi-disant littérature.

Il regrette de n'en avoir reçu aucun numéro : « Ah ! voilà le vrai malheur de n'être pas à Paris ! »

Il revient sur la même idée, le 9 avril : il a « soif » et il est affamé de journaux anglais. Le 22 avril, il lit le *Morning Chronicle* et la *Revue d'Edimbourg*, mais plus particulièrement cette dernière : « Je suis tout *Edimburg-Review* » et aussi : « Je travaille trop pour être à la hauteur de l'*Edimburg Review*. » Il est persuadé que cette revue tire à douze mille exemplaires.

Mais cela ne l'empêche pas de suivre les journaux français. C'est ainsi qu'il a appris par la *Minerve* que les Mémoires du duc de Rovigo n'étaient pas encore imprimés. Comme de Milan, le 25 avril 1818, il a recommandé au baron de Mareste Mlle Vigano qui va à Paris, il le prie : « Vous pouvez faire annoncer ses concerts dans le *Journal de Paris* ».

Le 1er mai 1818, comme il tient décidément à avoir la collection de la *Revue d'Edimbourg*, il demande, en vue de cet

achat, à son ami de Mareste, de négocier de sa part une lettre de change de trois cents francs, chez M. Dessurne. Le 10 juillet, comme il entretient Romain Colomb des affaires qui se passent en Espagne, il se réfère au *Moniteur* du 18 juin précédent, qui a imprimé un discours du duc de l'Infantado. « Les vrais Castillans, auteurs de M. le duc, auraient eu quelque peine à s'y reconnaître », prétend Stendhal.

Le 26 août 1818, il se plaint de n'avoir à Milan que très rarement des journaux. « Notre boussole, dit-il, c'est la *Gazette di Lugano* et la *Minerve.* » Aussi prie-t-il de Mareste de ne pas oublier de lui envoyer le *Journal de Paris.* Le 3 septembre, il attend encore les numéros de la *Revue d'Edimbourg*, il en est impatient ; sitôt qu'il les aura reçus, il les fera relier. Il les demande donc une fois de plus à de Mareste en ajoutant : « Combien vous dois-je ? »

Il demande aussi à M. de Mareste, ce jour-là et le jour suivant, de lui adresser des exemplaires du *Journal de Paris* : « Cela coûte un sou d'affranchissement. » Il y tient d'autant plus qu'à Milan, il n'a qu'un nouveau journal intitulé : *Il Conciliatore.* Stendhal qualifie ce journal de plat pour les étrangers, comme Mareste, qui vivent à Paris, mais d'utile pour ceux qui résident à Milan. Le 4 septembre, il réclame encore à de Mareste l'envoi de la *Revue d'Edimbourg.*

Enfin de Mareste se décide à agir. Le 26 septembre 1818, le baron de Mareste annonce à Stendhal que, le 1er août, il lui a adressé un exemplaire de la revue anglaise, qu'il lui en a ensuite envoyé trente-six, qu'il en garde treize qu'il lui fera parvenir après en avoir pris connaissance : au total cinquante numéros de la *Revue d'Edimbourg.*

En octobre 1818, Stendhal est à Tramezina, sur le lac de Côme. Là, il n'est guère satisfait. Il ne peut lire en effet ni le *Journal du Commerce*, ni la *Bibliothèque britannique*, il lit à peine la *Minerve* « une tous les mois par grâce ». Il lit aussi la *Revue d'Edimbourg*, le nº 12 qu'il a reçu et dans lequel il remarque « un article excellent sur le Dante

persécuté par les jésuites jusqu'en 1780 : on l'a payé quatre-ving-dix-sept louis à Foscolo qui est à Londres ».

De retour à Milan, le 11 décembre, Stendhal reprend la lecture d'*Il Conciliatore*. Ce journal est, d'après lui, bête à la fois et libéral. Stendhal y a remarqué une série d'articles sur le romantisme dont l'auteur est le marquis Ermès Visconti « qui passe pour le meilleur philosophe du pays ».

Il remarque également dans le nº 60 de la *Revue d'Edimbourg* « une terrible comparaison entre la Méduse et l'Alceste ». Il trouve l'article excellent, aussi affirme-t-il que, s'il avait « l'honneur d'être ministre », il ferait traduire les douze pages de cet article; puis il les distribuerait aux députés et à la marine.

Stendhal est au commencement de 1819 à Thielin, dans l'Isère. Pour toutes ressources, il n'a qu'une demi-solde de neuf cents francs comme adjoint aux commissaires des guerres. Or, cette demi-solde a été supprimée. Il prie, le 20 mars, le maréchal Gouvion de Saint-Cyr, ministre de la Guerre, de la lui faire rétablir ; il lui signale sa situation depuis plusieurs années. C'est ainsi qu'il avait été envoyé dans la septième division militaire en décembre 1813. Il demande à ce sujet au ministre de la Guerre de s'en raporter au *Moniteur* du 26 décembre 1813.

Le 9 avril 1819, Stendhal, qui a rejoint Milan, prie de Mareste de remettre à M. Joubert les numéros de la *Rêvue d'Edimbourg* pour que celui-ci les lui adresse avec d'autres livres. Le 1er septembre, Stendhal est de nouveau dans l'Isère, à Grenoble. Il se trouve que, dans cette ville, on lit très peu, mais il fait remarquer que le *Censeur* et *la Minerve* y « sont crus aveuglément ».

Le 2 novembre, il est à Milan. Là, il rencontre un homme d'esprit qui improvise un discours sur Mlle Vigano : « Je l'ai prié de me donner cinquante lignes que l'aimable M. La Baume pourra arranger dans le *Journal de Paris*. » Ce journal « a-t-il cassé le nez avec l'encensoir à la belle Ausonie » ? Si oui, Stendhal demande au baron de Mareste

« de ne pas manquer de dépenser un sou pour affranchir ce numéro à mon adresse ici ».

Le *Journal de Paris* est, d'après Stendhal, « vénéré à Turin comme un oracle ». Dans une lettre adressée de Bologne, le 26 mars 1820, à Mareste, Stendhal déclare que « le *Journal de Paris* n'a pas plus d'esprit en littérature qu'autrement quand il accuse mes détails sur lord Byron ». Deux jours après, il raconte qu'il a passé une semaine à Bologne. Là, il fréquente un cercle où se trouvent vingt journaux, « peu de journaux jacobins toutefois. Le seul *Moniteur* en français, mais la *Minerve* court les rues ; on y avait le 109, le 24 mars ».

C'est durant cette période de sa vie que Stendhal retourne le plus à la lecture de la *Revue d'Edimbourg*. Le 19 avril 1820, il en a lu le nº 63, ce qui l'incite à raconter à Mareste :

Montrez-moi une esquisse d'un peintre, je vous dirai quel est son style. Voilà que je trouve dans le nº 63 de l'*Edimburg Review* un article sur Crabbe précédé d'une dissertation sur l'esprit d'observation qui, sans s'en douter, *ne songe plus aux rangs* ; voilà Stendhal tout pur et il volerait cela s'il en avait l'occasion.

Il retourne aussi non moins fréquemment à la lecture du *Journal de Paris*. Il dit encore à son fidèle ami de Mareste : « Mon Dieu ! comme votre *Journal de Paris* est plat. » Il lui reproche de ne pas faire assez d'articles spirituels.

Dans une lettre que Stendhal adresse de Milan, le 4 septembre 1820, à son ami Romain Colomb, nous savons à nouveau que dans cette ville « on meurt d'épuisement, on ne sait que dire, il n'y a jamais de nouvelles ». C'est que « la *Minerve* est proscrite à Milan comme au Jardin des Tuileries et que le *Journal du Commerce* est prohibé ». Nous savons aussi que rien de ce qui se passe en France ne peut demeurer étranger aux autres nations. La *Gazette de Lugano*, par exemple, donne deux fois par semaine des nouvelles des Lanjuinais, des Benjamin Constant, des Carnot.

des Exelmans, etc., et aussi d'autres détails sur tous les incidents français :

Il n'est pas de loge, — au théâtre de Milan,— où je n'aie entendu parler ce soir du procès de M. Dunoyer et de la sérénade que lui ont donnée les jeunes gens de Rennes.

Le 20 octobre 1820, Stendhal a lu « avec plaisir les lettres de A. Thierry dans le *Courrier,* » et il s'aperçoit qu'il lui manque 5 à 6 numéros de la *Revue d'Edimbourg*. « En avez-vous gardé ? » demande-t-il à Mareste.

Le 13 novembre 1820, Stendhal a reçu le dernier numéro du *Courrier Français* qui porte la date du 24 octobre. Il y voit que « M. de Jouy, un écrivain distingué, dit encore du mal d'Helvetius ». Et Stendhal de défendre ce philosophe qui « a eu parfaitement raison lorsqu'il a établi que le principe d'utilité ou l'intérêt était le guide unique de toutes les actions de l'homme ».

Stendhal est allé à Varèse. De là, il écrit le 14 novembre 1820 à Mareste pour lui conseiller de lire la *Gazette de Milan* qui porte la date du 9 novembre, il y verra « la grande dispute entre la musique de Cimarosa et celle de Pacini ». Le 22 décembre de la même année, Stendhal prétend que le public milanais est « juste et sensé pour la musique » et il prie Mareste de s'en rapporter à la *Gazette de Milan*. Il recommande ensuite, à son correspondant, M. Angiolo Lambertini, qui publie à Milan « un bête de Journal nommé le *Journal des Modes* ». Mais ce journal a un avantage, c'est, comme écrit Stendhal, d'être le meilleur thermomètre de la musique. Aussi Stendhal engage-t-il de Mareste à le lire et à « lui faire une ligne d'éloges dans ce sens dans le *Journal de Paris* ».

En 1822, Stendhal commence à s'occuper particulièrement du *Miroir*, un quotidien de l'époque. Naturellement, il s'empresse de lui décocher un trait, alors qu'il compose l'*Amour*. Il fait remarquer que Lisio Visconti a noté et observé plusieurs faits comme celui-ci : « Lorsqu'on doit

voir le soir la femme qu'on aime, l'attente d'un si grand bonheur rend insupportables tous les moments qui en séparent », et cela, à Sorrente, patrie du Tasse, sur le golfe de Naples, ville qui offre cet avantage : « On n'y lit pas le *Miroir*. » Mais le *Miroir* l'intéresse. Le 28 juillet 1822, ce journal a publié une lithographie représentant Voltaire. Stendhal la remarque et ajoute comme commentaire que « l'amour de la gloire *viagère* était le fonds du caractère de Voltaire ».

Etant à Paris, le 1er septembre 1822, il constate que « l'on ne peut se dissimuler que le *Miroir*, le *Constitutionnel*, le *Courrier français*, ne disposent, en fait de spectacles, de l'opinion de la jeunesse de Paris ».

Il donne encore quelques détails sur ces journaux : Le *Miroir*, d'après ses propres paroles, est un journal rempli d'esprit, de brillant, d'à-propos, et qui donne souvent le plaisir de deviner des énigmes piquantes ; le *Constitutionnel* et le *Courrier français*, dans leur partie littéraire, offrent des articles marqués au coin d'une raison profonde. Stendhal répète que les journaux qu'il vient de citer « se partagent l'opinion littéraire de toute la jeunesse qui n'a pas eu le loisir d'approfondir les objets d'un intérêt un peu futile ». Il ajoute enfin « que le *Miroir*, le *Constitutionnel* et le *Courrier français*, désignant souvent la jeunesse par le nom de *jeunes barbares*, ont acquis sur elle et ses opinions littéraires un empire sans bornes ».

Ces journaux ont vivement attaqué une troupe anglaise venue à Paris donner des représentations de Shakespeare, sous prétexte que c'était un étranger. La troupe anglaise a été sifflée. Stendhal s'en indigne, mais il constate avec joie « que les acteurs anglais ont tenu bon et ont eu l'insolence, malgré les anathèmes du *Miroir*, de donner dix-huit représentations ».

Le 7 septembre, Stendhal fait remarquer que M. de Jouy s'est encore mis dans une grande colère contre Shakespeare et que son journal, le *Miroir*, est rempli de la diatribe la

plus comique et la plus violente dans l'expression contre cette plate pièce nommée *Roméo et Juliette*. Stendhal donne l'explication de cette colère. M. de Jouy a écrit des tragédies, il a imité Shakespeare et il voudrait bien que Shakespeare ne fut connu que de lui seul. Ce même jour, Stendhal note que le *Constitutionnel*, qu'il qualifie de libéral, s'est trompé en citant le nom d'une pièce. Ce journal a écrit Jam Sonn au lieu de *Jeane Shore*.

En cette même année 1822, il s'en réfère au *New Monthly Magazine*, de janvier, à propos d'un article que cette revue a publié contre Mozart, puis à l'*Edinburgh Review* de l'année précédente. Cela, afin de proclamer que la France est la première nation de l'univers et il ajoute en note : « Je n'en veux pour preuve que l'*envie*, voir l'*Edimburg Review* de 1821, voir les journaux littéraires allemands et italiens. »

Le 1er janvier 1823, Stendhal fait observer que « faire correctement des vers est devenu un métier dans la littérature française » et il ajoute : « Voilà ce que n'a pas dit le n° 74 de l'*Edimburg Review* dans son excellent article sur la poésie française. » Il note que l'*Edinburgh Review* s'est trompée en faisant de Lamartine le poète *ultra*, alors que ce poète est en réalité Victor Hugo.

Deux jours après, il signale l'existence en 1780 d'un journal milanais, le *Café*, rédigé à l'imitation du *Spectateur* d'Addison : « Comme le soleil est plus chaud et la pruderie plus faible à Milan qu'à Londres, il y a plus de passion et plus de gaîté dans le *Café* que dans le *Spectateur*. »

Le 6 mars, Stendhal revient sur l'erreur commise par la *Revue d'Edimbourg* au sujet de Lamartine. Celui-ci n'est pas le poète du parti *ultra*. « Ce poste lucratif est occupé par d'autres. » Lamartine, au contraire, explique Stendhal, « a été persécuté par M. de Chateaubriand, un peu jaloux peut-être du talent original de son jeune secrétaire ».

Stendhal a attaqué Walter Scott qui sollicite le rang de baronnet. Lord Byron lui a répondu en défendant Walter

Scott. Stendhal réplique à Lord Byron qu'il refuse d'accorder son enthousiasme à Walter Scott d'autant plus que celui-ci subventionne le *Beacon*, journal qui s'élève contre les membres de l'opposition.

Le 26 octobre 1823, Stendhal est à Isola-Bella sur le lac Majeur. Il écrit à cinq heures du soir à Romain Colomb que c'est lorsqu'il vit pour la première fois dans le *Constitutionnel* le nom de Léon XIII qu'il se sentit le grand désir d'aller à Rome. Il donne pour explication : « Cela vient peut-être de ce que l'un des personnages historiques pour qui j'ai le plus d'inclination, c'est Léon X. »

L'année suivante, il s'occupe à nouveau de la *Revue d'Edimbourg*. Il nous apprend que c'est « le meilleur journal qui existe », et que son directeur est le célèbre Jeffrey, mais si célèbre qu'il soit cela ne l'empêche pas d'être « en butte aux injures atroces » d'un nommé Philpott. Le 15 août 1824, il constate qu'un article publié par le *Journal de Paris* est « un peu bavard, mais ouvertement romantique ». Le 30 novembre, il écrit au rédacteur du *Globe* pour lui annoncer que Silvio Pellico, « le plus grand poète tragique de l'Italie, l'heureux imitateur de Racine, vient de sortir de la prison d'Etat du Spielberg où il était détenu depuis plusieurs années ».

Stendhal qui, comme il le dit, « a l'audace condamnable de ne tenir à rien qu'à ses opinions » s'élève contre toute coterie littéraire. Or, il y a une coterie littéraire anglaise très puissante et fort redoutée aussi bien à Londres qu'à Edimbourg. « Elle parvient à faire siffler les écrivains qui se montrent rebelles et refusent de se ranger sous sa bannière. »

Le *Quarterly Review* est « le grand instrument, la grande machine de guerre de la coterie ».

Stendhal qui est à Londres, le 14 décembre 1824, veut dénoncer cet état de choses au public français. Mais comment faire ? En France, il y a également des coteries. « De nos jours, déclare Stendhal, il faut tenir au *Constitution-*

nel. » Néanmoins il rédige une note contre la *Quarterly Review* et ne sachant à qui l'adresser, il inscrit, au commencement, à tout hasard, « à insérer dans un pauvre journal mourant de faim, faute d'idées ».

Dix jours après, faisant l'éloge d'un volume de M. de Pradt intitulé *De l'émigration et des colonies,* « dont les jolies pages ont une finesse, une légèreté toutes françaises », Stendhal ajoute : « Il y a loin de là à un lourd et irréfutable article de l'*Edimburg Review.* »

C'est encore en cette même année 1824 que Stendhal qui fait une courageuse et forte campagne en faveur de la musique italienne, — il écrit alors la *Vie de Rossini,* — revient sans cesse au *Miroir,* à *Abeille,* à la *Pandore,* à la *Renommée,* aux *Archives littéraires,* au *Corsaire,* au *Constitutionnel,* journaux de l'époque qui vont à l'encontre de toutes ses idées musicales et qu'il réfute infatigablement.

En 1825, c'est encore à la *Revue d'Edimbourg* qu'il s'intéresse. Le 15 février, à propos du roman l'*Etrangère,* Stendhal raconte que son auteur, le vicomte d'Arlincourt, « en veut beaucoup à l'*Edimburg-Review* qui a prétendu que, nouveau Cervantès, il écrivait des romans emphatiques pour dégoûter de l'emphase le public français ». Stendhal s'élève contre cette appréciation. Il estime que l'*Edinburgh Review* « ne ferait pas mal de chercher à connaître un peu la littérature française avant d'en parler ». Puis, il va jusqu'à reprocher à ce journal « qu'il célèbre des balourdises au moins égales en absurdité à celles du vicomte d'Arlincourt ».

Stendhal qui défend ainsi ses contemporains a à se défendre lui-même. Le 2 avril 1825, le *Courrier des théâtres* lui a adressé certaines critiques. Stendhal répond. C'est là où il déclare qu'il trouve « un vrai talent, non pas dans la prose, mais dans les vers de Victor Hugo ».

Stendhal collectionne les numéros du journal le *Globe.* Mais voici qu'il les a prêtés. Il ne peut les remettre à Mareste. Il s'en excuse le 13 juillet 1825 : « N'ayez aucun regret, ils sont plus pédants que de coutume. »

Le 1er novembre suivant, Stendhal se plaît à donner à Romain Colomb divers renseignements sur quelques journaux de Paris. Depuis deux ans, la *Gazette de France*, le *Drapeau blanc* et le *Journal de Paris* ont été achetés à la fois pour un million par le Vicomte Sosthène de la Rochefoucauld. Ce marché fut connu du public qui, peu à peu, a abandonné ces journaux.

Le *Drapeau blanc* se distingue par sa campagne contre le clergé qu'il qualifie d'ignorant et de fanatique. Le *Drapeau blanc* « a soin de dire qu'il n'est payé par personne », mais Stendhal est loin de partager cet avis : « Quel spéculateur aurait racheté à M. de Villèle pour la somme de trois cent mille francs un malheureux journal qui n'a pas deux mille abonnés ? »

Le 30 novembre 1825, Stendhal écrit deux lettres dans lesquelles il s'occupe de journaux. La première est adressée à M. Strich, à Londres. Stendhal renseigne son correspondant sur le *Masque de fer*, journal littéraire et satirique qui désole « toute la petite littérature. Ce journal outre les vérités désagréables, et ce qu'il y a de malheureux pour les gens de lettres médiocres qu'il fustige, c'est que, souvent, il met beaucoup d'esprit et de finesse dans ses critiques ».

La seconde lettre est adressée à M. Cerclet, directeur du *Producteur*. Un malentendu s'est élevé entre Stendhal et ce journal. Stendhal s'en explique franchement avec M. Cerclet. Il lui écrit que s'il a pensé « que si de grands personnages qui ont beaucoup de millions et de vanité donnaient des inspirations au *Producteur* destiné à leur faire gagner à la fois l'argent et l'amitié des Parisiens », c'est à cause des insinuations des *Débats* du 17 du même mois et du *Frondeur*. En outre, la pensée de Stendhal a été fortifiée en ce sens par la lecture même des articles du journal que dirige M. Cerclet.

Mais Stendhal est le premier à reconnaître « les sentiments honorables » de M. Cerclet et de ses collaborateurs. Il estime donc que rien ne pourra les blesser dans la bro-

chure qu'il vient de publier et qu'il a intitulée : *D'un nouveau complot contre les industriels*. D'ailleurs, si Stendhal s'est trompé, c'est de bonne foi. Il ne connaît, en effet, l'organisation d'aucun journal, puis il ajoute avec une naïveté où il entre sans doute quelque ironie :

> Comme un journal perd beaucoup d'argent les premières années, je croyais que l'industrie faisait des fonds pour donner des moyens de publicité à la profonde estime que MM. les rédacteurs ont naturellement pour elle.

Stendhal continue à se préoccuper de la presse, souvent d'une façon désintéressée. C'est ainsi qu'en janvier 1826, entretenant Mme Jules Gaultier d'un ouvrage qui venait de paraître, *Souvenirs sur l'empereur Alexandre Ier de Russie*, il pense que « cet ouvrage publié sous le ministère Villèle eût pu obtenir un succès d'estime ». Mais les circonstances ont changé. Stendhal dit à Mme Jules Gaultier : « Aujourd'hui, je crains que le *Globe*, les *Débats*, le *Constitutionnel*, ne lui montrent les dents. »

Puis il s'entremet pour M. Sutton-Sharpe, de Londres. Celui-ci lui a demandé des numéros de la *Gazette des Tribunaux*, Stendhal lui annonce, le 5 décembre 1826, qu'il n'a pas « encore trouvé d'occasion pour vos *Gazettes des Tribunaux*, mais on m'en fait espérer une pour la fin de la semaine ». Puis il lui donne des renseignements sur le *Courrier Français*, auquel M. Sutton-Sharpe voudrait envoyer des correspondances. Le compte rendu des séances du Parlement prendra beaucoup de place dans le *Courrier Français*. Mais cela n'a pas empêché Stendhal de parler avec succès du projet de son ami :

> Le rédacteur-propriétaire sera très content d'imprimer une colonne et demie trois fois par mois, sur l'Angleterre. Un article, tout à fait dans le genre de votre lettre, avec des anecdotes si vous pouvez en ajouter, sera très acceptable. Ce pauvre *Courrier* en a besoin.

Enfin, passant à un autre sujet, il conseille à Sutton-

Sharpe de lire les Mémoires de Casanova : « Le *New London* les loue avec exagération. » Six jours après, Stendhal écrit encore à Sutton-Sharpe : « Je sèche d'impatience, ne pouvant vous envoyer les *Gazettes des Tribunaux*. » Il ne réalise son désir qu'au bout de quelques semaines. Le 9 février 1827, il annonce, en effet, son correspondant : « J'espère que vous recevrez vos *Gazettes des Tribunaux*, je les fais adresser au Jardin. »

Le 9 juillet, il charge M. Sutton-Sharpe de remettre à M. Jeffrey, directeur de l'*Edinburgh Review*, un exemplaire de sa brochure : *D'un nouveau Complot contre les industriels*.

En août 1827, Stendhal apprend à M. de Mareste qu'il a été au *Constitutionnel* « lire la première brochure de M. de Chateaubriand ». Le 10 octobre, voulant donner un « avis aux têtes légères qui vont en Italie », il signale que l'on vient d'établir une diligence de Milan à Rome : « Les prix sont dans la *Gazette de Milan* des premiers jours de septembre 1854. » Il signale aussi qu'à Florence, il faut aller lire les journaux chez M. Vieusseux, vis-à-vis Santa-Trinita.

Stendhal est lui-même à Rome en décembre de la même année 1827. Là, il fait l'éloge d'une revue qui se publie dans cette ville, l'*Antologia*. D'après lui, l'*Antologia* est « le meilleur journal de l'Italie ». C'est aussi une revue qui est « écrite avec conscience, chose unique, peut-être, sur le continent ».

Quelque temps après, le 14 mars 1828, il rend un témoignage à peu près semblable au *Constitutionnel* : « Je puis vous assurer que le *Constitutionnel* est le catéchisme de tous les Français nés vers 1800. » Puis Stendhal s'occupe du *Figaro* et du *Globe*. Il a lu dans le *Figaro* du 19 ou 20 décembre un dialogue de Jules Janin entre don Miguel et Napoléon.

Comme il a fait à Prosper Mérimée certaines critiques sur sa *Chronique du règne de Charles IX*, critiques que d'autres peuvent aussi formuler, mais publiquement, Stendhal

veut s'entremettre en faveur de son ami. Il écrit donc le 26 décembre 1829 « à cinq heures du soir, sans bougie », à Prosper Mérimée, pour lui proposer : « Si vous voulez, je vous ferai voir M. Janin, cela parera le coup pour le *Figaro.* »

Quant au *Globe*, Stendhal, dans la même lettre, prévient son ami : « Suivant moi, les grands hommes du *Globe* sont jaloux de vous. »

Mais voici que Stendhal connaît les attaques de la presse. Duvergier de Hauranne, en décembre 1829, dans le *Globe*, traite, en effet, Stendhal « de perruque, comme étant un partisan suranné d'Helvetius ».

Le 10 janvier 1830, Stendhal conseille à Sutton-Sharpe de consulter la *Gazette des Tribunaux*. Faisons remarquer que lui-même la consulte souvent. N'est-ce pas dans un procès dont le compte rendu fut inséré dans la *Gazette des Tribunaux* de 1827 que Stendhal puisa le sujet du *Rouge et Noir* ?

Dans la lettre qu'il adresse le 10 janvier à Sutton-Sharpe, Stendhal annonce que MM. Thiers, Mignet, Stapfer, et Armand Carrel ont fondé le *National*, « jusqu'ici assez plat ». Mais Stendhal postule pour un poste de consul. Déjà en 1830, il espère être nommé à Livourne. Dans un billet qu'il adresse en septembre à de Mareste, il dit : « Je cours pour cela, ne disons rien avant le *Moniteur*. »

Cela ne l'empêche pas, entre temps, le 29 octobre 1830, d'écrire au rédacteur en chef du *Globe* à propos des armoiries que l'on cherche pour la France :

> A vrai dire, il faut qu'une telle chose soit *antique*... Je propose, pour armoiries à la France le chiffre 29. Cela est original, vrai, et la grande journée du 29 juillet a déjà ce vernis d'héroïsme antique qui repousse la plaisanterie.

Stendhal a rejoint son poste de Consul de France à Trieste, puis à Civita-Vecchia. Il s'ennuie énormément. Il est « résigné ». Pour se distraire, ainsi qu'il en fait part le

26 décembre 1830, il lit un journal italien publié par M. Previdali dont il ne cite pas le nom et qui donne le compte rendu de cinquante-quatre théâtres. Il lit également les journaux de France qui lui parviennent.

Mais il a beau, ainsi qu'il l'écrit à Mme Victorine Ancelot, le 1er janvier 1831, lire la *Quotidienne* et la *Gazette de France*, « ce régime, ajoute-t-il, me rend maigre ». Malgré tout, l'ennui est le plus fort. Pour essayer encore de se distraire, il lit même les annonces de la *Quotidienne*. Mais cela ne le fait qu'enrager : « Si jamais, j'en rencontre les rédacteurs dans les rues de Paris, il est sûr que je les étrangle. »

Le 28 du même mois, mêmes doléances à son ami Mareste. Stendhal se plaint de végéter à Trieste « dans une abominable absence d'idées ». Il écrit : « Concevez un misérable qui ne lit que la *Gazette de France*, la *Quotidienne* et le *Moniteur* ; et, quatre fois par semaine, ces journaux nous arrivent par indigestion huit à la fois. » Mais il y a parfois bien des compensations. « Les mensonges de la *Gazette* et de la *Quotidienne* nous font bien rire depuis quinze jours. » Il a lu, néanmoins, un trait d'amitié dans la *Gazette* du 16 février. Il fait un choix parmi les journaux qu'il reçoit : « Je vous préviens que je ne lis aucun journal mal pensant. » Puis, s'occupant de la diminution des impôts « dans la botte », c'est-à-dire en Italie, diminution qu'on vient d'annoncer, il ajoute :

Si l'un de ces mécréans, — ce sont les journaux de France que Stendhal dénomme ainsi, — a déjà imprimé ce que je vous écris, je ne le copie pas, comme je n'avais pas copié le *Temps* dans les renseignements adressés à Apollinaire.

Comme il serait très heureux d'avoir la croix de la Légion d'honneur, Stendhal écrit à Mareste, de Venise, le 3 février 1831, qu'un ministre, homme d'esprit, devrait bien la demander au roi, entr'autres pour lui et pour M. Dubois, du *Globe*.

A propos de cette croix, il a obtenu le concours de Mme Alberthe de Rubempré. Il écrit à cette dernière, le 19 février, de Trieste : « Si j'étais Julien, — le Julien du *Rouge et Noir*, — j'aurais fait quatre visites par mois au *Globe.* » Ainsi, il se serait ménagé bien des amitiés, mais il n'en a rien fait. Il se contente, pour le moment, dans son consulat, d'être le lecteur de la *Gazette de France* et de la *Quotidienne*, à l'exception de tous autres journaux.

Mais cela ne l'empêche pas de récriminer contre les feuilles qu'il suit. C'est ainsi que le 23 février, il affirme à Mareste que « les effroyables mensonges que la *Gazette de France* et la *Quotidienne* publient sur un pays voisin me donnent mal au cœur, je finis par ne rien croire du tout sur Paris ».

Ce jour-là, Stendhal est d'humeur chagrine. Il trouve que la société tend à anéantir tout ce qui s'élève au-dessus de la médiocrité : « Comment penser avec passion à quelque chose quand on voit que pour avoir du pain, il ne faut pas manquer aux mercredis de M. Dubois, du *Globe?* »

Stendhal nous apprend encore qu'il lit plusieurs gazettes allemandes. Celles-ci constituent « une masse de niaiseries ». Les Allemands, d'après le Stendhal de ce jour-là, pensent très difficilement. Aussi traduisent-ils beaucoup : « Ils prennent de grands lambeaux du *National.* » Il ajoute : « Le peu que je vois du *National* dans la *Gazette de Berlin* me plaît infiniment. »

Quant au *Temps*, il subit la sévérité de Stendhal :

Le *Temps* est si menteur, que, de temps en temps, nos feuilles nous en donnent des extraits. L'autre jour, un article de vingt lignes contenait au moins dix mensonges. Je l'ai relu par plaisir. C'est le journal le plus menteur.

Stendhal n'a pas encore obtenu la croix de la Légion d'honneur. Le 17 mars 1831, il écrit au comte d'Argout pour le remercier de ce qu'il a bien voulu faire en sa faveur. Puis, il ajoute :

Je vous demande votre bienveillance auprès du successeur du comte de Saint-Aulaire, qui, peut-être, ne tiendra pas au *Globe* dont j'ai eu le tort de me moquer. Je lis vos œuvres avec grand plaisir dans le *Moniteur*.

En avril 1831, Stendhal s'adonne à la lecture d'autres journaux. Le 21 avril, il fait part à Mareste que ce n'est que le 17 qu'il reçoit et lit un journal publié à Paris le 2 du même mois. Il dit : « C'est le *Courrier français* que je trouve mal écrit et bien intentionné comme de coutume. » Plus loin, il prie Mareste : « Réparation à Romain Colomb, j'ai reçu ou plutôt j'ai vu les neuf premiers numéros du *National*. » Et plus loin : « Mille choses à Delacroix, j'ai vu son tableau dans les journaux. »

Le 11 juin 1832, Stendhal, qui est consul à Civita-Vecchia, se plaint à de Mareste d'ignorer beaucoup de choses de Paris. En effet, on lui vole quinze à vingt numéros du *Journal de Paris* chaque mois, la *Gazette de France* et la *Quotidienne* lui parviennent « jaunies par le vinaigre ». Heureusement, un Anglais lui prête « les *Galignani*, quinze jours après leur départ de Paris. C'est là ma meilleure source d'informations. » Puis, il demande sans songer au retard : « Avez-vous reçu, il y a un an, le *Monti*, adressé à M. Béranger-Labaume, 10, rue de la Darse, à Marseille ? »

Le 23 juin, Stendhal revient sur le différend qu'il a eu avec le *Globe*. Il écrit à ce sujet, non sans ironie, à M. Henri Dupuy :

Dans le temps, j'ai eu le malheur de blesser la coterie du *Globe*. Les coteries actuelles dont j'ignore jusqu'au nom, mais qui sans doute veulent faire fortune comme le *Globe*, nuiraient par leurs articles à la petite portion de tranquille considération qui doit environner un agent du gouvernement.

Le 4 juillet, il insiste à nouveau.

Je me suis fait huit ou dix ennemis mortels pour avoir dit aux rédacteurs du *Globe*, en forme de conseil et parlant à eux-mêmes, que le *Globe* avait le ton un peu trop puritain et manquait peut-être un peu d'esprit.

Le 26 mars 1834, Stendhal écrit à M. J. Taschereau, directeur de la *Revue Rétrospective*, pour lui annoncer que ses Mémoires sur Talleyrand intéressaient fort en lui la curiosité historique. Le 5 septembre, il appprend au comte Cini que « la *Gazette d'Augsbourg* est vendue et meurt ».

De la *Revue Rétrospective*, ainsi d'ailleurs que de la *Revue des Deux Mondes* et de l'*Edimburg Review*, il blâme plusieurs traits. Il signale ces traits à Sainte-Beuve, le 21 décembre 1834 : « Ah ! Monsieur, quels styles et par compensation, quelle absence d'idées ! » Puis, il loue le style de Tallemant des Réaux et il s'empresse d'ajouter : « Supposez cela traduit par Messieurs de la *Revue des Deux Mondes.* »

Le 25 novembre 1835, Stendhal annonce à M. di Fiori que, « malgré moi, par amour, j'ai fait neuf pages de préface ». Ces pages parurent l'année suivante, dans la *Revue de Paris* sous le titre : « La Comédie est impossible en 1836. »

Stendhal est aussi le lecteur de l'*Annuaire*. Mais cette revue n'est pas complète d'après Stendhal. Celui-ci écrit donc à M. Arago, directeur de l'Observatoire de Paris, le 3 avril 1836, que pour les lecteurs de son époque « toutes les citations de sommes d'argent, dans les histoires des xviie et xviiie siècles, n'ont aucun sens ». Il fait remarquer à son correspondant : « Voilà une belle lacune à remplir pour l'*Annuaire.* » Il signe : « Henri Beyle, lecteur assidu de l'*Annuaire.* »

Le 7 octobre de la même année, Stendhal marque de nouvelles préférences. Celles-ci sont en faveur de la *Chronique de Paris* et du *Commerce*. Il conseille en effet à Mme Jules Gaultier : « Lisez la *Chronique de Paris*, journal du dimanche, là vous verrez l'avenir. Le moins menteur des journaux de tous les jours, c'est le *Commerce.* » Déjà en juillet, il avait affirmé que le *Commerce* était un journal *qui se respecte* et il s'en était référé à son numéro du 21 janvier à propos de l'*Annuaire de la Nièvre*, recommandé par le préfet de ce département, annuaire qui, pour les besoins de sa cause, passait de Louis XVI à Louis XVII puis à

Louis XVIII en omettant de mentionner la République et l'Empire. Le 29 mars 1837, il confirme son éloge au comte Cini : « Le meilleur journal est celui du *Commerce.* »

Mais c'est dans le petit pamphlet à la Voltaire, dans les articles pleins de verve comme ceux que publie, par exemple, le *Charivari*, que les Français ne peuvent être égalés. En ce genre, affirme Stendhal, de passage à Fontainebleau, le 10 avril 1837, les Français sont *inarrivables*. Il s'empresse d'ajouter que tous les gens d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Italie auraient beau « se cotiser » ensemble, ils ne pourraient faire de tels articles.

Stendhal non seulement porte une attention particulière aux journaux de son époque, mais encore à ceux qui les lisent. C'est ainsi qu'étant dans le Nivernais, le 29 avril 1837, il cause avec un gentilhomme de l'endroit et il apprend que celui-ci divise volontiers ses amis qui vivent à la campagne en deux classes : les abonnés de la *Quotidienne* et ceux de la *Gazette de France*. Puis il rapporte une appréciation de son interlocuteur : « Il faut l'avouer, la *Gazette* n'est pas comprise à plus de vingt lieues de Paris, il y a des jours où elle leur semble entâchée de traîtrise. »

Cette année de 1837, Stendhal la passe à voyager en France. Aussi lit-il, pour se reposer, plus souvent encore des journaux et a-t-il bien soin de noter ses impressions. C'est ainsi qu'étant de passage à Dijon, le 10 mai, il achète la *Revue des Deux Bourgognes* et il déclare que c'est par les articles d'une belle revue que « l'on peut juger de l'art en province ». Il n'y a d'ailleurs trouvé « de français » que les lettres du président de Brosses.

Le 19 juin 1837, à propos de ce qu'il appelle le ton provincial, ton qui, d'après lui, recouvre tout, pénètre partout et affadit tout dès que l'on est à trente lieues de Paris, Stendhal a l'idée « de composer une scène en langage provincial ». Mais il craint le reproche d'exagération. Aussi préfère-t-il tout simplement s'en rapporter à un article paru dans le supplément du *Constitutionnel* du 19 novembre

1836 et qui est intitulé : Episodes de la vie d'Anathase Auger publiés par sa nièce.

Puis, c'est dans la première quinzaine de juillet. Stendhal est à Lorient. Il veut aller se promener sur les bords de l'Océan. Mais la marée est basse. Il fait froid, le vent souffle. Stendhal change d'itinéraire. Il va visiter les établissements militaires. Mais cette visite le fatigue. Stendhal veut se reposer. Il demande quel est le grand café de la ville. On lui indique le café de la Comédie.

Stendhal s'y rend. Il s'assied non loin d'un officier de marine qui boit joyeusement de la bière. Stendhal se fait servir, selon son habitude, une tasse de café à la crême. Sur une table du café de la Comédie, il aperçoit le *Siècle*. Stendhal, pour se distraire, prend le *Siècle*. « J'ai lu avec une extrême attention jusqu'aux annonces, écrit-il ensuite. Les articles, ordinairement bons, de ce journal, m'ont paru admirables. »

Cette lecture le repose. Stendhal reconnaît qu'au bout d'une heure il est un autre homme. Aussi se met-il à flâner gaiement dans la ville.

Il se rend à Saint-Malo, puis à Granville. Dans ces deux endroits, il est le lecteur de la *Gazette du Département*, mais il l'a lue « par force ». Lire par force comme il le constate lui-même ne lui a jamais réussi. Il est donc rentré tristement à son hôtel. Il regrette les journaux de la capitale, mais les cafés de Saint-Malo ou de Granville ne les font pas venir parce que « ce serait une dépense trop considérable pour leurs faibles recettes ». Par bonheur, au cercle de Granville, on prête à Stendhal des journaux qui viennent d'arriver de Paris. Stendhal les « dévore ».

Stendhal a quitté la Bretagne pour l'Isère, son pays natal. Le 23 août 1837, il est à Grenoble. Chemin faisant, il a lu le *Journal du Dauphiné*, « contemporain des assemblées de Vizille ». Cette lecture l'a beaucoup amusé : « Quels drôles de gens que nos pères et comme ils voyaient tout en beau ! »

Puis, Stendhal va dans la Savoie. A Chambéry, il est contrarié. Il voulait lire des journaux, or, il n'y rencontre justement que ceux qu'il ne désirait pas : la *Quotidienne*, la *Gazette de France* et le *Moniteur*.

Stendhal pousse son voyage jusqu'à Genève, il y lit la *Gazette de Lausanne*. La lecture de cette gazette lui paraît fort réjouissante. On trouve en effet, dans les annonces de la *Gazette de Lausanne*, « des avertissements menaçants adressés aux jeunes gens qui ont eu l'audace de séduire des demoiselles appartenant à la république et canton de Vaud ».

Puis Stendhal se rend à Gênes. Là, un soir, comme il sortait d'un café, il est accosté par un homme. Cet homme lui fait une proposition :

Ce n'était point du tout, a soin de prévenir Stendhal, ce que le lecteur s'imagine. Il m'offrait de me faire lire, moyennant dix sous, le dernier numéro du *Courrier français*. J'ai accepté pour encourager une si noble industrie. J'ai été récompensé de mon patriotisme : j'ai trouvé dans le *Courrier français* un charmant article de M. Guinot.

De retour à Paris, il relit le *Commerce* que, le 7 octobre 1836, il avait qualifié « le moins menteur des journaux ». Le 28 septembre 1837, Stendhal qui, décidément, tient à son opinion, écrit au comte Cini : « Le journal français qui ment le moins, c'est le journal du *Commerce*. » Le 10 octobre, même note à son même correspondant. « Le moins menteur des journaux, c'est le *Commerce*. »

Il n'indique pas le tirage de son journal préféré. Mais il indique celui de la *Presse*, 14.000 exemplaires, celui du *Siècle*, 11.000, celui du *Constitutionnel*, 9.000.

Le 20 décembre, Stendhal conseille à M[me] Jules Gaultier de lire les numéros du *Commerce* parus du 16 au 19, elle y verra « une relation allemande de Constantine traduite par M. O... Cela est sublime, digne de Byron ».

Le 20 janvier 1838, Stendhal qui avait fait, comme on l'a vu plus haut, l'éloge du *Charivari*, modifie quelque peu son jugement à l'égard de ce journal : « Le *Charivari*,

écrit-il à M. G. C..., est admirable lorsqu'il fait rire et non par son style prétentieux. » Le 2 janvier 1839, il revient à une opinion aussi favorable que la première. Il dit au comte Cini que le *Charivari* « est fort amusant, il a autant d'esprit que Voltaire. » Puis il donne au comte Cini divers renseignements : « Le *Constitutionnel* se vend souvent, le *National* est fou. »

Quant au *Messager*, il a attaqué le préfet de police, M. Gisquet, en l'accusant, il y a deux mois, « de faire des cadeaux à ses maîtresses, Mme Foucault et Mlle Pradel, avec l'argent appartenant à la ville de Paris, c'est-à-dire en leur donnant le privilège d'établir une espèce de fiacre, nommé omnibus ». M. Gisquet a intenté un procès au *Messager*.

Stendhal, de retour à son poste de consul de France à Civita-Vecchia, continue à recevoir des journaux français, entr'autres, le *Commerce*, le *Siècle* et la *Revue de Paris*. Il tient ces journaux à la disposition de Mme Marie Bonaparte Valentini, fille de Lucien Bonaparte, prince de Canino, ainsi qu'il le lui fait savoir, le 14 août 1840, après avoir eu le soin de lui faire remarquer que le *Commerce* est « de l'opposition » et le *Siècle* « un peu vendu ». Quant à la *Revue de Paris*, « dévouée au ministère », ses « petits résumés politiques sont, dit-on, d'un homme d'un vrai talent, M. Rossi, qu'on a fait pair ».

JEAN MÉLIA.

LES HOMMES

—

Just be natural.
WALTER MARTIN.

Ils m'ont tenu dans leurs maisons.
Dans l'air épais de leurs maisons
Ils m'ont tenu toute la vie.

Ils m'ont serré le corps
Dans les harnais de leurs habits,
Ils m'ont broyé les pieds
Dans leurs souliers.

Devant les tables de famille
Ils ont ployé mon corps en zède
Pour le faire tenir assis
Comme les autres sur des chaises,
Et là, ils m'ont appris
A découper, en tranches fines,
La chair morte, la chair cuite
Des animaux tristes,
Soumis à leurs lois
Comme moi.

Quand j'étais un petit enfant
Ils ont insinué en moi leur cruauté
Doucement,
Par les mères et par les pères
Et par les images de leur Dieu,
Dans les livres pieux.

Dès que mes yeux se sont ouverts
Ils m'ont dit : « L'Amour est sale,
Eve et ses filles sont des Infames
D'avoir voulu coucher près du bel ange Lucifer ;
Et toi, tu seras condamné
Comme Adam
Si tu permets de beaux ébats à ta femelle. »

Ils m'ont appris que pour être un Elu
Dans ce monde et dans l'Autre
Il faut être l'adroit Jacob,
Et non pas le brave Esaü.

Ils m'ont répété chaque jour :
Le Tien, le Mien,
Et pousse, sans qu'on le voit, dans ton labour
Doucement ton mur mitoyen.

Lambeaux après lambeaux saignants
Ils m'ont enlevé le cerveau
Pour mettre le leur à la place ;
Ils ont gratté
Avec leurs ongles les dernières traces,
Et m'ont dit — « Maintenant, tu peux aller ».

Et c'est cela qu'ils appelaient la Vérité.

....

Mais aujourd'hui sous le ciel chargé d'orages
J'irai mettre mon corps tout nu dans le soleil
Et je regarderai courir dans la lumière
Le corps agile et rose de ma compagne.

Puis nous irons
Tout moites encore de notre course,
Nous reposer de la chaleur du jour
A l'ombre des pins protecteurs
Sur les fines aiguilles

Tombées, l'an passé.
Par jeu
Nous mâcherons les pousses jeunes
Comme les chèvres,
Et nos corps se rouleront ensemble sur la terre.

La joie criante est sainte !
La joie criante est bonne !
Le soleil et l'ombre sont saints !
Et les fleurs et les fruits
Sont là près de nos mains !

Ainsi je m'en irai demain
Tout nu dans le soleil.

Demain ! mais j'oubliais que demain
Je serai loin d'ici, enfermé dans le train
Avec, dans mon oreille,
Le fracas endormeur
Des vitres et du fer.

Il faut encore que j'attende la joie,
La joie que les hommes m'ont enlevée ;
Mais un jour, sûrement
Je vais la retrouver
Toute jeune encore sous mes doigts !

Alors, je quitterai leurs vêtements
Et leurs toits sales
Pour les arbres,
Et je saurai l'Amour
Et la douceur unique des fruits.

Un jour, un peu plus tard,
Je ferai cela !
....

Je le ferai peut-être !

Mais pour courir ma vie bonne
Loin des hommes,
Tout nu parmi les Etres
Sans cruauté et sans couteau,
Aurai-je le courage qu'il faut,
Le courage et la force de renaître,
De recréer mon cerveau,
Pour le remettre dans ma tête
A la place de leur cerveau ?

ROBERT FOUQUE.

EN PROVENCE

LE BAL DES MARRONNIERS

Il faut vivre en Provence pour connaître le charme des maisons en été. Exposées au midi, avec, du côté du mistral, leurs lucarnes qui les aèrent, on n'y a jamais chaud. L'air frais qui circule fait voler devant les portes et les fenêtres stores et mousselines, dont les cliquetis de perles ou de bois sont les seuls bruits qui rompent le silence des après-midi brûlants de juin.

Cependant le dimanche, à l'heure de la sieste, défilent sur la route blanche une troupe joyeuse de jeunes gens et de jeunes filles, bras dessus bras dessous, se rendant au « bal des marronniers ». Sous de frais ombrages la jeunesse de la petite ville danse. Les parents et les enfants, assis, regardent. Ce sont des éclats de rire sans fin, musique des voix chantantes qui monte et se perd au tournant du chemin.

Des peaux brunes apparaissent sous les claires mousselines. Les fines silhouettes, les profils de médaille se détachent dans cette lumière. Les hommes ont des regards qui troublent, tandis que les paupières des jeunes filles battent très vite. Ils sont beaux et ardents. Toute leur chair est pétrie de soleil et vit dans le soleil.

J'entends le piano mécanique jouer des airs, toujours les mêmes depuis des années sans avoir jamais lassé personne. Ce n'est pas la musique que l'on vient chercher ici, mais le plaisir de tenir près de soi un corps souple. Voici la valse de « François-les-bas-bleus » nostalgique et vieillotte. Elle

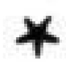
est rajeunie par le balancement nouveau que les danseurs y apportent.

Une joie plane sur cette campagne provençale. Le vent qui passe apporte les frémissements de l'amour. Au travers de la haie de cyprès je vois des corps qui tournent, les têtes en même temps afin que les bouches, qui n'osent s'effleurer, soient toujours en face l'une de l'autre. L'espace qui les sépare n'est pas grand et facilite les aveux. Que de choses on ose se dire ainsi enlacés!

Le piano s'arrête. On sent chez ce grand garçon le regret de laisser, même pour quelques instants, celle qui tout à l'heure s'abandonnait dans ses bras. Tout semble désaxé. Vite, recommencez! le temps fuit. On n'y pense jamais plus qu'au bal.

Puis vient l'heure du retour. C'est l'exode bariolé sur la route claire. On ne se hâte plus. Ils rentrent par des chemins différents, les plus longs surtout. Les haies exhalent un parfum amer. Les ronces ont une odeur de corps en sueur. Les blés ondulent comme eux tout à l'heure. C'est leur folie qui poursuit les danseurs.

La danse est une griserie qui dure. Ils ne songent pas, au moment de se quitter, que le mur qui abrite leurs baisers est celui du cimetière. Une rangée de cyprès leur cache les tombes, comme la haie du bal leur a caché mes regards. Et dans le couchant lumineux ils s'attardent ainsi que le soleil dans les pierres du théâtre antique.



SAINT-REMY-DE-PROVENCE

Nous voulons connaître la terre de nos aïeux, découvrir tous ses secrets, peut-être nous découvrir nous-mêmes. Dès l'aube, deux silhouettes blanches traversent la petite ville encore endormie et se dirigent vers la gare. Pour se rendre à Saint-Remy il faut aller par chemin de fer jusqu'en Avignon.

Du train je vois le palais des Papes enroulé dans l'écharpe

d'argent et de rose que chaque matin lui tisse le Rhône. C'est trop beau ! Ma sœur et moi nous embrassons pour sceller cette émotion. Deux femmes seules en voyage sont vraiment elles-mêmes. Pas de contrainte, pas de coquetterie ; le sourire, la moquerie à fleur de peau. On se laisse aller, on s'étonne de tout, car nous sommes de grands enfants. « Ah ! cette fleur, je la garde. Est-elle jolie ! Et ce caillou plat et lisse, j'en ferai un presse-papier. Ces chardons sont superbes : je les emporte. » Les poches, les réticules pèsent pendant les promenades. Qu'importe! Rentrées à Paris nous évoquerons tant de souvenirs en les regardant. Mais le soir, au retour, on oublie dans le train ces choses carrachées à leur destin que nos yeux et nos mains ont caressées tout un jour.

— Il y a bien un service d'auto-cars pour Saint-Remy-de-Provence ?

— Oui. Adressez-vous là-bas au café des Esports.

— Au café des Sports ?

— Parfaitement, au café des Esports.

Deux éclats de rire fusent à la face de celui qui nous renseigne. Au café des « Esports » on nous apprend que les jours de marché l'auto-car part plus tôt. C'est trop tard.

— Mais prenez donc le rapide qui vient de Paris ; vous changerez à Tarascon, et là vous prendrez la ligne pour Saint-Remy.

Il est difficile de se caser dans un train où les gens fatigués par un long trajet, encore allongés sur les banquettes, vous regardent de travers et ne se dérangent pas. Songez donc : nous sommes propres, lavées de frais, fleurant bon l'eau de lavande. Des regards d'envie viennent vers nous. Les femmes esquissent un geste las qui doit remettre de l'ordre dans leur chevelure. Cette humanité des trains au matin est inénarrable : bouches ouvertes, yeux remplis de sommeil, tête renversée soutenue par un coude qui flanche, et toute la série de positions invraisemblables que suggère le besoin de dormir.

Nous restons donc dans le couloir, debout, à regarder les champs d'oliviers trapus, accrochés au sol, obstinés à vivre ainsi que les vieillards de ce pays. Leur structure est d'un dessin tourmenté ; leur feuillage d'argent vert somnole au soleil comme le lézard. C'est l'arbre le plus passionné que je connaisse.

Tarascon. Autre enchantement ! Toujours à l'horizon un point lumineux qui attire : le château du roi René, à ses pieds le Rhône superbe. Nous nous hasardons à questionner un employé de la gare, képi blanc galonné d'or : il doit savoir.

— Pardon, la ligne qui va à Saint-Remy-de-Provence ?

— Ah ! moi ça ne me regarde pas : c'est une ligne secondaire.

Autres éclats de rire retentissants. Où peut bien percher une ligne secondaire ? Heureusement, une voyageuse aimable nous renseigne.

— Descendez les marches, suivez la voie, passez sous le pont du chemin de fer, c'est là, vous verrez.

En effet, voici en gare un train à la tête duquel une machine souffle éperdument. Elle se prépare pour un long voyage. On est dans le Midi... Le train ressemble beaucoup à l'intérieur des bateaux parisiens ; deux rangées de banquettes se font vis-à-vis avec un large espace entre les voyageurs. Le plancher ajouré laisse passer l'air et permet de voir les petits coquelicots, les marguerites et les centaurées qui fleurissent de préférence sur le sol caillouteux entre les rails.

— Si nous envoyions des cartes postales avant que le train ne s'ébranle ?

En écrivant les adresses nous évoquons les amis, leur rue, leur maison. Ils diront : « En ont-elles de la chance de voyager ainsi ! » Car les cartes postales illustrées n'ont été créées que pour donner des regrets à ceux à qui on les envoie.

— Mais quand part-il, ce train ?

— Oh ! il a déjà vingt minutes de retard. Ça ne fait rien. On n'est pas pressé. On arrivera toujours, n'est-ce-pas ?

C'est certain. Quatre jeunes gens sont en face de nous. Leur conversation est gaie, dirigée dans un sens qui doit pattirer notre attention : c'est tout ce qu'ils demandent. Panama, pantalon blanc au pli impeccable, veste d'alpaga, chemise souple, une serviette sous le bras, ces hommes si propres sont des employés de banque ou des contributions, qui vont chaque jour d'un pays à l'autre porter ou chercher de l'argent. Ils s'aperçoivent bien vite que le paysage nous intéresse plus qu'eux. Alors l'accent naturel revient, et nous apprenons qu'ils ont perdu ou gagné au jeu la veille.

Notre train ondule dans un cirque de collines et de montagnettes parfumées. Il s'arrête aux haltes où des femmes attendent patiemment son passage, une main abritant les yeux, l'autre sur la hanche.

On aborde Saint-Remy par une rue qui monte en plein soleil. Mais arrivées sur la place, où un groupes d'hommes curieux parlent et nous regardent, les grands platanes font une voûte de verdure. Toute la ville en est entourée. On se croirait dans une véritable oasis. Nous nous inquiétons du retour. Nous retenons deux places au conducteur de l'auto-car qui revient à Avignon. C'est entendu.

Un vieux bonhomme se précipite vers nous devant la maison de Nostradamus. Son visage est superbe. C'est un poète. En vers il nous raconte l'odyssée de sa vie. Fils d'un riche seigneur ruiné, il mendie à sa façon. Sa folie est douce. Alors qu'il était jeune et beau, c'est à sa dame qu'il dédiait ses vers. Descendant de Pétrarque et des troubadours, il chante sa misère et nous invite à en rire avec lui. Le soleil adoucit les pires peines.

La route des Antiques est bordée de platanes que l'on vient de tailler. Elle grimpe sous des rayons de feu. De chaque côté les maisons semblent vides ou endormies. Tout est animé pourtant. Derrière un rideau un visage nous observe. Les hortensias roses éclatent à l'ombre dans leurs

poteries vertes. Les animaux de la basse-cour se réveillent. Les cigales font un concert obsédant.

— Mais voici les Alpilles. Où sont donc les Antiques ?

Et à droite nous avons le spectacle le plus beau qui soit au monde.

— Que c'est petit! Je m'imaginais...

Mais en m'asseyant sur un banc de pierre je pense aussitôt : « Que c'est grand! »

Le silence profond, le ciel bleu, les Alpilles arides aux formes fantastiques, deux monuments se détachant sur un pareil décor, c'est assez pour adorer Dieu et admirer les hommes toujours. Les Romains avaient des joies fortes et des peines immenses. Ils lès ont immortalisées dans des sites éternels. Que d'amour dans la forme de cet arc qui soutient et caresse harmonieusement le ciel! Que de vie dans ces bas-reliefs où malgré le temps apparaissent des corps adorables! La Provence est ainsi parsemée de merveilles, éparpillées au gré du vent, comme une gerbe de fleurs jetées du haut des cieux.

Faut-il que ce soit beau pour que deux femmes restent ainsi silencieuses! Faut-il n'être pas de chez nous pour faire comme ces Américains en auto qui passèrent trois fois à toute allure à côté de l'arc de triomphe, comme des marionnettes : « trois petits tours et puis s'en vont », et repartirent sans regrets, sans le désir de revenir voir encore, encore une fois!..

A gauche une allée de pins maritimes rampent et frôlent le sol moelleux de leurs aiguilles. Le mistral les courbe ainsi sans leur enlever la moindre vigueur. Les branches remontent et s'inclinent de nouveau. Au travers du rouge de leurs troncs et du vert sombre de leur feuillage apparaît sur l'horizon un paysan qui pousse sa charrue. N'est-ce pas ici la patrie de Virgile ?

Et ce cloître au bout de l'allée, fleuri, parfumé, dont les voûtes arrondies donnent le désir plus grand encore de se plier devant la volonté divine. Toutes les beautés se sont

données rendez-vous dans ce coin de la terre. Toutes les prières ont monté dans ce ciel.

C'est leur poids qui nous écrase et nous rend muettes. Nous nous éloignons à regret, et nous nous retournons comme les amants de Watteau dans l'embarquement pour Cythère, allant dans l'inconnu, regrettant le passé...

L'auto-car est prêt à partir sur la place ombragée. De loin on entend un tumulte, des voix aiguës de femmes. Nous approchons. Le conducteur lève les bras en signe de détresse.

— Voyez : je défends vos places. Je ne pensais pas qu'il y aurait tant de voyageurs.

Et des voix répondent :

— Quand on veut s'asseoir, on arrive de bonne heure.

Nous serons obligées de voyager debout de Saint-Remy à Avignon. Nous rions ; ce qui nous rend sympathiques à tous les voyageurs.

— Je pourrais bien prendre la petite sur mes genoux, me dit une jeune femme en soulevant une gamine pas plus grosse que le nœud de ruban rose qu'elle a sur la tête.

Je remercie et m'installe. Les yeux courroucés des voyageurs s'adoucissent beaucoup trop à notre gré. L'un, debout, dit à ma sœur :

— Si j'étais assis, c'est moi qui serais content de vous offrir ma place.

Un jeune homme de quinze ans, piqué au vif, cède la sienne à ma sœur qui se trouve ainsi juste en face de moi.

Nous sommes des étrangères au milieu de cette population habituée à faire ce parcours, à se raconter ses petites histoires. Ils ne se doutent pas que le sang qui coule dans nos veines est chaud comme le leur, que les rires et les enthousiasmes qu'ils manifestent ne sont pas faits pour nous surprendre. Néanmoins nous nous plongeons dans nos guides pour mieux suivre les étapes. Mais chacun, mieux que nos livres, veut nous renseigner.

— Vous voyez ces champs, me dit une admirable jeune

fille qui joue avec ses yeux comme avec un éventail, eh bien, c'est de la romaine montée en graine. Ça, c'est de l'oignon ; ça, c'est de la laitue. Ça n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? C'est très difficile de faire grainer ces plantes, et surtout pour que la graine soit bonne. Ici, voyez, avec le soleil et l'eau on ferait fleurir des cordes. Vous n'êtes pas d'ici, ça se voit. Moi, je suis dans un restaurant à Avignon.

Et malgré moi je ne puis m'empêcher de laisser échapper un « ah ! » d'étonnement. Comment? cette tête fine et jolie, ces mains petites, ce bibelot d'étagère si élégant est bonne dans un restaurant ? Partout ailleurs les domestiques se reconnaissent toujours à quelque chose, à leurs cheveux gras, à leurs mains épaisses ; en Provence, on est léger, gracieux, pimpant.

Ma sœur se trouve juste sous mon regard. La trépidation de l'auto fait qu'elle se penche en avant, ce qui allonge démesurément la ligne harmonieuse de sa nuque. Je pense : « Cette nuque est d'ici ; cette tête si bien plantée sur ce cou solide tourne avec aisance, et chaque pensée l'agite. » C'est aussi ce qui préoccupe le voisin de gauche de ma sœur, provençal pur-sang, à la bouche sensuelle, aux yeux noirs et rieurs.

Il venait de quitter sa femme à Saint-Remy. Mais les méridionaux ont besoin de parler, de dire des mots aimables à toutes les femmes.

— Voyez, c'est la Durance. Elle est à sec en ce moment. Ces dames habitent Orange ? C'est beau ; surtout le théâtre antique. Vous descendez à Avignon ?

Notre indifférence le paralyse. Alors il se tourne, et c'est à ma charmante voisine qu'il continue gracieux, sans se décourager :

— Ah ! vous êtes dans ce restaurant ! J'irai y dîner ce soir. Ensuite nous irons au cinéma, voulez-vous ? On joue Mireille.

— Vous n'y pensez pas ? Je viens de voir ma mère à Saint-Remy. Je n'ai pas le cœur à m'amuser.

Et c'est dans un tourbillon de poussière blanche que le galant Provençal s'arrête seulement de parler.

Les mains retiennent les chapeaux sur les têtes. Une allée de micocouliers. C'est Avignon. L'auto bondé s'allège de tous les voyageurs qui se saluent et se séparent au café des « Esports ».

Le train nous emporte à nouveau. C'est dans la pourpre du couchant que le palais des Papes nous apparaît. Est-ce bien lui ? Ce matin plein de rêve, de poésie ; ce soir, émergeant de son rocher, ivre d'audace, brûlant comme un brasier, il est le maître de cette campagne qu'il incendie. Il l'éclaire encore alors que le soleil a disparu de l'horizon. Villeneuve-les-Avignon, de l'autre côté du fleuve, modeste, effacée, est déjà dans l'ombre du soir. Journée inoubliable, réserve de lumière et de joie pour les jours gris, je vous ressusciterai à mon gré, car vous êtes en moi...

La table est mise sous le magnolia. Un visage souriant nous accueille. Puis le rossignol ajoute sa mélodie à la féerie du soir, d'un beau soir...



LA CIOTAT

Dans le sentier pierreux un cyprès se dresse. Sa masse sombre et touffue cache le soleil. Entourée de sa triple chaîne de collines, la baie s'argente. L'espace qui m'en sépare est planté d'oliviers enclos dans des murs, comme des femmes dans un sérail.

Le port somnole encore. L'eau a l'air neuve, et de n'avoir jamais été battue par l'hélice ou la rame. Une fumée grisâtre s'échappe des cheminées des yachts qui lèvent l'ancre.

— Dans un quart d'heure ils seront à Bandol, dit un vieux pêcheur.

Bâteaux que j'espérais abandonnés, la mer ne garde même pas votre empreinte. Comme vous elle est inconstante. La vague qui vous emporte ramènera, sans doute, à votre place la goèlette qui danse là-bas.

Une tartane se balance. Sa longue voile pliée, en forme d'esturgeon, annelée par les cordages, semble l'arc oublié d'un géant que l'aube a mis en fuite.

Le grand navire sans mâture, que l'on peint en rouge, voit son double que l'eau reflète. Il empourpre le coin du port où dorment les petites barques « Rosaline », Mireille », fidèles et attachées parmi tant de départs.

La beauté aujourd'hui m'est apparue sous les traits et les atours d'une petite vieille de ce pays méditerranéen.

Dans l'église où elle priait, mes yeux quittaient volontiers les visages jeunes, les robes claires, les chapeaux éclatants comme des fleurs, pour retourner au profil de camée, au costume sobre et éteint de cette vieille femme. Les jeunes filles sont-elles d'ici ou d'ailleurs ? La mode uniforme qui nivelle les classes enlève au corps toute originalité. Elle soustrait à nos paysages de France une de leurs plus belles parures : le costume régional.

Aussi quelle joie me donne cette simple femme de pêcheurs! Elle est l'âme de ce pays, elle se fond avec lui, elle s'achemine vers la mort avec sérénité, robuste comme les pins et les oliviers sur la colline.

Telle que je l'ai vue, elle semblait descendre d'une fresque ou d'un vitrail de l'église. Cependant la coiffe grecque se devine sous le mouchoir qui recouvre sa tête, elle révèle sa véritable origine. Son visage est entouré de cheveux blancs que dore la lueur tremblante des cierges.

Volonté de femme intelligente ne saurait composer costume plus harmonieux que le sien. Sur les épaules un châle, encadré de rayures vertes et violettes, pose ses franges sur un corsage « mastic » ; la jupe de cotonnade lie-de-vin très ample, qu'un point blanc minuscule éclaire; un tablier bleu foncé, couleur de la mer les jours de mistral, dont les liens larges, repassés avec soin, entourent deux fois la taille.

Taille étriquée de religieuse, que laissent voir les bras éloignés du corps, arrondis par les durs travaux.

Un chapelet court entre ses doigts basanés où brille un large anneau d'argent. De temps en temps, elle passe sa main droite sur son visage, pour en effacer peut-être des images dont la présence la fait souffrir.

La messe terminée, sous le porche roman, elle avance dans le soleil qui ne semble briller que pour elle. Il la prend dans sa lumière comme un symbole. Elle met une main pour abriter ses yeux clairs, et regarde dans le port la voile latine orangée qui paraît, puis disparaît, entre les oliviers et l'azur du ciel.

★

FÊTE VOTIVE

Le soir venu, les maisons blanches, trouées de noir ainsi qu'un jeu de dominos, se rangent sur le port en une courbe harmonieuse. C'est à peine si l'on devine qu'entre elles et le fond sombre des montagnes se cache toute une ville, divisée par de petites rues étroites descendant vers la mer, où le vent s'engouffre. D'une fenêtre à l'autre le linge qui sèche claque comme des oriflammes. Sous ce continuel pavoisement les enfants à la peau brûlée construisent de minuscules bâteaux, et les chats bariolés couchés en rond voient défiler dans leurs rêves les pays lointains d'où les marins les ont peut-être rapportés.

Un port a toujours l'air en fête, avec les lumières qui lui viennent du ciel ou de la terre et que le caprice des vagues multiplie en vrilles multicolores. Ce soir cependant les petites rues sont désertes et sur le quai l'on se presse plus qu'à l'habitude. C'est la fête du pays. La double rangée lumineuse des lampes, les confettis qui voltigent, les chevaux de bois, les balançoires, et surtout les flonflons de l'orchestre perché sur une tour de planches encadrée de lauriers roses, annoncent de grandes réjouissances.

Une banderole traverse le quai : « Honneur aux étrangers ! » c'est-à-dire aux danseurs qui ne sont pas du pays même et que l'on invite au bal. Les groupes arrivent de plus

en plus. La musique n'a pas commencé que tout ce monde tourne avec un sérieux qui fait songer à l'origine sacrée de la danse. Au fond des êtres n'y a-t-il pas des réminiscences instinctives qui les dominent ?

Les matelots de la vedette sont venus pour assister aux régates et tirer le canon. Vêtus de blanc avec leurs bérets à pompons rouges, ils donnent au bal une note pimpante. Ils se balancent avec une grâce incomparable. Leurs pieds effleurent à peine le sol, et leurs danseuses, qui le savent, se laissent emporter dans la souplesse de leurs mouvements. La mer et son éternelle mobilité a donné son rythme à leurs corps.

Sur les gradins, ceux qui ne dansent pas, les « anciens », prennent part au bal comme à un plaisir rétrospectif. Leur jeunesse défile sous leurs yeux et leurs gorges se serrent à quelques doux souvenirs.

Entre chaque danse, quand s'éventent et se reposent les grandes sœurs et les grands frères, les petites filles et les petits garçons s'essaient à les imiter. Une jeune mère assiste aux premiers pas chancelants de son enfant, qui lui quitte les mains pour s'élancer ainsi dans une vie de joie sous des guirlandes de fleurs.

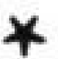
Pourtant, l'enivrement de la danse ne tente pas les très jeunes amants. Ils préfèrent se tenir à l'écart, assis sur la jetée, muets, timides, la main dans la main, et écouter le bruit de la vague, si semblable à celui de leur cœur. Ils ne fuient pas la fête. Ils la voient. Mais la plus belle fête n'est-elle pas celle qui se passe en eux ? A côté d'un grand bonheur se glisse toujours un peu de tristesse, et chacun se demande s'il est aimé autant qu'il aime. La mer si douce, elle aussi, est perfide.

Petite statue vivante dans une simple robe qui moule ton corps, les jambes nues cerclées par les liens de tes sandales, fille du pêcheur grec, rêveuse inquiète embellie par l'approche de l'amour, je te reconnais au travers des siècles sous les draperies de marbre ou sous les jupes de coton.

Le dieu qui te tira de l'écume de la mer donna à ta nuque la force et la grâce. Le mouvement que tu tentas pour te dégager te fit onduler telle un serpent. Et ta peau brune imprégnée de sel brille comme du métal...

Malgré que les chevaux de bois tournent, que les balançoires grincent et dans leur élan raient le ciel et la mer comme de grands oiseaux, que les voix joyeuses soient portées par le flot, rien ne détournera de ses desseins la goélette qui arrive toutes voiles au vent. Elle glisse avec la grâce et la souplesse d'une sultane entrant dans le plaisir. Son grand mât dépasse déjà les maisons du port. Elle va docilement, en attendant l'aurore, se ranger à côté des yachts venus pour prendre part aux régates, unis dans un perpétuel balancement. La vague mourante se brise sur chacun d'eux en clapotis de plus en plus sourd. On croirait quelque accord grave de harpe ou de guitare accompagnant la voix qui chante :

« ... Près de toi je passerais ma vie... »



SOIR D'AUTOMNE A AIX-EN-PROVENCE

La terre a fini sa mission. La voici toute nue à l'approche de l'hiver, dépouillée de ses pampres qui depuis le printemps cachaient sa couleur et sa plénitude. On en voit les mouvements ondulés que l'on voudrait caresser comme un corps.

Les routes blanches sans fin entourent champs et montagnes. C'est un labyrinthe heureux dont il faut connaître le secret. De grands espaces labourés s'offrent au soleil avec la franchise des belles âmes.

Un îlot rocheux recouvert de pins, parfumé de thym et de lavande, émerge au milieu de ces champs fertiles, tel un brin de fantaisie provençale. Où pourraient jouer le soleil, chanter les cigales, et sur quoi le mistral passerait-il sa rage ?

Devant mes yeux étonnés les paysages de Claude Lorrain, que j'avais crus jusqu'alors purement imaginaires, sont là vivants, composés avec la même harmonie, cette vérité des premiers plans, et, dans le lointain, le mont Sainte-Victoire, point lumineux et splendide attirant regard et pensée, qui, baignés dans ce rêve, rêveurs demeureront.

... Et voici qu'un vieux château verdâtre, la face ridée et parcheminée comme d'anciens visages, mais fier de tout son passé, tremblote dans le couchant qui ne l'atteint plus. Il reste dans l'ombre des marronniers immobiles comme des soldats montant la garde; et la pièce d'eau, qui maintenant reçoit seule les derniers soleils, se transforme en un miroir d'or pour perpétuer ces richesses.

Que la vie est belle et sereine. De frais ombrages, un bruit clair d'eau qui coule, le fantôme des grandes dames en robes à paniers, de la grâce et de la majesté... De quel Louis XIV est-ce donc le Versailles ?

Arbres séculaires, fontaines d'Aix, vieux hôtels, tout ici semble vivre et dormir sous la protection des dieux.

MARIE-ANTOINETTE BOYER.

BOLCHÉVISME ET CROIX-ROUGE EN SIBÉRIE

—

Le *Mercure de France* a reçu du Dr George Montandon la lettre suivante (1) :

Lausanne, 10 avril 1923.

Monsieur le Directeur,

Les pages que M. L.-H. Grondijs a consacrées, dans le *Mercure de France* du 1er avril, à mon expédition en Sibérie dépassent la portée d'un simple compte rendu. En effet, en outre de ses critiques portant sur des faits et qui elles-mêmes méritent pour la plupart une réfutation, il s'en prend de telle sorte à ma personne, sans la connaître, que ce m'est un devoir de relever certaines de ses interprétations. Après de brèves considérations générales, je répondrai donc à ses allégations dans l'ordre où il les a exposées et je ne doute pas que vous n'ayez la courtoisie de bien vouloir faire paraître cette réfutation dans le prochain *Mercure de France*.

De même que M. Grondijs a pris connaissance de façon détaillée de mon *Deux ans chez Koltchak et les Bolchéviques*, de même j'ai lu attentivement et avec le plus grand intérêt sa *Guerre en Russie et en Sibérie*, car, jusqu'ici, nous ne sommes, sauf erreur, que les deux à avoir publié en langue française, sur la grande tragédie, des pages vécues dans ce dernier pays. Chronologiquement, nos séjours en Sibérie ne concordent pas tout à fait. M. Grondijs y a séjourné exclusivement du temps de Koltchak, tandis qu'après m'être trouvé chez Koltchak à la fin de son régime, j'ai ensuite eu à faire connaissance approfondie avec le monde bolchévique.

Si les critiques qu'il émet au sujet de mon ouvrage sont nombreuses et amères, il ne se figurera pas qu'il soit impossible de lui en adresser de tout aussi sérieuses; le nuageux de l'atmosphère au chapitre VIII de sa troisième partie n'a pas échappé à la perspicacité de Salomon Reinach dont je ne puis mieux faire que de répéter les remarques par lui publiées dans la *Revue critique d'Histoire et de Littérature* du 15 février : « Quelques jours après, avec le consentement du général, M. Grondijs se fit pren-

(1) Le *Mercure de France*, ne pouvant consacrer à cette polémique une place démesurée, a demandé au Dr George Montandon de ne pas répondre, du moins dans le *Mercure*, à la réplique de M. L.-H. Grondijs. — N. D. L. R.

dre par les bolchévistes ; un jeune commissaire juif, revenu des Etats-Unis, lui sauva la vie en le prenant dans son train (toute cette partie du récit est obscure et certainement incomplète)... La « confortable captivité » de l'auteur, qu'on ne comprend pas bien, se termina, on ne sait pourquoi, à Moscou, où M. Grondijs retrouva Broussilov... »

Si, de plus, et cela s'explique par la différence de l'heure et du lieu des observations, mes données se rapportant à Koltchak peuvent manquer de précision, il en est de même de celles de M. Grondijs ayant trait à la République Extrême-Orientale.

Mais je n'ai pas à faire la critique de l'ouvrage de M. Grondijs, tâche accomplie, pour le *Mercure de France*, par M. Bienstock. Mon seul devoir ici est de relever, fait pour fait, les erreurs dont fourmille — pour employer sa propre expression — la critique de M. Grondijs, que celui-ci me prenne à partie ou qu'il « pose » des affirmations-théorèmes ne se rapportant pas à mes dires.

Pourquoi la Croix-Rouge américaine ne distribuait-elle ses médicaments et pansements que parmi les civils ? Pourquoi refusait-elle son secours aux malheureux soldats de Koltchak ? — Entre autres hôpitaux américains, j'ai, en août 1919, visité celui d'Omsk, dirigé par le Dr A.-F. Jackson, et y ai vu de nombreux soldats de l'armée de Koltchak. De plus, ma femme — une vraie Russe, de Perm — qui a servi comme sœur à la Croix-Rouge américaine et en particulier à Irkoutsk, a eu affaire constamment dans des salles pleines de soldats et d'officiers de l'armée de Koltchak. Elle pourrait encore citer les noms de maints de ses malades. L'hôpital américain d'Irkoutsk où elle était occupée hospitalisait, avec un roulement constant, environ 300 militaires, dont 250 soldats et 50 officiers, tous koltchakistes ; les soldats rouges, prisonniers blessés, ne dépassaient pas le chiffre d'une demi-douzaine. En outre d'un second hôpital américain, où principalement des militaires koltchakistes étaient soignés, un poste de médecine ambulatoire se trouvait à proximité immédiate de la gare. Ma femme se trouvait à la gare lors de l'échauffourée qui s'y produisit entre socialistes-révolutionnaires et sémyonovistes, et elle quitta Irkoutsk pour l'Est, le 4 janvier 1920, avec un train de la Croix-Rouge américaine. Ceci dit pour ne mentionner que ce dont, entre nous deux, nous avons été témoins.

M. Montandon a travaillé à côté de six ou sept délégations nationales, au-dessus desquelles planait la mission Nansen. — L'expression est si vague qu'elle fait croire ce qui n'est pas. Plusieurs délégations ou missions, dont la nôtre, étaient en Sibérie avant que la mission Nansen fût formée. C'est seulement depuis l'automne 1920 que cette dernière coordonna, et uniquement pour le trajet maritime, les opérations de diverses délégations. Notre mission, qui était à l'intérieur, resta indépendante jusqu'au bout. C'est bien pour cette raison que Nansen entrava son acti-

vité ; en soi, cela n'avait pas d'importance, mais cela nuisit, comme je l'ai prouvé, à des milliers de prisonniers.

La délégation tchèque, doublée d'une délégation commerciale, occupait un train à moitié rempli de marchandises, — raconte M. Montandon. Des rapports officiels reprochent la même chose à M. Montandon. — Ce n'est non plus pas de mon ouvrage que M. Grondijs tire cette affirmation, mais cela ne me gêne pas pour y répondre. Les absents ont tort — et quand j'étais en Sibérie, de l'autre côté du front, les jaloux firent circuler mille contes, dont le plus précieux fut forgé par les Asiates de Budapest. Le Ministre de la Défense nationale Bilitschka (le même qui, depuis, s'est compromis définitivement en assumant un poste de ministre de feu Charles de Habsbourg, lors de sa dernière « envolée ») m'accusa d'avoir fait du commerce en organisant le premier bateau de rapatriement. Or, sauf quelques illettrés, chacun là-bas pouvait savoir que c'était aux mains du *Gouvernement* tchèque que se trouvait entièrement l'organisation économique de notre bateau — dont la cale transportait tout le cuivre que l'armée tchèque avait raflé en Sibérie! C'est d'ailleurs du fait de ce frêt que nos prisonniers battirent le record du bon marché pour le prix du passage — ce dont les gouvernements intéressés auraient pu m'être reconnaissants. Si, plus tard, lorsque la mission eut à étendre son activité, quelqu'un de ses agents (il suffit de lire mon livre pour savoir lequel et constater qu'il fut révoqué) a pu se livrer à des manœuvres lucratives, personne, parmi ceux qui me connaissent, ne m'en a rendu responsable. Tout cela ressort pleinement des actes finaux, relatifs à ma mission, du Comité International de la Croix-Rouge, seul juge en la matière, et c'est bien pour éclairer ces questions de détail aux yeux du public des pays centraux, qui s'intéressa en première ligne aux péripéties de la mission, que sortira sous peu de presse mon ouvrage *Im Schmelztiegel des fernen Ostens*.

De ce que je viens de dire découle tout naturellement la réponse à la question que pose M. Grondijs au sujet du monopole que j'obtins des autorités bolchéviques de diriger le rapatriement des prisonniers de guerre vers Vladivostok : *Comment réussit-il à obtenir ce privilège spécial ?* — Quand ma mission franchit la ligne du front, à l'ouest de Tchita, pour pénétrer chez les Rouges, ceux-ci étaient déjà pleinement informés du tempérament du chef et des collaborateurs de la mission — car les observateurs ne manquaient pas à Vladivostok. Or, à l'époque de communisme intransigeant où nous arrivâmes chez les Rouges, le meilleur certificat que j'emportais avec moi était la réputation que j'avais de n'avoir aucune préoccupation mercantile, en regard de tant d'autres délégués d'autres missions. Voilà ce qui fut, sinon l'unique raison, du moins la base des bons rapports que j'eus avec les autorités bolchéviques et je crois que nous pouvons communier, M. Grondijs et moi, dans le sentiment

de mésestime que nous avons tous deux pour les mercantis. Je ne faisais du reste que me conformer strictement aux règlements du Comité International de la Croix-Rouge.

Il s'enorgueillit d'avoir transporté deux bolchévistes à travers les cordons des « Gardes blanches ». Mais, un peu plus tard, il éloigna de son train une jeune fille qu'il hospitalisait, dès qu'il apprit que son père avait été, sous l'ancien régime, un fonctionnaire en vue. — Selon M. Grondijs, il semblerait que ma conduite fut, vis-à-vis de cette jeune personne, pour le moins peu chevaleresque. Je veux admettre que M. Grondijs a lu hâtivement ce qui se rapporte à cet incident. Tout son racontar tombe quand on constate que ce n'est pas « un peu plus tard », mais *avant* de franchir la ligne du front, que cette personne s'en retourna à Vladivostok. La décision fut prise en plein accord avec elle et non « dès que j'appris » ce qu'avait été son père. Cela, je le savais dès le Japon, c'est-à-dire depuis que cette personne était une de nos secrétaires. J'ajouterai que son retour à Vladivostok lui fut payé et qu'elle put voyager en compagnie de délégués qui descendaient à la côte. Si M. Grondijs désire l'adresse de cette demoiselle actuellement en Italie, il pourra constater qu'elle n'eut pas à se plaindre de mes procédés !

On ne peut manquer de s'étonner que M. Montandon... ne proteste pas avec la dernière force contre le refus du Gouvernement soviétique de rapatrier un très grand nombre de prisonniers hongrois et polonais (selon M. Grondijs, encore retenus là-bas)... *Pourquoi ne nous l'apprend-il pas dans son livre ?* — J'ai au contraire nettement expliqué que les officiers hongrois furent retenus tant qu'il y eut danger pour les communistes arrêtés en Hongrie, et cela sur l'ordre formel, contre lequel on sentait qu'il n'y avait pas à répliquer, de Moscou. Sans donner d'autres raisons, il était de bonne politique de ne pas protester. Actuellement, l'échange du gros des officiers hongrois contre des communistes s'est fait et il ne doit pas rester beaucoup de Hongrois et Russie contre leur gré. Quant aux Polonais, nous n'avions pas à nous en occuper, par définition. Ceux qui sont encore là-bas ne doivent l'être que partiellement contre leur volonté, car l'accueil de la Pologne à ses soldats, qui avaient passé aux Rouges, en livrant leurs officiers, aurait des chances de ne pas être chaleureux.

A propos de mon affirmation comme quoi les Rouges furent régulièrement moins sanguinaires que les Blancs : *M. Montandon n'a cherché l'hospitalité chez les Rouges qu'après la fin des hostilités. Il a parcouru la Sibérie en wagon ; il a dû se fier aux récits de ses amis rouges. Qu'est-ce qu'un tel « certificat » signifie ?* — Sans parler de mon premier séjour à Vladivostok, j'ai été sous Koltchak deux mois à l'intérieur alors que les hostilités sévissaient en permanence le long de la ligne. Plus tard, j'ai assisté à Vladivostok à un soulèvement rouge réprimé, à la prise

de la ville par les Rouges, puis à leur renversement par les Japonais. Enfin, après que la mission eut passé la ligne du front en Transbaïkalie, les hostilités durèrent encore cinq mois jusqu'à ce que l'ataman Sémyonov fût rejeté définitivement en Mandjourie (après quoi elles durèrent encore onze mois autour de Vladivostok, jusqu'au 25 octobre 1922). En outre des villes et des villages où j'ai fait des séjours prolongés ou me suis arrêté, j'ai eu l'occasion, lors d'une période de calme — et certainement aucun autre étranger n'eut cette bonne fortune au cours de ces années troublées, — de me livrer à une investigation ethnologique de plusieurs jours dans des villages bouriates de Transbaïkalie, en pleine campagne. Cela signifie que, sauf pendant mes séjours au Japon, j'ai toujours eu à me mouvoir dans un milieu où Blancs et Rouges étaient aux prises. Cela signifie que j'ai eu à entendre beaucoup plus de Blancs que M. Grondijs n'a eu l'occasion d'écouter de Rouges (je suppose que, comme moi, M. Grondijs sait mal le russe, mais suffisamment pour le parler, l'entendre, l'écrire et le lire dans l'usage de la vie courante). Cela signifie que M. Grondijs oublie les prisonniers, qui, pris en bloc, n'étaient ni blancs ni rouges, qui avaient souvent les meilleures informations sur le détail des événements et dont mes collaborateurs et moi avons approché plusieurs milliers. J'ai témoigné que la prise de Vladivostok par les Japonais fut beaucoup plus sanglante que celle par les Rouges et M. Grondijs paraît vraiment avoir oublié son propre témoignage contre les Sémyonovistes, — des Blancs ! M. Grondijs va-t-il d'autre part nous faire croire qu'entre deux stations il a voyagé autrement qu'en wagon ? Il n'y a qu'à le regarder, à la page 288 de son livre, dans son wagon particulier — où un piano à queue occupait la place qu'auraient volontiers prise quelques soldats blessés de l'armée débandée et affamée de Koltchak !

A ma remarque que pendant le coup d'Etat d'Omsk, l'amiral Koltchak se trouvait à Ceylan : *Pendant le coup d'Etat d'Omsk, l'amiral était ministre de la Guerre à Omsk.* — M. Grondijs a raison. Il m'est arrivé de confondre, dans la rédaction de mes notes, cet appel qui avait été fait, en mars 1918, à Koltchak à Ceylan (il était en route pour la Mésopotamie, au service anglais) avec l'appel fait sur place à Omsk en novembre de la même année. Au reste, j'ai eu l'occasion, grâce à de nouvelles sources russes, de mettre au point, pour l'ouvrage annoncé plus haut, plusieurs détails historiques.

A mon observation que les grands revers sur le front avaient coïncidé avec le remplacement du général Gaïda par le général Diederichs : *Le général Gaïda a conduit ou plutôt subi pendant plusieurs mois la débâcle de l'armée qu'il n'a pas cessé de commander.* — J'ai dit que les revers avaient « coïncidé » (*grosso modo* bien entendu) avec ce remplacement, sans affirmer que Diederichs ait été la cause de ces revers, mais je me souviens que la

rumeur publique l'en accusait. Quant à prétendre que Gaïda n'a pas cessé de commander l'armée, c'est faux. Gaïda commandait les Tchèques lorsque leur soulèvement fut la cause de la chute des Bolchéviques en Sibérie. Même lorsque se fut formée l'armée russe antibolchévique sous les ordres successifs de Grichine-Almazov, d'Ivanov-Rinov (Gouvernement Provisoire), puis de Boldurev (Directoire), Gaïda, comme commandant du groupe d'armée tchéco-russe de Yékaterinbourg, était la personnalité militaire dominante. Sous Koltchak il reçut, tardivement et pour peu de semaines, le commandement en chef de l'armée russe, qu'il dut céder peu après au général Diederichs (juin 1919).

A propos de mon indication comme quoi le commandement tchèque était charmé de jouer un tour au commandement polonais, en abandonnant les régiments polonais à leur sort : *Une telle calomnie peut-elle se justifier ?* — La rivalité tchéco-polonaise est connue. Les habiles le sont suffisamment pour ne pas se compromettre dans l'accomplissement de leurs habiletés. Quand on connaissait les capacités « intérieures » des régiments polonais, il s'agissait précisément de ne pas les laisser à l'extrême-arrière (puisqu'ils ne l'étaient pas primitivement) pour pouvoir ensuite rompre facilement le contact ! Mais l'affirmation se justifie par des documents. J'ai dans mon ouvrage (page 69) cité la lettre ouverte du général Suroboyarskiy qui accuse le général Janin d'avoir trahi Koltchak, lettre qui a paru dans les journaux de là-bas dont j'ai rapporté des paquets. J'aurais aussi pu citer, mais la jugeais moins intéressante pour le public français, la lettre ouverte du 5 février 1920 du capitaine polonais Yasinskiy-Stakhourek au général Siroviy commandant en chef de l'armée tchèque. Ce dernier est formellement accusé d'avoir abandonné la 5e division polonaise et le régiment des Serbes. Le 9 janvier, de la station de Kloukvyennaya, Siroviy reçut le télégramme suivant :

La cinquième division polonaise, accablée par les combats continuels avec les Rouges, désorganisée par des difficultés sans exemple le long de la voie ferrée, privée d'eau, de charbon et de bois, et se trouvant au bord de l'abîme, vous prie, au nom des principes d'humanité, de laisser passer vers l'Est cinq de nos échelons (cinq d'entre 56) avec les familles des combattants, les femmes, les enfants, les blessés, les malades, s'engageant à mettre à votre disposition toutes les locomotives encore disponibles et à continuer sa marche en combattant à l'arrière-garde, protégeant, comme auparavant, votre arrière.

Le général Siroviy répondit :

Le ton de votre télégramme m'étonne. Conformément au dernier ordre du général Janin, vous êtes dans l'obligation de marcher les derniers. Je ne puis laisser passer vers l'Est aucun échelon polonais. Seulement après le départ de la station de Kloukvyennaya du dernier échelon tchèque,

vous pouvez avancer. Je compte pour inexistantes de nouvelles discussions et demandes sur cette question, car la question est épuisée.

Le capitaine Yasinskiy ajoute que si Siroviy devait prétendre que techniquement la chose n'aurait pas été exécutable, il l'accuse par avance de « mensonge criminel », car il n'est pas possible de lui présenter à lui Yasinskiy, officier technicien à la station de Kloukvyennaya, les mêmes preuves mensongères qui ont été présentées au général Janin.

M. Montandon nous transmet-il ce fait (qu'Ungern-Sternberg avait abattu de ses officiers qui, ne pouvant supporter la même dose d'alcool que lui, tombaient ivres) *pour expliquer la très grande popularité dont jouissait Ungern-Sternberg, parmi les officiers de Sémyonov ?* — C'est vraiment perdre son papier que de me faire de pareils griefs. J'ai dit : « Il arrivait au baron Ungern... », parce que le fait lui est arrivé, et il est clair qu'il avait d'autres raisons d'être populaire, à savoir ses allures de pillard féodal dont j'ai donné des exemples et dont M. Grondijs ne dit rien.

Si le plus léger souci pour la renommée de son malheureux collègue avait poussé M. Montandon à interroger les actes du procès de Hedbloom, il aurait trouvé que M. Hedbloom a été exécuté « pour avoir voulu répandre en Sibérie le typhus » (du fait qu'on trouva chez lui des tubes de sérum *anti*typhoïdique). — M. Grondijs est bien naïf. Il se figure qu'on donne aux gens les raisons pour lesquelles on les condamne. Je crois me souvenir avoir aussi entendu parler de tubes de sérum, mais il y avait longtemps que l'ataman Kalmukov regardait le délégué Hedbloom de travers. La preuve, c'est qu'on perquisitionna chez ce dernier. Je ne reproche nullement à mon infortuné collègue ses complaisances (hélas ! malheureuses) pour les prisonniers, mais j'en ai entendu parler par d'autres délégués... et par les prisonniers eux-mêmes qui en avaient bénéficié.

M. Grondijs, tout en passant comme chat sur braise sur le sujet, proteste contre mon affirmation que le général Janin obtnit le libre passage à condition de laisser arrêter Koltchak et dit que *la mission du général Janin n'a jamais été menacée d'obstructions par les socialistes-révolutionnaires d'Irkoutsk.* — Personne n'a reproché au général Janin d'avoir livré Kolchak sur un plateau d'argent, mais étant commandant en chef des armées alliées et par conséquent des Tchèques (nous venons de voir que le commandement tchèque sut très bien s'abriter derrière le général Janin pour ne pas aider les Polonais), il laissa les événements se dérouler et ferma les yeux sur la conduite des Tchèques. C'est un fait que Janin n'avait pas à sa disposition personnelle de force réelle, mais il eût pu ordonner, menacer, protester ou abdiquer. En un mot, s'il ne pouvait rien faire, il agit comme s'il ne voulait rien faire, sachant parfaitement que si les événe-

ments ne marchaient pas au gré du Comité révolutionnaire d'Irkoutsk, un ordre aux partisans rouges le long de la ligne du chemin de fer pouvait interrompre la voie de retraite. Les Russes blancs, unanimement, tiennent cette conduite, jointe au fait que Janin, étant à la gare d'Irkoutsk, menaça de faire canonner la ville, si la ville, alors encore gouvernementale, canonnait les insurgés qui dominaient la gare, jointe encore au fait que Koltchak laissa désarmer sa garde personnelle en se fiant à la parole des Tchèques et fut dirigé sur Irkoutsk sous les couleurs des Alliés parmi lesquelles figurait le drapeau français, — tiennent cette conduite, disons-nous, pour une trahison. Je n'ai pas d'opinion et si j'ai constaté la chose, ce n'est pas pour plaindre Koltchak ou pour blâmer Janin, mais uniquement pour « constater ».

Au sujet du tsar et de Raspoutine, j'ai voulu montrer qu'on ne devait pas plus s'émoustiller à en parler que s'il s'agissait « du déménageur ou de l'épicier », comme dit M. Grondijs. La liquidation de ce point de vue est au reste englobée dans le discussion suivante.

M. Montandon envisage avec beaucoup de philosophie et défend froidement, comme des choses qui vont sans dire, l'assassinat d'un homme ayant le sens de l'honneur (le tsar) *ou encore de 800 bourgeois, en guise de représailles pour l'attentat sur Lénine.* — Ici, sous l'apparence d'une controverse personnelle, le débat doit s'élargir. Ce ne sera pas moi qui répondrai, mais la *doctrine*, si ce n'est pas montrer trop de prétention que de penser l'avoir comprise et de reproduire ce qu'a dit Parijanine, le traducteur du *1905* de Trotsky, dans *Clarté* du 1er février : « Il est arrivé à l'intuition de la Révolution. » Divers critiques ont cité la phrase sur les 800 bourgeois, avec imprécations, mais seul Salomon Reinach *(loco citato)* l'a reproduite avec son complément qui en est le correctif : « Les Anglais n'ont pas agi autrement en attachant des poignées d'Indous aux bouches de leurs canons après la révolte des Cipayes. » Cependant S. Reinach ne comprend pas l'équivalence des deux mesures, car il ajoute : « Cruauté odieuse, sans doute, mais il s'agissait d'insurgés, tandis que les 800 bourgeois fusillés n'avaient pas pris la moindre part à l'attentat contre Lénine ; on les massacra en qualité d'otages. » Or, ceux que les Anglais attachèrent n'étaient justement pas tous des insurgés, les Anglais prirent des « paquets », au hasard ; d'autre part, les 800 bourgeois ne furent pas choisis uniquement parmi des otages déjà arrêtés. L'oubli ou plutôt la négligence de ces deux facteurs montre que Salomon Reinach aussi ignore la doctrine.

Quand une démonstration populaire devient menaçante, que fait l'Autorité bourgeoise ? Sans s'occuper de connaître ceux qui sont vraiment coupables, elle fait « tirer dans le tas ». En conformité de ce sens de contre-partie et de *justice* qui réside

dans les décisions des autorités bolchéviques, celles-ci décident, quand les bourgeois deviennent menaçants, d'agir identiquement et de « tirer dans le tas », c'est-à-dire d'exécuter un nombre x d'entre eux, car de même que la foule indoue ou ouvrière a des chances d'être composée de sympathisants avec les insurgés, de même les bourgeois qu'on arrête ont vraisemblablement de la sympathie pour les coupables. Il sera répondu que si l'Autorité bourgeoise procède ainsi dans un mouvement populaire, c'est que le temps manque pour agir autrement. Mais n'est-ce pas une spécialité de Lénine, quand un problème se pose, de se demander toujours et en première ligne quelle sera la répercussion de la mesure prise sur l'esprit de l'homme du peuple ? Or quelle est la répercussion sur l'esprit de ceux qui ont perdu les leurs, non coupables, dans la foule : c'est qu'il y a eu injustice et ils ne se demandent pas si on a eu ou non le temps de faire autrement. Et quelle est la répercussion dans leur cerveau lorsque pour un bourgeois coupable, on en arrête dix : c'est qu'il y a eu injustice compensée, c'est-à-dire justice établie. Puis qu'arrivait-il jusqu'à maintenant ? C'est qu'on pouvait toujours écraser un mouvement populaire parce qu'on ne s'occupait pas de savoir si, avec les coupables, on exterminait des innocents, tandis que, dès qu'un mouvement subversif, venant de droite, éclatait, on ne cherchait que des responsabilités personnelles — habiles à s'évanouir. Avec la même tactique de répression massive, employée par le prolétariat, on annihile instantanément, si on ne décourage pas à l'avance, tout mouvement bourgeois. Voilà ce que dit la doctrine. J'expose. Qui demande à M. Grondijs de partager cette manière de voir ? — Personne, mais on pourrait attendre de lui qu'il la comprît.

Lui qui, pour avoir voyagé, s'appelle explorateur... — On m'appelle, je ne m'appelle pas. Si M. Grondijs n'est pas satisfait que la Société de Géographie de Londres ait jugé bon de publier la carte que j'ai relevée du Sud-Ouest éthiopien et que la Société de Géographie de Paris m'ait créé un de ses lauréats, qu'il aille se plaindre auprès de ces institutions.

Il en vient à classer le peuple japonais, avec sa culture ancienne, profonde et aristocratique, parmi les peuples mi-civilisés. — Parfaitement ! Une fois, cent fois, mille fois, les Japonais sont pour moi des mi-civilisés ! Mais M. Grondijs se figure-t-il vraiment que je ne sache pas ce que je veux dire par là ? Il tombe très mal, car le domaine de l'ethnologie (entendu dans son sens d'ethnographie comparée) m'est quelque peu familier et il prouve simplement qu'il n'en a aucune notion. Je résume donc à son usage personnel l'excellente classification des PP. W. Schmidt et Koppers, de Vienne :

1. Peuples (relativement) à l'état de nature : chasse, cueillette, feu, premiers outils.

2. Peuples de civilisation embryonnaire : développement des éléments précédents.
3. — — inférieure : agriculture, élevage, poterie.
4. — — moyenne : emploi des métaux.
5. — — supérieure : écriture (suppression du temps !)
6. — — complète : vapeur et électricité (suppression de l'espace !)

La caractéristique de ces groupes est, on le voit, avant tout *ergologique*. Mais la technique dépend elle-même de facteurs psychiques et voici textuellement ce que j'écrivais, en 1919, dans mon étude *La généalogie des instruments de musique et les cycles de civilisation* (Archives suisses d'anthropologie générale) :

Selon Vierkandt et Deniker, on divise en effet les peuples, au point de vue de leur adaptation au progrès, en trois groupes : les peuples civilisés sont ceux chez lesquels la recherche du progrès est constante, chez lesquels chaque progrès technique sert, dirions-nous, de tremplin à un progrès nouveau. Les peuples demi-civilisés, Chinois, Indous, Abyssins, anciens Egyptiens, anciens Assyriens, sont ceux qui, certes, progressent, mais chez lesquels prédomine la notion « conservation de l'acquis », de sorte qu'un progrès est suivi d'une longue période d'arrêt. Les peuples primitifs enfin sont ceux chez lesquels le progrès est si lent qu'il en apparaît nul et inconscient.

C'est dire que nos primitifs correspondent aux groupes 1 et 2 de Schmidt-Koppers, nos mi-civilisés aux groupes 2, 3 et 4, nos civilisés au groupe 6, et c'est bien cette répartition que je maintiens dans le volume que je prépare à propos de mon investigation chez les Aïnou du Nord du Japon. En d'autres termes, il ne s'agit que d'une question d' « étiquetage ». M. Grondijs croit-il encore que j'ignore ce qu'est la civilisation japonaise ? Alors qu'est-ce que signifie cette querelle d'Allemand à propos d'une question d'étiquette ?

Pour pouvoir ainsi méconnaître les très remarquables chefs-d'œuvre du théâtre japonais, les ravissantes miniatures de sa poésie... — Précisément, comme en ergologie, les productions littéraires japonaises (je parle toujours du Japon d'avant 1868) sont des « miniatures » — rien qui permette de les comparer, en ampleur et en profondeur, aux littératures occidentales. Pour ce que j'en ai entendu dire au Japon même, ce ne sont pas des *mercantis n'appartenant à aucune culture* qui m'ont fait part de leurs impressions, mais bien des universitaires, lesquels avaient consacré leurs loisirs à l'étude approfondie de la langue japonaise, et dont certains la parlaient comme leur propre langue d'Europe.

Qui lui demande d'écrire des livres ? — Evidemment, c'est ici que le bât blesse M. Grondijs, car il se figurait à son retour de Sibérie être seul à en discourir—et voici que, de la part d'un homme qui avait d'autres responsabilités que celles d'un journaliste,

s'est produite une fâcheuse concurrence ! (Je n'ai qu'un regret : c'est que le temps m'ait manqué pour polir mon ouvrage comme il aurait dû l'être, mais j'ai aussi constaté chez M. Grondijs du laisser-aller — question secondaire au reste.)

Pour un philosophe, M. Grondijs l'est bien peu. Espérons au contraire que d'autres dépositions se manifesteront. Jusque-là,il est parfaitement heureux que notre double témoignage se soit simultanément produit. Tous deux non Russes, tous deux citoyens de deux petits pays neutres pendant la guerre, tous deux n'ayant eu ni profit, ni perte à la révolution (contingence quasi nécessaire, à mon sens, pour pouvoir en parler avec sérénité), l'un ayant « fait » la Sibérie de l'Ouest à l'Est, l'autre de l'Est à l'Ouest, tous deux ayant pris là-bas femme russe, nous différons sur une question de sentiment : la tendance de l'un est antibolchévique, celle de l'autre probolchévique. Mais M. Grondijs est-il bien certain, si l'on trace une ligne neutre exactement à mi-chemin du bolchévisme et de l'antibolchévisme, que, dans mon livre, je ne sois pas, quoique de l'autre côté de cette ligne-barricade, plus proche d'elle que lui-même ne l'est, dans le sien ?

La preuve que mon témoignage n'a pas été trop dénué d'objectivité, j'ai eu le plaisir de la trouver — entre autres — sous la plume d'un homme dont la mentalité sait rester en permanence au-dessus de la mêlée, nationale ou sociale, j'ai nommé Romain Rolland. Il m'autorise à reproduire son jugement, que je livre en méditation à M. Grondijs :

...J'ai lu avec le plus vif intérêt votre livre. Il est un témoignage inébranlable. Il n'inspire pas la sympathie pour le monde nouveau qu'il a traversé ; mais il ne cherche pas à l'inspirer, — pas plus que ce monde nouveau ne le cherche lui-même. Vous prouvez par le fait son existence et ses raisons d'exister. Il n'y a rien là qui soit en désaccord avec mes propres opinions.

Je vous félicite pour la franchise et la vigueur peu communes dont font preuve ce livre et cette expédition. Et je me permets d'associer respectueusement aux compliments que je vous adresse votre énergique compagne.

D[r] GEORGE MONTANDON
ancien Chef de la « Mission en Sibérie »
du Comité International de la Croix-Rouge.

Le livre de M. Montandon, *Deux ans chez Koltchak et chez les bolchéviks*, nous donne quelques documents et de nombreuses indications sur l'activité de la délégation du Comité International de la Croix-Rouge en Sibérie, qu'il a conduite. Il faut en remercier l'auteur. En comparant son rapport avec ceux des autres chefs et membres de missions en Sibérie, qu'on annonce (1), il nous sera possible de nous former enfin une

(1) M. Montandon insinue que ma critique de son livre (*Mercure de France* du 1[er] avril) n'aurait été inspirée que par le dépit de l'avoir vu paraître en même

idée exacte de l'intervention alliée, dans toute sa splendeur. En effet, aux périodes orageuses des guerres civiles, où les esprits sont divisés par les dissentiments politiques, et aveuglés par les rancunes et les espoirs, il convient de n'admettre à la discussion que des documents authentiques et des récits faits par des spectateurs du drame, et d'exclure les témoignages de tierces personnes s'ils ne présentent pas toutes garanties de l'exactitude.

M. Montandon a cru devoir saisir l'occasion qui lui a été offerte par la publication de ses rapports pour y ajouter une sorte d'histoire de la guerre civile en Sibérie et un véhément plaidoyer pour des doctrines et procédés soviétiques qui lui semblaient avoir été trop peu goûtés jusqu'ici dans les pays civilisés et mi-civilisés.

J'ai essayé de démontrer que M. Montandon me semble manquer de ce que j'ai appelé une « forte culture », et qui consiste en l'habitude (pas toujours suffisamment développée par l'enseignement universitaire) de l'effort sans cesse tendu vers le classement des données de notre connaissance selon l'échelle du vrai, du vraisemblable, du possible ou de l'erreur. Il certifie des faits sur lesquels il présente un témoignage très incomplet; il *constate* des événements douteux sur la foi d'un tout petit document ; il résume dans une conclusion triomphale un raisonnement au moment même où sa solidité commence à inspirer de graves inquiétudes, et il soutient « *dur comme fer* » des thèses plus que discutables. Cette incroyable légèreté avec laquelle il travaille, on doit la supposer souvent intentionnelle,

temps que le mien. Je puis le rassurer sur ce point. J'avais déjà espéré, et je prévois sous peu, la publication en langue française d'au moins trois livres sur la tragédie sibérienne, dont les auteurs, par leur prudence, leur esprit critique et leur documentation, me semblent inspirer confiance.

M. Montandon, en citant le reproche que M. Salomon Reinach m'a fait dans sa critique de mon livre, me force d'y répondre. M. Reinach a été surpris que, fait prisonnier au Caucase par des soldats rouges, j'aie été si bien traité par le commissaire chez qui ils m'avaient amené. Mon récit lui semble « vague ». J'aurais pu, évidemment, le rendre plus complet, mais je n'ai nulle part, dans mon livre, voulu insister sur des faits personnels (histoires de duels, rixes, risques courus) qui ne fussent pas liés à des événements d'ordre général. Le commissaire juif, en me traitant comme si j'eusse été un coreligionnaire, a été guidé par plusieurs motifs. J'en ai mentionné quelques-uns qui me semblent suffire. Je me suis tu sur un seul, par reconnaissance pour ce bolchévik, dont l'inconséquence frappe M. Reinach, mais à qui je dois la vie. Dans une lettre que M. Reinach m'adresse, l'éminent savant persiste à croire que je n'ai pas été assez clair ; mais il ajoute : « J'apprécie d'autant plus votre ouvrage que je l'ai lu en même temps que celui de M. Montandon, que je n'ai pas traité comme il mériterait de l'être, par égard pour la Croix-Rouge. »

puisqu'elle est exercée, sans exception, aux dépens de l'ancien régime et à l'avantage de celui des soviets.

La réponse de M. Montandon, qu'on vient de lire, prouve d'abord que mes critiques l'ont fait revenir — mais pas suffisamment — sur quelques erreurs. Elle prouve aussi que la nouvelle doctrine communiste, dans toute sa pauvreté, a déjà fait naître, comme toutes les autres religions basées sur des textes et des actes d'autorité, d'habiles pseudologismes et une vigilante casuistique.

Ma critique de son livre m'avait donné l'occasion de publier quelques détails sur les travaux des organisations de bienfaisance en Sibérie. M. Montandon m'oblige à entr'ouvrir des dossiers restés jusqu'ici inutilisés.

1. — Croix-Rouge américaine et politique américaine en Sibérie.

Le fonctionnement de la Croix-Rouge américaine en Sibérie a été fortement influencé par la politique de Washington. Il faut se rappeler qu'aux Etats-Unis il n'existe pas, ou presque pas, d'institutions ou d'organisations indépendantes. Comme dans les autres colonies européennes (Canada, Australie, etc.) on ne peut compter dans ce nouveau pays, recruté d'éléments dont on sait la qualité, ni sur une élite sociale indépendante, ni sur des corps d'Etat régis par des principes sûrs, des pensées vastes ou des traditions constantes. Ces « démocraties », fières de l'absence d'élites constituées, sont donc fatalement gouvernées par une ploutocratie qui, sous le prétexte d'opinions populaires (qui sont, parmi les matières spirituelles, la mieux pétrissable), impose au gouvernement du pays les intérêts financiers d'un petit groupe de citoyens. Chaque fois qu'y monte dans la presse une de ces « irrésistibles vagues de sentiment national », on est sûr de se trouver en face d'une spéculation mercantile qui ne peut se tirer d'affaire sans le concours du contribuable. La même force qui mène le gouvernement y mène aussi les grandes organisations de bienfaisance, qu'on croit généralement élevées au-dessus des intérêts privés et nationaux inspirés d'idées purement humanitaires, et autonomes, comme la Croix-Rouge ou le Y. M. C. A. Cette circonstance explique pourquoi ces institutions ont suivi, en

Sibérie, exactement la même politique que le corps expéditionnaire américain.

On me permettra de m'étendre sur le sens de cette vaste entreprise que fut l'envoi en Sibérie, au secours du peuple russe, d'un corps militaire, d'une puissante mission d'ingénieurs de chemin de fer, de toute une nuée de représentants de commerce et de quelques institutions de bienfaisance, ayant de nombreuses agences à travers tout un continent.

Dès le milieu de 1918, il apparut qu'une intervention alliée en Sibérie ne pourrait être efficace que si elle apportait au régime naissant le secours des armes. L'indifférence des classes intelligentes, la dégénérescence des esprits, l'accession aux postes politiques de nombre de personnes remarquablement incompétentes, la compétition d'une dizaine de condottieri dénués de scrupules, l'absence d'un chef dont le prestige fût légitime ou du moins indiscuté, faisaient prévoir que le Directoire d'Oufa, puis Koltchak, ne se tireraient pas seuls d'affaire. Il ne pouvait s'agir de l'envoi de troupes françaises ou anglaises, à un moment où des combats acharnés étaient livrés sur le front français. Seuls des corps japonais ou américains pouvaient assurer la tranquillité des centres autour desquels l'ordre allait se cristalliser.

Les Japonais, d'abord peu enclins à se jeter dans une aventure pleine de risques, n'esquissèrent leur premier secours au capitaine Semeonof que sollicités par le War Office de Londres. Ils n'ont débarqué leurs premières troupes à Vladivostok qu'après les appels les plus pressants des Russes et Tchèques et des missions militaires française et anglaise en Sibérie, auxquelles d'ailleurs les autorités américaines s'étaient jointes (1). On ne peut nier que, entourés de mille difficultés d'ordre militaire et heurtés par la jalousie des Anglo-Saxons occupés à leur créer des obstacles, ils se soient conduits avec une grande loyauté à l'égard de leurs frères d'armes russes, sans avoir jamais demandé ni reçu la moindre compensation pour leurs énormes sacrifices en argent et vies humaines.

Il est moins facile d'interpréter clairement l'intervention américaine en Sibérie. Par quelle force secrète, ou avec quelle insouciance fut-elle dirigée ? Etait-elle née d'une sympathie

(1) Déclaration du gouvernement japonais du 2 août 1918.

pour l'effort du gouvernement d'Omsk de réorganiser le pays ? Mais pourquoi le gouvernement américain, après son refus de participer au secours que Français, Anglais et Japonais avaient porté à Semeonof, permit-il plus tard la propagande effrénée que ses représentants et employés menèrent partout contre le gouvernement d'Omsk ? Fut-il uniquement inspiré par la jalousie envers les Japonais ? Pour quelle raison s'est-il joint à ses alliés pour demander son entrée en scène ? Son seul but était-il de secourir les « malheureux Tchèques », aux prises avec des bandes rouges ? Mais, quelques mois plus tard, ces Tchèques allaient montrer qu'ils savaient admirablement organiser un système de défense militaire, ainsi que des services d'approvisionnement, et bientôt encore d'autres services plus rémunérateurs.

Plusieurs officiers et fonctionnaires américains m'ont exprimé, en Sibérie, leur étonnement devant l'incohérence du fonctionnement du gigantesque appareil que leur gouvernement avait mis en mouvement sur le continent sibérien. Frappés par l'obscurité des buts politiques et l'inconséquence des actes, ils n'avaient pas su distinguer, sous le voile de cette incohérence, la superbe amoralité du génie commercial, pour le quelles principes et idéals ne sont que des moyens ou des prétextes.

En Sibérie, il y avait d'énormes richesses à rafler. Mines, gisements pétrolifères, chutes d'eau, qui avaient été défendus par l'ancien régime contre les appétits de l'étranger, semblaient rendus disponibles. De gigantesques approvisionnements, que la prévoyance du gouvernement tsariste avait emmagasinés le long des voies ferrées, à l'usage des fonctionnaires, des cheminots et des paysans, avaient été laissés sans protection,par la disparition de leurs gardiens légitimes. Une canaille mercantile internationale, accourue de toutes parts, comptait s'y trouver en face de gouvernements locaux passagers et hors d'état d'avoir le verbe haut.

Une mission de 300 ingénieurs américains, sous M. Stevens, auquel Kerensky avait — d'une façon hâtive et mystérieuse d'ailleurs — accordé la gestion du Transsibérien, réclamait et refusait de partager avec les Anglais ou les Japonais l'administration et la mainmise sur les transports en Sibérie. La répartition de nombreuses missions commerciales et d'institu-

tions de bienfaisance à travers le pays permettrait d'établir un service d'informations commerciales et une organisation d'accaparement uniques.

Pour comprendre la politique que ces missions et comités ont poursuivie en Sibérie, il faut se guider d'après les principes directeurs suivants :

Les sentiments aux Etats-Unis à l'égard des pays d'Europe (et principalement de la Russie) consistent largement dans la rancune de tous les déshérités d'Europe et de leurs descendants, dont la nation américaine est composée, envers leurs anciens gouvernements. Nous retrouverons dans les missions américaines en Sibérie l'influence prépondérante des mêmes éléments juifs révolutionnaires qui, échappés de Russie pour se soustraire au service militaire ou pour se créer une nouvelle vie, avaient organisé aux Etats-Unis la formidable propagande que l'on sait contre le tsarisme.

Pour exploiter la Sibérie, il fallait qu'il y eût un gouvernement qui y maintînt l'ordre ; mais il était indispensable qu'il ne fût pas trop fort, pour qu'on pût lui imposer sa volonté.

On ne pouvait se passer du secours militaire du Japon, sans lequel gardes blanches et missions alliées auraient été depuis longtemps poussés à la mer. Mais il fallait limiter l'action des Japonais à la province Maritime, qui est la partie la moins intéressante de la Sibérie, et empêcher qu'ils entrassent dans les secteurs ouest de Kharbine que les chemins de fer de Mandchourie liaient aux ports chinois.

Quelque incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui, ce ne fut pas l'empereur du Japon qui fixa le contingent japonais pour la Sibérie, mais le président Wilson. Les militaires russes, tchèques, français et anglais en Sibérie avaient demandé de la façon la plus pressante l'envoi immédiat en Sibérie de trois divisions japonaises. Le président des Etats-Unis, guidé par des considérations sans doute étrangères aux nécessités militaires du moment, n'autorisa pas un nombre supérieur à 17.000 hommes. Ce nombre avait été calculé de telle sorte qu'il suffirait tout juste à repousser les troupes soviétiques et à occuper la province Maritime.

On se figurerait que, seuls, les Russes auraient eu le droit de déterminer l'étendue territoriale de l'intervention japonaise.

Ce fut encore le président Wilson qui décida que les troupes japonaises du corps d'armée de Port-Arthur n'occuperaient — d'ailleurs aux côtés des garnisons chinoises — que les gares du chemin de fer de l'Est, et ne franchiraient pas la frontière sino-russe.

Au commencement d'août 1918, le gouvernement américain favorisait une entreprise militaire contre les soviets, mais à condition qu'elle fût guidée par les Etats-Unis, qui, seuls, en tireraient des avantages commerciaux et industriels. Dans une note du 3 août, le gouvernement américain promit une aide aux Tchèques pendant leur mouvement *vers l'Ouest*, un secours très étendu aux Russes pour l'organisation de leur défense et pour la restauration d'un gouvernement national, et le concours, sur une extrêmement vaste échelle, de commissions économiques et administratives.

Il a fallu qu'un général japonais eût le courage personnel de mettre la diplomatie alliée devant un fait accompli (une aide militaire à Semeonof, attaqué par les rouges, le 28 août 1918) pour que le cordon japonais pût être allongé jusqu'à Tchita. Le gouvernement américain, emprisonné dans son programme du 3 août, apaisé par les Alliés, encaissa « avec mépris » (comme s'exprima son attaché militaire à Tokyo) cet événement qui mit fin à son rêve d'exploitation de la Sibérie et la Russie. Il est évident que sa politique russe allait s'en ressentir.

Cependant le moment approcha où les bonnes intentions que le président Wilson avait exprimées dans sa note du 3 août seraient mises à l'épreuve. Autour d'Oufa, les légionnaires tchèques, bien disposés à l'égard des Russes, avaient constitué dans les Ourals un puissant noyau militaire vers lequel les nouvelles levées russes affluaient. Un fort mouvement populaire contre les soviets se dessinait en Sibérie. L'armée Denikine s'organisait autour de la Mer Noire. Il s'agissait de réunir ces efforts.

Le général Janin fut envoyé en Sibérie pour prendre le commandement des forces alliées dispersées et pour organiser contre les armées des soviets un front qui lierait Arkhangelsk, par l'Oural et la mer Caspienne, avec la mer Noire. L'exécution de ce projet aurait conduit plusieurs corps d'armée, dans les-

quels Russes, Tchèques, Japonais, Américains (plan Roosevelt) auraient constitué les contingents les plus nombreux, en six mois au cœur de la Russie. De passage à Washington, le général Janin communiqua ce projet, très exécutable, au gouvernement américain. Résolu à s'opposer à un programme qu'il n'avait voulu exécuter que tout seul, le grand idéaliste qui gouverna les destinées du monde adressa le 27 septembre aux Alliés une note secrète qui consterna les ambassadeurs et M. Masaryk qui se trouvait à Washington. Elle ruina d'un seul coup le projet dont le général Janin était porteur et les espoirs des patriotes russes.

Elle annonçait d'abord l'échec complet des opérations devant Arkhangelsk ; et c'était moins la constatation d'un fait qu'une directive aux troupes stationnées sur la mer Blanche. Elle intimait au général Graves, commandant le corps expéditionnaire de Sibérie, l'ordre de cantonner ses troupes à Kharbine, le nœud des communications entre les ports de Chine et la Sibérie. Elle ne parlait plus ni d'une organisation défensive, ni d'un gouvernement national, fût-ce de Sibérie. Elle refusait aux Tchèques l'approvisionnement que la note précédente leur avait offert, s'ils ne se retiraient pas vers l'Est de l'Oural. Cette clause était très importante.

Le président Masaryk, après avoir changé plusieurs fois d'opinion au sujet du gouvernement soviétique, était favorable à une action militaire combinée russo-tchèque, qui ramènerait les légionnaires tchèques, à travers la Russie reconquise aux soviétiques, dans leur patrie. Mais, venu à Washington pour y négocier avec l'Arbitre du Monde et disputer à des influences hostiles la constitution de son peuple en un Etat indépendant, il ne se trouvait pas en une position qui lui permît la moindre controverse. Le conseil de Wilson aux Tchèques de ne pas essayer de traverser les Ourals était un ordre. Les dispositions des légionnaires s'en trouvaient changées.

La question d'une intervention japonaise au front de l'Oural s'imposait. Les conséquences en auraient été incalculables. L'organisation de l'armée de Sibérie rencontrait de grandes difficultés. La qualité des officiers était faible, les sentiments des troupes pas toujours assez sûrs. Une entrée trop précipitée d'une telle armée pourrait entraîner des suites funestes. Der-

rière un rideau tchéco-japonais, il aurait été possible de faire des préparations solides. L'effet moral de la présence de ces troupes japonaises sur le régime soviétique aurait été formidable. Cependant, la question japonaise divisa Omsk en deux camps. Les militaires y étaient, presque sans exception, favorablement disposés ; le général Ivanof Rinof en était le porte-parole. Au moment où j'écris, seuls parmi les Russes, les embusqués et « jeanfoutre » (selon le mot violent de Napoléon) professent envers l'intervention japonaise, qui appartient depuis longtemps au passé, une aversion explicable : ce sont ces dizaines de mille hommes sains, mais faibles patriotes, dont l'abstention scandaleuse a posé le problème d'une intervention étrangère.

Le gouvernement américain ne voulait rien faire pour celui d'Omsk, et n'entendit point que les Japonais y fussent admis. Il avait trouvé un agent docile dans le ministre des Affaires étrangères, M. Soukine, jeune diplomate moins intelligent que malin et débrouillard, peu expérimenté, peu patriote, mais sincèrement dévoué aux intérêts américains. Il croyait, ou faisait semblant de croire, à un secours américain et à un manque de sincérité (mais qu'il refusait de mettre à l'épreuve) chez les Japonais.

Le général Janin avait obtenu du Grand Etat-Major japonais la promesse d'un envoi de trois régiments à Omsk. Il s'agissait pour M. Soukine, et hélas pour l'amiral, de ne pas les admettre. Les conflits que ce dernier avait eus avec les représentants japonais à Kharbine, au printemps de 1918, l'avaient prévenu contre les Japonais, sans le rapprocher de l'Amérique.

Les missions américaines faisaient à travers la Sibérie une forte propagande anti-gouvernementale. Koltchak m'a dit que le seul moyen pour rétablir la bonne entente entre Russes et Américains aurait été le renvoi d'abord du général Graves, du colonel Robinson et de l'ambassadeur Morris, ensuite de tous les autres Américains en Sibérie. Un communiqué soviétique avait, au mois de février 1919, annoncé au monde entier l'attitude « fraternelle » des troupes américaines au front d'Arkhangelsk à l'égard du gouvernement soviétique, ce qui « les distinguait favorablement des soldats français et anglais, suppôts du capitalisme mondial ». Mais, en même temps, les con-

suls américains à Omsk et Irkoutsk, obéissant sans doute à des instructions de leur gouvernement, faisaient espérer à l'amiral un prochain revirement de la politique américaine. L'amiral s'y laissa à peine prendre. Il me dit : « On prétend le gouvernement américain mal renseigné, c'est faux, il en sait autant que moi. Mais il a à notre égard les pires intentions ; observez seulement quel nombre énorme de juifs révolutionnaires il emploie dans ses services sibériens. » Mais l'amiral était l'esclave d'autres influences, parmi lesquelles il convient de noter celle de la mission anglaise, qui, elle, n'entendait pas non plus travailler pour rien.

Au printemps de 1919, un secours japonais aurait dû être accueilli comme un don du ciel. Mais le général Ivanof Rinof, ainsi que ses partisans, furent accusés par Soukine et les siens de s'être vendus aux Japonais ; ils auraient pu leur retourner le compliment. M. Soukine me dit, au commencement d'avril 1919, que « l'envoi de trois régiments japonais au front empêcherait la mobilisation des troupes russes, et il importait avant tout, que l'armée victorieuse restât nationale » ! Il fut parmi ceux qui, à Omsk, aux dîners officiels, un verre de champagne en main, répondaient des vertus militaires et des succès des soldats, bien entendu, sans se soucier qu'ils fussent armés et nourris. Plus tard, à un moment où le régime s'écroulait, lui, comme l'amiral menacèrent de désarmer les Tchèques, s'ils ne se rendaient pas au front. Pauvres gens et pauvre pays ! Ils allaient en prolonger l'agonie, par l'espérance.

Pendant le déclin du régime Koltchak, et dès qu'il s'agit de remplacer les petits Etats, essentiellement transitoires, fondés par les socialistes révolutionnaires, par une grande république soviétique, tous les commissaires rouges que les troupes américaines avaient mis en sécurité en automne 1918, et tenus quelque part en réserve, se trouvèrent immédiatement en place, dans des circonstances qu'il serait intéressant d'éclaircir. Il est avéré qu'au cours de la grande retraite (nov. 1919-févr. 1920), des relations suivies s'étaient établies entre les missions américaines et les avant-gardes et commissaires soviétiques. Les échelons américains qui s'étaient acheminés vers Vladivostok, pour s'y embarquer, y avaient transporté nombre de commissaires rouges, dont l'activité a eu pour objet — évi-

demment — de compliquer la tâche des Japonais. Il existe sur cette phase de la politique idéaliste des Etats-Unis des documents pris aux rouges, mais il reste des lacunes à remplir.

J'ai dû m'étendre sur le caractère équivoque de l'intervention américaine, afin de pouvoir expliquer l'attitude vraiment déconcertante des missions de bienfaisance que le peuple américain entretenait en Sibérie. J'ai déjà observé que la Croix-Rouge américaine refusait de distribuer ses médicaments et instruments aux militaires. Dans toutes les zones du front, on en était informé, et on en ressentait la plus profonde indignation. On ne comprenait pas pourquoi une institution de caractère éminemment neutre, et professant la pitié des souffrances humaines, se refusât à les alléger là où elles étaient le plus cruelles, c'est-à-dire au front. On ne lui demandait pas d'ériger des hôpitaux à proximité du front, quoique rien n'eût été plus naturel, mais on lui demandait de procurer à l'armée combattante des médicaments et des instruments médicaux. Je dois ajouter que la Croix-Rouge américaine à Omsk, après des demandes répétées, a fini par abandonner aux militaires quelques produits de qualité moins que médiocre. J'ai vu, en juin 1919, dans un bureau du service médical de l'armée Hangine, à Tchéliabinsk, un rouleau d'étoffe de pansement, tendu à travers la pièce, avec l'inscription ironique : « *Vot pomostch nachikh amerikanskikh soïouznikof* » (Voilà l'aide de nos alliés américains) !

M. Montandon a vu des militaires dans les hôpitaux américains à Omsk et à Irkoutsk. Je les y ai vus aussi. M. Montandon oublie cependant d'informer le lecteur que, entre janvier et juillet 1919, Omsk se trouvait à *mille* et Irkoutsk à *trois mille* kilomètres du front. Qu'eût-on dit si, pendant la guerre, la Croix-Rouge américaine avait limité son secours à la France à la fondation d'un hôpital à Bayonne ou à Nice, destiné aux civils, mais où des territoriaux auraient parfois trouvé des lits ?

Mais il y a pire. Les services des missions américaines entretenaient en Sibérie un va-et-vient d'émissaires qui fomentaient plus ou moins ouvertement des rébellions contre les pouvoirs légitimes. Grâce aux facilités de transport que les missions américaines s'étaient assurées afin de venir en aide

aux populations éprouvées, elles distribuaient parmi les insurgés des armes et munitions. Les états-majors japonais en possédaient des preuves, que les instructions du gouvernement japonais empêchèrent d'utiliser. Des généraux et colonels japonais m'ont exprimé la difficulté qu'ils éprouvaient à entretenir des relations courtoises avec les autorités américaines, pendant que les colonnes japonaises avancées prenaient aux rouges fusils et cartouches américaines, et qu'on trouvait dans les blessures de leurs soldats des balles américaines.

La Croix-Rouge américaine avait été, en outre, chargée d'assurer le rapatriement de certains groupes de prisonniers de guerre. La façon dont elle s'est acquittée de cette tâche ne s'explique que par la maxime que, dans les démocraties toutes les activités de la communauté ne servent que de petites factions solidaires. Les puissants moyens financiers dont la Croix-Rouge américaine disposait, les navires qu'elle avait prêtés, n'étaient destinés qu'à trois catégories de prisonniers de guerre: Autrichiens, Hongrois et Juifs. Il est difficile de comprendre pourquoi, parmi tous ces malheureux qu'on voulait soustraire à la vague de misère qui approchait le Pacifique, des sujets ennemis aient été choisis de préférence, et non par exemple ces Yougoslaves, dont les alliés ne s'occupaient point, et qui auraient succombé si la mission allemande ne s'était apitoyée sur leur sort. Les instructions de Washington en faveur des Hongrois ont-elles été données à un moment où la Hongrie représentait encore, en face de l'Europe récalcitrante, une belle promesse bolchéviste ? Mais le fait le plus surprenant n'est pas qu'on ait choisi telle ou telle nationalité (parce qu'il fallait se restreindre), mais que les fonctionnaires de la Croix-Rouge américaine, d'ailleurs flanqués par une mission sioniste, aient offert, dans tous les différents camps de prisonniers, la possibilité exceptionnelle d'un rapatriement rapide aux seuls Juifs, tous compris sous la dénomination vague de « Galiciens ».

Le peuple américain connaîssait-il les privilèges dont on comblait, à ses frais, les adeptes d'une confession, aux dépens de ceux des autres ? Cette Croix-Rouge américaine, qui prétendait être une institution neutre, était-elle en réalité une société israélite ? Le petit groupe qui avait inspiré au gouvernement américain cette imprudente mesure se sentait-il assez

puissant pour pouvoir braver toutes les rancunes que son application allait susciter ?

Les difficultés n'ont pas tardé à surgir. Le départ des prisonniers juifs appartenant aux camps de concentration les plus divers, plusieurs mois avant tous leurs compatriotes de confession différente, créait de graves difficultés aux missions nationales censées de les protéger, et mettait leurs camarades dans un état de surexcitation facilement explicable.

Néanmoins, les quatre premiers navires qui ont quitté Vladivostok pour l'Europe, tous quatre frétés par la C.-R. américaine,n'ont rapatrié que des Autrichiens, des Hongrois et des Juifs ramassés dans tous les camps. Le conseil des chefs de missions à Vladivostok protesta contre cette conception extraordinaire. Le chef de la Croix-Rouge de Genève, M. Egli, en référa à M. Nansen, arbitre incontesté pour toutes les questions de transport de prisonniers. Celui-ci décida que tous les nationaux, sans distinction de race ou croyance, profiteraient de tous les moyens de rapatriement. Le major Lively, qui dirigeait la Croix-Rouge américaine, dut céder et ses deux derniers bateaux, partis en mars et en avril 1920, furent remplis sans distinction de religions, races ou nationalités.

2. — Le comité Nansen et M. Montandon.

M. Montandon veut nous faire croire qu'envoyé en Sibérie avant la formation du comité Nansen, il avait le droit de ne pas s'assurer sa coopération et de ne pas écouter ses avis. Quand on observe la rivalité entre les diverses missions en Sibérie, la sourde jalousie entre leurs chefs, il est impossible de ne pas approuver le mandat de la S. d. N. qui a conféré à M. Nansen une autorité capable de coordonner les efforts épars et de trancher les nombreux différends. Il n'y avait que M. Montandon qui en discutât l'utilité et qui refusât de le reconnaître. M. Nansen était en contact avec les divers gouvernements, dont chacun avait exprimé ses désirs. Les gouvernements polonais et hongrois (et, si je ne me trompe, celui d'Allemagne) avaient décidé, en mars 1920, que leurs ressortissants ne seraient pas envoyés par la mer, à cause des dépenses énormes des frets. Quand M. Montandon prétend qu'on doit lui savoir gré d'avoir continué à envoyer des prisonniers à Wladivostok, naturelle-

ment de plein accord avec les bolchéviks d'Irkoutsk, dont il faisait le jeu, on ne peut que s'étonner d'un pareil entêtement qui risquait de prolonger indéfiniment le séjour des prisonniers en Sibérie.

On perçoit dans le livre de M. Montandon sa joie d'avoir réussi à entrer seul en Sibérie soviétique, et une satisfaction franchement exprimée d'avoir vu y échouer ses collègues, moins portés à des complaisances à l'égard du système bolchéviste. Il jouait des coudes ; il s'exclame quelque part : « Avec les autres missions, il y eut à guerroyer ! » Il nous aurait été plus facile de lui accorder l'admiration qu'il demande pour ses curieuses obstinations, si son énergie indéniable, mais très simpliste, avait été déployée sur un champ de course, et non dans une tentative de sauver, en une difficile collaboration avec une foule de fonctionnaires de toutes catégories, des dizaines de mille de vies humaines. Rien d'étonnant qu'une aussi singulière conception de ses devoirs n'ait pas été appréciée comme il s'y attendait. Rappelé par le président Ador, par télégramme du 23 octobre 1920, il a continué à exercer ses fonctions comme si rien n'était arrivé. Les chefs de missions à Vladivostok durent se réunir, au commencement de décembre 1920, sous la présidence de M. Egli, représentant de la Croix-Rouge de Genève, et de M. Nansen, pour demander, unanimement, que « des mesures fussent prises pour empêcher M. Montandon de continuer son activité à l'égard des prisonniers, et qu'il fût remplacé par M. Jonas à Irkoutsk ». Il voulut persister à jouer un rôle à Irkoutsk, mais il fut débarqué par les autorités bolchévistes, et il s'en est retourné en Europe.

3. — Préoccupations commerciales de certaines missions.

M. Montandon prétend que la Croix-Rouge tchèque est entrée à Irkoutsk accompagnée d'une mission commerciale, avec laquelle elle menait des affaires combinées. Un train de trente wagons transportait des marchandises pour une valeur de plusieurs centaines de mille yens que le corps d'occupation en Sibérie n'avait pas réussi à écouler, et qu'on allait vendre aux rouges, sous l'ombre du drapeau de la Croix-Rouge. Il est difficile de croire M. Montandon quand il ajoute que ce train

commercial avait été imposé à la Croix-Rouge tchèque par M. Ghirsa, ministre plénipotentiaire. Ce serait un comble !

J'ai dit qu'on adresse de semblables reproches à M. Montandon. M. Bokor, Hongrois, prétend, dans un rapport que j'ai sous les yeux, que le fonctionnement de la mission Montandon se serait le plus souvent inspiré d'intérêts n'ayant rien de commun avec ceux des prisonniers.

Dans son livre M. Montandon s'étonne que la Croix-Rouge tchèque ait été admise par le gouvernement soviétique d'Irkoutsk. « Il est très vraisemblable, dit M. Montandon, que si la Croix-Rouge tchèque avait été seule, elle n'eût pas obtenu cette autorisation ; ce qui intéressait le gouvernement, c'était la mission commerciale (p. 156). » « La mission tchèque avait au reste promis à l'avance de céder une partie de ses marchandises (p. 159). » M. Montandon confirme ainsi une observation que d'autres ont faite et que j'ai pu, pour ma part, contrôler : dans la république soviétique, on a toujours pu faire du commerce, partout, sous n'importe quelle forme, à condition d'assurer aux commissaires le monopole des bénéfices. Sous l'égide de quelques doctrinaires désintéressés, devenus des complices de plus en plus conscients, le système économique des soviets n'a été qu'une vaste entreprise d'accaparement, dont l'abolition du marché libre a écarté tous les concurrents. Tous les milliards dont jouissent au moment actuel, à Berlin et à Paris, d'anciens commissaires bolchéviques, en sont les dividendes.

On peut donc à peine en croire ses yeux, en lisant chez M. Montandon :

> A l'époque de communisme intransigeant où nous arrivâmes (*c'est-à-dire à la même époque que la mission tchèque, L. H. G.*) le meilleur certificat que j'emportais avec moi était la réputation de n'avoir aucune préoccupation mercantile, en regard de tant d'autres délégués, d'autres missions. Voilà ce qui fut la base des bons rapports que j'eus avec les autorités bolchéviques.

Il nous semble au contraire que M. Montandon, selon ses propres paroles, n'aurait pu que gagner dans l'estime de MM. Sobelsohn-Krasnastchokof c. s. en se recommandant de quelques petites opérations mercantiles, dont il leur aurait cédé une part des bénéfices.

C'est d'ailleurs ce que lui reprochent MM. Bokor et Bilitchka.

L'argument *ad hominem* que M. Montandon adresse à ce dernier nous étonne. On ne comprend pas pourquoi M. Bilitchka se serait « définitivement compromis », par sa participation à l'aventure de feu l'empereur Charles. Et le fût-il, son accusation contre M. Montandon en perdrait-elle en valeur ?

Ces délégués de diverses missions, envoyés en pays soviétique pour y collaborer en une belle œuvre de pitié humaine, qui se jalousent, s'entre-déchirent, et qui, revenus en Europe, s'acharnent les uns contre les autres, nous font entrevoir un spectacle navrant. A les voir s'accuser avec une telle haine, on commence à craindre qu'ils pourraient bien avoir plus ou moins raison tous à la fois. On désirerait qu'une commission d'enquête internationale, agissant en pleine indépendance, procédât au nettoyage définitif de cette écurie d'Augias, à laquelle l'intervention étrangère en Sibérie a malheureusement abouti.

4. — Complaisances envers les soviets

On sent le chef de la Délégation du Comité international de la Croix-Rouge rempli de sympathie pour le régime soviétique. On ne s'étonne pas de le voir particulièrement disposé à lui rendre des services et à lui éviter des ennuis. J'ai signalé le cas des deux communistes auxquels M. Montandon a rendu le service de les transporter, sous la protection de son drapeau, à travers l'empire de Semeonof, en Sibérie soviétique. Je l'ai comparé à celui d'une « fille d'un ancien fonctionnaire tsariste en vue » à qui M. Montandon avait promis de la conduire chez son père à Pétrograd, et qu'il débarque, par prudence, au moment d'entrer dans la république Extrême-Orientale. Ce fait est surprenant. Dans tous les bureaux soviétiques, dans toutes les villes de Russie et Sibérie, travaillaient, depuis plus de deux ans, nombre de « filles d'anciens fonctionnaires tsaristes » souvent plus en vue que celui dont parle M. Montandon. La précaution qu'a prise M. Montandon caractérise une préoccupation exagérée de ne causer jamais le moindre mal aux soviétiques, et contraste avec sa complaisance à l'égard des deux communistes. Les explications qu'il donne n'y changent rien. Mais il y a pire.

J'ai reproché à M. Montandon de ne pas avoir protesté avec la dernière énergie contre le refus du gouvernement soviétique de rapatrier des prisonniers de guerre hongrois qu'il désirait retenir comme otages. M. Montandon me répond : «L'ordre formel en avait été donné à Moscou, ordre contre lequel on sentait qu'il n'y avait pas à répliquer. Il était de bonne politique de ne pas protester. » Comment ! ce monsieur a l'honneur de représenter une organisation que l'élévation de ses buts et le désintéressement de son activité place au-dessus de tous les gouvernements du monde ; il est envoyé en Sibérie pour y hâter le rapatriement des prisonniers de guerre ; il se charge de celui des prisonniers autrichiens et hongrois ; il fait tout le possible pour être seul, ou presque, admis chez les rouges ; il essaye d'en exclure les autres parce que « la seule présence de diverses Croix-Rouges dans la république Extrême-Orientale... serait nuisible à l'aide qui eût pu être apportée aux prisonniers » ; il accepte seul le poids total de cette responsabilité, et quand la moindre opposition se présente, il abandonne sans dire un seul mot les malheureux dont il a assumé la protection, parce qu'il « était de bonne politique de ne pas protester » ? Peut-on concevoir, en même temps, outrecuidance et mollesse plus coupables ?

Quant à l'obstination de M. Montandon à envoyer les prisonniers vers l'Est, contrairement aux instructions de Nansen et des gouvernements hongrois, polonais, etc., on se demande s'il ne s'est pas simplement fait l'avocat des soviets de Verkhnié-Oudinsk qui voulaient se débarrasser des prisonniers, par le chemin le plus court. Le rapport de M. Bokor le donnerait à croire :

> Arrivé à Werkhnié-Oudinsk, M. Montandon a commencé à promettre aux prisonniers une prompte évacuation. Mais les autorités soviétiques de Verkhnié-Oudinsk, ne voyant presque aucun travail sortir de ses mains, ont décidé de se charger elles-mêmes de l'évacuation, ont organisé et évacué huit échelons de prisonniers.

Son rôle aurait ainsi été des plus passifs.

5. — Les Rouges ont-ils été moins sanguinaires que les Blancs ?

Pour résoudre cette question, il faudrait disposer d'un très

grand nombre de faits sûrs et également répartis à travers les provinces de Russie et les différentes époques de la révolution. Si nous exceptons quelques catégories de massacres dont nous parlerons plus tard, les exécutions en masse ont surtout été faites par les armées combattantes, excitées par les batailles. Les troupes qui se retiraient d'une localité tuaient pour punir les trahisons, ou par dépit. Celles qui y entraient tuaient pour se venger des résistances et des complicités.

Les deux partis avaient intérêt à cacher les chiffres de leurs exécutions. En outre, le souvenir s'en perdait rapidement : à une distance de dix kilomètres, ou après deux semaines, il était devenu difficile de trouver des détails précis. Les faits étaient défigurés par les imaginations; des légendes s'étaient formées.

Il était donc à peine possible de se faire une idée des méfaits que les armées commettaient, à moins d'accompagner l'une d'elles. Pour ma part, en accompagnant les « gardes blanches », j'ai pu ramasser quelques données sûres, tant sur les atrocités des « blancs » que des « rouges ». En entrant avec l'avant-garde dans une ville que l'ennemi venait de quitter, on y trouvait encore les traces de leurs assassinats (registres abandonnés, immenses fosses de cadavres fraîchement comblées, déclarations de témoins rouges et neutres). En même temps on assistait aux exécutions que les gardes blanches commettaient. J'ai pu ainsi, le hasard aidant, recueillir des détails précis, mais pas assez complets pour pouvoir *certifier* une de ces thèses catégoriques, dont M. Montandon a le secret (1).

(1) M. Montandon me fait l'honneur de mentionner mes voyages en Sibérie. J'ai fait trois fois le parcours Omsk-Oufa, une fois Omsk-Perm, deux fois Novo-nicolaievsk-Bisk, deux fois Omsk-Kharbine, etc. etc., chaque fois dans les deux sens. J'ai rencontré, pendant ces voyages, des centaines de personnes des mieux intentionnées, qui ont débité, avec aplomb, mille histoires. Je ne parle dans mon livre ni de ces voyages, ni de ces histoires. Mais, après avoir arrêté mon wagon dans une gare à une centaine de verstes du front, j'ai parcouru des milliers de verstes dans les zones agitées, parfois à pied ou en traîneau, mais le plus souvent à cheval. C'est seulement pendant ces dernières randonnées que j'ai observé des événements qui me semblaient valoir la peine d'être racontés.

M. Montandon me demande pourquoi je n'ai pas hospitalisé dans mon confortable wagon des soldats de Koltchak affamés, etc. La réponse est facile. Mon wagon a toujours été laissé en dehors de la zone des combats, et n'a jamais été pris dans le remous des retraites. Deux fois seulement, des officiers blessés, qui s'étaient sauvés à cheval, ont demandé et ont reçu mon hospitalité, mais ont échangé mon wagon contre le premier train d'ambulance que nous rencontrions. Ce ne furent d'ailleurs pas les wagons qui manquaient en Sibérie ; on en prenait et en abandonnait par dizaines de milliers.

Pour ma part, je serais incliné à croire que les « rouges » auraient répandu relativement plus de sang que les « blancs ». A côté des diverses classes de meurtres qui sont communes aux deux partis (espions, officiers ou commissaires, leurs complices, conspirateurs, etc.) il y a eu, chez les rouges, deux catégories d'assassinats qu'on n'a rencontrées chez les «blancs» que très rarement. Elles découlent naturellement des conceptions que les rouges se font de la guerre sociale. Selon eux, la guerre civile est une lutte, non de systèmes, mais de classes ; cette notion, très répandue au début de la révolution, a refleuri par époques. Pour les rouges, le bolchévisme, ce rêve purement bourgeois, cet idéal, inventé, propagé et exploité par des bourgeois, avait pour ennemie la classe bourgeoise, considérée comme solidaire. Des bourgeois ont été tués pour l'unique raison qu'ils étaient des bourgeois, d'autres en représailles d'attentats qu'ils ignoraient. Se figure-t-on des prolétaires tués parce qu'ils étaient prolétaires, ou parce qu'un ouvrier aurait attenté à la vie d'un général « blanc » ?

Une autre différence, non dans la fréquence, mais dans les méthodes des exécutions, fut celle-ci : les armées d'officiers et d'intellectuels n'avaient pas d'équipes de tortionnaires (1). La canaille rouge torturait.

Pour défendre l'exécution sommaire de 800 bourgeois en représailles de l'attentat commis sur Lénine, genre d'exécution qui s'est d'ailleurs reproduit partout en Russie sur une moindre échelle, M. Montandon ne se contente pas des méthodes de raisonnement habituelles. Il invoque une sorte de mystique « intuition de la révolution » (2). Seuls, ceux qui, par grâce divine, en ont été pénétrés pourraient comprendre et approuver la logique du gouvernement bolchéviste. Un raisonnement moins pompeux et plus exact aurait suffi à trouver pour ces procédés soviétiques des analogies dans les périodes barbares. A

(1) Il n'y a que dans quelques régiments de cosaques qu'on usait du fouet

(2) La « doctrine » du gouvernement soviétique, que M. Montandon a défendue dans son livre, que *Clarté* développe dans un pays neutre, et que je combats, sera favorablement accueillie par tous ceux qui ont avec Moscou un compte à régler. Elle pourra fournir en particulier à la défense de l'officier Conradi un excellent argument *ad hominem*. Cette doctrine, s'inspirant de la mentalité des soviets et de leurs représentants et amis même, confère à chaque « bourgeois », et *à fortiori* à celui qui peut reprocher à Moscou la mort d'un parent, le droit de « tirer dans le tas », c'est-à-dire d'exécuter par exemple 800 Vorovskys assez imprudents pour avoir franchi le front de la « guerre révolutionnaire mondiale ». M. Montandon serait le dernier à pouvoir s'en plaindre.

mesure que l'on descend l'échelle des civilisations, la conception d'une responsabilité collective s'élargit. « Tu as voulu me tuer ? J'exterminerai ta famille, ou ta descendance, ou ta tribu ! » Chez les sauvages, chaque assassinat donne ainsi facilement lieu à des guerres entre familles ou peuplades entières. Les exécutions de vastes groupes d'innocents par le gouvernement soviétique sont simplement naturelles aux révolutions qui, par l'abolition des élites, ne sont jamais que des tentatives de recommencement social et un retour aux époques primitives.

Le livre de M. Montandon semble inspiré par le désir d'« épater les bourgeois ». La farce aurait été meilleure si l'auteur y avait montré plus de finesse. Ses raisonnements sont plus que primaires. Aucun gouvernement « bourgeois » ne ferait arrêter chez eux, puis fusiller 800 ouvriers, parce qu'un ouvrier aurait commis un attentat sur un ministre. Des troupes qui se trouvent en face d'une violente démonstration populaire font des sommations avant de « tirer dans le tas », et permettent ainsi à chacun des manifestants de se séparer de l'émeute. C'est dire qu'elles ne s'attaquent pas aux opinions rebelles, mais aux actes de rébellion.

Les exemples que M. Montandon emprunte à l'histoire du peuple anglais sont aussi exacts que les conclusions qu'il en tire sont fausses. Un gouvernement anglais qui proteste contre les déportations de Lille par les Allemands, contre les massacres de prisonniers de guerre, ou contre les exécutions sommaires par les soviets, agit probablement par hypocrisie. Cela prouve-t-il que les soviets aient raison d'en imiter les procédés ?

Nombre d'autres assertions de M. Montandon en faveur du régime soviétique sont d'une maladresse aussi évidente. Des phrases comme : « *Je certifie dur comme fer que la prostitution de rue a disparu* », ou : « *La nationalisation des femmes est une pyramidale invention construite dans le cerveau de ses ennemis* », ne convaincront personne. La prostitution de la rue n'a pas disparu ; elle a pris au contraire un caractère souvent plus néfaste. Et il existe des preuves (ordres de commissaires rouges, articles de journaux soviétiques) que, dans plusieurs petites villes russes, des femmes ont été « nationalisées » par les gardes rouges.

7. — Inexactitudes.

En mars 1918, Koltchak se trouvait à Ceylan. — Inexact ; en route pour la Mésopotamie, Koltchak a été arrêté à Singapore par un télégramme du War Office de Londres.

Tous les détails relatifs à Gaïda sont inexacts. — Gaïda n'a jamais commandé « les Tchèques », il n'a jamais été commandant du groupe d'armées tchécoslovaques d'Iékaterinbourg (ce groupe d'armées n'a pas existé) ; il n'a jamais été commandant en chef de l'armée russe. Pendant les premiers conflits avec les rouges, Sirovy commandait vers Omsk, Cadlets vers Novonicolaievsk, Gaïda en Transbaïkalie. Entré à Vladivostok, après la prise et l'occupation de cette ville par les Japonais, il est retourné à Omsk en compagnie de Koltchak. Il y a reçu le commandement de la 2e div. TS., sous les ordres de Sirovy commandant en chef les forces tchéco-russes. Assez mal vu des Tchèques, il est resté, après leur départ en arrière, chez les Russes, qui lui ont confié le commandement d'une des trois armées du gouvernement sibérien (les deux autres étaient commandées par les généraux Khangine et Doutof). Il la commandait encore quatre mois après le commencement de la débâcle. Il est donc inexact de dire que « les grands revers au front ont coïncidé avec le remplacement de Gaïda par Diterichs » (p. 68).

M. Montandon a prétendu (p. 69) « *que le général Janin... a obtenu le libre passage à condition de laisser arrêter Koltchak* ». — Si la lettre du général Syroboyarsky suffisait pour motiver cette accusation, il suffirait, pour la réfuter, de citer les avis opposés d'autres personnalités plus importantes et mieux documentées (le général Zankévitch, le dernier gouverneur de Pétrograd sous Nicolas II, qui a accompagné Koltchak jusqu'à Irkoutsk, et le général Pépélaiev, commandant d'armée dans l'Oural et qui, au moment où j'écris, continue la lutte contre les bolchéviks à Irkoutsk), ainsi que le mot terrible du général Diterichs à Verkhnié-Oudinsk : « Si l'amiral était arrivé à Verkhnié-Oudinsk, il aurait fallu le fusiller, comme un traître qui avait perdu la Sibérie. »

Mais, en écrivant l'histoire, il importe d'écarter de telles appréciations globales et passionnées, qui ne sont que des cris de désespoir ou de colère. Il faut lire les documents, rassembler

des faits précis, se laisser imprégner de l'atmosphère que les acteurs du drame ont respirée, équilibrer les jugements, reconstruire le cours des principaux événements. J'ai ouvert, par le dernier chapitre de mon livre, le débat sur la mort de Koltchak. Le mauvais reportage de M. Montandon n'introduit aucune nouvelle pièce au procès, et je ne puis en tenir compte.

Le général Janin a fait pour l'amiral tout ce qui était possible ; il a fait promettre aux dirigeants du Centre Politique d'Irkoutsk que l'amiral serait remis à la mission française. Le chef du parti S.R., M. Akhamatov, et M. Kalachnikov sont allés trois fois faire cette promesse au général Janin. L'abominable assassinat des 31 otages socialistes-révolutionnaires par le Semeonovets général Skipietrov (la part de la responsabilité du général Sytchov n'est pas bien éclaircie) a annulé cette convention (1).

Il ne faut d'ailleurs pas oublier que l'amiral a été abandonné par les troupes, les troupes par la plupart des officiers généraux. Nombre de généraux, comme Syroboyarsky, Smirnov, Khangine, après avoir déserté leurs postes, imploré et obtenu pour fuir la protection de la mission française, n'ont eu qu'une seule pensée : mettre le plus grand nombre possible de verstes entre eux-mêmes et le danger.

Le commandement tchèque était charmé de jouer un tour au commandement polonais, en abandonnant les régiments polonais à leur sort (p. 70). — M. Montandon n'apporte de nouveau, à l'appui de sa thèse, qu'une lettre, cette fois pseudonyme, et peut-être apocryphe. Dans une lettre du 27 février 1920, n° 364, le lieutenant-colonel Skorobohaty, commandant par intérim les troupes Polonaises en Sibérie, a fait savoir que le capitaine Yasinsky Stakhoursk n'existait pas dans les troupes polonaises. Des démarches pour savoir qui se dérobait sous ce nom n'ont donné aucun résultat. Je pourrais me contenter de cette indication. En attendant la publication du récit de ces conflits tchéco-polonais, que je prépare, voici une courte chronologie :

Dès que la débâcle des armées de Koltchak eut commencé à se dessiner, en septembre 1919, le général Janin avait averti les Polonais, mais en vain, d'envoyer les familles et les magasins en avant, de préparer les échelons, d'organiser les moyens

(1) On trouvera les détails de cette triste affaire dans mon livre : *La Guerre en Russie et en Sibérie.*

de transport, en vue d'un prochain départ vers l'Est. Un second avertissement, en novembre, ne fut pas non plus écouté. Les Polonais espéraient regagner, avec 4000 chevaux qu'ils avaient achetés en Sibérie, leur patrie par la Russie. Ils ne changèrent d'avis que le 18 novembre, quelques semaines après le commencement de la retraite générale. Nombre de leurs échelons se trouvaient sur des voies latérales du Transsibérien, aucune préparation n'avait été faite pour le départ. Si, à ce moment, les trains de famille avaient été envoyés en avant, ils auraient trouvé place en tête de la dernière colonne tchèque Mais les 57 échelons polonais, faiblement commandés, et partis trop tard, ont été pris dans le remous des échelons russes, qu'ils étaient censés précéder dans l'ordre de retraite. Ils s'en sont d'ailleurs débarrassés par la force — en leur prenant les locomotives, disent les rapports russes, en pillant et en délogeant les occupants et, partis de Novonicolaievsk avec un nombre restreint de locomotives, ils ont fait leur entrée à Krasnoiarsk, chaque train ayant double traction.

Les troupes russes d'arrière-garde firent quelques efforts infructueux pour déloger les Polonais de leurs trains. Ne voulant pas attendre les avant-gardes soviétiques, elles avaient quitté leurs trains et suivaient, en traîneau, sous la direction du général Kappel, le grand Trakt qui longe le Transsibérien. Dès que les Kappeltsy se furent mis en sûreté, derrière le cordon allié, les Polonais subirent (le 19 décembre) le choc de l'avant-garde rouge. Il y eut, non d'incessants combats, mais une sérieuse rencontre à Taïga, puis des échauffourées à Toutalskaïa, Litvinovo. Un bataillon polonais refusa de se battre, d'autres unités offrirent leurs services aux bolchéviques locaux, et l'avant-garde rouge n'insista pas.

Au moment où la tête de la colonne polonaise prit contact avec les Tchèques, ceux-ci, manquant de locomotives, et faisant avancer leurs trains à tour de rôle, progressaient d'entre 8 et 15 kilomètres par jour. Ils avaient commencé par céder leur tour à quelques trains russes pressés de gagner la zone de sécurité, mais les coups de force se multipliant partout, et des batailles s'engageant dans toutes les gares pour des locomotives et du charbon, ils avaient décidé de se tenir rigoureusement à l'ordre de retraite et de n'en permettre aucune transgression. On vit

des soldats tchèques empêcher l'échelon de leur colonel de devancer le leur. Les trains de l'amiral Koltchak, arrêtés et privés de leurs locomotives par les Tchèques, n'ont pu être remis en marche que grâce aux démarches les plus impérieuses des autorités alliées à Irkoustk.

Le commandement polonais,craignant que le mauvais esprit de ses troupes ne permît plus longtemps de continuer la lutte, proposa aux Tchèques de laisser passer la division tout entière, puis une partie, enfin seulement les wagons de famille et les archives. Les Tchèques refusèrent. Pourquoi auraient-ils cédé leur place à des troupes aussi bien armées qu'eux-mêmes, et accepté librement les difficultés que celles-ci prétendaient subir ? Pressés par les rouges, les Polonais firent des efforts pour prendre, par la force, la voie du Nord. Les Tchèques leur opposèrent deux trains blindés. Ils manquaient ici, comme plus tard envers l'amiral, de charité chrétienne, mais ils faisaient comme les Russes et les Polonais : comme eux ils étaient décidés à regagner leur patrie et à ne pas se charger du salut des autres. Ils jugeaient aussi — et rien n'était plus correct du point de vue militaire — que les douze mille combattants polonais suffisaient amplement, s'ils le voulaient, à se défendre et à protéger leurs non-combattants. Plus tard, dans des circonstances analogues, trois mille Tchèques ont tenu tête (région de Taïchet) aux mêmes avant-gardes soviétiques. L'expression de M. Montandon : « abandonner les régiments polonais à leur sort » est une *contradictio in adjecto*.

Le 7 et le 10 janvier 1920, quelques groupes de Polonais mirent bas les armes et, dans la nuit du 10 au 11 janvier, le groupe principal se rendit à 500 rouges, à la gare Klioukvennaia. Le détachement de Serbes, qui avançait, à pied, le long du Trakt, fut arrêté par les soldats polonais (et non par les Tchèques comme le prétend M. Montandon) et forcé de se rendre aux rouges.

Il arrivait au baron d'Ungern-Sternberg de faire boire ses officiers et d'abattre ceux qui, ne pouvant supporter la même dose d'alcool que lui, tombaient ivres. — A moins que M. Montandon, *per impossibile*, ne nous donne des preuves irréfutables de ce qu'il avance, je maintiens qu'il a enregistré ici, comme d'ailleurs si souvent autre part dans son livre, une des ridicules

inventions qu'on colportait en Sibérie. Quiconque a fréquenté les milieux des officiers gardes blanches en Sibérie en conviendra. Ceux-ci se conduisaient souvent envers les civils avec un scandaleux manque de scrupules, mais leurs relations mutuelles étaient généralement empreintes de camaraderie et même d'honneur. Ce trait leur est d'ailleurs commun avec les pires bandes de brigands. Quand, en décembre 1919, Semeonof fit exécuter, pour la première fois, quelques officiers pour indiscipline, la surprise et la fureur furent générales. Plusieurs Semeonovtsy me dirent « que l'ataman devait prendre garde, et qu'on pourrait bien lui préférer un chef plus important et qui,en toutes circonstances, protégeait ses subordonnés ». Ce fut Von Ungern-Sternberg, officier d'ancien régime, brave, dur, mais équitable envers ses troupes. Et c'est de ce général, vivant parmi ses officiers, partageant avec eux les mœurs et habitudes héritées de l'ancien régime,que M. Montandon veut nous faire croire qu'il a pu impunément tuer des camarades pour la seule raison d'avoir succombé à l'ivresse, c'est-à-dire pour une faiblesse que tous ces officiers étaient habitués à considérer plutôt comme la conclusion naturelle d'une orgie, que comme une inconvenance ?

Hedbloom paraît avoir été trop complaisant pour certaines requêtes de prisonniers, en particulier lors de la remise de documents. — J'ai reproché à M. Montandon d'avoir montré aussi peu d'égards pour la mémoire du malheureux collègue assassiné que pour la réputation de ses confrères vivants. Il n'en était cependant pas réduit à annoter de vagues calomnies, puisqu'il a pu consulter des actes de procès. M. Montandon est bien naïf de croire que les atamans sibériens, qui recevaient des subsides des gouvernements étrangers et qui désiraient en être reconnus, aient pu massacrer des personnages officiels,sans entourer leur exécution d'un appareil quasi-judiciaire. Kalmykof pouvait faire disparaître, sans la moindre formalité, tel lieutenant de cosaques, ou tel membre de la municipalité de Khabarovsk, ou n'importe quel commerçant de Kharbine ; mais il ne pouvait pas faire pendre le chef de la délégation de la Croix-Rouge suédoise, sans avoir préparé des rapports judiciaires et des actes de procès, avec témoignages et pièces à conviction à l'appui Cet appareil de justice, M. Montandon aurait pu en prendre

connaissance au 2e bureau de l'État-major japonais à Vladivostok, qui le gardait à titre de simple renseignement. M. Hedbloom a donc été accusé 1° d'espionnage, 2° d'avoir voulu organiser des détachements « rouges » parmi les prisonniers de guerre, 3° d'avoir voulu répandre en Sibérie rien de moins que la peste, le typhus, etc. Une armoire était remplie de pièces à conviction : de vieux unifomes allemands que la Croix-Rouge allemande, par les soins du gouvernement suédois, lui avait fait parvenir pour en habiller les prisonniers, et deux tubes renfermant des sérums antityphoïdiques, etc. Il n'a pas été accusé d'avoir délivré des papiers aux prisonniers ; cette fable est probablement une aimable invention de ses collègues de la Croix-Rouge.

De fait, on a tué Hedbloom pour le piller. Une première fois, en mai 1918, Kalmykof lui a pris la somme de 273.000 roubles, destinée aux prisonniers de guerre. Après avoir fait un énorme esclandre autour de l'affaire et s'être plaint à tous les consuls de Vladivostok, le très courageux chef de la Croix-Rouge suédoise s'en est retourné à Khabarovsk, porteur cette fois d'une somme de 1.600. 000 roubles qu'il voulait distribuer aux prisonniers. Cette fois, Kalmykof s'est cru obligé de le supprimer.

L'accusation d'espionnage, parfaitement inepte, (quels secrets aurait-on pu surprendre dans la Province Maritime ?) n'était d'ailleurs pas détaillée, et exploitait uniquement la présomption qui existait en Russie déjà bien avant la guerre (et que le gouvernement russe partageait) que le gouvernement suédois guettait une occasion pour déclarer la guerre à la Russie et entrer en Finlande.

8. — Les Japonais un peuple mi-civilisé ?

Nous avons vu comment M. Montandon prouve ; voyons comment il raisonne :

La classification des civilisations humaines, que M. Montandon cite, est absurde, mais admettons-la pour un instant. Le peuple japonais travaille les métaux, il a une écriture, il fait non seulement emploi de la vapeur et de l'électricité, mais il y ajoute continuellement ses propres inventions ; la classification que M. Montandon invoque admet donc ce peuple parmi les

civilisés. « Non », répond M. Montandon, « *une fois, cent fois, mille fois*, le peuple japonais est un peuple mi-civilisé ».

Mais prenons maintenant la très vague formule que mon antagoniste emprunte à une de ses propres publications. Peut-il nier que, chez le peuple japonais, « la recherche du progrès est constante, et que chaque progrès sert de tremplin à un nouveau progrès » ?

M. Montandon a commencé à s'apercevoir qu'il se contredit, et il introduit une restriction (qui ne se trouvait pas dans son livre) : « Je parle du Japon avant 1868. » Pourquoi ne remonte-t-il pas à l'an 1800 ? Il ne trouverait plus un seul peuple civilisé.

Égaré, il s'écrie : « Simple question d'étiquetage ! » Mais à quoi bon introduire des étiquetages qui ne sont pas rigoureusement exacts ?

En se guidant sur la classification des PP. Schmidt et Koppers (on pourrait en citer d'autres: *es muss auch solche Kæuze geben* !) on arriverait au résultat suivant : la Grèce d'aujourd'hui serait mieux civilisée que celle de Périclès; la Florence ou la Rome du Quatrocento, et le Paris de Louis XIV n'auraient été que demi-civilisés. Quand on est habitué, avec Taine et Guizot, Burckhardt et Hegel, Lecky et Buckle, à juger les civilisations d'après leurs structures sociales, les fondements de leurs mœurs, leurs doctrines religieuses, les bases de leurs notions scientifiques, on s'étonne de voir aborder, de façon aussi simpliste, des phénomènes si compliqués. Mais, après les sottises de l'école de Feuerbach-Engels, on peut vraiment s'attendre à tout. Le système de Schmidt-Koppers est d'ailleurs impayable pour des explorateurs pressés.

La forme de notre polémique n'admet pas de longues déductions. On me permettra pourtant d'observer que ces spécialistes commettent la fameuse faute logique de la *pars pro toto*. Ils confondent le confort avec la civilisation, le progrès technique avec la culture, une petite partie avec le tout. Vingt années suffisent pour introduire dans une nation les machines à vapeur et à électricité, les instruments et les habitudes du confort. Mais il faut des siècles de préparation historique et ancestrale pour former des élites et mûrir des idées, sans lesquelles un peuple ne possédera jamais que les vaines apparences de la

civilisation. Jetez dix millions de prolétaires sur une île inhabitée, empêchez-les d'obéir à un souverain, à une noblesse, à des prêtres ; dans vingt ans, ils auront peut-être des voies ferrées, voire de grandes casernes à vingt étages, avec des robinets d'eau glacée et des téléphones à chaque étage, mais jamais, *in saecula saeculorum*, ils n'auront une culture, c'est-à-dire une civilisation. L'opulence de Syracuse et de Smyrne a créé des routes, des palais, des ports, des navires qui les ont rendues indépendantes de la Polis, mais jamais ces colonies n'ont rien ajouté à la civilisation d'Athènes.

Ce qu'on appelle communément la civilisation d'une nation n'est que l'ensemble des idées et les façons d'être d'un petit nombre de personnes, qui ne dépasse, pour aucun des six ou sept peuples civilisés d'Europe, 1 0/0 de la population. Il faut le concours de mille circonstances, une longue indépendance, la constante sagesse d'une dynastie forte, la persistance d'institutions et traditions fragiles et nombre de conjonctures favorables, pour que l'élite, qui créera la civilisation naisse, se développe, se maintienne.

Quiconque étudie l'histoire du peuple japonais, l'effort ininterrompu d'une longue dynastie, la magnifique structure qu'il apportait à l'avènement de l'ère Meiji, sa résistance contre la décadence des démocraties dont il a accepté l'enseignement, ses superbes tendances nationalistes, acquiert la conviction que le Japon possède à un degré presque inconnu jusqu'ici les conditions essentielles de toute grande culture : des institutions indépendantes du peuple et des élites capables de s'imposer à des masses dociles.

Les peuples civilisés d'Europe doivent le progrès relativement rapide de leurs cultures à une heureuse et profonde séparation de leurs nationalités. La diversité de leurs origines, les guerres millénaires qu'ils ont menées, les fervents patriotismes régionaux, ont empêché en Europe la fondation d'un de ces énormes empires qui, comme en Asie, aurait centralisé les cultures, monopolisé les idées et pétrifié les institutions. Le Japon travaille, avec une facilité qui prouve l'excellente qualité de ses organisations sociales, à combler l'avance que les civilisations d'Europe, sous certains rapports, avaient sur la sienne (1).

(1) Il est intéressant de noter que la vieille société japonaise a doté ses ouvriers d'aptitudes exceptionnelles pour le travail individuel qui ont augmenté le rende-

Sous de nombreux autres rapports, il ne pourrait que perdre par l'imitation.

M. Montandon ne montre aucun intérêt pour le mécanisme superbe et compliqué des civilisations qui n'ont pu se développer et ne se développeront jamais que par les contrastes entre les hommes et les classes. Il décrit quelque part, dans son plaidoyer pour le régime soviétique, la grande et favorable impression que la « disparition de l'orgueil des classes en Russie » a faite sur lui. En effet, à peu près tout ce qui subsiste de ceux qui, par leurs talents, leurs capacités, leur instruction ou leur raffinement, formaient l'élite, c'est-à-dire la culture même de l'ancienne Russie, vit en exil. Dans ce peuple décapité, dont M. Montandon admire l'abominable anémie, personne n'a plus de motifs ni pour s'élever au-dessus, ni pour s'incliner devant les autres. J'ai moi-même vécu parmi cette misérable foule en mars-mai 1918, et le souvenir m'en hante comme un cauchemar. Dans cette société qui s'est abaissée au niveau des civilisations primitives, les relations entre les hommes sont celles des peuples barbares : l'orgueil et le respect ont repris les formes antérieures de la violence et de la servilité.

Les arguments de M. Montandon en faveur de Moscou sont généralement d'une rare maladresse, et la lettre de M. Romain Rolland n'y change rien. On conçoit que cet écrivain puisse conférer des accessits de littérature, mais on s'étonne de le voir délivrer des diplômes d'objectivité.

L. H. GRONDIJS.

ment des grandes industries qui s'en sont servies. Placées, pendant la grand guerre, devant la tâche de fabriquer des obus (pour le front russe) en nombres inconnus jusque-là, les usines japonaises s'en sont acquittées de façon impeccable. Par contre, l'industrie des Etats-Unis, qui avait développé chez le prolétariat américain des qualités surtout automatiques et machinales, a failli à la même tâche. Les obus qu'elle a livrés à l'armée française ont fait éclater, un sur deux, les canons. Les troupes américaines se sont battues en France sans tirer un seul obus, ni employer un seul moteur d'avion américains. (Voir : gén. Cherfils, *La Guerre de Délivrance*, I-XXXVI, II-60.)

LA MUSIQUE DES COULEURS

ET L'AUDITION COLORÉE

—

Les correspondances entre le sens de la vision et celui de l'audition ont attiré de tout temps l'attention des artistes et des savants. Déjà Aristote disait : « Les couleurs peuvent avoir les mêmes rapports réciproques que les accords musicaux, car leurs plus agréables combinaisons ont les proportions de ces accords. » Plus tard Newton comparera l'échelle des couleurs simples du spectre aux tons de l'échelle musicale.

Mais on peut se demander si de véritables transpositions sont réalisables d'un domaine à l'autre. Est-il possible de superposer aux notes de la gamme la gamme des couleurs ? De nombreux essais ont été effectués jusqu'à ce jour et il ne semble pas que les résultats en aient été fort heureux ; peu à peu l'oubli s'est fait autour de ces tentatives. Chaque fois qu'un esprit ingénieux a tenté de ressusciter le clavecin oculaire ou les orgues de couleurs, il a provoqué la curiosité de l'inédit.

Il nous a paru intéressant d'étudier les corrélations pouvant exister entre la musique et la couleur, et de chercher pourquoi ceux qui ont essayé de combiner ces deux ordres de phénomènes n'ont rencontré que des échecs.

Le sens de la vue est destiné à recueillir *les harmonies de l'espace*, le sens de l'ouïe recueille les *harmonies situées dans le temps*. Il y a là une différence essentielle, fonda-

mentale, qui ne permet pas la superposition rigoureuse des sensations chromatiques et des sensations auditives, chaque organe étant particulièrement disposé en vue de sa fin respective.

La couleur en soi n'existe pas. Ce que nous appelons couleur est l'impression produite par un mouvement vibratoire d'une amplitude déterminée sur notre rétine, expansion du nerf optique qui constitue un véritable prolongement au dehors du cerveau. Supprimez l'œil, et la couleur, ou du moins ce que nous appelons ainsi, n'existera plus. C'est pour cela que des sujets à organe, visuel imparfaitement différentié confondront les couleurs qu'ils ne verront pas comme la majorité des clairvoyants (daltonisme).

La vision des couleurs est d'ailleurs une fonction élevée dans l'échelle des êtres vivants. Chez les animaux, le pouvoir de distinguer les couleurs existe, mais reste assez rudimentaire. Ils connaissent surtout les différences de hauteur de ton, un simple changement de luminosité pouvant transformer complètement les valeurs perçues. Les mammifères ont à peu près les mêmes limites que l'homme dans la perception des diverses radiations du spectre.

Dans le langage des races primitives ou inférieures, le même mot définit plusieurs couleurs, les termes se multipliant à mesure que la race se développe en intelligence et en culture pour arriver à distinguer subtilement les plus délicates nuances.

Les expériences de Rivers sur les indigènes de Murray Island ont montré que ces derniers confondaient constamment le bleu et le vert ainsi que le bleu et le violet. Mesurées au tintomètre de Lovibond, leur sensibilité au rouge est plus grande que celle de l'Européen et leur sensibilité au bleu inférieure. Il est possible que cette insensibilité au bleu soit dûe à une plus grande pigmentation maculaire.

Dans la haute Egypte on a rencontré le même phénomène.

Chez l'enfant, l'apparition du sens chromatique est très difficile à déterminer. Malgré les dispositifs très ingénieux utilisés, les résultats demeurent confus et assez contradictoires. Nous n'en parlerons donc pas.

Si nous passons maintenant à la musique et si au lieu d'étudier l'organe récepteur de la vibration sonore, nous envisageons l'organe émetteur, nous constatons avec le Dr Nicati (1) que les sons émis par la cigale et le grillon, d'un rythme correct, ont une seule note de hauteur, toujours la même, — ce qui correspond dans l'ordre de l'optique à la vision d'une seule teinte. Puis, chez la grenouille, nous trouvons deux notes en tierce, un seul accord, correspondant à la vision colorée de certains daltoniens. Puis le chant des oiseaux nous donne des accords évoluant dans l'espace d'un octave, ce qui équivaut à la vision des couleurs telle qu'elle existe chez l'homme. Mais si nous arrivons à l'homme dont la voix parcourt trois octaves, nous avons là un phénomène dépassant l'amplitude des sensations chromatiques. L'œil ne perçoit qu'une quantité extrêmement minime des radiations lumineuses qui, en réalité, de l'infra-rouge à l'ultra-violet s'étendent sur une dizaine d'octaves.

De ce côté, l'œil est très inférieur à l'oreille et nous ne pouvons nous faire une idée des harmonies qui se jouent entre les ondes lumineuses invisibles à nos sens imparfaits.

Si maintenant nous comparons les deux ordres de sensations, nous constatons que leurs différences fondamentales ne nous permettent que des analogies vagues telles qu'on en rencontre à chaque instant sous la plume des littérateurs, mais qu'on ne peut les assimiler. A la sensation colorée ne peut correspondre que le timbre musical et

(1) Nicati : *La psychologie naturelle.*

non telle ou telle note de la gamme. Dans la sensation chromatique, ce n'est pas la couleur, mais le composé harmonique des lignes d'une figure, le dessin, qui pourra nous présenter des rapports fondamentaux analogues aux tierces, quintes et octaves de l'acoustique, c'est-à-dire des rapports de 5/4, 3/2 et 2/1.

D'autre part, comme le fait remarquer Nicati, le mélange des teintes fait disparaître la sensation des couleurs qui les composent, tandis qu'au contraire la superposition des tons, tout en donnant des harmonies nouvelles, laisse subsister la perception des harmonies composantes.

Autre différence : alors que la hauteur des sons suit une échelle proportionnelle au nombre des vibrations, la hauteur de la couleur s'écarte de l'absolue proportionnalité avec la longueur d'onde, l'accroissement d'abord rapide se ralentissant brusquement au niveau du vert moyen.

Les notes de la gamme, dit Albert Cozanet (1), ne peuvent s'assimiler aux couleurs du spectre, lesquelles diffèrent par la teinte et non par le degré chromatique, mais ces degrés mélodiques sont au contraire en musique essentiellement corrélatifs des ombres dans les arts plastiques.

A côté des contradictions que nous venons d'énumérer, on relève certaines analogies. Les teintes peuvent être, dans une certaine mesure, considérées comme les accords de la couleur, le blanc constituant l'accord de tonique.

Comme en musique où une note isolée n'a pas d'expression, nous voyons toute notion de teinte disparaître dans un milieu monochrome, dans une chambre éclairée par une source lumineuse rouge ou jaune, ou verte, etc. Il n'y a plus que des différences de clarté. La teinte, semblable aux intervalles et aux accords, n'existe que par comparaison.

L'introduction d'une teinte nouvelle, de même que

(1) **Albert Cozanet** : *La corrélation des sons et des couleurs en art.*

l'introduction d'une note nouvelle dans un ensemble, en change complètement le caractère.

Et si toutes ces corrélations semblent théoriques, l'expérience prouve qu'un éclairage de telle ou telle couleur nous prédispose à ressentir telle ou telle sensation musicale, pourvu que les changements de nuance s'opèrent insensiblement à la manière des symphonies jouées par le soleil couchant. De même qu'il existe des musiques gaies et des musiques tristes, il y a des lumières gaies et des lumières tristes. Le mouvement vibratoire des radiations colorées influe sur notre système nerveux central par l'intermédiaire de la rétine, peut-être aussi par l'intermédiaire de certains organes sensitifs inclus dans la peau. Les radiations rouges sont excitantes, témoins les rixes qui se produisirent en certaines usines de produits photographiques où l'on fut obligé de remplacer la lumière rouge par un autre éclairage inactinique. Cette propriété du rouge est bien connue des personnes faisant commerce de leurs charmes et l'on sait l'effet produit sur le taureau par la vue de cette couleur. Au contraire, les radiations de courte longueur d'onde, bleues et violettes, sont déprimantes ; on utilise leur action en psychiatrie pour calmer les agités. Toute une chromothérapie s'est d'ailleurs fondée. Les deux radiations extrêmes du spectre ont des propriétés physiques, chimiques et biologiques contraires. Le rouge évoquera les tons majeurs, la lutte, la guerre, l'amour, la vie. Le bleu, le violet évoqueront les tons mineurs bémolisés, le calme, la tristesse, le soir. Une lumière d'un bleu violet donne une impression mélancolique semblable à la musique en *la* mineur. Les tons bas évoqueront les couleurs foncées, les tons élevés des couleurs vives. Meyerbeer désignait certains accords de Weber dans la chasse de Lutzow sous le nom « d'accords pourprés ». Beethoven écrit à Wegeler : « Je ne travaille jamais sans un tableau devant mes yeux. »

Il est curieux de constater que les deux radiations

opposées ont des propriétés biologiques identiques à leurs influences esthétiques et psychiques, le rouge augmentant la prolifération cellulaire, exaltant l'activité vitale, l'ultra-violet au contraire détruisant la cellule, ou retardant son développement (1).

§

Le Père Jésuite Castel, dans un curieux mémoire sur le « Clavecin oculaire » (2), exhumé il y a une vingtaine d'années par le Dr Dujardin (3), nous dit que M. de Woolhouse, savant oculiste de son temps, ayant interrogé des aveugles cultivés sur la façon dont ils se représentaient les couleurs, obtint cinq fois sur cinq cette réponse que « le ton rouge est identique au son de la trompette qui est couleur de feu ».

Le Père Castel avait fait construire un clavecin contenant cinq cents lampes avec 60 morceaux de verre colorés diversement, le bleu couleur fondamentale était la base de la gamme, le rouge la quinte et le jaune la tierce. Cette gamme était très arbitrairement choisie, allant du bleu au bleu d'iris en passant par le vert, le jaune, l'orangé, le rouge et le violet.

Dernièrement le Dr Jean Sédan (4), à propos d'un projet d'orchestre de couleurs conçu par un de ses clients, musicien émérite, rappelait, entre autres, la tentative de Beau et Bertrand qui imaginèrent un clavier destiné à jouer des airs lumineux au moyen d'une multitude de petits ballons colorés.

Le hasard m'a fait découvrir une mince plaquette, éditée en 1893 par un certain Bainbridge Bishop (5), artiste

(1) Maurice Benoit : *De l'Influence des Radiations lumineuses dans la pathogénie du cancer*. Rev. de Méd. et d'Hyg. tropicales, n° 2, 1923.
(2) *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*. Trévoux, 1735.
(3) Dujardin : *Annales d'Oculistique*, janvier 1898.
(4) Jean Sédan : *Le Clavecin oculaire ou la Musique des Sourds*, Nouv. Journ. des Méd., 20 sept. 1922.
(5) Bainbridge Bishop : *A souvenir of the color organ with some suggestions in regard to the soul of the rai..bow and the harmony of light*, New Russia, Essex County N. V. 1893.

peintre, qui successivement construisit trois orgues de couleurs. Ces appareils étaient munis d'un large écran de verre dépoli, derrière lequel se trouvaient des lampes colorées avec un système de volets commandés par le clavier de l'orgue ; les couleurs se fondaient dans la teinte neutre du verre, car, paraît-il, une couleur simple ne donne pas la sensation d'un ton musical, on obtient cet effet en fondant graduellement la couleur jusqu'aux teintes neutres, aux gris colorés. La basse est représentée par des couleurs éteintes ou faibles, répandues sur toute la surface de l'écran et servant de fond aux notes plus aiguës qui occupent le milieu de l'écran. Tout cela combiné à la musique donnait, d'après l'auteur, de beaux et harmonieux effets. Le rouge représentait l'*ut* et le spectre des couleurs était divisé en 11 demi-tons. On ajoutait du rouge cramoisi ou violacé pour rendre le *si* et un rouge plus léger donnait l'*ut* le plus élevé de l'octave. A mesure que l'on descendait, l'intensité diminuait et l'espace occupé par les couleurs augmentait, l'octave le plus bas du registre se reflétant sur toute l'étendue de l'écran.

La première de ces orgues fut exposée en 1881 à New-York. Deux autres plus perfectionnées furent ensuite construites. Ces dernières donnaient pour chaque octave un spectre complet de couleurs, chaque spectre se fondant en des spectres plus petits pour l'échelle montante et au contraire dans des spectres plus grands pour l'échelle descendante.

L'auteur, après avoir avoué que son entourage considérait ses essais comme une excellente plaisanterie, termine en décrivant avec lyrisme le spectacle qu'il espère voir un jour dans l'enceinte des vastes cathédrales :

Tandis que le grand orgue résonne, de sa sombre masse tombe une lueur nacrée palpitant d'une extrémité du spectre à l'autre comme une aube magnifique qui se lève. Puis à mesure que la musique s'enfle, des rayons superbes et changeants flamboient triomphalement pour se fondre graduellement dans les nuances

fondamentales du violet et de l'émeraude, prélude de symphonies encore plus splendides. Et si le grand orgue se lamente en accords mineurs, des couleurs adoucies,teintées de nuances funéraires, viennent y mêler leurs tristes harmonies.

A l'Exposition de 1900,il y avait une salle où,en même temps qu'un orgue se faisait entendre, des lampes de couleur s'allumaient sur le mur. L'effet en était mesquin et ridicule.

Il ne semble pas que ces tentatives aient quelques chances de succès, mais on pourrait peut-être intensifier le plaisir esthétique produit par l'audition de la musique en baignant la salle de concert d'une lumière colorée émise par de puissants projecteurs, en ayant soin de passer très graduellement d'une teinte à l'autre. Ces associations d'art sont d'ailleurs fréquentes. Tout le monde se rappelle les danses lumineuses de la Loïe Fuller. Au music-hall, au théâtre, on utilise constamment la combinaison des paroles, de la musique, de la danse à l'harmonie des couleurs habilement choisies, des costumes, des décors et des feux de la rampe.

Quant à vouloir rendre la musique dans son intégralité par des successions rapides de couleurs, quant à espérer faire goûter aux sourds les morceaux les plus nuancés des grands compositeurs comme le pensait naïvement le bon Père Castel, il n'y faut pas songer. Il existe entre nos organes des différences anatomiques trop grandes pour qu'une véritable transposition soit possible. Il peut y avoir superposition en vue d'une même fin et non pas fusion. Il est aussi malaisé de traduire en couleurs la Neuvième Symphonie que de la transposer en sensations olfactives ou gustatives.

§

Phénomène connexe de la musique des couleurs, l'audition colorée consiste en une sensation colorée subjective se produisant à l'audition des signes phonétiques,

lettres ou mots. Nombreux sont les sujets qui, en entendant prononcer une voyelle voient immédiatement une couleur déterminée, mais chacun « voit » différemment. Nous résumons les observations de Lauret et Duchaussoy (1), celles de de Varigny (2) et quelques cas personnels :

a est vu rouge, jaune, noir ou bleu ;
e est vu blanc, crême, rouge ou bleu ;
i est vu noir, rouge, bleu céleste ou rose ;
o est vu jaune, noir rouge ou blanc ;
u est vu gris ardoise, jaune, brun, noir ou vert kaki.

Parfois certaines consonnes produisent invinciblement la sensation chromatique. R est vu vert (quand il sonne), v est blanchâtre, x est bleu, y également.

Dans l'étude de l'audition colorée, il ne faut faire état que des sujets l'ayant remarquée dès l'enfance et spontanément, car l'autosuggestion intervient trop souvent chez les adultes cultivés qui s'occupent de cette question.

Une personne de ma famille, esprit fort distingué, voyait en couleur dès son jeune âge, non seulement les voyelles, mais aussi les noms propres et même les différents jours de la semaine qu'elle comparait à une tablette de chocolat polychrome, le mercredi (jour de la leçon de piano) ayant une teinte neutre couleur de boue.

Le phénomène de l'audition colorée est trop répandu (environ une personne sur douze l'éprouve) pour qu'on ne rencontre pas fréquemment dans la littérature des allusions à son sujet.

Tout le monde connaît le sonnet de Rimbaud :

> A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles
> Je dirai quelque jour vos naissances latentes...

Un des plus prestigieux transpositeurs fut Baudelaire qui insiste sur ces correspondances :

> Les parfums, les couleurs et les sons se répondent,
> Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
> Doux comme les hautbois, verts comme les prairies...

(1) Lauret et Duchaussoy : *Bull. de la Soc. de psychologie physiologique*, 1886.
(2) H. de Varigny : *Bull. de la Soc. de psychologie physiologique*, 1887.

Ce fut une mode, une fureur. Des Esseintes, s'il ignore les fantaisies polychromes, se joue des symphonies de parfums. Il orchestre savamment les liqueurs ; il organise sous sa voûte palatine des quatuors d'instruments à cordes « avec le violon représentant la vieille eau de vie fumeuse et fine, aiguë et frêle, avec l'alto simulé par le rhum plus robuste, plus ronflant, plus sourd ; avec le vespétro déchirant et prolongé, mélancolique et caressant comme un violoncelle ; avec la contrebasse corsée, solide et noire comme un vieux bitter ».

Gyp fait dire à la petite Miquette :

En nous prom'nant, nous deux grand-père, des fois, y m'a raconté qu'les mots sont comme si c'étaient des couleurs... Y a des mots rouges, ou verts, ou noirs... ben, Émile et Léon, c'est des noms beiges...

Et Tailhade bouffonna :

Si tu veux, prenons un fiacre
Vert comme un chant de hautbois...

Cette notation plaisante est d'ailleurs tout à fait exacte et la sensation chromatique qu'évoquent chez certains sujets le timbre de la voix humaine ou le son des instruments de musique est une variante de l'audition colorée. Ainsi Lussana (1) a relevé dans ses observations les correspondances suivantes : la voix de basse provoque une sensation de noir, le baryton de brun, le ténor de marron, le soprano de brun clair allant jusqu'au rouge vif. Pour la voix parlée, les notes basses donnent une impression de jaune, la voix des jeunes filles celle de bleu azuré, la voix des femmes l'impression de violet virant à l'indigo lorsqu'elles ont des allures masculines.

Nous avons vu les aveugles de M. de Woolhouse se représenter le rouge comme un son de trompette. Un sujet de Bareggi voyait de même la trompette en rouge, les clarinettes et la flûte lui donnaient la sensation de

(1) Lussana, *Arch. ital. de biologie*, 1883.

jaune, le violon de bleu, le violoncelle et la basse de violet.

N'est-il pas probable que le ton des mélodies populaires des différentes contrées reflète les couleurs dominantes des paysages où elles furent composées ?

Quoi qu'il en soit, il peut exister des comparaisons admissibles entre les vibrations sonores et les vibrations lumineuses. Nous pouvons, sans nier l'importance du point de vue subjectif et le rôle de la suggestion, supposer une explication anatomique. Il nous semble que la musique des couleurs a des bases physiologiques indiscutables, car les vibrations colorées (forme de l'énergie rayonnante) agissent sur notre système nerveux central par l'intermédiaire de la rétine. C'est plus qu'un simple phénoméne psychique ou qu'une habitude de l'esprit comme certains l'ont prétendu.

Les connexions nerveuses qui relient par des rapports réciproques les centres cérébraux de nos sens peuvent expliquer l'audition colorée. Les exemples de synergie fonctionnelle sont fréquents. Le goût ne peut se passer de l'odorat. Le choc reçu par l'œil donne lieu à une sensation lumineuse. Pourquoi les vibrations sonores ne feraient-elles pas de même sur les sujets prédisposés ? Il y aurait intérêt à développer et à éduquer ces facultés pour notre plus grand plaisir esthétique.

Dr MAURICE BENOIT

JEUNESSE DE QUELQUES-UNS [1]

—

IV

Trompé dans ses espoirs tant par M. Dufour, éditeur protestant, que par l'abbé Pierron, directeur de la *Semaine catholique*, Claude avait, durant quelques mois, mangé du pasteur et du curé avec un égal appétit. Il ne tarda pas à éprouver que cette nourriture n'est pas substantielle.

A la vérité, quand le greffier Meyer, sur l'ordre de ses supérieurs, lui adressa une admonestation sévère, la crise était déjà passée. Vaillant avait oublié ses déboires et reconnu qu'il ne pouvait pas marcher bien longtemps sur les traces de feu son père. La menace de renvoi qui accompagnait l'algarade était donc superflue. On doit admettre, en tout cas, qu'elle n'eut aucune part dans l'immédiate soumission du coupable et dans son repentir.

Il ne fit, en effet, aucune difficulté pour avouer ses torts et prouva de la bonne sorte que sa contrition était parfaite : il tendit à Meyer une lettre par laquelle le prieur de la Valsainte, accueillant « avec joie » la requête de « son très cher fils », autorisait M. Claude Vaillant à venir faire dans cette chartreuse une retraite de neuf jours.

— Vous voyez, monsieur le greffier, que je n'ai pas attendu vos justes remontrances pour essayer de réparer

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 599, 600 et 601.

ma faute. Vous voudrez bien m'accorder le congé nécessaire...

Il l'obtint sans peine. Meyer, brave homme, ne pouvait se défendre d'une certaine indulgence pour son subordonné. Il n'avait pris aucun agrément à le semoncer. Il en trouva par contre à publier son retour dans le droit chemin.

Toute la ville sut bientôt que Claude partait pour la Valsainte.

Chez les Pères Chartreux, l'échappé du greffe goûta le repos de l'esprit, les bienfaits de la règle, les beautés de la liturgie. Au retour, il assurait à ses amis que jamais il n'avait éprouvé d'émotions si fortes et que les délices d'un véritable état de grâce ne se peuvent concevoir. Mais, contre son habitude, il se montrait sobre de détails.

On remarqua seulement qu'il menait, comme aux premières semaines de son séjour dans la cité, une vie exemplaire. On le vit de nouveau hanter les églises. Il lisait Huysmans et Claudel, citait Ruysbroeck l'Admirable. Sa logeuse raconta qu'il avait un bréviaire sur sa table de nuit. Il parlait de refaire son roman, non sur les données fournies par l'abbé Pierron, qu'il tenait maintenant pour un prêtre trop accommodant avec le siècle, mais en s'inspirant des révélations que lui avaient apportées ses entretiens avec un des moines de la Valsainte, ancien professeur de philosophie et auteur d'une vie de sainte Thérèse. A la bibliothèque, il empruntait des traités de mystique.

Cependant, il recommençait à se plaindre de son métier. Il y avait trop de procès. L'esprit de chicane se développait à la manière d'une épidémie, chez les citadins comme chez les paysans. On était accablé de besogne. Quel écœurement de se pencher tout le jour sur ces dossiers et de songer à ce qu'ils représentent : des luttes âpres et tortueuses pour d'indignes objets ! C'était s'avilir que d'enregistrer ainsi avec indifférence la mau-

vaise foi des plaideurs, l'avidité des avocats, le scepticisme des juges. Les basses passions qui remplissent le prétoire ne peuvent qu'affliger un esprit contemplatif et désintéressé.

Claude s'en ouvrit au gros Favre, devenu, depuis son mariage, chef de service au département des communes et paroisses.

— Ne pourrais-tu pas, lui demanda-t-il entre deux parties de *yass*, me trouver dans tes bureaux un emploi tranquille ?

Le fonctionnaire répondit qu'il essaierait, mais qu'il ne pouvait rien promettre.

Pour complaire à sa femme, — qui avait besoin, affirmait-elle, de voir, au moins de temps à autre, des artistes et des lettrés, — il priait parfois le commis du greffe à sa table.

Une de ces invitations fournit à Vaillant le moyen de revenir à la charge en présence de Mme Favre.

Céline comprenait les répugnances de son hôte. Ayant passé toute sa jeunesse parmi des gens de loi, elle avait été si heureuse de changer de milieu ! Elle était fière des services que rendait son mari. Mais elle voyait bien que, mal secondé et trop consciencieux, il se fatiguait outre mesure pour assurer la bonne marche des affaires. Puisqu'il n'osait pas réclamer le collaborateur intelligent qui lui faisait défaut, elle verrait elle-même ces messieurs du conseil d'État et leur parlerait de M. Claude.

Le mari approuva les propos de son épouse et annonça qu'il ferait, lui aussi, une démarche. Vaillant fut convié à dîner pour le jeudi suivant. On espérait pouvoir, ce jour-là, lui donner de bonnes nouvelles.

Quand il revint, les choses n'étaient pas encore arrangées. Mais sa protectrice déclara qu'elle répondait du succès.

— Mon amour-propre est engagé, dit-elle, et ce que femme veut...

La soirée parut fort agréable à Claude. Tandis que Cyprien bâillait sur un article de l'*Impartial*, il éblouit Céline en lui citant pêle-mêle Baudelaire et Francis Jammes. Il l'amusa ensuite par de plaisantes anecdotes, empruntées au répertoire des curés de campagne, mais affinées pour elle, modernisées par la façon de dire et arrosées de littérature.

On lui demanda de revenir encore. Il fut bientôt un familier de la maison. Tous les samedis, au *Cercle démocratique*, où son futur chef l'avait fait entrer, il jouait avec le mari au *yass* ou à la *tape* : de petites parties bien honnêtes, où l'on se disputait amicalement quelques sous, rien des *pokers* fiévreux qu'il avait pratiqués avec Gady, Bérard et quelques autres. Tous les jeudis, il passait de bonnes heures dans l'intimité du ménage, apportant des livres à la jeune femme, tournant les pages quand elle se mettait au piano, dissertant de mystique ou d'art médiéval. Il ménageait à Céline des occasions de briller, il avait l'air de n'être là que pour lui permettre de déployer les ressources de son esprit; il lui révélait, en elle-même, des trésors de sensibilité qu'elle ignorait. Elle avait parfois, en l'écoutant, l'impression qu'il répétait, sous sa dictée, des mots qu'elle seule avait trouvés.

Dès le troisième jeudi, le chef de service, qui se fatiguait à suivre leur conversation, prit le parti de se retirer de bonne heure dans son cabinet, sous prétexte de travail, ou dans sa chambre, en avouant qu'il avait sommeil.

Mme Favre l'y encourageait. Au bout de quelques semaines, elle ne manquait pas de s'écrier, et chaque fois un peu plus tôt :

— Allons, mon ami, vous n'en pouvez plus. Laissez-moi M. Claude : vous l'aurez samedi, toute la soirée.

Il répondait :

— Bonsoir, ma femme, ne veille pas trop tard non plus.

Puis il se tournait vers Vaillant :

— Salut, vieux. On te verra demain à l'apéro ?

Vaillant se rendait compte que Céline méprisait son mari tout en appréciant les avantages attachés pour elle aux fonctions et aux rentes du gros Favre. La répulsion physique qu'il éprouvait lui-même pour ce flasque poussah le renseignait sur les sentiments qu'elle devait nourrir à l'égard de son seigneur et maître. Mais, comme il avait besoin de tous deux, il demeurait prudent et discret. Lorsque, dans une querelle, chacun le prenait à témoin, il se récusait habilement. Au cercle, il faisait à Cyprien l'éloge de sa femme et, quand il se trouvait seul avec elle, il témoignait envers lui d'une commisération qui finissait par la gagner.

Tête de Veau en recueillit le bénéfice. Bien que peu subtil, il observa que Vaillant avait sur Céline une influence salutaire. Elle devenait plus avenante, renonçait à le contredire en tout, ne lui reprochait plus d'avaler sa soupe avec bruit, tolérait que, le soir venu, il ôtât son col et chaussât des pantoufles.

Sur un seul point, elle demeurait intransigeante, continuant à lui dire « vous » et s'obstinant à exiger qu'il en usât de même.

— Ah ! confia-t-il à Claude, si tu pouvais lui faire passer cette manie ! Où a-t-elle été chercher ça ? pas dans sa famille, bien sûr, ni dans la mienne. C'est bon pour des Anglais, ces manières-là. J'ai essayé une fois, pour lui faire plaisir, devant des collègues. Qu'est-ce que j'ai entendu, le lendemain, au bureau ! Enfin, ça lui passera peut-être. En attendant, elle est tout de même rudement plus gentille depuis que tu fréquentes la maison.

— Il ne faut pas la brusquer, fit l'autre. Avec le temps, elle te fichera la paix sur ce chapitre comme sur celui des pantoufles. Tout vient à point...

Ce qui tardait à venir, par exemple, c'était la nomination escomptée. Vaillant trouvait que Cyprien agissait

avec trop de mollesse. Lui-même se démenait de son mieux auprès du conseiller d'Etat, directeur de la justice et des cultes. Celui-ci, souriant et courtois, lui opposait tantôt des considérations budgétaires, tantôt la difficulté de déclencher à son seul profit tout un mouvement administratif. Il fallait obtenir que le directeur des finances accordât les crédits nécessaires à la création d'un emploi nouveau, ou bien transférer dans un autre service le fonctionnaire dont Claude prendrait la place ; une mutation pouvait en entraîner d'autres, qu'il ne serait pas facile d'imposer sans motifs aux intéressés ; tout restait d'ailleurs subordonné au consentement du conseil.

— Voyez-vous, cher monsieur, les choses sont plus compliquées qu'elles n'en ont l'air. Patientez un peu...

Le candidat commençait à s'énerver. Au greffe, il avait déjà fait entrevoir avec assurance un départ prochain pour de plus hautes destinées. Il s'en autorisait pour prendre des libertés nouvelles, ce qui allait finir par lasser la mansuétude de Meyer. Si l'affaire traînait encore en longueur, il pouvait craindre de se voir enlever ses fonctions de commis auxiliaire avant d'être installé dans le poste qu'il convoitait, fâcheux accident qu'il fallait éviter à tout prix.

Presque tous les jours, il passait chez les Favre avant de regagner son bureau. C'est en Céline qu'il avait mis tous ses espoirs : elle était si adroite et savait si bien prendre par leur faible chacun de ces messieurs du conseil. Souvent, il la trouvait seule; alors, sans négliger le soin de son avancement, il poursuivait avec méthode une facile campagne amoureuse. La jeune femme ne demandait qu'à brûler les étapes, et c'était lui, souvent, qui devait modérer l'allure.

Mais la route ne pouvait pas s'allonger indéfiniment.

Un dimanche après-midi, Claude, minutieusement calamistré, la taille bien prise dans sa redingote 1830 des grands jours, une pièce d'or ancienne montée en épingle

dans sa haute cravate de soie noire, sonnait, rue de Lausanne, à la porte de l'appartement occupé par le ménage.

Céline, en kimono violet à revers oranges, vint lui ouvrir.

Comme il s'inclinait, tenant son grand feutre d'une main et, de l'autre, tendant une gerbe de fleurs, elle chuchota :

— C'est vous, ami. Je vous attendais. Entrez vite. *Il* est absent jusqu'à demain.

— Je sais, répliqua-t-il vivement, dès qu'il fut dans l'antichambre. Je sais aussi que vous avez envoyé la bonne dans sa famille. *Il* m'a dit : « Ma femme sera seule, va lui tenir compagnie. »

Quelques instants plus tard, un voisin mélomane entendit le piano de Mme Favre et reconnut qu'elle jouait *L'Après-midi d'un Faune*. Au milieu du fragment qu'il préférait, un arrêt brusque lui causa quelque déplaisir. Puis ce fut le silence. A la nuit tombante, l'instrument résonna de nouveau ; cette fois, c'était l'alerte musique d'une vieille chanson populaire, dont le refrain affirme avec énergie que l'on a dessein d'agir « comme les autres font ».

Le lendemain, au greffe, Vaillant avait son air le plus Buckingham. Il paraissait fatigué, lissait le poil soyeux de sa royale et, par gestes brusques de ses doigts effilés, fourrageait sa toison blonde.

Cyprien rentra le lundi soir, harassé de son voyage. Il s'était rendu dans le Valais, pour l'ouverture d'un testament et regrettait fort de s'être dérangé, car le *de cujus*, un vieux cousin célibataire, ne lui léguait qu'un lot de meubles vermoulus.

Céline, affectueusement, le consola.

Il fut tout à fait rasséréné en apprenant par elle que l'ami Claude était au terme de ses peines.

— C'est lui-même, précisa-t-elle, qui me l'a dit hier. Et

le conseiller m'a téléphoné ce matin que la nomination serait officielle dans quelques jours.

Elle ajouta :

— Une autre bonne nouvelle, mon gros. J'ai réfléchi à une chose : ça t'ennuie que je te dise « vous » et surtout que je te demande d'en faire autant avec moi ? Eh bien! là, j'y renonce. Es-tu satisfait ?

Il sourit, lui tapota le menton, ferma les yeux, les rouvrit, demeura un instant rêveur et finit par répondre, en traînant sur les mots :

— Tu es une brave petite femme. Si tu voulais être tout à fait gentille, sais-tu ce que tu ferais ? Tu dirais « tu » à Claude aussi, puisque, maintenant, il va être de la famille.

V

Après la fuite de Fernande, le premier mouvement de Gady, au réveil, avait été de courir la rejoindre pour recevoir plus tôt de nécessaires explications.

Sa vanité le retint.

C'était samedi. Pas de travail après déjeuner, ni au Crédit franco-suisse, ni chez Atchinson et Bertin. Comme elle l'avait déjà fait quelquefois, son amie viendrait, entre quatre et cinq, lui demander une tasse de thé. Si, par un hasard improbable, elle en était empêchée aujourd'hui, elle ne manquerait pas, le lendemain dimanche, de passer rue Monge.

Au cours de la matinée, Jean, à plusieurs reprises, fut tenté de saisir le récepteur du téléphone et de demander : « Fleurus 23-54 ». La même vanité l'arrêta : « Elle connaît mon numéro, j'attendrai qu'elle m'appelle. »

L'après-midi et pendant toute la journée du lendemain, il plut presque sans arrêt. Le poète en profita pour s'enfermer dans sa chambre, ne sortant qu'à l'heure des repas et ne manquant point, au retour, de demander à la con-

cierge si quelqu'un, durant son absence, avait laissé un message pour lui.

Personne ne vint.

Le lundi, en quittant le bureau, il alla rue de la Sorbonne. Le 14 était un hôtel meublé, de mine modeste, à l'enseigne de la croix de Lorraine.

— Mademoiselle Cordier ? dit la patronne. Elle est partie samedi.

— Pourriez-vous me donner son adresse ?

— Ah ! ma foi non !

Ces mots prononcés sur un ton presque brutal, la voix criarde, alourdie d'accent campagnard, se radoucit, sur un geste du jeune homme, pour expliquer :

— Vous comprenez, elle avait payé sa chambre jusqu'à la fin du mois, alors, j'avais pas à me mêler du reste. Elle a fait charger sa malle et toutes ses affaires sur un taxi. Elle avait l'air tout drôle : j'y ai rien demandé. Elle a dit qu'elle écrirait plus tard, rapport aux lettres, si des fois il en arriverait. Par exemple, elle en a jamais reçu beaucoup, pendant un an qu'elle a resté chez moi. Cet été, pourtant, des cartes postales, avec des timbres étrangers.

— Elle est partie... seule ? articula péniblement Gady.

— Cette question ! Bien sûr qu'elle était seule ! Si vous la connaissez, vous devez savoir que c'est une fille honnête. D'autant que les occasions lui manquaient pas. C'est pas que ma maison soye pas bien tenue, mais enfin, vous savez, des petits jeunes gens comme vous, des étudiants, des clercs d'avoué, c'est vif, ça aime à rire. Seulement, avec elle, rien de fait. Même que, des fois, je me disais : « Si ça fait pas pitié, une belle jeunesse comme ça qu'a pas d'amoureux. » — Au fait, c'est p'têt ben vous, son amoureux ?

Jean fit non de la tête, mais sans succès. La grosse femme le regardait fixement et continuait à bavarder :

— Ne niez pas, mon bon monsieur. Je vous remets très bien maintenant : vous êtes déjà venu la demander, vous

l'avez attendue dans le bureau et vous êtes sorti avec elle. Y a pas d'erreur, allez : vous êtes le seul.

Le poète était fort penaud et le laissait voir. Maternelle, la logeuse ajouta :

— Vous la retrouverez, ça ne fait pas de doute. Probable qu'elle reviendra pour ses lettres. Même que vous feriez bien d'y en écrire une ; alors, quand elle repassera, j'y dirai tout ce qui est à dire, fiez-vous à moi.

Il partit un peu consolé. Mais, chez Atchinson et Bertin, un commis en jaquette lui dit seulement, d'un air sec, que Mlle Cordier avait quitté la maison.

Désemparé, il échoua dans un bouillon, dîna du bout des lèvres et se remit à errer, d'une allure lasse, dans les rues boueuses. A la traversée du boulevard Saint-Michel, une femme qu'il avait rencontrée quelquefois dans les brasseries du quartier le héla timidement. Pour échapper à la solitude, à l'obsession des idées noires, il se laissa emmener chez elle.

Le lendemain, il eut une crise de dégoût.

Comprenant combien il serait insensé de se mettre à la recherche de Fernande dans le labyrinthe parisien, il ne pouvait rien espérer que du hasard. Une certitude, pourtant, le soutenait : elle l'avait fui parce qu'elle l'aimait. Elle reviendrait, il n'avait qu'à l'attendre. Cette idée lui rendit plus facile l'usage du seul remède qu'il connût désormais à ses maux : le travail.

Il écrivait, pour des journaux de son pays, des chroniques sur l'art et les lettres en France. A *Dyonisos*, à l'*Avant-Garde*, il donna des études sur la peinture suisse et quelques apologues, assez bien venus, dont l'un fut loué par un critique notoire, chargé, au *Figaro*, de passer la « revue des revues ».

Il cherchait aussi à « placer » certains manuscrits qu'il avait gardés dans ses tiroirs. En même temps, il relançait Lefort, qui parlait maintenant d'ajourner la publication de son livre. Retenu à la banque durant huit

heures par jour, il ne trouvait pas sans peine le temps nécessaire à ses démarches. Aussi devait-il s'ingénier à n'en pas gaspiller une seconde et suppléer par des lettres aux courses qu'il ne pouvait faire.

Mais les obstacles, loin de le décourager, stimulaient son énergie. Les soirées qu'il passait à écrire ou à corriger des épreuves lui semblaient brèves. Les semaines couraient aussi vite qu'autrefois les minutes.

Le métier même commençait à lui paraître moins ardu. L'écrivain restait probe et sévère à lui-même, mais acquérait une aisance inconnue. Tandis que, naguère, il lui arrivait souvent de se demander avec angoisse s'il avait quelque chose à dire et s'il saurait jamais le dire, il éprouvait à présent la crainte de ne pas vivre assez longtemps pour réaliser tout ce qu'il se sentait capable d'entreprendre.

Aux moments, de plus en plus rares, où il se prenait à retomber dans son ancien péché de songe triste, l'image de l'absente le poursuivait. Il éprouvait alors comme une brûlure soudaine. Mais son tourment, c'était moins d'avoir perdu Fernande, — car il ne doutait pas de la retrouver un jour, — que de penser à l'inutile purgatoire dont, à cause de lui, elle s'imposait l'épreuve.

Par une sorte d'amoureuse superstition, il en vint à s'imaginer que le retour de la fugitive dépendait du zèle qu'il apporterait lui-même à continuer ses travaux. Chaque progrès qu'il accomplirait dans son art devait avancer l'heure où son amie lui serait rendue.

Il vécut ainsi jusqu'aux approches du printemps.

Un matin, vers la fin mars, André Lefort lui téléphona :

— Bonne nouvelle, cher ami : votre livre est à la composition. L'imprimeur vous enverra les épreuves la semaine prochaine. En attendant, pouvez-vous venir immédiatement chez moi, toutes affaires cessantes ?

A l'oreille de Gady, la voix lointaine vibrait durement, métallique, impérieuse. Lui, devant l'appareil, balbutia :

— Merci, merci... je suis bien content. Je vais tâcher de m'échapper, mais, de grâce, que se passe-t-il ?

— Il faut que vous veniez, et tout de suite. Il se passe que Martial Delisle, président de notre jury des poètes, s'est toqué de votre bouquin, qu'il a exigé que vous passiez le premier de tous nos concurrents, qu'il parle de vous faire une préface et qu'il veut à tout prix vous connaître. Il sera ici dans un instant. J'espère que vous n'allez pas le faire attendre.

Jean était confondu. Martial Delisle voulait le voir ! Martial Delisle, qu'il tenait pour un des plus purs artistes de ce temps, poète, romancier, dramaturge et philosophe; Martial Delisle, auteur de tant de chefs-d'œuvre qu'il avait lus et relus avec amour ; Martial Delisle dont il savait par cœur ce magnifique poème : *L'Ombre du Lis est noire*.

Il prit à peine le temps d'avertir un de ses collègues qu'une course urgente l'appelait en ville, traversa en courant comme un fou le grand hall de la banque, bouscula un huissier devant le tambour de la porte et bondit dans la rue.

De peur que l'autobus ou le métro ne le missent en retard, il n'hésita pas à s'offrir le luxe d'un taxi. Dans la voiture, il essaya de maîtriser son imagination en délire, de mettre de l'ordre dans ses idées, de se préparer calmement à cette rencontre dont tant de choses allaient dépendre. Mais son esprit ne pouvait se fixer que sur d'infimes détails : « Quelle chance, pensait-il, d'avoir mis ce matin mon complet neuf. » Ou bien, passant la main sur sa joue, il constatait : « Quelle guigne d'avoir dormi si tard ! je ne suis pas rasé. »

L'auto avait traversé les boulevards et descendu à vive allure la rue de Richelieu. Sur la place du Théâtre-Français, des poussées de jeunes feuilles allumaient de petites flammes vertes aux branches noires des arbres. Que la vie était belle ! Gady souriait au ciel clair, aux

femmes que frôlait son taxi, au mouvement, au bruit, à la foule inconnue, à toute cette fièvre de Paris, multipliant au dehors l'agitation et l'espérance qui palpitaient en lui.

Cahoté, place du Carrousel, par le pavé de pierre et impressionné par la rigide majesté du Louvre, il voulut de nouveau concentrer sa pensée sur l'entrevue qu'il allait avoir avec Martial Delisle. Il cherchait une entrée en matière qui ne le fît point prendre pour un sot ; il en avait trouvé deux ou trois quand son chauffeur l'arrêta, boulevard Saint-Germain, devant les bureaux de *Dionysos*.

En présence du grand homme, il avait tout oublié. Heureusement, Delisle, qu'il se figurait, d'après diverses effigies, comme un géant à la Flaubert, moustachu et terrible, dominant d'un front olympien les misères humaines, est un homme de petite taille, affable et doux, dont la longue moustache gauloise n'a vraiment rien de farouche et dont les yeux n'expriment qu'intelligence et sympathie.

André Lefort, très empressé, fit les présentations.

Avec une modestie avantageuse, il se félicita d'être l'ami du jeune poète. Il allait pouvoir, grâce à cette amitié, offrir au maître le plaisir, cher entre tous aux génies bienfaisants comme le sien, d'encourager un débutant plein de mérites.

Jean rougissait de joie et de reconnaissance. Mais Delisle interrompit, au milieu d'une période fleurie, le directeur de *Dionysos* :

— Ah ! ces méridionaux, ils ne voient même pas qu'ils exagèrent ! Vous avez fort bien fait, Lefort, de publier dans votre revue les beaux vers de M. de Gady. Et moi, je n'ai pas eu tort de les lire, puisqu'ils m'ont plu. Le reste est hasard. Avouez-le : vous ne prétendiez pas, en m'offrant la présidence de votre jury, m'obliger à démêler toutes les pattes de mouches qui dorment dans vos

classeurs ? Vous m'avez pris pour mon nom, comme les gens qui lançant une affaire cherchent à lui donner un beau conseil d'administration...

— Mais, mon cher maître... protesta Lefort.

— Allons, allons ! soyons justes. Moi-même, en acceptant, j'ai songé, comme les autres, à la publicité que vous alliez me faire ; je ne la cherche pas, mais quand elle s'offre... Au reste, ce n'est pas la question. Je ne veux pas que M. de Gady nous prenne vous et moi, pour ses bienfaiteurs. Je veux qu'il croie en son étoile, voilà tout. C'est pour cette seule raison que je me suis permis de couper votre petit discours. C'est encore pour celà que je désire expliquer à votre ami par quel concours de circonstances il se trouve ici, en face de moi.

Ce disant, il avait fait pivoter son fauteuil de cuir dans la direction du jeune homme.

— Un jour, poursuivit-il, je passais ici, pour tout autre chose. J'avais lu le matin même des vers de vous, dans la revue de Lefort. Je les retrouve sur cette table et j'en parle à André. Je lui dis : « Et celui-là, il a du talent. Il vous a sûrement demandé de lui prendre un livre. Un bouquin de ce ton-là, ce ne serait pas mauvais, vous savez. » Alors, il appelle son secrétaire, se fait apporter votre manuscrit, nous le feuilletons ensemble et, en manière de conclusion, je lui répète : « A votre place, je ferais de ça le premier volume de ma collection. »

— Maître, s'écria Jean, comment vous remercier ?

— Gardez-vous en bien ! Voyez-vous, cher monsieur, j'ai l'habitude de dire ce que je pense et d'agir comme il me plaît. Certes, vous avez encore, — et c'est d'ailleurs heureux pour vous, — beaucoup de chemin à parcourir. Votre recueil n'est pas sans défauts. Mais j'en aime le son, je lui trouve une ingénuité, une jeunesse, un élan qu'il m'est permis, à mon âge, de vous envier. Il y a trente ans que j'ai débuté, mais il me semble que, si j'en étais, aujourd'hui, à mes commencements, j'écrirais un peu

comme vous. Et il me serait agréable, à moi qui ai si longtemps attendu le succès, de vous prêter, s'il se peut, l'appui que je n'ai pas trouvé autrefois.

Sur une réplique inattendue, Delisle fit dévier la conversation vers d'autres sujets. Il s'y montra brillant causeur, d'esprit alerte et de cœur jeune, curieux d'éprouver et de comprendre, fertile en récits, mais donnant aux plus menus faits, par un mot, par une inflexion de voix, leur sens universel.

Lefort et Gady l'écoutaient avec ravissement. Lui parlait toujours d'abondance. Il fallut, pour le rappeler aux prosaïques réalités, que la pendule laissât tomber dans son oreille les douze coups de midi. En partant, il invita Jean à le venir voir, un dimanche, chez lui, quai Voltaire.

— Dès que vous aurez revu vos épreuves, apportez-les moi. J'ai déjà une idée de la préface que je veux vous faire, mais il faudra que nous en parlions encore. A bientôt, donc.

Le directeur de *Dionysos* s'excusa de ne pouvoir retenir son ami : il devait déjeuner chez Lapérouse avec M. Prosper Maréchal, de l'Académie Française.

— En voilà un, observa-t-il, qui ne sera pas content d'apprendre que vous passez le premier. Heureusement qu'il n'est pas du jury ! Mais il connaît tout le monde, il est très remuant et il avait gagné plusieurs suffrages à son candidat. Martial Delisle, je vous prie de le croire, ne l'a pas emporté sans lutte ; il a vraiment bataillé pour vous !

Resté seul, Jean s'efforça encore d'absorber la joie dans laquelle il marchait. Une si prodigieuse fortune pouvait-elle échoir à un homme comme lui ? Il osait à peine le croire. Pourtant sa raison, sa mémoire, l'écho même des paroles entendues lui en démontraient la réalité. Alors, il craignait d'en être indigne ou de n'en pouvoir supporter la splendeur. Aussitôt, son orgueil et sa volonté se tendaient pour le pousser en avant, lui faire trouver

juste et naturelle la chance inespérée qu'il rencontrait, lui dicter le serment d'en user sans mesure tout en demeurant le maître de sa destinée.

Après un déjeuner médiocre, il fallut cependant, comme tous les jours, retourner à la banque. Sous les marronniers, dont les bourgeons gras luisaient au soleil comme si on les eût enduits d'un vernis frais, la foule s'attardait à humer l'air nouveau ; les premiers fiacres découverts promenaient des couples alanguis ; de pauvres diables, sur les bancs publics, s'épanouissaient à sentir leur dos se réchauffer. Mais, dans les bureaux où le Crédit franco-suisse enferme son service du contentieux, les bibliothèques de chêne alignaient leurs sombres in-quarto et les dossiers s'entassaient dans les cartonniers verts.

Gady eut la malchance, ce jour-là, de se voir retenu à sa besogne plus longtemps que de coutume.

Il rentra chez lui assez tard.

Sa concierge lui remit un pli fermé qui ne portait aucune suscription.

— Cette dame, expliqua-t-elle, vous a manqué d'un quart d'heure. Elle était très ennuyée de ne pas vous trouver. Elle a écrit ça pour vous dans ma loge.

Il pensa :

— Ce ne peut être que Fernande.

En ouvrant l'enveloppe, il craignait de s'être trompé.

Il lut avidement et la joie qui le possédait depuis l'appel d'André Lefort s'effaça dans un immense bonheur, à la façon du flambeau dont l'éclat disparaît quand la clarté solaire jaillit soudain sur tout le ciel.

Fernande écrivait :

Je m'étais sauvée de vous. Je ne voulais plus vous revoir. Mais je ne peux pas. C'est plus fort que moi. Du reste, *je n'ai plus peur*. Je suis revenue pour vous le dire et vous n'êtes pas là : c'est bien ma veine. Vous aviez raison : la vie ne vaut que si on est deux. Je me refusais à l'admettre, mais je savais bien que c'était tout de même vrai et j'avoue sans honte que j'avais tort

de le nier. Je vous attendrai ce soir chez moi, 57, rue Caulaincourt. Si vous venez, je saurai que je puis encore êtreheureuse.

Jean consulta sa montre : sept heures moins dix.

Un tramway qui passait le conduisit à Saint-Germain-des-Prés, où il sauta dans l'autobus de Montmartre.

Debout sur la plate-forme de la lourde voiture, il eut, au débouché de la rue d'Amsterdam, un émerveillement. Entre les hautes maisons qui, des deux côtés du boulevard, formaient deux escaliers sombres, descendant vers un même point de l'horizon, le ciel s'ouvrait ainsi qu'un estuaire limpide. Au-dessus de la place Clichy, Jean le vit tout à coup s'élargir, immense et frémissant comme la mer.

Il songeait : « Je suis pareil à un homme qui a longtemps cheminé sous une voûte obscure. Un air plus frais l'avertit que bientôt il en va sortir. Mais l'orifice est fermé par un voile opaque. Un souffle, et le rideau tombe. L'univers tout entier se découvre aux yeux du voyageur. »

Il sentait, confusément, mais avec une violence insoupçonnée, que désormais il allait vivre. Des rythmes, des mots, des images s'entrechoquaient dans son cerveau. Il ne savait plus rien, sinon qu'il était heureux, parfaitement heureux.

Dans un bruit de ferraille qui sonnait aux oreilles du poète comme la plus exquise des musiques, l'autobus remontait maintenant la pente du pont Caulaincourt. Les arbres du cimetière Montmartre appliquaient de fines dentelles bleutées sur un ciel de soie jaune pâle.

A la sortie du pont, devant un débit de tabac, des lauriers aggloméraient en boule leur feuillage lustré.

Gady murmura en les voyant :

— Le myrte et le laurier fleuriront à la fois... Tiens, ça fait un vers.

Le bruyant véhicule s'arrêta presque en face du 57, maison d'apparence bourgeoise.

La concierge flânait sur le pas de sa porte.

— Melle Cordier ? dit-elle. Au fond de la cour, premier sur l'entresol à gauche. Elle vous attend.

L'instant d'après, Jean était en face de Fernande. Il ouvrit les bras. Elle vint s'y jeter. La joue contre son épaule, tandis qu'il la couvrait de baisers, elle fit entendre ces seuls mots :

— Au moins, il faudra bien m'aimer.

Puis, bouche contre bouche, souriante, heureuse et rougissante un peu, elle ajouta :

— C'est comme si j'étais, pour toi, redevenue petite fille : il y a si longtemps qu'un homme ne m'a pas embrassée.

Peu après, la concierge les vit ressortir, au bras l'un de l'autre, lui penché sur elle.

Comme sa locataire, en passant, la saluait, elle répondit avec satisfaction :

— Ah ! ma petite dame, je me le disais bien que le printemps finirait par vous rendre raisonnable !

VI

Le lendemain soir, — car Jean avait lui-même désiré cet ajournement afin de pouvoir à loisir parer la chambre nuptiale, — leurs noces furent silencieuses, ferventes et secrètes.

Dès lors, ils connurent le bonheur.

Conquête d'autant plus facile qu'ils avaient souvent douté de l'accomplir. Butin d'autant plus précieux qu'ils surent attendre, pour le dénombrer, de s'en être assuré la ferme possession.

Tout leur devenait un doux enchantement : les émois de la chair, la tendresse des paroles, la complicité des regards, l'accord muet des sentiments. Heureux quand un paysage, un vers, une musique les exaltaient en même temps, ils ne l'étaient pas moins de se partager les humbles soucis de la vie quotidienne.

Ils vivaient dans la quiétude. Ils pouvaient s'aimer avec toute la fougue de leur âge sans que le rythme paisible de leurs deux existences en éprouvât le moindre trouble. Quand elle s'endormait dans les bras de son amant, leurs souffles confondus étaient réguliers et purs comme ceux des petits enfants. Le monde les ignorait ; eux ne le craignaient point. Au cœur de la grand'ville, dans ce siècle que tant d'autres siècles écrasent de leur poids, ils s'appareillaient sans effort au couple du paradis terrestre, car ils avaient oublié, ingénument, la science du bien et du mal.

Devant la tâche journalière, chacun d'eux trouvait dans l'exemple, dans la pensée de l'autre, un secours invincible. L'amour, pour eux, n'était pas la chaîne qui paralyse, mais l'aile qui enlève. Au lieu d'user leurs forces par la servitude, il les décuplait par l'union consentie. Fernande et Jean n'étaient point les esclaves du dieu, mais le dieu habitait en eux et vivifiait de sa présence tous leurs gestes.

Jamais le poète n'avait mieux travaillé. A la banque, il trouvait maintenant le temps court. Il corrigea comme en se jouant les épreuves de son livre, consolida certains passages dont Martial Delisle lui avait indiqué les faiblesses, en défendit d'autres contre des critiques qu'il jugeait mal fondées et, sans effort, rendit plus nettement favorable à son œuvre comme à lui-même le jugement du maître.

En quittant Atchinson et Bertin, Fernande s'était présentée, sur la foi d'une annonce, à la *New York Tribune*. L'emploi qu'elle y tenait depuis le nouvel-an ne lui déplaisait point.

Presque tous les jours, malgré l'éloignement de leurs demeures, ils se retrouvaient, se racontaient les incidents survenus depuis la veille et passaient ensemble la soirée.

Le dimanche, suivant d'instinct la loi de tous ces amants que protège mieux qu'un désert la multitude anonyme

de Paris, les deux jeunes gens parcouraient la campagne, avec la surprise de découvrir, parmi d'affligeants aspects de banlieue, à deux pas d'une guinguette biscornue ou d'un groupe de villas prétentieuses, des coins de nature vierge, de beaux décors d'arbres et d'eau courante ; avec la joie surtout de voir rayonner sur leurs têtes le ciel tendre et léger, le ciel souriant de l'Ile-de-France.

Tantôt, sur le ruban moiré de la Seine, le bateau-mouche, faisant défiler sous leurs yeux, avec le mouvement continu des remorqueurs et des trains de chalands, le double panorama de rivages illustres, — le Louvre, la Conciergerie, l'Hôtel-Dieu, Notre-Dame, l'île Saint-Louis, — les conduisait jusqu'à Maisons-Alfort ; ils déjeunaient au *Robinson* ou aux *Trois Parasols*, flânaient sous les ombrages de l'île Saint-Maurice, canotaient sur la Marne, s'intéressaient aux ébats des nageurs et aux ruses des pêcheurs à la ligne.

Tantôt c'était vers Saint-Cloud et son parc qu'ils dirigeaient leur promenade. Saint-Germain et sa forêt succédaient aux bois de Meudon. Quand les bastringues de Joinville les avaient fatigués, ils retrouvaient, le dimanche suivant, dans la vallée de Chevreuse, des horizons silencieux et reposants.

Si l'argent ne fait pas le bonheur, il contribua néanmoins à rendre le leur plus confiant et plus libre. Vers la fin d'avril, Jean fut « avancé » et sensiblement « augmenté ». Le capitaine, en apprenant cette bonne nouvelle, joignit un chèque confortable à la lettre par quoi il exprimait son contentement.

L'emploi de la somme était tout indiqué : dans la maison voisine de celle où habitait Fernande, on offrait un appartement, avec atelier.

Un jeune écrivain israélite, qui terminait à Lyon son service militaire, l'avait loué, l'automne précédent, sur l'avis qu'une pièce de lui était reçue au Français. Tablant, avec une impatience d'imagination qui n'est pas sans

exemple chez les gens de sa race, sur un succès immédiatement monnayable, il n'avait pas attendu la répétition générale de son œuvre pour commencer l'achat d'un mobilier. Mais, dès la première, la tragédie sombrait. Quelques jours plus tard, on la retirait de l'affiche. Alors, il avait fallu résilier le bail et revendre les meubles. Gady arriva juste à point pour s'assurer le logement et son contenu.

Abandonnant sans regret sa chambre de la rue Monge, il émigra sur les hauteurs de Montmartre. L'installation rue Caulaincourt, les courses dans les magasins, les mille arrangements à prendre pour compléter, pour adapter à de nouvelles fins ceux qu'avait ébauchés l'infortuné confrère, ce furent autant de petites joies précieuses, qui fortifiaient, de leurs perpétuels renouvellements, l'amour du poète pour sa muse et pour son métier.

Quelques amis vinrent un soir pendre la crémaillère et, en même temps, célébrer la sortie de presse du *Chemin de Pourpre*, premier volume de la collection *Dionysos*.

On s'était ingénié à transformer en salon l'atelier. Fernande, très simple, dans une tunique de voile vert jade sur fond noir, qu'elle avait elle-même confectionnée la veille, offrait aux hôtes du thé et des rafraîchissements. Adroite et rieuse, elle ne se laissait pas plus intimider par les perles de Rose Avril, des Variétés, que par la rosette rouge et la gloire de Martial Delisle.

A la voir passer de l'un à l'autre, enveloppant chacun d'un regard attentif, on eût dit qu'elle connaissait depuis toujours la bizarre assemblée.

André Lefort, assis à la turque sur un coussin, aux pieds de la comédienne qu'il avait amenée, débitait des madrigaux. Le sculpteur vaudois Marcel Voruz racontait, avec l'accent, des gaillardises de son pays. Une poétesse norvégienne demandait à Martial Delisle un autographe. Des camarades de la Closerie fumaient leurs pipes dans un coin en devisant à voix basse, avec des airs

de conspirateurs. Un cousin de Gady, attaché à la légation helvétique, se renseignait sur les Balkans auprès du peintre roumain Boeresco, tandis que Maugenac, le poète-marchand de tableaux de la rue de Seine, vantait à un chansonnier montmartrois ce Matisse de Bucarest qui allait sous peu éclipser l'autre.

Une élève du Conservatoire, seule relation de Fernande dans le monde des lettres, récita des vers de Paul Fort et de Martial Delisle. Puis, le diplomate s'étant fait aimablement précéder de quelques bouteilles de champagne, il y eut, vers minuit, un toast charmant porté à ses jeunes amis par le maître des *Hymnes solaires*. On but à la santé des amoureux dans les coupes prêtées par Eugène, le garçon du restaurant voisin, promu pour la circonstance et malgré sa moustache, à la dignité de maître d'hôtel. Ledit Eugène fut d'ailleurs sollicité de trinquer avec toute la société et s'en montra fort honoré, beaucoup plus que d'entendre la poétesse scandinave s'écrier qu'il ressemblait de façon frappante à un grand homme de son pays.

Quand ils se retrouvèrent seuls dans l'atelier enfumé et soudain démesurément agrandi, Jean et Fernande poussèrent tout d'abord un soupir de soulagement, car nulle compagnie ne leur plaisait davantage que leur solitude amoureuse. Ce sentiment les serra l'un contre l'autre sur le divan où avait trôné Rose Avril ; il ne les empêcha point de constater le succès de leur soirée et de s'en féliciter mutuellement.

— C'est beau, mon chéri, à ton âge, de pouvoir faire ça, conclut la jeune femme. Mais, tu sais, parmi tous ces gars-là, il y en a dont tu devrais te méfier. Je les ai observés, je sens très bien ceux qui sont tes amis. Il y a d'abord le petit vieux décoré, qui est délicieux et qui t'aime bien... J'en suis sûre, va, une femme ne se trompe pas... Seulement, dans les autres, il y en a quelques-uns que j'ai à l'œil...

Le lendemain, tous deux reprenaient, à l'heure habituelle, l'obligatoire besogne.

Pour Gady, l'existence devenait de jour en jour plus active. Parfois, heureusement, l'affluence des affaires, au contentieux de la banque, diminuait. Il en profitait pour expédier au bureau quelques-unes des nombreuses tâches que lui imposait la publication de son livre.

Il n'eut pas à se plaindre de la critique parisienne. La préface de Martial Delisle avait empêché la plupart des chroniqueurs de revendre sans l'ouvrir, aux bouquinistes des quais, le premier volume de cet inconnu qui venait à eux conduit par un tel guide. Elle saluait dans *Le Chemin de Pourpre* une renaissance du lyrisme. Elle en louait hautement les qualités d'émotion, de pensée, de couleur et de rythme, félicitait le poète de ne point se complaire à de vaines acrobaties, mais de chanter selon son cœur et, notant certaines innovations de prosodie, posait à nouveau la question d'une réforme de la métrique française.

Il se trouva que certaines revues discutaient à ce moment-là des problèmes du même ordre et que la discussion rencontra de l'écho jusque dans la presse quotidienne.

Un journal du matin, à court de copie, demanda aux jeunes poètes de définir leur poétique et sollicita leur opinion sur l'avenir de la poésie. La réponse de Gady fut remarquée : elle contenait des considérations fort sensées sur les éléments essentiels du vers syllabique, sur la nécessité d'assouplir la technique traditionnelle et de n'admettre d'autre règle que les lois éprouvées de l'euphonie. M. Émile Faguet, qui se repentait d'avoir raillé sans le connaître le Prince des Poètes et qui faisait amende honorable à Paul Fort, donna une preuve nouvelle de sa conversion aux idées neuves en proclamant que la doctrine de M. de Gady était celle entre toutes qu'il s'honorerait de suivre si Apollon, lui rendant sa jeunesse, l'appelait au nombre de ses disciples.

Ce concours imprévu favorisa la vente et encouragea Lefort à consentir quelques frais de publicité qui ne furent pas entièrement inutiles. Tiré d'abord à douze cents, *Le Chemin de Pourpre* atteignit sans trop de peine le quatrième mille : pour un livre de vers, c'est un succès considérable.

On en parla, principalement dans les brasseries de la rive gauche et même dans quelques salons « cotés » où Martial Delisle donnait le ton. Les journaux de Lausanne et de Genève furent bienveillants. Mais, dans la ville du poète, les librairies ne vendirent pas quarante exemplaires de son œuvre.C'est que Jean avait compté sur Claude pour « faire » les journaux fribourgeois. Vaillant promit, mais, trop occupé ailleurs, ne fit rien.

Tout cela, du reste, était assez indifférent à Gady. La réussite dépassait son attente. Il s'en réjouissait sans arrière-pensée et s'estimait heureux surtout de quelques amitiés venues à lui par son livre. Déjà, pourtant, il pensait à autre chose, déjà il portait en lui l'œuvre future.

Invité à faire une série de conférences, dans un petit théâtre d'avant-garde, sur les nouvelles disciplines de la poésie et bien que les promoteurs de l'entreprise lui fussent entièrement sympathiques, il refusa. Il ne voulait pas dévier de sa route. Pour la même raison, il ne se troubla point quand une revue patronnée par M. Prosper Maréchal publia contre lui, à l'indignation de Martial Delisle, un article où *Le Chemin de Pourpre* était rageusement piétiné et le lecteur adjuré de ne point souffrir que des métèques vinssent, comme au temps de Moréas, de Stuart-Merill et de Vielé-Griffin, «embourber d'impures alluvions le beau fleuve de la poésie française ». Il nota seulement la signature, pseudonyme très parisien d'un Français d'occasion, Psachia Lovitzki, dont les parents avaient vu le jour à Lemberg.

L'ambition de Gady, pour l'instant, était de publier, avant la fin de l'année, un second volume, en prose cette

fois, qui rassemblerait un certain nombre de nouvelles, toutes situées dans les lieux où il avait passé son enfance. Quelques-unes, parues déjà dans divers périodiques, pouvaient être reproduites presque sans changement ; d'autres, inédites, appelaient des retouches ; il restait enfin à en construire entièrement deux ou trois pour compléter le recueil, pour le rendre à la fois homogène et varié.

Voyant son ami s'absorber, plusieurs soirs de suite, dans cette nouvelle entreprise, Fernande, qui venait souvent se pencher sur son épaule, lui dit en l'embrassant :

— Tu ne fais plus de vers depuis que ton livre est fini. Pourquoi ?

Il réfléchit un instant avant de répondre :

— C'est vrai, je n'en fais plus et je n'ai pas envie d'en faire. Je n'en ai jamais écrit de passables que sur l'amour ou à propos de l'amour...

— Alors, tu ne m'aimes plus ? s'écria-t-elle avec un accent de soudaine terreur.

Il sourit, l'attira dans ses bras et, la regardant bien en face, répliqua paisiblement :

— Tu as tort de t'inquiéter, mon petit. C'est justement parce que je t'aime que j'ai cessé d'écrire en vers. L'amour vivant n'est pas poétique. L'amour devient une source de poésie quand il ne vit plus que dans le souvenir... Pour moi du moins, c'est comme ça. Je me sens poète quand je suis malheureux de n'aimer pas ou de n'aimer plus, quand je désire ou quand je regrette. Et grâce à toi je suis heureux. Cela vaut mieux que tout le reste...

Jean ne désirait vraiment rien, sinon de conserver son bonheur, de le ménager en avare et d'en jouir en sage. Protégé par une tendresse attentive, il puisait dans la confiance que lui montrait Fernande la force de croire en lui-même. Il travaillait dans la joie.

La jeune femme lui témoignait une sorte de vénération,

mais si simple, si franche, si visiblement fondée sur l'amour qu'il n'en pouvait éprouver la moindre vanité : ce sentiment le touchait, non comme un hommage qu'il ne recherchait pas, mais comme la marque ingénue d'un abandon sans limites. Quant à Fernande, pour la première fois peut-être de sa vie, elle connaissait, avec la joie de n'être plus seule, la douceur de se sentir en sûreté. Elle pouvait maintenant, sans crainte de se réveiller dans les larmes, accueillir tous les rêves. Tout la rendait heureuse. Les petits bonheurs, les humbles plaisirs qui la laissaient naguère indifférente, la remuaient jusqu'au fond de l'âme depuis que l'amour les vivifiait : telles ces mélodies banales que divinise l'ampleur de l'accompagnement.

Longtemps fermé à toutes les forces hostiles dont il devinait, autour de lui, l'invisible présence, son cœur s'était brusquement ouvert, dans un grand élan de tendresse, au maître qu'il avait choisi. Sensible et généreuse, l'amie du poète, libérée désormais des perpétuelles appréhensions qui avaient accablé sa longue solitude, se livrait avec violence à toutes les impressions qui la venaient frapper.

Jean ne se lassait pas d'admirer la vitalité de sa compagne, son énergie, le mécanisme robuste d'une passion qui se manifestait jusque dans les actions les plus insignifiantes et qui pourtant se doublait d'un âpre bon sens, d'une netteté d'esprit toujours attentive, à travers les désirs les plus chimériques, aux réalités immédiates.

Il comprenait de jour en jour plus complètement combien la « littérature » de Bérénice lui avait fait de mal et combien lui était salutaire la simplicité de Fernande.

Durant toute cette année, il ignora le sentiment du temps perdu dont il avait autrefois tant souffert.

De brèves vacances passées, vers la fin de juillet, en pleine forêt de Fontainebleau, ne laissèrent aux deux amants que d'aimables souvenirs, des images de sentiers

sylvestres ocellés de soleil et la sensation d'un repos bien gagné.

La seule chose dont Gady s'attristait parfois, c'était l'absence de ses amis. La défection de Claude, au moment où paraissait *le Chemin de Pourpre*, l'avait un peu peiné. Il fut beaucoup plus affecté d'apprendre, quelques semaines après, par une lettre de Bérard, que Claude tournait décidément au rond-de-cuir et que les excentricités de Lauper devenaient inquiétantes.

Bérard lui-même avait eu bien des déboires. L'année précédente, ses créanciers, déchaînés par le succès de son exposition, s'étaient rués sur lui. Bien qu'il se fût flatté un instant de les amadouer à bon compte, il avait dû leur abandonner le plus clair de son bénéfice. Afin de sauver le reste, il avait fallu soutenir une lutte féroce et sournoise, pour laquelle il n'était pas armé et dont le seul souvenir lui soulevait le cœur.

En septembre, il écrivait à Jean :

J'ai vécu de bricoles tout l'hiver. Vers Pâques, j'ai essayé d'exposer à Berne, espérant vendre un peu et rêvant, avec les gains que j'escomptais, d'aller te rejoindre à Paris. Les appuis sur lesquels je fondais mon calcul se sont effondrés et, malgré une assez bonne presse, les clients ne sont pas venus. J'en suis donc pour mes frais. Alors j'ai pris une résolution héroïque et, depuis le début de l'été, je reste à la montagne, nourri de pain sec et de lait, à travailler tout le jour et à dormir comme une brute, sur une paillasse de foin.

Gady connaissait cette existence, qu'il avait autrefois menée, par plaisir, et pour de brèves périodes. Il en décrivait certains aspects dans les nouvelles fribourgeoises qui, présentement, occupaient son esprit. A cause de cela, l'envie lui venait souvent de fuir l'agitation de Paris, pour aller « se purifier » là-haut dans la solitude et le silence.

Le billet d'Henri Bérard aviva son désir. Il s'imagina partant avec Fernande pour le Gros-Mont et retrouvant au chalet de la Féguelnaz le bon compagnon de naguère.

Quelle douceur, quel repos, quelle retraite pour l'amour et pour le labeur de son choix !

Septembre. Le matin, des brumes soyeuses traînent sur les vallées. Le soleil dore les sommets. C'est le temps où les troupeaux redescendent vers la plaine et où l'on n'entend plus, du haut des arêtes rocheuses, que de rares et lointaines sonnailles.

Dans le chalet dont le toit de bardeaux, d'un gris chatoyant, luit comme de l'argent vieux, il n'y a plus, avec Bérard, que quelques génisses, des chèvres et peut-être deux pâtres qui passeront là tout l'hiver. Le soleil, chaque jour plus oblique, laisse les ombres envahir la montagne. Une sérénité triste plane sur tout le paysage. Le gazon sec, tondu tout l'été par les bêtes, ressemble à un tapis râpé, d'incertaine couleur, taché d'ocre et de rouille.

Les journaux du pays disent que la fièvre aphteuse sévit toujours dans la contrée du Gros-Mont. Cela signifie que l'on a posté un gendarme à l'entrée du val pour empêcher les gens et les animaux de passer et de porter plus loin la maladie. Ceux de la Féguelnaz ne reçoivent plus ni gazettes, ni visiteurs. Le monde entier tient pour eux entre les deux murailles d'herbe et de roc qui les entourent.

Un coup de fusil, tiré dans la montagne par quelque braconnier, devient un événement. Et comme on est resté longtemps sans parler, parce qu'il n'y avait rien à dire, on discute, pendant une demi-heure, sur ce bruit que l'écho a fait rebondir, semble-t-il, tout autour de l'horizon, sur un cercle magique...

VII

Le Crédit franco-suisse n'accorde pas à ses employés plus de quinze jours de vacances par an. Gady avait eu son tour en juillet. Si désireux qu'il fût d'aller rejoindre Henri Bérard à la Féguelnaz, ses chefs lui en eussent certainement refusé les moyens. Comme il ne pouvait pas

s'exposer à perdre sa place, il dut renoncer à satisfaire son envie.

Ce lui fut une occasion de constater combien le sort de son ami, malgré toutes les misères dont se plaignait le peintre, était préférable à la servitude d'un salarié de la finance. Il eut même le courage de se dire : « Puisque Bérard est plus heureux que toi, fais comme lui. Accepte les risques de la liberté... Seulement, tu es bien trop lâche... » Mais il ne lui plaisait guère de s'injurier lui-même : il se persuada donc aisément que, s'il avait le droit d'aventurer son propre avenir, il ne pouvait pas mettre en péril celui de Fernande. Dès lors, le renoncement lui parut noble, d'autant plus qu'il devait songer à son œuvre et que, somme toute, il était mieux pour travailler dans son atelier de la rue Caulaincourt que dans un chalet du Gros-Mont. « Si Bérard vit comme cela, conclut-il, c'est parce qu'il ne peut pas faire autrement. Penser qu'il agit par plaisir et surtout l'envier, c'est encore du mauvais romantisme, un héritage de Bérénice ! Je ferais mieux de lui acheter une toile avec l'argent que Lefort me doit ».

De contentement, il alla embrasser Fernande, occupée, dans la pièce voisine, à garnir de fleurs un chapeau.

Quelque temps plus tard, il reçut de son cousin le diplomate un mot le priant de passer à la légation pour affaire urgente.

Il s'y rendit en sortant du bureau.

— En deux mots, lui dit l'attaché, j'ai une situation à t'offrir.

— A moi ?

— Oui. Tu connais, au moins de nom, mon ami Rochet, directeur du *Courrier du Léman* ? Son journal avait à Paris un correspondant, qui vient de mourir de vieillesse. C'était un Marseillais, radical à la façon de 48, bon bougre, mais grandiloquent, obstiné et un peu solennel. Rochet voudrait le remplacer par un homme jeune, connaissant bien ce pays et l'aimant, mais capable d'en par-

ler avec plus de mesure et d'impartialité que le défunt, lequel fatiguait les lecteurs par son insistance à leur imposer ses vues personnelles sur la politique intérieure de la France. J'ai pensé à toi...

— Mais, protesta Jean, la politique n'est pas du tout mon fait.

— Justement, reprit l'autre. C'est là ton meilleur titre. Rochet, qui est un lettré, désire que le *Courrier* suive de près le mouvement des idées. Il te demandera dix lettres par mois. La moitié sans doute pourra être consacrée aux arts, au théâtre, à la littérature, à toutes les fariboles qui te passeront par la tête. Quant à la politique, tu es tout de même assez intelligent pour indiquer l'orientation d'un ministère, commenter un vote de la Chambre, exposer un problème colonial ou une question de politique étrangère...

— Ma foi, je n'en suis pas sûr, objecta Jean.

— Allons donc ! Tu verras comme c'est facile ! Rochet, d'ailleurs, t'expliquera ce qu'il souhaite. Je l'ai prévenu en ta faveur, il connaît ton livre et tes chroniques, il est extrêmement bien disposé, mais il ne veut rien décider sans t'avoir vu. Tu vas donc faire un saut jusqu'à Lausanne. Tu partiras jeudi soir, tu verras vendredi ton futur directeur et tu pourras aller embrasser le capitaine. Ah! j'oubliais une chose, qui n'est pas négligeable : combien gagnes-tu au Crédit ?

— Quatre mille.

— Tu en auras cinq. Six au bout d'un an si tout va bien. Comprends surtout que je ne te conseillerais jamais d'entrer dans un journal pour y être « attaché » comme je le suis ici. Ce que je te propose, c'est plus de temps et de liberté pour tes travaux personnels, en attendant, — ce qui viendra, — qu'ils te procurent assez d'honneur et de profit pour te dispenser d'avoir une autre occupation.

Sur cette péroraison qu'il jugea un peu trop flatteuse, mais pourtant de bon goût, l'homme de la carrière laissa

retomber au bout d'un large ruban noir le monocle qu'il s'était incrusté dans l'arcade sourcilière gauche, tira d'un geste sec ses deux manchettes à la fois, rectifia en se levant le pli de son pantalon, déclina en grand seigneur les remerciements de son cousin et le reconduisit jusqu'à la porte.

Gady trouvait l'offre séduisante. Il courut néanmoins demander conseil à Fernande. Elle battit des mains, lui fit mille caresses et voulut sur le champ préparer sa valise.

Il eut quelque peine à lui démontrer qu'il ne pouvait partir que le surlendemain, estimant convenable de demander tout d'abord à ses chefs l'autorisation de s'absenter deux jours et devant passer encore à *Dionysos*, où il avait mille francs à toucher sur ses droits d'auteur.

Ainsi qu'on lui en avait presque intimé l'ordre, il se mit en route le jeudi soir.

Octobre touchait à sa fin. En rentrant chez elle, Fernande, qui avait accompagné Jean à la gare de Lyon, se sentait le cœur gros à l'idée de ne plus le voir pendant quatre longs jours de pluie et de bruine. Mais elle espérait tant de l'avenir qu'elle refoula ses larmes et se raidit de toutes ses forces contre le sentiment de solitude et d'abandon que la nuit maussade s'efforçait d'insinuer dans son âme.

De Lausanne, le poète expédia une dépêche aux siens pour les prévenir de sa visite, puis une autre à son amie pour lui annoncer que l'entrevue avec M. Rochet avait pleinement répondu à son attente. A une heure, il reprenait le train, emportant dans sa poche un contrat en bonne forme.

Il n'avait pas revu son pays depuis un an bientôt. A mesure qu'il se rapprochait de Fribourg, des aspects autrefois familiers surgissaient, tels des souvenirs de vies antérieures, devant ses yeux charmés. Ce fut d'abord le vignoble, que la vendange avait dépouillé de ses grappes ;

puis l'azur pâle du lac ; plus loin, à gauche, le château de Rue, émergeant de la brume sur son éperon de rocher ; enfin, à droite, Romont, couronnant de maisons anciennes l'hémisphère de sa colline et dominé par sa grosse tour, cylindre de pierres grises que termine en éteignoir un cône de tuiles brunes.

Il saluait au passage, comme de vieilles connaissances un peu délaissées, mais retrouvées avec un plaisir que double la surprise, ces images qu'il n'avait pas compté revoir avant longtemps encore. Stimulé peut-être par le contentement que lui causait la perspective d'une existence plus libre et d'un métier nouveau, il éprouvait une sorte de vertige heureux, se trouvait rajeuni, reposé, armé de forces invincibles pour avoir seulement respiré une fois de plus l'air natal. Bientôt il lui sembla qu'il n'avait jamais quitté ce pays, qu'il rentrait d'excursion et qu'il allait reprendre ce soir à la table de famille une place abandonnée pour quelques heures à peine.

De même qu'au réveil la vue des objets retrouvés dans la chambre à leur place coutumière dissipe en un instant les visions du rêve et reconstruit la réalité de la veille, ainsi tout ce qui venait s'encadrer en bondissant dans la fenêtre du wagon rattachait pour le voyageur les années anciennes à la minute présente. Le plus récent passé, le visage même d'hier s'en trouvaient abolis.

Après les premières effusions, Jean revit avec plaisir la maison familiale, le jardin de Bellevue, l'allée de marronniers, la terrasse de gravier fin, les buis taillés en cône. A quelques détails près, tout demeurait pareil.

Pourtant, à l'écurie, la jument baie avait perdu son compagnon : le capitaine, souffrant de rhumatismes depuis l'hiver dernier, ne montait plus et s'était séparé de son cheval de selle. Un chien était mort et son remplaçant ne le valait pas.

Sur les instances de Louis et de Marthe, on avait installé un téléphone dans le fumoir, et, dans toutes les

chambres, la lumière électrique. Naguère encore, M. François de Gady n'eût pas toléré chez lui ces inventions d'un âge qu'il haïssait. C'est à peine si, maintenant, il s'apercevait que, dans son salon, l'éclat trop vif d'un plafonnier de cristal offusquait les faces noircies des vieux portraits.

Il ne s'impatientait ni des bavardages de sa fille, appelant l'une après l'autre toutes ses amies à l'appareil, ni du langage barbare que son dernier-né rapportait du collège et des clubs de football. Il laissait faire, parlait de moins en moins, haussait parfois les épaules et ne semblait même plus éprouver le moindre plaisir à gourmander son entourage.

A de tels signes, Jean reconnut avec tristesse que son père avait vieilli. Il dormit néanmoins d'un bon sommeil.

Le lendemain, personne n'avait plus rien à lui dire. Les conversations du premier soir paraissaient avoir tout épuisé. Celles du matin suivant ne présentaient plus d'intérêt.

Marthe était fiancée. Elle attendait la venue prochaine de son futur, — un jeune instructeur de cavalerie, — pour annoncer « officiellement » ses accordailles et entreprendre, dans toute la parenté, les visites d'usage. Elle avait fait la veille de longues confidences à son aîné et Jean s'était réjoui de voir sa sœur heureuse. Mais, le second jour, à l'entendre répéter cent fois ses plans d'avenir et ses rêves de bonheur, il en arriva très vite à se demander comment l'idée d'aller s'enfermer à Thoune avec un « cavalier rude et sans lettres » pouvait déverser tant de joie au cœur d'une jeune fille.

Un entretien qu'il eut avec son père acheva de l'irriter.

— Je vous ai écrit ce printemps, lui dit-il, que *le Chemin de Pourpre* avait assez bien réussi...

— Oui, répliqua le capitaine. Tant mieux pour toi!

Espérant que l'argument aurait du poids, le poète reprit :

— Mon livre m'a même rapporté un peu d'argent...

— Ah ! soupira M. de Gady, si tout le monde était comme moi, il ne t'aurait pas enrichi.

— L'avez-vous lu, au moins ?

— J'ai essayé, mais j'avoue que je n'apprécie guère votre poésie moderne et que je suis trop vieux pour m'y mettre.

Jean perçut dans la voix de son père comme une nuance de regret, le désir aussi d'adoucir par le ton la rigueur des paroles. Il n'insista point et, pour en finir au plus vite, se mit en devoir d'expliquer au vieillard qu'il allait bientôt quitter la banque pour devenir correspondant parisien du *Courrier*.

Il dit avec calme et fermeté tout ce qu'il avait à dire sur ce sujet. L'auteur de ses jours l'écouta sans l'interrompre. Puis il laissa échapper comme un cri de détresse :

— Mais l'homme que tu vas remplacer était un affreux radical !

— C'est possible, observa Jean. Seulement, c'est de moi qu'il s'agit. On ne me demande pas d'adopter les opinions de mon prédécesseur et je n'en ai aucune envie. Vous devriez donc être enchanté...

Et il répéta fidèlement les propos que lui avait tenus M. Rochet, propos dont la netteté et la modération ne manqueraient pas, croyait-il, de rassurer le capitaine. Il fit valoir aussi les avantages financiers de sa situation future. M. de Gady ne les niait point, mais il hochait la tête en grommelant qu'il était dur de vivre jusqu'à son âge pour voir un être de son sang « pactiser avec les jacobins ».

Impatienté, le jeune homme, qui sentait la colère l'envahir, s'écria :

— Je regrette de n'avoir pas su vous convaincre. D'ailleurs il est trop tard pour revenir en arrière : le contrat est signé.

Il avait parlé d'une voix brève et haute, dont le son

l'effraya lui-même comme un écho hallucinant de la voix paternelle qui, entre les mêmes murs, deux années auparavant, l'avait fait chanceler sous la première grande douleur de sa vie. Peut-être venait-il, sans le vouloir, de rendre avec usure, par ces seuls mots, la souffrance reçue.

Comme il allait sortir, le capitaine le rappela :

— Il ne faut pas m'en vouloir. Je me fais quelquefois l'effet d'une poule qui aurait couvé des œufs de cane. Allons ! que Dieu te protège, mon enfant !

Jean revint embrasser son père et, sans rien dire, se retira.

Quelques paroles échangées avaient suffi pour réveiller en lui un monde de souvenirs. Il était troublé, incertain, vacillant. « Pourquoi » se demanda-t-il, « sommes-nous condamnés à blesser ceux qui nous sont chers ? Parce que l'un est vieux et l'autre jeune, nous nous comprenons d'autant moins que nous nous aimons mieux ». Avec une affectueuse mélancolie, que doublait le sentiment de n'y rien pouvoir, il songeait à cet homme, naguère si sûr de soi, si jaloux de son autorité, aujourd'hui inquiet comme lui et qui peut-être, au même instant, se posait les mêmes questions.

Pour échapper au malaise qui l'oppressait, le poète se dirigea vers la ville. Il avait hâte de voir des gens, d'entendre parler, d'apprendre des nouvelles.

L'oncle Philippe, qu'il rencontra, très voûté, glissant, malgré sa canne, sur le pavé gras de la rue des Épouses, l'entretint d'un parent éloigné, mort la semaine précédente, qui laissait une des plus grosses fortunes du pays. On devait, le lendemain, ouvrir son testament. Chacun pensait que, dans la mesure où la loi le permet, il avait, par orgueil de race autant que par prédilection, favorisé son fils aîné au détriment de ses deux filles. Mais elles n'étaient pas femmes à se laisser dépouiller sans protestation. Elles avaient des époux retors qui seraient fort heureux d'ennuyer leur beau-frère. Il y aurait sans doute

procès. En tout cas, c'étaient des luttes et des brouilles en réserves.

En quittant son oncle, Jean trouva sur sa route d'autres personnes de connaissance. Toutes lui parlèrent de l'événement. La curiosité publique se réjouissait de posséder un aliment nouveau, mais, par une hypocrisie que chacun essayait de faire prendre pour un souci de discrétion et de décence, on affectait des manières attristées; on abordait le sujet avec prudence, à mots couverts ; on attendait, pour dire toute sa pensée, d'avoir scruté celle de l'auditeur.

Cette conspiration de toute une ville autour d'un héritage amusa un instant le jeune homme. Mais, indifférent au fond même du débat, il en fut très vite fatigué.

Pour entendre d'autres propos, il alla chez Henri Bérard.

Rentré depuis peu de la montagne, le peintre, dans son atelier, tendait sur des châssis des toiles blanches. Il se montra heureux de cette visite inattendue. Cependant, il gardait un air préoccupé, une expression de lassitude, Gady le questionnant, il répondit tout d'abord de façon évasive.

Jean regardait, au mur, deux beaux paysages alpestres, encadrés d'or éteint, qui meublaient seuls la vaste surface.

— C'est tout ce qui te reste de cet été ? demanda-t-il.

— Non , fit l'autre en désignant du geste un amoncellement de tableaux sans cadre, tournés face au lambris. Mais tous ceux-ci me dégoûtent. Ces deux-là sont les seuls dont je puisse supporter la vue.

Tandis que son compagnon examinait les travaux mis au rancart et trouvait à plusieurs d'entre eux des qualités qui lui semblaient dignes d'un meilleur sort, Bérard justifia son verdict : à la Féguelnaz , vers la fin de la saison, il avait soudain découvert la vanité de tout son effort antérieur. Les choses lui étaient apparues sous un autre angle ou, plus exactement il avait compris que, pour les

exprimer selon sa propre loi, il devait orienter ses recherches dans une direction jusqu'alors insoupçonnée, oublier toutes les influences subies, tous les enseignements reçus, toutes les recettes apprises , reconstruire sur d'autres bases un édifice qui s'écroulait.

— Tu vois, disait-il, que ces deux paysages diffèrent des autres ? Tu le vois ? Eh bien ! ils devraient s'en éloigner bien davantage encore. Là, dans tous ces navets, je me suis appliqué à peindre l'atmosphère, à suggérer le relief, à reproduire dans leurs rapports exacts la couleur et la forme, telles que mes yeux les apercevaient. J'ai été un interprète soumis, sinon fidèle...

— C'est déjà beaucoup, interrompit le poète.

— Peut-être, quand on est né pour ça. Mais, pour moi, tout cela n'a plus aucun intérêt. Je ne me soucie plus de soumission à la nature. Je ne cherche plus qu'à établir, sur un thème fourni par elle, des harmonies de masses, de lignes et de tons. Je me fiche d'être un instrumentiste suivant docilement sa partition, je veux être chef d'orchestre et jouer *ma* musique...

— Parbleu ! nous le voulons tous !

— Oui, mais, en peinture, ce qui m'arrive signifie que je suis un décorateur, alors que j'avais cru être un réaliste. Comprends-tu ? Je n'ai pas entendu des voix, je n'ai pas eu de révélation : j'ai tout simplement compris, un beau jour,que je m'étais trompé, que je n'arrivais pas à faire ce que je voulais parce que je ne le voyais pas assez clairement. J'ai toujours pressenti le but; maintenant, je me casse le nez dessus. Et je constate en même temps qu'il m'a été dérobé, pendant de longues années, par des recherches accessoires, par de petits moyens, par des recettes d'école, ou des théories de copains qui vous désaxent en se fourvoyant. Voilà où j'en suis : j'ai appris un métier parfaitement inutile, j'ai perdu douze ans de ma vie à m'escrimer pour rien. Je me suis endetté pour faire des « études sérieuses » ; j'ai rôdé par le monde, gâché de

la toile et des couleurs ; j'ai eu des emballements, des toquades, j'ai cru à toutes sortes de choses. Résultat : zéro. Pour faire ce que je veux, ce que j'ai toujours voulu, il faut une autre technique. Je la cherche, je la trouverai peut-être, mais, tout de même, c'est dur, à trente ans, de reprendre l'A. B. C !

Gady s'efforça de réconforter son vieux camarade : il n'était pas le premier à subir pareille aventure ; les plus grands avaient passé par des crises semblables. Mieux valait se renouveler par l'épreuve que s'enfermer dans une formule, se figer dans un moule, se condamner à des réussites faciles. Découvrir le monde sous un aspect nouveau ou retrouver sa vision primitive, longtemps troublée par des lunettes défectueuses, ce n'était pas une catastrophe, que diable ! C'était une bonne fortune et il s'en fallait réjouir ! Mais on pouvait accueillir la foi nouvelle sans renier tout ce qu'elle n'a point inspiré : la beauté d'une cathédrale ne détruit pas celle de l'Acropole !

Bérard concéda que Jean n'avait peut-être pas tort et que, dans d'autres circonstances, lui-même ne se fût pas effrayé de ce drame intérieur.

— Ah ! dit-il avec un geste découragé, s'il n'y avait que ça !

Il y avait autre chose. Démuni d'argent, harcelé par ses créanciers, Henri Bérard ne savait à quel saint se vouer pour sortir d'une misère profonde. Cette exposition de l'an dernier, dont le succès indisposait encore certains confrères, ne lui avait permis que de payer ou d'amortir quelques dettes criardes. Depuis, il n'avait pas vendu pour cinq cents francs aux rares amateurs de la ville. A Berne, où il s'était joint, ce printemps, à un groupe de jeunes peintres, le bureau de l'entreprise n'avait pas enregistré pour lui la moindre proposition, pas même une demande de renseignements sur le prix de ses envois. Cet échec, accroissant sa détresse, l'obligeait à se réfugier à la montagne. Le travail accompli là-haut s'avérait au-

jourd'hui sans valeur et l'artiste refusait de montrer au public des œuvres qu'il jugeait manquées. Présentement, d'ailleurs, il ne pourrait trouver à Fribourg ni acheteurs pour sa peinture, ni amis secourables.

Longuement, il exhala sa rancœur.

— Des clients ? Même si je leur offrais des chefs-d'œuvre à la douzaine, ils ne viendraient pas. Les gens qui peuvent se payer un tableau, on les compte sur les doigts. Tu les connais, tu sais comment ils procèdent. Ils ne se demandent pas si une toile leur plaît, ils « protègent les arts », impartialement : « Je vous ai acheté un paysage l'année dernière ; cette année, il faut que je prenne quelque chose à un tel ».

— Mais il y a l'État...

— L'État ? Parbleu, c'est lui qui donne l'exemple ! Ses achats pour le musée font le tour de chacun de nous, en égalisant les chiffres d'aussi près que possible, mais, bien entendu, sans jamais tenir compte de la valeur d'une œuvre. On appelle ça une « répartition équitable » ! Les crédits sont si généreux que nous passons à la caisse environ tous les sept ans ! Naturellement, l'amateur bien renté qui lave des aquarelles pour occuper ses loisirs émarge au budget comme le professionnel...

— Tu as des amis, glissa Jean.

— J'en ai bien peu. Et les vrais ne peuvent rien faire pour moi : ils n'ont pas d'argent. Quant aux autres, ils se défilent. Certains m'ont réclamé ce que je leur devais. Je leur ai offert de la peinture : ils ont refusé. De bons bougres, qui m'avaient obligé très généreusement, déclarent qu'ils ne peuvent pas récidiver : l'un a des enfants à élever, l'autre s'est fait prendre dans un cautionnement. Ceux-là, je les plains et je leur garde mon estime. Mais ceux qui viennent, aujourd'hui, me reprocher des histoires vieilles de dix ans ? J'ai fait des dettes ! Oui, et après ? Quand je les ai faites, pouvais-je deviner que mon père ne me laisserait pas un sou, que mon métier me nourrirait

si mal ? On me demande compte de tout ce que j'ai bu et mangé depuis que j'existe ; on se scandalise quand on me voit rentrer du marché avec des fleurs, que j'achète pour les peindre. Un gros plein-de-soupe qui somnole toute la journée dans son bureau m'a dit : «De quoi vous plaignez-vous, monsieur Bérard ? Il y a encore des gens qui vous font crédit et vous avez un abonnement de tram. Moi, je vais à pied. »

Tout en parlant, Bérard s'était mis à nettoyer, machinalement, sa palette et ses brosses. Un pli vertical lui barrait le front. La fixité de son regard devenait inquiétante.

— Vois-tu, proféra-t-il en guise de conclusion, pour vivre dans une petite ville, il faudrait n'y avoir que des amis. Quand on n'y trouve qu'indifférence ou hostilité, c'est terrible ! Et on ne peut pas espérer mieux lorsqu'on n'a pas un métier comme celui de tout le monde. Regarde Cézanne, que les bourgeois d'Aix-en-Provence ont pris jusqu'à sa mort pour un fou, inoffensif, mais incurable ! Il a dû en souffrir. Et encore, il pouvait traiter leur bêtise par le mépris puisqu'il avait un peu d'argent, juste assez pour se nourrir...

Un instant, les deux hommes rêvèrent.

Gady, le premier, rompit le silence.

— Écoute, Henri, tu ne peux pas rester plus longtemps comme ça. Je repars demain soir ; sois à neuf heures à la gare, avec tes bagages : je t'emmène.

Sans s'arrêter aux objections de l'artiste, il lui expliqua son programme : il mettait à la disposition de son ami les mille francs du *Chemin de Pourpre* et un lit de camp dans l'atelier de la rue Caulaincourt. C'était plus qu'il n'en fallait pour permettre à Bérard de tenter fortune à Paris. Si tout marchait bien, tant mieux ; si le succès tardait à s'affirmer, tant mieux encore, car le peintre rentrerait au pays, dans quelques mois, riche d'expérience et de travaux, aguerri, retrempé, en possession peut-être de cette manière qu'il s'exténuait à chercher. Un séjour trop bref

serait parfaitement inutile : Jean le prolongerait en tenant les cordons de la bourse commune. On s'arrangerait pour durer.

Malgré son désir de se laisser convaincre, Bérard, par délicatesse, hésita longtemps. Quand il eut accepté en principe, il souleva des difficultés de détail, demanda quelques jours pour se retourner, prétexta des affaires à régler. Jean avait réponse à tout et fut inexorable. L'autre dut promettre qu'il serait prêt à l'heure dite.

— Maintenant, fit le poète, parlons d'autre chose. Je n'ai pas encore vu Claude, que devient-il ?

— Comment ? répliqua le peintre. Tu ne sais pas ? On ne t'a pas dit ?

La métamorphose imprévue qui s'annonçait dans son destin l'avait remis en verve. Il oubliait tous ses ennuis. Ce fut sur le ton le plus badin qu'il renseigna son ami.

Claude était à Marsens, à l'asile d'aliénés ! Pas fou, d'ailleurs, pas même neurasthénique. Non, s'il habitait la villa où le directeur de l'établissement reçoit des malades distingués, c'était pour y prendre soin de son excellent ami Cyprien Favre...

— Allons donc ! s'écria Jean. Ce bonhomme-là est bien trop bête pour devenir fou !

— Rassure-toi : il ne l'est pas. Mais il a besoin d'aller se mettre au vert, pour oublier les émotions que lui a causées la fuite de sa femme.

Afin de mieux savourer l'ébahissement de son camarade, Bérard s'arrêta court et, lentement, bourra sa pipe.

Gady le suppliant de ne point le faire languir, il s'exécuta de bonne grâce : trois semaines auparavant, Mme Favre s'était fait enlever par le ténor de ce théâtre forain où elle allait, jeune fille, entendre avec délices *Faust*, *Carmen*, *La Tosca* et *Les Mousquetaires au Couvent*.

Si Jean ignorait encore l'énorme scandale, c'était sans doute parce que le testament de M. de Pontherose passait depuis quelques jours au premier plan dans les préoc-

cupations du public, toujours avide de nouveautés. Il suffisait cependant de nommer l'un des acteurs de cette comédie pour entendre se ranimer le rire inextinguible dont l'infortune de Cyprien avait secoué toute la ville. Ah ! il fallait avoir vu ça : le gros homme courant annoncer son malheur dans toutes les auberges et montrant à chacun l'adieu bref laissé par Céline : « Vous êtes un imbécile. Votre Claude est un lâche. Je pars avec mon Rodolfo ! »

Et Vaillant, qui accompagnait partout son protecteur, le consolait, l'encourageait, lui tapait sur l'épaule, quémandait pour lui la compassion des groupes et, de temps en temps, murmurait à l'oreille d'un auditeur averti : « Elle m'avait demandé de filer avec elle : tu parles si je l'ai rembarrée ! Du reste, elle devenait fatigante. Elle a cherché à me brouiller avec Cyprien. Je ne l'ai pas laissé faire. C'est alors qu'elle s'est affolée au trémolo du Napolitain. Au fond, c'est une fameuse veine pour Favre et pour moi. Vive la paix ! »

Pour le moment, le cocu, à Marsens, se laissait docilement soigner. Claude, le plus souvent possible, allait passer auprès de lui — et à ses frais — quelques heures ou quelques jours. Dès que son chef serait en état de reprendre ses occupations, il irait habiter chez lui, rue de Lausanne. Il confiait à ses intimes un nouveau projet littéraire : il allait « remettre sur pied » *Madame Bovary* et les gens verraient de quel bois se chauffait Claude Vaillant !

De toute cette histoire, le poète ne connaissait pas même la passagère liaison des deux êtres qui avaient tenu tant de place dans sa vie. Il l'apprit, comme le reste, par le récit de Bérard et s'étonna d'en accueillir la nouvelle avec autant d'indifférence. Bérénice avait donné à Claude ce que, naguère, elle refusait à Jean : pauvre cadeau, en vérité, que les restes de Cyprien ! Cependant Gady eut un frisson de pitié pour la malheureuse, courant le

monde à la remorque de son ténor, avec, pour nid d'amour, une roulotte, dont la porte, peut-être, ne lui resterait pas longtemps ouverte. Ce qui le blessait plus qu'il n'osait le dire, c'était la déchéance de Vaillant, le compagnon, le frère aîné...

Il domina sa tristesse en songeant à Fernande. Dans deux jours, il auraitretrouvéla femme qu'il aimait. Dans deux jours, son meilleur ami, devenu son hôte, partagerait sa nouvelle existence.

VIII

Le souvenir de ses anciennes faiblesses faisait craindre à Jean d'y retomber le jour où, n'étant plus astreint à de longues heures de présence dans un bureau, il retrouverait sur sa route les périls de la liberté. Saurait-il les combattre et les vaincre ? Ne dépendant plus que de lui-même, serait-il assez fort pour s'imposer une discipline ?

Les choses se passèrent mieux qu'il ne s'y attendait. Quand il abandonna le contentieux du Crédit franco-suisse, une année de servitude l'avait accoutumé à travailler régulièrement. Il ne cédait plus à la tentation de rôder toute la nuit pour s'endormir au lever du soleil.

Fernande l'encourageait par son exemple à suivre le conseil de Flaubert : « Vivre en bourgeois, penser en artiste. » Sans avoir jamais appris à définir la beauté, elle la sentait si justement, si profondément, elle en possédait un instinct si vif que le jeune homme en demeurait souvent émerveillé. Et pourtant, elle accomplissait sans murmures, avec une scrupuleuse exactitude, sa tâche journalière, attentive à délimiter nettement la part des sacrifices consentis au gagne-pain inéluctable et celle des satisfactionss réservées à ses goûts personnels, soucieuse avant tout de se perfectionner à la fois dans son métier, rançon de son indépendance, et dans les exercices librement choisis de la vie intérieure. Devant elle, Jean eût

rougi d'invoquer, en excuse à des accès de paresse, « les droits sacrés de l'artiste ».

Ne devait-il pas aussi redresser par une muette leçon d'assiduité les énergies chancelantes du peintre? L'amitié l'obligeait envers Bérard comme l'amour envers Fernande.

Au surplus, l'ouvrage ne manquait pas. *Entre la montagne et le lac* devait paraître dans le courant de janvier. Gady dut accomplir un gros effort pour mettre au point, avant la date fixée par l'éditeur, les nouvelles et récits dont se composait le volume. Les lettres qu'il envoyait au *Courrier du Léman* lui coûtèrent, du moins pendant les premiers mois, plus de soins et de peines qu'il ne l'avait pensé. Il y ajoutait pourtant des collaborations régulières à diverses revues. Ses journées étaient aussi remplies que lorsqu'il les passait à la banque.

Le matin, après le petit déjeuner, tandis que la femme de ménage s'affairait à remettre en ordre l'atelier, les deux amis faisaient dans le vieux Montmartre une brève promenade. Ils aimaient à parcourir les venelles provinciales qui entourent la basilique : la rue Cortot, bordée de talus que dominent les murs de ses jardins, d'antiques murs noircis aux contreforts inclinés ; la place du Tertre, avec ses arbres chétifs, ses cabarets et son bureau de tabac lie de vin ; la rue Saint-Rustique, au bout de laquelle le Sacré-Cœur ressemble, certains jours, à une étincelante mosquée, surgissant, toute blanche, d'un sordide enchevêtrement de masures.

Le peintre, parfois, plantait son chevalet dans un coin désert et y restait toute la matinée. Gady rentrait. Dans la lumière froide de l'atelier, il installait près du feu sa table de chêne et travaillait. Bérard, quand la pluie, la neige ou le froid l'empêchaient de sortir, peignait des natures mortes. Chacun s'absorbant dans sa besogne, il leur arrivait de passer plusieurs heures sans prononcer une parole : l'aîné n'était pas de ceux qui ne peuvent empoigner une palette sans se mettre à chanter ; le

cadet, par pudeur sans doute, choisissait pour relire à haute voix ses phrases les moments où personne ne pouvait l'entendre.

A midi, les deux hommes se dirigeaient ensemble vers un des petits restaurants de la Butte. Ils y retrouvaient des camarades de Jean. Fernande, de temps à autre, venait en hâte les y rejoindre, toujours pressée de retournée à son travail, mais ne laissant jamais voir ennui, contrariété ou lassitude.

Henri Bérard se déclarait enchanté de refaire connaissance avec la grand'ville. Ancien élève des Beaux-Arts, il avouait s'être souvent ennuyé à Paris, alors qu'il y galvaudait sa jeunesse en accès alternés de nostalgie et de débauche. Présentement, il appréciait mieux toutes choses : douceur du ciel, charme des femmes, arôme des vins, ressources de la bonne chère et plaisirs de l'esprit. Il comprenait à la fois la leçon des musées et les recherches des artistes nouveaux dont on lui avait enjoint, rue Bonaparte, de redouter les dangereux sortilèges. A vrai dire, il n'avait jamais cru sur parole ces messieurs de l'Institut, mais, aujourd'hui, il réagissait d'une autre manière contre les poncifs de l'enseignement officiel. Il avait admiré en bloc tous les impressionistes ; il établissait entre eux, maintenant, une hiérarchie précise : Degas, par exemple, se plaçait bien plus haut que Renoir. Sans le satisfaire entièrement, des peintres comme Matisse ou Van Dongen, qu'il avait ignorés ou méconnus, l'attiraient chaque jour davantage. D'autres noms, plus récents encore, se gravaient dans sa mémoire. Néanmoins, ceux qui, depuis son retour dans la société de leurs œuvres, lui figuraient les deux soleils de l'art moderne, c'étaient, opposés en apparence, mais en réalité complémentaires, Ingres et Cézanne.

L'après-midi, quand il en avait le loisir, Jean accompagnait son ami chez les marchands et dans les salles d'exposition.

En janvier, Bérard envoya quatre toiles aux Indépendants. Gady l'ayant signalé à quelques confrères qui faisaient de la critique d'art, il fut loué par deux ou trois de ces petites feuilles qui s'appliquent à devancer les autres et ignoré des chroniqueurs notoires dont le jugement, pour les acheteurs, demeure sans appel. Il n'en avait cure. « Je suis venu ici pour apprendre, non pour gagner des sous », disait-il. Et il ne cherchait pas à vendre les tableaux qui étaient venus s'aligner peu à peu sur les murs de l'atelier, rendu par lui à sa destination première.

Un soir, Jean arriva en se frottant les mains au restaurant où ils s'étaient donné rendez-vous pour dîner.

— Mon vieux, lança-t-il joyeusement, je t'emmène demain chez Maugenac. Je lui ai porté deux de tes paysages, les deux derniers. Il les a trouvés très bien. On pourrait croire qu'il songe à te lancer en grand style. Il m'a demandé à en voir d'autres et il nous attend de pied ferme...

—Mais je n'ai rien à lui montrer ! grogna le peintre. Et puis, tout de même, tu aurais pu me prévenir. On ne prend pas les gens en traître...

— En traître ? Mais tu y es allé déjà, chez Maugenac : tu me l'as dit...

— Oui, j'y suis allé pour voir de la peinture...

— Et non pour en bazarder, n'est-ce pas ? Pourtant, ce type-là, qui n'est pas le premier venu, a déjà fait la fortune de plus d'un bonhomme et, si je t'envoie chez lui, tu peux y courir de confiance. D'ailleurs, c'est de toi que dépend l'affaire : tu feras ton prix. Il me semble pourtant que tu devrais être ravi...

— C'est bon, c'est bon ! fit Bérard.

Puis, la tête dans ses mains, les yeux au sol, il geignit :

— Bien sûr, tu m'entretiens ! Je me rends compte que ça ne peut pas durer. Je gêne tes amours, je t'encombre, je te prive...

Gady lui ferma la bouche :

— Ne dis donc pas de bêtises. Tu sais bien que, si je t'ai demandé de venir ici, c'est parce que ça me faisait plaisir, je ne souhaite qu'une chose, c'est que ça dure...

— C'est humiliant ! glissa le peintre.

— Tais-toi, reprit l'autre. Entre nous, il ne peut rien y avoir d'humiliant ! Ça ne veut pas dire que, si une occasion se présente de gagner quelque chose, tu doives la laisser passer !

Bérard n'insista pas.

Le lendemain, avec une figure résignée, il suivit Jean chez Maugenac. Mais il avait obstinément refusé de soumettre d'autres toiles aux remarques du marchand. Pour justifier sa décision, il affirma :

— Tu lui as donné les deux meilleures. Je ne veux pas lui faire voir celles qui sont loupées !

Rien ne put l'en faire démordre.

Rue de Seine, le poète-négociant se montra surpris de voir ses visiteurs arriver les mains vides.

— Vous m'envoyez un camion ? questionna-t-il, gouailleur.

Parlant au nom du peintre, Jean fournit des explications plausibles. Maugenac, cependant, semblait moins emballé que la veille. Il se proclamait « toqué de Van Gogh ».

— De ce moment, si je m'écoutais, je n'achèterais que des machins dans ce jus-là ! Regardez-moi ce châle de laine !

Après bien des détours, Gady le ramena aux deux paysages de Bérard. L'astucieux Gascon, pour faire plaisir à son « confrère en poésie », énonça un prix que l'auteur du *Chemin de Pourpre* déclara ridicule. Alors l'intéressé ouvrit la bouche pour dire, d'une voix morne, qu'il acceptait.

Puis il se remit à contempler le Van Gogh,— un très beau portrait de femme, traité en brun et bleu,— que ses yeux n'avaient pas quitté durant tout l'entretien,

depuis l'instant où Maugenac l'avait désigné d'un geste à son admiration.

Dans la rue, tandis que son compagnon le morigérait, il pressait doucement d'un doigt, dans la poche gauche de son gilet, la tranche rugueuse des louis d'or.

— Mon vieux, dit-il soudain, il faut que je te quitte : un rendez-vous. Ne m'attends pas ce soir.

Jean n'en demanda pas davantage, souhaita bonne chance à son ami et résolut de passer chez son éditeur.

Il n'eut pas sujet de s'en réjouir. *De la montagne au lac* aurait dû, normalement, se vendre beaucoup mieux que le recueil de vers de l'année précédente, mais il n'en était rien.

— C'est curieux, constatait Lefort entre deux bouffées de cigarettes. Ce bouquin-là est beaucoup plus « public » que l'autre et il ne marche pas. J'ai eu tort de tirer à deux mille... Tant pis ! nous nous rattraperons sur un autre, vous et moi !

Ce qui préoccupait davantage l'auteur, c'était l'accueil de la critique.

On lui avait remis un paquet d'articles, marqués au crayon rouge, qui l'affligèrent. De méprisables bénisseurs lui tressaient des couronnes : il les trouva plus disgracieuses que les lauriers de papier vert et or dont se pare, aux distributions de prix, le front des écoliers. Par contre, des écrivains qu'il estimait accueillaient son livre avec des réserves, de forme avenante, mais de sens fort précis. Certains n'avaient évidemment pas lu. D'autres découvraient des insuffisances que Jean connaissait bien, mais qu'il croyait avoir masquées. Un confrère, dont l'opinion avait beaucoup contribué au succès du *Chemin de Pourpre*, apercevait dans le nouvel ouvrage de M. de Gady des défauts inquiétants et ne cachait pas sa déception.

« Un jeune auteur aussi bien doué, affirmait-il en terminant, est assuré de sa revanche. Au jour prochain, où

il saura faire le départ entre le lyrisme ingénu de son cœur et le réalisme de sa raison, ce poète charmant deviendra un artiste complet. Alors, mais alors seulement, il mettra dans ses contes le mouvement qui leur manque, ce mouvement, toujours divers et pourtant continu, par quoi se révèle la Vie. Pour l'instant, il hésite. Ce qu'il nous montre aujourd'hui n'est qu'une préface un peu laborieuse, un de ces exercices d'assouplissement que les gymnastes exécutent chez eux, mais qu'ils se gardent bien de répéter en public. »

En relisant l'arrêt de ce juge, le condamné le trouva juste. La conclusion découlait logiquement de prémisses bien posées. C'était net, clair, irréfutable comme la démonstration d'un théorème.

Gady pensa : « Si ce bouquin était d'un autre, je n'en parlerais pas autrement. De tous leurs commentaires, celui-là est le plus exact. » Chacun des « attendu » infligés à son œuvre l'avait d'abord blessé ; ensuite, il leur trouva une pénétrante précision. Mais alors, le livre était manqué ? Sans doute, et qui donc s'en inquiéterait ? Le bonhomme était bien honnête d'avoir longuement motivé sa sentence. Les gens n'en exigeaient pas tant. Ceux qui ouvriraient le volume le rejetteraient bien vite avec ennui. Les autres continueraient à n'en pas soupçonner l'existence. Dans quelque temps, des exemplaires non coupés allaient apparaître chez les bouquinistes des quais, dans la boîte à cinq sous, leur couverture jaune encore fraîche tranchant par son éclat sur le vêtement fripé d'innombrables compagnons d'infortune. Et puis, le pilon, le papier retournant à l'usine d'où il est sorti ! L'effort rendu stérile, la pensée elle-même tuée ! Ah ! c'était bien la peine d'écrire ! Dire que, sans y être obligés, des milliers de gens font ce métier-là !

Jean n'eut pas le loisir de méditer longtemps sur la vanité de la littérature. A la Chambre, le gouvernement défendait depuis trois jours sa politique extérieure.

La veille, le bruit avait couru qu'il était en péril. A cette heure même, le président du conseil devait parler, il fallait courir au Palais-Bourbon, interroger les camarades qui avaient suivi tout le début, peut-être attendre le vote jusqu'à la fin de la soirée, griffonner en hâte son article.

Au moment de franchir la grille, le jeune homme faillit heurter, dans un flot de gens qui sortaient, son cousin le diplomate. Il le saisit par l'épaule :

— Eh bien ! que se passe-t-il ? C'est déjà fini ?

— Oui. Cent cinquante voix de majorité pour le ministère.

— Quelle veine ! Pas besoin d'y aller ! Raconte-moi ça.

— Ah ! tu veux que je te fasse ton papier ? Donc, voici... Et tout en entraînant son compagnon vers la place de la Concorde, le cousin, très flatté que l'on voulût bien faire appel à son génie politique, improvisa une petite conférence.

Quand elle fut terminée, Jean rebroussa chemin. Pensant que la séance serait longue, il avait convié Fernande à venir dîner avec lui dans un restaurant proche de Sainte-Clotilde. Il disposait encore de plus d'une heure pour écrire sa lettre en utilisant les propos de l'attaché, sans négliger ce qu'il pourrait trouver dans les journaux du soir.

La jeune femme arriva en retard. Ayant terminé sa besogne, le correspondant du *Courrier* se penchait devant un vermouth, sur les colonnes du *Temps*. Il regarda sa montre, puis leva les yeux sur son amie.

— Oui, je sais, dit Fernande. Ne me gronde pas. Je suis restée là-bas pour finir mon travail. Je ne voulais rien laisser derrière moi, parce que je quitte ma place...

Jean sursauta. Elle vint s'asseoir auprès de lui sur la banquette.

— Je vais t'expliquer, reprit-elle doucement. Je ne t'en ai jamais parlé, pour ne pas t'ennuyer. Mais, puisqu'il le faut...

— De grâce, dis vite...

— Nous avions, depuis deux mois, un nouveau chef de service, un Américain, arrivé tout droit de là-bas. Les autres ont toujours été gentils et convenables, mais celui-là, j'ai vu tout de suite que c'était un sauvage. Il savait à peine deux mots de français, déblatérait contre la France et prenait toutes les femmes pour des grues...

— Il a essayé...

— Dès le second jour, il m'a demandé, à brûle-pourpoint, si je voulais aller dîner avec lui à l'Olympia et puis « faire la nôce », dans un hôtel meublé, rue Godot-de-Mauroy. Je l'ai remis à sa place vertement. Alors, il m'a fait des excuses, beaucoup d'excuses. Après ça, je me disais : il a compris, et je n'y pensais plus. Il se montrait respectueux, il avait de petites attentions. Parfois, un compliment sur ma façon de travailler, ou sur un chapeau neuf. Très rarement, une vague allusion à ses sentiments pour moi. Il parlait d'estime, d'affection, de dévouement, qu'il était mon grand ami, qu'un jour peut-être je m'apercevrais de tout ce qu'il cachait dans son cœur...

— Il fallait m'avertir !

— A quoi bon ? Ça n'avait aucune importance : je faisais semblant de ne pas entendre ou bien je répondais par une blague. Une fois, pourtant, il m'a fait un petit boniment hypocrite, embarrassé, qui ressemblait presque à une demande en mariage. Pour qu'il cesse de me raser je lui ai dit : « Monsieur Jones, vous perdez votre temps. J'ai un ami que j'aime et ça me suffit. » Alors, il a changé de méthode. Tantôt il me plaisantait sur mes amours, tantôt il faisait mine de s'attendrir : c'était touchant, c'était presque trop beau pour être vrai. Moi, je pensais : il se civilise. De son côté, il me racontait ses fredaines, me chargeait de téléphoner à ses poules, des femmes du monde, qu'il disait. Et : je n'ai pas de secrets pour vous. Et : vous pouvez avoir confiance en moi. Aussi, quand il

mendiait des confidences, il m'est arrivé peut-être, bien que je sois méfiante, de lâcher un mot de trop.

Jean montrait des signes d'impatience. Fernande s'empressa d'ajouter :

— Oh ! rassure-toi : je n'ai rien dit qui puisse te compromettre.

— Il ne s'agit pas de ça, mais je voudrais bien savoir la fin...

— Eh bien ! la semaine dernière, un jour que j'avais fait pour ce Jones un travail long et difficile et qu'il m'en avait félicité, je lui ai demandé s'il ne pouvait pas m'obtenir une augmentation. Il m'a répondu : « Mais certainement, je vais en parler au directeur. » Cet après-midi même, j'ai répété la question. Sais-tu ce qu'il m'a dit ?

— Je m'en doute.

— Il m'a dit, à voix basse, parce qu'il y avait du monde dans le bureau, et d'un petit air tranquille : « Accordé. Mais je vous attends ce soir où vous savez. Quand une femme veut quelque chose, il faut qu'elle le mérite ou bien qu'elle le demande à son amant. »

— Ah ! le cochon ! grommela Jean, les poings serrés. Il aura de mes nouvelles...

— Non, répliqua Fernande. D'abord, il est plus fort que toi et les Américains ne se battent pas en duel. Ensuite, ça ferait un scandale, ça pourrait te causer des ennuis et ça m'empêcherait peut-être de trouver une autre place... Ce que les hommes peuvent être dégoûtants, tout de même, dis ? Mais je meurs de faim ! Si on dînait ?

Arrosé d'un Vouvray pétillant, le repas, diversion opportune, les inclina tous deux à considérer sans effroi leurs petites contrariétés.

— J'ai peut-être eu tort, confessait au dessert la jeune femme, de partir en claquant la porte. Je me suis affolée : je pouvais très bien tenir ce mufle à distance, ou bien demander à passer dans un autre service. Enfin, c'est fait...

— C'est ma faute, attestait Gady. Tu t'es sacrifiée pour moi.

— Penses-tu !

— Mais oui ! C'est très chic, ce que tu as fait là. Je le sens bien, sois-en sûre...Aussi je ne veux pas que tu aies de la peine. Tu resteras chez moi, avec moi. Nous chercherons ensemble, tranquillement, une autre situation pour la petite Fernande. Nous prendrons notre temps, nous ferons notre choix.

Dans l'autobus qui les ramenait, ils se serrèrent l'un contre l'autre, jusqu'à l'arrêt du cimetière Montmartre. En gravissant à petits pas la rue Caulaincourt, déserte sous la lune, ils étaient presque heureux.

Mais Fernande, à peine arrivée au logis, eut une crise de larmes. Son corps, lové parmi les coussins du divan, était secoué de sanglots ; son chagrin, sa fatigue, sa colère se répandaient en mots entrecoupés.

Toujours travailler, s'éreinter, se débattre contre la bestialité des hommes, c'était trop injuste à la fin ! On croit avoir un métier honnête, une sécurité, un avenir et il faut tout quitter parce qu'un mâle vous a trouvée à son goût sans se soucier du vôtre. On espérait arriver, à force d'adresse et de patience, à une position bien assise, à un de ces emplois respectables que les hommes obtiennent si aisément et les femmes avec tant de difficultés. Mais non, il faut s'en aller sans rien dire : les gens ne vous croiraient pas. A moins qu'ils ne pensent : c'est bien fait ! on n'a pas idée d'être aussi poire! Et demain, recommencer à courir après une place ; lire les petites annonces, écrire ici, se présenter là, se presser, attendre, revenir, subir des interrogatoires soupçonneux ; être rudoyée, ballottée ; échouer, de guerre lasse, n'importe où, pour s'arrêter, pour ne pas tomber d'épuisement, pour se sentir de nouveau fixée quelque part avec une tâche devant soi, pour retrouver le sentiment de l'ordre. Si au moins toutes les femmes subissaient cette misère, ce serait une

consolation ! Est-il juste que certaines seulement la connaissent ? Qu'ont-elles fait, les autres, pour être protégées ?

Jean écoutait, devinant à travers les paroles confuses la pensée qui était au fond de cette douleur. Il ne formula point celle qui pouvait seule lui servir d'antidote. Mais il prit Fernande dans ses bras et l'installa sur ses genoux. Le visage contre son épaule, elle pleurait toujours. Il la berça comme sa mère l'avait bercée. Par un murmure de câlineries, par des caresses légères sur sa joue et sur ses cheveux, il parvint à ressusciter, parmi les larmes, le sourire de la bouche et des yeux. Les bras noués au cou de son ami, elle se détendait, s'apaisait, retrouvait sa jeunesse, oubliait ses malheurs. Alourdie soudain de sommeil, sa tête se renversa. Prestement, il acheva de dévêtir le corps menu et l'emporta jusque dans son lit. La couverture bordée, il baisa Fernande au front. Elle s'endormait déjà.

Il rentra dans l'atelier.

Il entendait, par la porte entr'ouverte, le souffle régulier de la petite. En la réconfortant, il s'était rassuré lui-même. Pourtant, le loisir lui était rendu de songer à ses propres soucis. L'insuccès de son nouveau livre l'affectait moins que la justesse de certaines critiques. Il se reprochait de n'avoir pas vu en temps utile les erreurs qu'elles lui signalaient. Fallait-il être aveugle pour n'en point mesurer toute l'énormité ! Il n'avait aucun talent. Si *le Chemin de Pourpre* avait mieux réussi que son volume de nouvelles, c'était uniquement à cause de Martial Delisle. Le génie se trompe souvent, mais son prestige est tel que la foule accepte ses oracles. Sans la généreuse méprise d'un grand poète, Jean de Gady serait plus ignoré que le dernier des ratés végétant dans la plus lointaine des sous-préfectures.

Avant de regagner sa chambre, il ouvrit, pour dissiper la fumée de ses cigarettes, le vitrage de l'atelier.

La plaine Saint-Denis dispersait dans la nuit ses lumières. Des cheminées d'usine se profilaient sur une lueur rougeâtre. La lune avait disparu ; quelques étoiles vacillaient. Une rumeur indistincte bruissait tout autour de Montmartre.

La volonté, l'intelligence de l'homme, incertaines émanations à peine perceptibles, se dissolvaient dans le mystère nocturne. Il sentait se vider son cerveau. Pourquoi penser? A quoi servent les mots que nous tirons de nous ? Les seuls humains dont le sort mérite notre envie sont précisément ceux que les mots ne grisent pas, ceux que nul désir ne tourmente, ceux qui, sans effort et sans chercher mieux, vivent comme ont vécu leurs pères. Rester dans son pays, s'y marier, faire des enfants, poursuivre d'humbles travaux, n'est-ce point la sagesse ? Quel besoin d'affronter Paris et ses tumultes ? Et combien vaine cette envie de s'imposer à son suffrage !

L'air froid de la nuit secoua Jean d'un brusque frisson. Il referma le vitrage, alluma une nouvelle cigarette, revint s'asseoir devant sa table, sous la lampe. Autour de lui, il n'y avait plus que le silence...

Bientôt, à travers la cloison, des sons rythmés lui parvinrent : quelqu'un lisait à haute voix, ou répétait un discours.

— Ah ! oui, se dit-il, le voisin aussi est homme de lettres !

La voix s'enflait. On eût dit qu'elle psalmodiait du latin. Gady s'approcha de la muraille, à l'endroit où s'y creusait un placard, dont il ouvrit la porte. Cependant, il n'arrivait pas à percevoir les mots. Que lui importaient, d'ailleurs, les médiocres tirades d'un confrère inconnu ?

Il se remit à marcher, comme un ours en cage, puis s'arrêta devant sa bibliothèque. Fernande y avait rangé, à côté de *Salammbô*, le *Missel romain* de sa première communion. Machinalement, il ouvrit le petit livre, à la page marquée par un signet.

Ce qu'il y trouva, il ne devait jamais plus l'oublier : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dès le commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; et la lumière luit dans les ténèbres ,et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu ET QUI S'APPELAIT JEAN. Il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui était la lumière. Le Verbe était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi et les siens ne l'ont point reçu...* »

. . . .

Le lendemain, au réveil, la jeune femme bondit dans l'atelier.

Jean, épuisé de fatigue, mais rayonnant d'extase, était assis devant sa table. Des feuillets couverts d'encre figuraient autour de lui un grand éventail blanc.

— Embrasse-moi, dit-il. J'ai bien travaillé. Je n'ai plus peur de rien... *Et le Verbe s'est fait chair; il a habité parmi nous...*

Elle le regarda, effarée.

Il devina sa crainte et la prévint d'un sourire :

— Non, je ne suis pas fou... Tu le verras...

Déjà, elle voyait dans ses yeux qu'il avait retrouvé la joie. Sans chercher plus loin, elle en prenait spontanément sa part. Elle avait bien dormi, ses angoisses s'étaient dissipées. Le clair soleil du matin lui apportait, à elle aussi, des promesses d'amour et des présages de victoire.

IX

Le peintre ne revint que trois jours plus tard au logis

de la rue Caulaincourt. Depuis la veille, Jean commençait à s'inquiéter, car, si les fugues de Bérard étaient assez fréquentes, elles n'avaient jamais duré si longtemps. Ses explorations amoureuses, confinées aux environs de la Butte, ne l'empêchaient point d'ordinaire de rejoindre son compagnon à l'heure du déjeuner. Ou bien il envoyait un pneumatique. Mais, cette fois, son absence s'était prolongée quatre fois vingt-quatre heures et personne, dans les établissements que les deux amis honoraient de leur présence habituelle, ne pouvait dire ce qu'il était devenu.

Quand il reparut à l'atelier, le grand jour du vitrage éclaira crûment ses traits tirés, son teint jaune, ses yeux plus fixes que jamais, entourés d'un large cerne.

— Ah ! monsieur se décide à rentrer, plaisanta Gady. Hier, j'ai passé au Dépôt, voir si peut-être on t'y avait offert l'hospitalité. J'allais partir pour la Morgue...

Henri Bérard essaya de sourire.

— Tu sais bien, répondit-il,que j'avais un rendez-vous. Il a été un peu long, voilà.

— Alors, questionna Jean, c'est le grand amour ?

L'autre haussa les épaules, se laissa tomber sur une chaise et, lentement, articula :

— Je me dégoûte !

Il reprit, après un silence :

— Tu te rappelles cette grande Espagnole, mince et souple, que nous avons vu danser à la Feria ?

— Celle que Fernande avait baptisée la Panthère Noire ?

— Oui. Elle m'a beaucoup parlé, ce soir-là. Quand elle a su que j'étais peintre, elle m'a demandé de faire son portrait. Elle me regardait avec une insistance, tu te souviens ? Elle est restée assise, longtemps, à côté de moi. En sortant, ton amie me disait : « Oh ! elle a sûrement un béguin pour vous. » C'est moi qui l'avais, le béguin ! Seulement, je me retenais : une femme comme celle-là, ça

n'est pas dans mes moyens. L'autre jour, en quittant Maugenac, j'ai pensé à elle. L'argent me brûlait les doigts! J'ai couru à la Feria, j'ai trouvé le chasseur qui m'a donné son adresse, je suis allé chez elle. Toute la galette y est restée !

— Bah ! si la chose en valait la peine...

— Non. C'est une dinde, pas même une grue ! Je ne sais pas si elle est bête ou folle, mais j'aurais dû voir tout de suite que je me trompais : j'en étais quitte pour un dîner. Au lieu de ça, je me suis dis : attendons. Le soir, elle danse. Je l'ai suivie à sa boîte et là je l'ai de nouveau trouvée extraordinaire. Je l'ai attendue toute la soirée...

— Et ta patience n'a pas été récompensée ?

— Parlons d'une récompense ! Pour quelques minutes où les reflets de sa peau, le brillant de ses yeux, le bariolage de ses châles,les mouvements de son corps me paraissaient miraculeux, je l'ai supportée quatre jours et quatre nuits ! Elle ne m'a même pas demandé un cadeau : elle me racontait que j'étais son type. Tout mon argent, je l'ai claqué à essayer, par tous les moyens imaginables, de lui rendre une certaine expression de tendresse et de volupté qu'elle a parfois, en dansant, le temps d'un éclair. Je n'ai pas réussi. Dès qu'elle n'est plus *la danseuse*, elle devient effrayante de veulerie et de vulgarité. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'elle ne s'en doute jamais ! Elle est persuadée qu'elle m'a donné des témoignages d'amour incomparables et, quand je l'ai quittée, un peu brusquement, ce matin, elle n'y a rien compris...

— Elle s'est cramponnée ?

— Oui, en me disant : « Si tu as des ennuis, je vais téléphoner à mon vieux;il m'enverra autant de pèze qu'il nous en faut. »

Gady engagea le peintre à s'aller coucher. Mais Bérard n'en n'avait pas envie.En veine de confidences,il continua:

— Miché ou marlou, on dirait qu'il n'y a pas de milieu !

— Tout de même ! protesta Jean.

— Oh ! je sais bien : il y a, parfois, la chance... N'empêche que, pour des gens comme nous, la question femme est terriblement compliquée ! Notre métier développe les facultés génésiques, pour parler comme les morticoles. Nous n'y pouvons rien... Là-bas, chez nous, tu sais de quels agréments s'accompagne la liberté de l'amour...

— Il y a le mariage !

— Tu veux rire ? Est-ce qu'une femme épouse un bonhomme de mon espèce ? Regarde ce qui est arrivé à Lauper, avec sa petite cousine ! Il n'en est pas encore remis à cette heure, il en garde une fêlure qui ne disparaîtra peut-être jamais.

— Mais c'est de toi qu'il s'agit.

— De moi ? S'il s'en trouvait une assez aveugle pour vouloir de moi, nous serions frais, tous les deux, avec des mioches !

— Alors, sois chaste !

— J'ai essayé. En arrivant ici, je tombais en arrêt devant toutes les femmes. Mais il y en a tant qui vous font envie que l'une détruit l'effet de l'autre. Les tentations se neutralisent en se multipliant. Grâce à cette découverte, j'ai pu, quelque temps, me tenir tranquille. Pourtant, peu à peu, on établit des différences, la curiosité se limite à certains objets, l'imagination choisit ; on n'y tient plus. Et ce n'est pas seulement la bête qui vous pousse. Malgré les déceptions et les rancœurs, on reste incurablement sentimental. Moi, du moins !

Jean s'irritait de ces doléances. Il y coupa court en prétextant une course à faire.

Pendant les jours suivants, il n'eut guère l'occasion d'observer son ami.

Le mois de mars s'annonçait lumineux, le printemps naissait en verdures claires dans les vieux jardins de la Butte. Le peintre délaissait le Mont des Martyrs pour aller travailler au bord de l'eau. La Seine et ses miroite-

ments, le large ciel brouillé de gris et de bleu, les grands arbres des quais, l'architecture des ponts, le mouvement des remorqueurs et des péniches lui fournissaient des motifs innombrables.

Pourvue d'un emploi nouveau, qui valait bien l'ancien, Fernande avait retrouvé toute sa bonne humeur.

Quant à Jean, il corrigeait avec ardeur et patience un long poème écrit d'un seul trait durant cette nuit de fièvre où l'évangile de son saint patron était venu ranimer en lui la flamme intérieure,à l'instant même où elle allait s'éteindre. Rassuré sur sa vocation, il avait répondu à l'appel des sirènes. Il s'était replongé sans effroi dans l'océan de la pensée, comme si le voyant de Pathmos avait proféré pour lui seul son prodigieux oracle. Sous la dictée de l'apôtre, il avait exalté, en vers d'une majestueuse ampleur, *La Puissance du Verbe.*

Quand il s'aperçut qu'il ne pouvait plus, sans autres forces que les siennes, améliorer son œuvre, mais qu'il risquait au contraire de l'affaiblir en la remaniant, il s'en fut la montrer à Martial Delisle.

Ayant lu, des yeux d'abord, le maître se leva et se mit à marcher dans son cabinet ; il oubliait jusqu'à la présence de Jean. De sa voix mordante, il modula ce long cri passionné. Son émotion reconnaissait dans les strophes du poète une foi qui avait été celle de toute sa vie. A le voir, à l'entendre, Gady ne doutait plus qu'il aimât ces visions bibliques, ces images empruntées à tous les siècles de la légende et de l'histoire, toute cette richesse, toute cette ferveur désordonnée, que l'idée avait amassées pour les fondre dans un creuset d'or et que le rythme asservissait à des lois rigoureuses.

Le son des derniers vers parut trembler entre les lèvres de Martial Delisle. Il se recueillit encore quelques secondes. Sa longue moustache eut un frémissement, ses yeux embrumés clignotèrent. Il vint à Jean et l'embrassa.

— C'est très beau, mon ami, dit-il simplement. Vous

avez exprimé là ce que nous sentons tous, ce que nous devrions sentir du moins, nous qui faisons profession de servir le Verbe. D'une matière qui pouvait prêter à des artifices de rhéteur, vous avez extrait la seule poésie. La magnificence de la forme s'égale à la grandeur du thème. Vous m'avez profondément ému. Je serais très fier d'avoir écrit cela...

L'opinion d'un tel maître avait pour Gady plus de valeur que l'approbation de toute la critique et le suffrage de la foule. L'échec ou le succès perdaient toute importance.

La Puissance du Verbe parut en avril dans la *Revue de Paris*. De bons juges ne craignirent pas d'en parler comme d'un événement littéraire. L'un d'eux, le seul à qui ses confrères reconnussent la très rare vertu de ne point avilir à leur exemple le terme de chef-d'œuvre, l'appliqua au poème de M. de Gady. Un éditeur d'art annonça qu'il allait publier sur Chine et sur Hollande, pour les bibliophiles, un tirage restreint de cette « admirable chose » ; la plaquette devait reproduire l'exacte figure du manuscrit et s'orner de bois gravés par Viber. Le snobisme s'en mêla et l'auteur connut, pendant une quinzaine, ce que la société moderne appelle communément la gloire.

L'amour et l'amitié le détournèrent promptement des salons où se décrète, entre deux tasses de thé, la gloire de certains écrivains, autant que des brasseries où se révèlent, dans la fumée des pipes et le bruit des soucoupes, les dieux éphémères des écoles nouvelles. La jalouse tendresse qu'il vouait à Fernande, la sollicitude inquiète dont il enveloppait les indécisions de Bérard lui laissaient peu de temps pour se pousser dans le monde ou pour fréquenter la bohème des cafés littéraires. Un journaliste ne saurait se dispenser de serrer beaucoup de mains molles, ni de donner du « cher ami » à d'innombrables imbéciles et à des centaines de fripons. Seule, cette obligation professionnelle décidait Jean à sortir, quand il le fallait à

tout prix, des groupes très restreints, — encore que dispersés dans les milieux sociaux les plus divers, — où il avait plaisir à rencontrer des hommes et des femmes selon son cœur.

André Lefort l'accusait parfois de ne pas « soigner sa publicité ». Plutôt que de s'avouer indifférent aux intérêts de son éditeur, Gady se proclamait volontiers paresseux ou maladroit. S'il ne lui déplaisait point d'entendre retentir par le monde l'écho de ses paroles, il ne prenait pas garde à la force du son, mais uniquement à sa qualité. Quand il venait de livrer au public un conte ou un poème, il ne s'attardait guère à interroger l'opinion, encore moins à la solliciter. Dans l'attente du lendemain, il se sentait délivré et béant tout ensemble, comme une femme qui, au jour des relevailles, délaisserait son petit pour songer avidement à de nouvelles caresses. Écrire était pour lui une volupté aiguë et douloureuse. Son labeur lui faisait éprouver à la fois les énervements du désir, les joies de la conquête, le spasme de l'étreinte et les douleurs de l'enfantement.

— Sens-tu cela en travaillant ? demanda-t-il un jour à Henri Bérard qui, rentré d'une longue séance de plein-air, avait jeté dans un coin sa boîte, son chevalet, sa toile, et demeurait depuis un long moment prostré sur le divan de l'atelier.

Le peintre réfléchit avant de répondre.

— Oui, dit-il, assez souvent, mais l'idée ne me serait pas venue de comparer le mécanisme de la peinture à celui de l'amour. Il y a de ça pourtant...

— Ça n'a pas l'air d'aller très fort chez toi, aujourd'hui, remarqua Jean.

— Non, ça ne va pas du tout. Les ficelles ne marchent pas.

— Je le vois bien. Quand tu me laisses parler sans rien dire, comme tout à l'heure, c'est mauvais signe...

— Faut pas te froisser, mon vieux : je suis éreinté. Je

n'ai jamais si mal travaillé. Depuis quelque temps, je piétine sur place, je ne sais plus ce que je fais. On voit trop de tableaux, ici! Alors c'est comme pour les femmes: on est tiraillé de tous les côtés; on subit, l'une après l'autre, toutes les influences. Et quand il s'agit de faire son choix, c'est beaucoup plus compliqué qu'au Moulin de la Galette !

— Ainsi, la technique nouvelle que tu cherchais, tu ne la trouves pas ?

— Moins que jamais. Les premiers jours, en courant les expositions, je me disais : ça va être très facile. J'apprenais des tas de choses, rien qu'à regarder le travail des autres. Les vieux, les modernes, les ultra-fauves, tous me donnaient des avis utiles. Et tout se classait dans ma tête : je voyais parfaitement ce qu'il fallait prendre chez l'un, ce qui chez l'autre ne me convenait pas. Mais, quand j'ai passé à l'application, plus rien ! Ou je n'ai plus de sens critique, ou il est tellement hypertrophié qu'il me paralyse ! Sauf quelques réussites de hasard, — je pourrais les compter sur les doigts, — je patauge !

Jean regarda les peintures accrochées à la muraille : des paysages, des natures mortes, un portrait de Fernande, dont l'arrangement et la facture rappelaient un peu le Van Gogh admiré chez Maugenac. Rien de tout cela n'était médiocre : Bérard exagérait.

Poussant plus loin son inspection, Gady alla prendre une dizaine de toiles entassées derrière le divan ; il en dénicha d'autres, que le peintre avait reléguées dans un coin de la cuisine. Le lot était fort inégal. A certaines ébauches, délaissées pour des raisons inconnues après la première séance, il manquait, semblait-il, un rien pour qu'elles devinssent des œuvres. D'autres ouvrages, trop poussés, trahissaient la fatigue. Ailleurs, c'étaient tantôt des maladresses, tantôt de trop faciles habiletés. Un portrait, que l'artiste avait fait de lui-même pour remplir les grises matinées de l'hiver, s'avérait gâché par des hési-

tations, des repentirs et des empâtements de couleurs sales.

L'examen terminé, Jean résuma ses impressions :

— Puisque tu aimes le langage des médecins, voici mon diagnostic : la jugeote est saine; ni atrophie, ni hypertrophie. Tu as fort bien rangé tes travaux par ordre de mérite. Seulement, tu es trop sévère : dans le stock sacrifié, il y a encore quelques bonnes choses à sortir. Quant à l'énervement, à l'incertitude, ça finira bien par se tasser, je te l'ai souvent dit.

Les jours suivants, Bérard n'allait pas mieux. De plus en plus découragé et mécontent, il se plaignait sans cesse de lui-même et des autres. « Si tu n'étais pas là, disait-il à l'Esthète, je n'hésiterais pas à filer. » Paris, maintenant, l'écœurait : on n'y pouvait pas vivre sans argent et il n'arriverait jamais à en gagner assez pour être libre. Ses confrères les peintres le dégoûtaient. Un tas de farceurs, du moins ceux qu'il voyait ! Ou bien ces fumistes faisaient de l'art comme ils auraient fait une carrière administrative, réduisant tout en concours, mentions, médailles, piston, prix de Rome, cimaise au Salon, commandes de l'État, tableaux reçus au Luxembourg, ruban rouge, Institut. Ou bien ils se signalaient à l'attention par d'énormes farces froidement méditées et, quand ils avaient assez longtemps fait hurler les bourgeois, trouvaient parmi eux des acheteurs empressés. Les marchands et le public étaient bien ceux que méritaient des artistes de ce calibre : tel qui, au temps où Cézanne peinait dans sa Provence, n'eût pas donné cinq louis de son plus émouvant paysage, couvrait aujourd'hui d'or les surfaces kilométriques enduites de peinture par un pompier notoire ou les blagues des hurluberlus, imposés à coups de réclame à l'admiration de ceux qui se croient malins !

Le 17 mars, Fernande et Jean, pour fêter le premier anniversaire de leur bonheur, avaient voulu, seule à seul, s'évader de Paris. Pendant trois jours, à Rolleboise, aux

confins de l'Ile-de-France et de la Normandie, ils avaient vagabondé au bord de l'eau et, du haut de terrasses naturelles ménagées au flanc des collines, regardé s'infléchir vers Rouen, d'un mouvement paisible et doux, la vallée de la Seine. Ils revinrent chargés l'un et l'autre de tendres souvenances, rompus d'une bonne fatigue et rassurés de sentir que l'amour était toujours entre eux comme un grand fleuve entre ses rives.

La vue de Bérard les attrista. Il s'efforçait de leur faire bon accueil et de paraître gai. Ses sourires tendus ne les trompèrent point. Gady l'ayant pris à part, il confessa qu'il était malheureux, qu'il voulait s'en aller, retourner à la montagne et à la solitude. Comme son compagnon insistait pour qu'il patientât quelques jours, il s'y résigna.

Mais Jean ne tarda pas à reconnaître que la fuite s'imposait. En reconnaissance de l'hospitalité reçue, le peintre tenait à lui laisser tout ce qu'il avait peint depuis son arrivée rue Caulaincourt. Il y eut entre eux un long débat de générosité. Pour en finir, l'Esthète accepta de garder le portrait de Fernande, ainsi qu'une toile, curieusement aérée et vibrante, qui représentait la basilique.

— Et maintenant, annonça-t-il, il ne faut pas que tu rentres là-bas sans argent. Je vais faire venir ici Maugenac, mais c'est moi qui vendrait. Pendant ce temps, tu me feras le plaisir d'aller te promener.

Le lendemain, il avait, pour douze cents francs, vendu quatre toiles. Bérard, à la vue des billets, fut tenté de rester à Paris. Mais sa valise était bouclée et Jean feignit de ne pas admettre qu'il pût revenir sur une décision prise. Le soir même, Fernande et Gady l'accompagnèrent à la gare de Lyon. Il était navré de s'en aller ; on lui fit promettre de revenir. Quand le train s'ébranla, tous trois avaient la gorge un peu serrée.

Au retour, dans le métro, la jeune femme, bien qu'elle eût marqué parfois un peu d'agacement à sentir un tiers entre elle et son ami, regretta le départ de l'hypocondre.

— C'est tout de même un bon type et qui t'aime bien. Dommage qu'il ne se plaise pas avec nous !

— Vois-tu, répliqua le poète, les gens de chez moi, écrivains et artistes, qui viennent ici tenter la chance, sont presque tous comme ça. Ils ne supportent pas l'épreuve de Paris. C'est encore une veine lorsqu'ils s'en aperçoivent assez tôt, comme Henri, et qu'ils peuvent filer ! Pourtant, là-bas, c'est terriblement difficile aussi ! Je me demande quels sont les plus à plaindre, de ceux qui s'enlisent dans leur petite ville et n'arrivent jamais à rien, parce qu'ils ne peuvent pas se mesurer aux autres, ou de ceux que Paris absorbe dans sa fournaise et triture dans ses poubelles avec tous les déchets du monde !

Il négligea d'ajouter qu'il ne serait, lui, ni des uns, ni des autres. Mais Fernande lisait sur son visage une tranquille certitude.

RENÉ DE WECK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Gabriel Hanotaux : *Histoire de la nation française, tome XIII, Histoire des Lettres, Deuxième volume (De Ronsard à nos jours)*, par Fortunat Strowski, Plon-Nourrit. — *Les Satires françaises du XVI*e *siècle* recueillies et publiées avec une préface, des notices et un glossaire, par Fernand Fleuret et Louis Perceau, 2 vol., Garnier frères. — *Les Satires françaises du XVII*e *siècle*, recueillies et publiées avec une préface, des notices et un glosaire par Fernand Fleuret et Louis Perceau, 2 vol., Garnier frères. — Mémento.

M. Fortunat Strowski a accepté la lourde tâche d'écrire, pour l'*Histoire de la Nation française* dirigée par M. Gabriel Hanotaux, l'**Histoire des Lettres de Ronsard à nos jours.** Six cents pages in-quarto lui étaient attribuées pour commenter quatre siècles de productions intellectuelles de tous genres, nécessitant une universelle compétence. Il semble qu'il ait éprouvé une certaine gêne à concentrer tant de matière dans un cadre si étroit. Il s'est cependant efforcé d'introduire, dans ce cadre exigu, les faits en abondance. Il a même esquissé, avant d'envisager leur œuvre, la biographie des personnages marquants et celle même des écrivains de second ordre dont les travaux laissèrent, dans notre littérature, une trace sensible.

Les divisions de son livre sont excellentes. Les chapitres sont bien équilibrés. La clarté règne partout dans ses pages et son style léger, imagé, souriant, rend accessibles au lecteur les questions les plus abstruses. Peut-être pourrait-on lui reprocher de n'avoir pas toujours tenu compte des recherches de l'érudition moderne et de s'inspirer quelquefois plus volontiers de traditions acquises que de vérités mises au jour par les enquêtes des spécialistes.

Son effort principal porte sur les classiques du XVIIe siècle auxquels il accorde une place d'honneur et qu'il examine avec un soin minutieux dans leur vie, leur œuvre et leur influence. Par suite, M. Strowski a été contraint d'abréger la part des autres

siècles qui, sans doute, lui parurent avoir une importance moins décisive sur la formation de l'esprit français. Nous comprenons d'ailleurs fort bien son enthousiasme Nous avons lu, en cette *Histoire des Lettres*, une fort pénétrante étude sur Pascal où M. Strowski résume vingt années de méditations sur la vibrante pensée du fougueux mathématicien.

Mais quel dommage, par contre, que M. Strowski ne se soit pas complu davantage dans ce XVIe siècle fourmillant d'idées et de talents, si vivant et si mouvementé, et qu'il nous ait traduit, avec trop de ménagements peut-être, la fougue des milieux de la Renaissance ! Les Collèges, centres intellectuels où se produisaient tant de manifestatious émouvantes, où naquit la nouvelle physionomie de notre théâtre, où l'étude de l'antiquité fournit tant d'aliments imprévus à la culture des esprits, ne semblent pas beaucoup retenir son attention. Sans doute s'intéresse-t-il à la figure du professeur Dorat, mais lui attribue-t-il sa grandeur réelle ? Dorat ne manifesta, cela est certain, et M. Strowski le précise, que de médiocres talents dans le domaine de la poésie française. Il fut, du moins, un excellent écrivain néo-latin. Son mérite, M. Pierre de Nolhac le prouvait récemment d'une manière incontestable, consista surtout à être un grand animateur.

M. Strowski signale seulement au passage Jacques Grévin dont il reparle brièvement dans son étude sur Corneille. Ce personnage trop obscur, dont M. Jacques Pinvert écrivit la biographie et publia l'œuvre, ne fut-il pas, aussi bien que Jodelle, et peut-être plus sûrement que lui, le véritable fondateur de notre théâtre moderne ? Ne méritait-t-il pas qu'on lui accordât une particulière sollicitude ?

Avec juste raison, M. Strowski a, deci delà, situé, dans son *Histoire*, les écrivains huguenots du XVIe siècle, trop souvent oubliés. (Ceux du XVIIe siècle ne figurent, hélas ! dans aucune littérature.) Il a aussi consacré de longues et belles pages à Montaigne ; mais nous aimerions voir l'*Apologie de Raimond Sebond*, où éclate surtout le scepticisme du philosophe, commentée au même titre que les autres parties des *Essais*. Ainsi aurions-nous la physionomie complète d'un homme qui chérissait également toutes ses idées.

M. Strowski, admirateur passionné des classiques, a peut-être parfois jugé avec sévérité les écrivains secondaires du XVIIe siè-

cle, si pittoresques, si vivants et dont quelques-uns, Scarron et Cyrano en particulier, exercèrent une influence profonde, l'un dans le domaine de l'expression, l'autre dans le domaine de la pensée.

M. Strowski a considéré avec beaucoup d'éclectisme les temps actuels. On l'accusera injustement à notre avis d'avoir donné une sorte d'immortalité à quelques écrivains jouissant d'une vogue précaire. Hélas ! le choix était malaisé dans le chaos intellectuel où nous nous débattons. Comment, dans la déflagration des publicités quotidiennes, désigner des gloires authentiques et durables ? Des romanciers populaires occupent, à l'Académie, les sièges de Bossuet et de La Bruyère. Doit-on les exiler d'une littérature? M. Strowski a opéré avec sagesse sa sélection. S'il n'a pu réserver à l'histoire et à l'histoire littéraire, non plus qu'à la science éloquente d'un Fabre, un sort particulier, il faut en rendre responsables des éditeurs soucieux de concentrer en un minimum de texte un maximum de matière.

D'ailleurs, une littérature n'a point pour but absolu d'analyser *toutes* les productions de l'esprit. Elle donne un dessin général de ces productions. Elle ne peut, pour certaines d'entre elles, plus particularistes, que renvoyer aux études spéciales plus approfondies.

Ainsi M. Strowski nous conseille-t-il par exemple, pour acquérir une connaissance des poètes satiriques, de nous renseigner auprès de MM. Fernand Fleuret et Louis Perceau. MM. Fernand Fleuret et Louis Perceau ont, en effet, récemment, généralisé, dans un travail d'ensemble : **Les Satires françaises au XVIe siècle. Les Satires françaises au XVIIe siècle**, composé de quatre volumes, les études qu'ils avaient ébauchées dans leurs publications précédentes sur Sigogne, Motin, Berthelot, D'Esternod.

Cette vaste anthologie a nécessité une revision complète de la poésie parue au cours de deux siècles. Elle nous présente des textes choisis avec soin parmi les plus caractéristiques, des notices nourries de faits et des bibliographies au courant des récentes découvertes. Nous ne saurions trop louer un tel effort dont l'utilité était incontestable. Les auteurs se sont bien gardés, et nous les en approuvons, d'écarter de leur œuvre les pièces offrant trop de verdeur de termes. Ainsi sont-ils parvenus à réunir,

dans un harmonieux bouquet, toutes les formes de la satire, nous permettant d'en savourer la forme aiguë et violente comme la forme adoucie et presque maniérée.

Dans deux préfaces écrites dans un style d'une rare qualité, M. Fernand Fleuret fait un substantiel historique de la satire. Il la montre partout vivante et agissante dès l'origine de notre littérature, mais voilée au milieu du poème épique, de la pièce théâtrale, du fabliau et autres ouvrages enfantés par l'esprit frondeur de l'ancienne France. Elle ne prit sa figure réelle et définitive que vers le premier tiers du XVIe siècle. Du Bellay en emprunta la formule aux Italiens. Il ne la cultiva qu'à regret, dirigeant plus volontiers contre les mœurs sa véhémence. Plusieurs écrivains, après lui, contribuèrent à propager le genre satirique en traduisant Perse et Juvénal. Jacques Le Peletier du Mans, imitant Horace, devait le premier fournir le véritable modèle de la satire; mais le créateur de celle-ci et son propagateur le plus certain fut Ronsard.

Le Livret de Folastries contient une première image de la satire telle que la pratiqueront les disciples de Ronsard et ses imitateurs et telle que l'enregistreront les recueils collectifs de tendance satirique. Ronsard ne se contenta pas de cette création à base de gauloiserie et de lascivité, il utilisa ses dons de persiflage dans le domaine politique. Beaucoup de ses œuvres de cette nature ont été perdues ou détruites.

M. Fernand Fleuret examine ensuite les apports, à cette époque initiale, d'Agrippa d'Aubigné et de Vauquelin de La Fresnaye, derniers satiriques du XVIe siècle, l'un qui exagéra la violence et l'autre qui la noya dans les langueurs de son style. Après ceux-ci, et Peletier du Mans, Th. de Bèze, Du Belley, J. Grevin, Du Verdier, Desportes, Henri Estienne, Amadis Jamyn, Claude de Trellon, Passerat, Sc. de Sainte-Marthe, Nicolas Rapin, etc..., qui formèrent une grosse cohorte de rieurs et de brocardeurs, la satire païenne et politique tour à tour prend forme de satire de mœurs. Le maître des poètes de transition semble rester encore Ronsard; mais une influence italienne s'exerce, qui transforme l'esprit du genre. Les Sigogne, les Motin, les Berthelot, encore imprégnés de l'inspiration primitive, inclineront vers le burlesque. D'autres, plus tard, et surtout Théophile et son groupe, accueilleront le libertinage. Régnier, plus pondéré, re-

viendra à la tradition d'Horace et, magnifique technicien du vers, ne manifestera ni pittoresque excessif, ni violences superflues. Régnier mort, la satire de mœurs refleurira sous maintes plumes. Les Auvray, les Courval-Sonnet, les Angot de l'Esperonnière, les D'Esternod, les Garaby de la Luzerne, les Dulorens lui communiqueront peu de lustre. Furetière et Scarron lui rendront quelque allure virulente et Saint-Amant quelque couleur. Boileau l'imprégnera de raison, en purifiera la forme et le fond, l'orientera plutôt vers la critique littéraire et personnelle que vers la censure des mœurs.

M. Fernand Fleuret compte encore, parmi les contemporains de Boileau, vingt autres satiriques, les Cotin, les Marigny, les Petit, les Cantenac, et Pradon, Senécé, Gacon, Sanlecque, Chevreau, Bonnecorse, Perrault, etc... Furent-ils tous réellement des satiriques ? Il semble que plusieurs ne furent inclinés à adopter le genre satirique que par les circonstances, des disputes littéraires, de violents ressentiments. Ils révélèrent ainsi des qualités dont ils usaient rarement. Par contre d'autres, comme le chevalier de Lignières, étaient réellement animés d'un esprit satirique. Par malheur, leurs œuvres n'ont pas survécu. La satire avait d'ailleurs une tendance à s'abréger en vives épigrammes. C'est sous cette forme diminuée qu'elle retrouvera, plus tard, une fugace existence au service de la médisance.

Mémento. — M. E. Seillière qui récemment encore, dans son travail sur La Calprenède, attribuait à Mlle de Scudéry une sensiblerie déplorable et voyait en ses romans des « anticipations » de Rousseau, publie aujourd'hui l'un de ces romans : *Isabelle Grimaldi, princesse de Monaco* (Editions du Monde Nouveau). Il croit devoir l'abréger et changer son titre original (*Ibrahim ou l'illustre Pacha*). Ainsi, cette œuvre tronquée, nous assure-t-il, enrichira « notre trésor littéraire... d'une œuvre fort digne d'attention ». Etrange revirement d'opinion. — Au sommaire de la *Revue de littérature comparée*, avril-juin 1923 : N. Addamiano : *Quelques sources italiennes de la « Deffence » de Joachim du Bellay*; Ph. Van Tieghem : *La « Prière universelle » de Pope et le déisme français au XVIIIe siècle*; E. Lévi-Malvano : *Les éditions toscanes de l' « Encyclopédie »*; L. Méry : *Atala et la Bible*. De M. F. Baldensperger, un curieux article : *Le Daniel Vlady de Camille Selden et l'atmosphère de Jean-Christophe de Romain Rolland.*

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

François Mauriac : *Le fleuve de feu*, B. Grasset. — Jean d'Esme : *Les dieux rouges*, Renaissance du livre. — Alfred Machard : *Le loup-garou*, Flammarion. — Michel Georges-Michel : *Dans la fête de Venise* et *la Vie à Deauville*, Arthème Fayard et Flammarion. — J. Delteil : *Sur le fleuve Amour*, Renaissance du livre. — Maurice le Glay : *Itto*, Plon. — René-Marie Hermant : *Kniazii*, B. du Hérisson. — N. Forbin : *Les fiancés du soleil*, Lemerre. — Pierre Mac Orlan : *Malice*. Crès, — André Beaunier : *L'Assassinée*, Flammarion. — Jehanne d'Orliac : *Une courtisane*, Flammarion. — André David : *Le Dieu inconnu*, Flammarion. — Rachilde : *Le château des deux amants*, Flammarion.

Le fleuve de feu, par François Mauriac. *La Garçonne*, c'était du libertinage socialiste, ça n'allait pas très loin. *Le fleuve de feu*, ou l'histoire de *Gisèle de Plailly*, c'est du libertinage catholique, ça n'a pas de borne, puisque ça tombe dans l'infini, tout ce qui finit étant généralement trop court pour les mystiques. Je me permets de constater, en passant, que la jeune fille française *d'après-guerre* n'a décidément pas de chance ! j'entends bien qu'il s'agit d'exception, car le romancier, même le mieux doué, n'a pas, je l'espère, la prétention de nous offrir une *Gisèle de Plailly* ou une *Monique Lerbier* comme représentant le type d'une espèce connue ? Mais, parce que les hommes, jeunes ou vieux, se sont retrempés dans le goût du sang, parce qu'une philosophie sensuelle, issue du sytème D., a contaminé des gens très bien élevés, ce n'est pas une raison pour nous grossir les ravages *du fleuve de feu*... sacré joints aux inondations du fleuve de boue de la guerre. Non, les vierges ne sortent pas aussi facilement de leur lit ! Les romanciers, socialistes ou catholiques, se font des illusions au sujet des jeunes filles. Lorsqu'une femme n'est pas femme, elle peut être imprudente ou très hardie en paroles, en acte elle est souvent garantie par la peur, la crainte, commencement de la sagesse. Cette Gisèle de Plailly énervée, courbée sous le bruit des bombes, détraquée au milieu d'un intérieur familial en désordre, se sauvant de sa petite vie malheureuse d'animal nocturne pour aller, au cinéma, s'offrir une séance de frôlement très précis avec le premier venu, me semble bien plus le cas pathologique, ou la simple folle, que la novice qui s'éveille. C'est exactement la situation de la fameuse *Garçonne*, une circonstance atténuante en moins : son fiancé ne l'a pas

encore trahie. Ce tout petit détail de Gisèle demandant une cigarette à ce Monsieur qu'elle ne connaît pas et qui révèle déjà la fille dans la jeune fille déchue indique une nature basse, incapable de posséder une âme éprise d'idéal et de comprendre quoi que ce soit à la véritable sensualité. Alors, pourquoi l'auteur nous parle, dès le début de son œuvre, d'une âme éprise de Dieu ? Quel mélange singulier de pourriture et de suavité! Ça corse peut-être le piment... sans nous l'expliquer. A cette fille énigmatique, je préfère Lucile de Villeron, la jeune femme sacrifiée s'exaltant dans le sacrifice, mère par le choix de sa passion soufferte mystérieusement et dont il serait trop facile d'incriminer l'essence à la fois violente et contenue. Ce roman finit par l'extase divine. Quand le libertin vient rechercher sa proie, il ne trouve plus qu'une sainte en prière et il s'éloigne sur la pointe du pied. Pourvu qu'un jour, ou une de ces nuits de grands cauchemars empoisonnés de souvenirs malsains, les deux femmes ne retombent pas dans le fleuve de feu, ne gardant plus dans leurs mains crispées que la touffe de myosotis de leurs sentimentalités religieuses!

Le style de François Mauriac est dur, heurté, plein de remarques d'une ironie paralysant tout lyrisme. La presse, par la voix de ses critiques les plus autorisés, a crié au chef-d'œuvre. Il faut convenir que les poulains ou chevaux de course échappés de l'écurie Grasset ont des chances toutes particulières d'arriver au poteau et, à part ce pauvre M. de la Guérinière qui fut jeté, par son propre manager, dans le fossé, ce sont tous des animaux de génie... des bêtes de l'Apocalypse! Le malheur, c'est que depuis, justement, ce lâchage, vraiment piteux, de la part d'un commerçant, se mêlant de ce qui ne le regarde pas, on commence à douter... des couleurs de M. Grasset. Vous verrez qu'il se fera casser la figure par un de la Guérinière qui aura encore plus de sabots que de talent. Je voudrais, le plus gentiment du monde, rappeler Messieurs les éditeurs à la pudeur qui est encore le plus bel ornement du commerce. Ils ont des lecteurs mystérieux qui prennent, anonymement, la responsabilité des œuvres qu'ils éditent. Qu'ils ne signent donc pas de manifeste nous déclarant que tel ou tel est un cher maître dès sa plus tendre enfance, ou que nous devons admirer sans restriction le livre envoyé d'une façon explosive, ou alors qu'ils écrivent eux-mêmes et fabriquent

entièrement leur marchandise, ils verront que c'est encore très difficile de faire un mauvais roman:

Les dieux rouges, par Jean d'Esme. Grand roman d'aventures qui nous mène au berceau du monde. Les dieux rouges sont les premiers hommes, les hommes préhistoriques demeurant en arrière de toute espèce de civilisation. On leur amène des femmes laotiennes, des esclaves offertes ou s'offrant en sacrifice à leurs bestialités, dans un temple de la dynastie des Kmer. Au poste 32, dans un pays sauvage que l'on s'efforce de soumettre au protectorat français, un prêtre fanatique de préhistoire, un officier et une jeune fille deviennent leurs victimes. Le prêtre en meurt et l'officier est à jamais frappé du vertige par la vue d'une main coupée qui n'est autre que celle de sa fiancée, prisonnière des dieux rouges. Ce roman, très intéressant et très bien construit, s'efforce de ne pas nous reconstruire une soixante-douzième Atlantide. Pourquoi n'y aurait-il pas un pays demeuré identique aux premiers âges de notre globe et où la faune et la flore, séparées du reste du monde par un cataclysme, se seraient maintenues à l'état de sauvagerie durant les milliers d'années? Le tout est de nous y conduire habilement par la voie de l'imagination. C'est ce que Jean d'Esme a, je crois, réalisé.

Le Loup-garou, par Alfred Machard. Une histoire de brigands? Oui ! Mais quel récit captivant, émouvant, en dehors des *ficelles* feuilletonnesques! Ce père emportant son enfant dans un cercueil, et courant avec lui dans la plus fabuleuse des chasses aux fauves, est une figure vraiment touchante. L'auteur a beau se servir des moyens les plus cinématographiques, il demeure toujours le poète. Il y a un petit rien du tout de tableau représentant un gosse courant après un papillon, pendant que le père tombe dans un danger noir, qui est comme le rayon de soleil de ce drame féroce. La façon neuve dont Alfred Machard emploie le personnage de l'enfant dans ses œuvres, les rendra certainement plus durables que tous les fameux systèmes...psychologiques des écrivains coupeurs de cheveux en quatre. Un simple mot d'enfant jeté à propos dans un récit et voilà la lectrice qui cherche son mouchoir. Comment le roman ne trouverait-il pas, tout naturellement, le succès ! Et puis ça nous change tellement des faisandages à la mode !

Dans la fête de Venise et **La vie à Deauville**, par

Michel Georges-Michel. Voici de la couleur et de la vie exagérée, aussi une merveilleuse imagination que j'aime comme on aime les feux de bengale sur l'eau et le reflet luxueux des belles étoffes dans les miroirs. Certes, il y a le souvenir de Jean Lorrain, et la senteur violente des parfums de Montesquiou, mais comme ces silhouettes de femmes excentriques, de ces mannequins osant tous les gestes de l'impossible noce, sont bien campées et comme rutilent tous ces costumes de princesses de féerie ? Intrigues et parades galantes, férocités amoureuses ou amour tendre, tout y est poussé au paroxysme, exagéré à dessein, soit, mais, pour se servir d'un tel pinceau et pourvoir certains décors, il faut une maîtrise toute particulière. C'est de l'émail, du cloisonné, de la poussière de pierreries écrasées au marteau sur fond de cuivre où, çà et là, une vague de l'Adriatique met en reflet un vert-de-gris. Ça ne se raconte pas, c'est une étourdissante vision.

La vie à Deauville nous raconte les potins, les on-dits parisiens courant les planches de la trempette à l'heure du bain. Factice et bien toujours la même cohue, nous reconnaissons, dans cette existence mondaine tous les gens du meilleur monde... qu'on voudrait fuir et qu'on retrouve en face des mêmes bêtises à dire ou à commettre, malgré le changement de décor. Michel Georges-Michel est, par excellence, le peintre des cruautés bien parisiennes.

Sur le fleuve Amour, par J. Delteil. Très curieux récit de quelques épisodes de la révolution bolcheviste. C'est pourri d'âme slave, mais c'est neuf, très habilement mis en scène et pas plus indulgent pour ceux-ci que pour ceux-là. Les deux pantins qui courent après la femme soldat et finissent par s'évanouir dans les flots de... *l'Amour* sont assez fantômatiques pour ne pas trop choquer et on finit par admettre le style, si cursif, violent, sentant les cuirs merveilleux de l'ancienne Russie, dont on faisait, jadis, des bottes de chasse qui mettaient en fuite tout le gibier d'un pays.

Itto, par Maurice Le Glay. Une idylle marocaine où l'on trouve un peu de tendresse sincèrement sauvage mêlée à des fureurs tragiques et un fanatisme qui n'est pas prêt à s'éteindre dans ces contrées que nous ne soumettons à nos coutumes qu'à force de patience et d'héroïsme. « Dans ce récit, déclare l'auteur, j'ai surtout voulu redire nos propres énergies et en chercher les preuves chez ceux des nôtres qui guerroient aux sommets de l'Atlas, gra-

vant, nom par nom, leur gloire aux parois abruptes des montagnes berbères. »

Kniazii, par René-Marie Hermant. Portrait d'une figure énigmatique, d'un grand et mystérieux amoureux qui cache son amour comme un vice, tout en s'efforçant de se moquer de ses propres faiblesses. Cela se passe en temps de guerre, dans une ville bombardée qu'on ne nomme pas. L'ami de ce singulier beau ténébreux, amoureux de la même femme, n'a même pas l'idée d'être jaloux de lui, tant il le trouve supérieur en tout. Si on ne fumait pas tant d'opium, ça serait très bien, mais cette odeur écœurante de la drogue gâte à la fois les caractères et les sentiments. On ne sait jamais ce qui va sortir de tant de fumée. En tous les cas, les discussions sont intéressantes, en ce sens qu'elles mettent à nu de pauvres humanités.

Les fiancés du soleil, par V. Forbin. Ou le triomphe du premier homme intelligent sur des brutes. C'est en Dordogne, berceau de la préhistoire, les grottes de *Crô Magnon* en font foi, que l'on rencontre le plus de preuves de l'art de nos premiers ancêtres. Ils dessinaient (mieux, certainement, qu'aucun dadaïste) et ils façonnaient des armes avec une patience indiquant que le souci de chercher leur nourriture en combattant des monstres, ne leur enlevait point le goût de polir ce qui était rugueux. On assiste à la création du premier arc, et la flèche lancée, l'ennemi tué par elle à distance, semble à ces grands naïfs une sorte de merveille se rapprochant de l'éclair foudroyant. Peut-être le langage de ces rudes guerriers serait-il un peu trop proche de notre français parisien d'aujourd'hui, mais du moment qu'on doit traduire, peu importe puisque les pensées humaines furent toujours les mêmes... depuis que le monde est monde.

Malice, par Pierre Mac Orlan. On retrouve dans ce roman rhénan vécu par un Français un peu naïf et certainement visionnaire, toute l'ironie mordante de l'auteur. C'est autant de menues vérités très acides pour les uns et les autres antagonistes. Il faut aimer le pantin qui s'engraisse au fur et à mesure que se vide l'escarcelle du pauvre Saint-Gérôme. Il sert de bouc émissaire tendant à établir d'une façon précise la baisse du mark. Mais le volume contient un conte, à la fin, qui est un petit chef-d'œuvre dans le genre fantastique, c'est *Roi-rose* ou l'enfant élevé par les morts du *Hollandais-volant*.

L'Assassinée, par André Beaunier. Je ne connais rien de plus cruellement railleur que ce doux récit, bien mondain, d'une mésentente de deux époux. A-t-il voulu, oui ou non, étrangler sa femme ? En tous les cas, il a bien failli être trompé. Mais tout s'arrange et le mari revient au bercail n'ayant pas tué sa brebis et fort capable de reprendre son rôle de bon pasteur.

Une courtisane, par Jehanne d'Orliac. Ce n'est pas ce qu'un vain peuple pense ! Une femme reine trouve toujours son peuple d'élus. Les unes donnent à un seul homme la multiple passion de leur unique amour, joies, souffrances et sacrifices. Les autres se contentent de régner sur des esclaves. Cette belle cantatrice, qui annexe à son triomphe sur le mâle une pauvre femme honnête et noble, fait en somme sa meilleure action et peut-être lui sera-t-elle comptée dans l'enfer ou le purgatoire de la déchéance des courtisanes. Cependant on dirait que l'auteur a un faible pour la courtisane Gloria au détriment de la pauvre Eliane. D'ailleurs, il faut que toutes les fleurs, depuis l'humble violette jusqu'à la vénéneuse orchidée, obtiennent leur rayon de gloire ou de soleil.

En terminant cet article, je signale aux lecteurs du *Mercure* deux romans dont je n'ai pas à rendre compte puisqu'ils furent soumis à leur jugement : *Le Dieu inconnu*, d'André David, ayant paru dans cette revue sous le titre du *Souteneur blanc* et *Le château des deux amants* de Rachilde. Les deux livres ont été publiés à la librairie Flammarion et je dois à la vérité de déclarer qu'ils y obtiennent un succès de curiosité.

RACHILDE.

SCIENCE SOCIALE

Eugène Meyer : *La Philosophie politique de Renan*, Boivin. — Julien Fontègue : *Manualisme et Education*, Eyrolles. — J. Bezard : *La Sélection par le latin*, Vuibert. — Yves Guyot : *Les Problèmes de la Déflation*, Alcan. — Mémento.

Le Centenaire de Renan a ramené l'attention sur ce grand esprit et c'est pourquoi il sied de parler avec certain détail du livre de M. Eugène Meyer : **la Philosophie politique de Renan**. Déjà M. Gaston Strauss avait, il y a quelques années, écrit sur le même sujet un gros travail dont j'ai parlé ici (1er septembre 1909), mais ce nouveau volume ne fait pas double emploi, et d'ail-

leurs la pensée de Renan est si nuancée, si gorge-de-pigeon, qu'il n'est pas trop de deux ou même de trois critiques pour essayer d'en préciser le sens profond et d'en suivre l'évolution changeante.

A première vue, sa philosophie politique semble un tissu de contradictions, un bircocerf comme il aurait dit lui-même. Favorable au début à la monarchie constitutionnelle (on trouve toujours très bien le régime de ses vingt ans et Renan fleurit sa majorité en plein ministère Guizot), il accueille avec joie, presque avec enthousiasme, la révolution de 1848, mais presque aussitôt se détourne d'elle ; il désapprouve néanmoins la restauration impériale, cependant ne s'affirme pas hostile au régime, se lie même assez étroitement à la gauche de la famille régnante, prince Napoléon et princesse Mathilde, et se présente aux élections de 1869 comme candidat sinon officiel du moins constitutionnel. Sous le coup des malheurs de la Guerre et de la Commune, il accentue son antirépublicanisme, se déclare monarchiste, même légitimiste, semble un moment redevenir impérialiste quand le prince impérial survit au comte de Chambord, mais il se rallie décidément à la république et sur ses vieux jours, lui, l'ancien théoricien d'une implacable domination aristocratique, devient aussi démocrate et populaire que possible. « Que voulez-vous ? c'est Caliban qui a raison ! »

Il ne serait pourtant pas impossible de trouver un fil conducteur dans ce labyrinthe d'antinomies, et même d'en trouver plusieurs. L'un, qui me semble le plus solide peut-être, quoique assez soigneusement dissimulé, est, ce que j'appellerai d'un mot commode, son anticléricalisme. Renan a assez vite, et très habilement, adopté un masque de tolérance souriante et même de respect affectueux pour son ancien milieu; en réalité, il avait, on le voit par ses écrits de jeunesse, une antipathie allant jusqu'à la haine pour tout ce qui venait du clergé ; et c'est par cette inimitié violente qu'on pourrait expliquer son éloignement pour la république de 1848 qui s'engoupillona si vite, pour le second empire qui ne lui devint sympathique qu'au fur et à mesure qu'il se décléricalisait, et son penchant au contraire pour la monarchie constitutionnelle qui fut volontiers anticléricale et pour la république des 363 qui le fut avec frénésie. Une seconde explication de la philosophie politique de Renan après 1870, c'est l'ébranlement que lui causa la Guerre et plus encore la Commune ; tous ses contem-

porains furent, comme lui, plus frappés par les soubresauts furieux d'une énorme ville détraquée par la folie obsidionale que par les désastres qui sont toujours les revers possibles d'une guerre. De ceux-ci Renan prit par contre-coup l'admiration d'un gouvernement à l'allemande, et de ceux-là il acquit l'horreur pour tous les excès démagogiques ; de là ses rêves d'asservissement de la plèbe par une aristocratie de savants impitoyables. Un troisième élément, dont il faut tenir compte chez Renan, est un très fort sentiment personnel d'orgueil, et même de vanité, qui jure vraiment avec sa haute intelligence ; il était très vain d'être, malgré tout, prêtre, et aussi d'être savant, et aussi d'être homme du monde ; il en arrive même, ici, au comble du ridicule, quand il constate que Jésus ou saint Paul n'étaient pas des hommes du monde, et cette surprenante vanité le rendit indulgent pour les régimes hiérarchisés et étiquetés comme les monarchies où il se figure qu'il aurait mieux tenu sa place que dans des démocraties. Et avec ces trois fils conducteurs, il semble qu'on peut se rendre compte assez bien de ses fluctuations, et comprendre notamment qu'il ait fini par se trouver tout à fait à son aise dans une république très anticléricale, très conservatrice et très respectueuse du mérite intellectuel.

§

A cette heure où le décret Bérard a fait de première actualité la question de la réforme de l'enseignement, on lira avec fruit le livre **Manualisme et Education**, de M. Julien Fontègue, directeur du service d'orientation professionnelle dans la région d'Alsace et Lorraine. On n'avait pas encore consacré d'ouvrage aussi important à la question de l'enseignement des arts manuels. L'auteur, il n'est pas besoin de le dire, en est très partisan ; il voit dans cet « Evangile du travail », pour reprendre son expression, le remède à la plupart de nos maux physiques, moraux et sociaux. Or il pourrait bien avoir raison, et non seulement pour l'enseignement primaire dont il se borne à parler, mais aussi pour le secondaire; dans un système complet d'éducation nationale, l'exercice d'un art manuel, la connaissance des éléments d'un métier facile, devrait avoir sa place aussi bien dans les lycées et collèges que dans les écoles communales. Mais même dans ces dernières écoles, le travail manuel n'a pas sa place de droit et M. Fontègue a raison de le regretter. L'enseignement primaire

ne met pas assez en lumière l'importance et la dignité de la besogne manuelle, il se grime assez niaisement en enseignement secondaire, s'asservit au livresque et pousse l'enfant à devenir employé, petit fonctionnaire, petit gratte-papier, au lieu de lui donner le noble orgueil du labeur de production. Or le travail manuel enseigné à l'école sera le meilleur moyen de remettre tout notre train pédagogique dans la bonne voie, car il est l'antidote du psittacisme, l'auxiliaire de l'expérience, le générateur du goût artistique, et c'est par lui que peut le mieux être réalisé une éducation vraiment harmonieuse exerçant la main à l'égal de la tête et du cœur, développant le pouvoir à l'égal du savoir et du vouloir et envisageant la vie aussi bien que la science et que l'esthétique. Tout ceci n'est pas nouveau sans doute, et Carlyle, Ruskin, Tolstoï ont éloquemment prêché cet Evangile, mais nous ne l'avons guère mis en pratique en France et il est grand temps de le faire, car partout à l'étranger on nous a devancés, aux Etats-Unis avec J. Dewey comme en Allemagne avec Kerschensteiner, et en Suisse avec Seidel comme en Suède avec tout le mouvement du Lloyd.

Il n'est malheureusement pas possible de suivre l'auteur dans ses curieux développements soit sur les avantages du travail manuel aux multiples points de vue de la bonne santé, de la bonne humeur, de la bonne activité cérébrale, soit sur les réalisations qu'on a faites à l'étranger ; il faudrait reproduire le livre tout entier. Les réponses qu'il donne aux objections formulées par les ennemis de sa thèse sont non moins substantielles ; il ne s'agit pas en effet, comme ceux-ci l'ont dit, de transformer les écoles en ateliers, ni d'enseigner à l'enfant tous les métiers dont il peut avoir besoin, moins encore de le surmener en quoi que ce soit, il s'agit simplement de lui apprendre à se servir de ses dix doigts, et de bénéficier des avantages en nombre incroyable qui résultent de cette « apprise ». Or ceci s'applique aussi bien aux élèves des collèges et lycées qu'à ceux des écoles primaires et c'est pourquoi, en ce qui me concerne, j'ai déjà souvent demandé que, dans l'enseignement secondaire, une place assez importante, environ 1 / 6 de l'horaire (deux autres sixièmes étant réservés aux sports et aux beaux-arts et laissant ainsi le reste au travail livresque) soit accordée au travail manuel ; il en résulterait entre autres cet avantage que les filles, se modelant toujours sur les garçons, accepte-

raient la réintroduction dans leurs programmes du travail ménager et qu'ainsi nous autres, rats de bibliothèques, tout en sachant désormais planter un clou dans un mur, nous aurions des femmes à même de nous coudre un bouton et de nous faire cuire une côtelette.

Toujours à propos d'éducation, et cette fois, d'enseignement secondaire, je citerai encore avec grand plaisir le livre de M. J. Bezard, **La Sélection par le latin et la réforme de l'enseignement secondaire**, qui n'a que plus de valeur depuis le décret Bérard. M. Bezard, un de nos professeurs de lycée les plus distingués, a publié tout un ensemble d'excellents volumes pédagogiques et vient encore de donner trois petits livres d'*Etude élémentaire du latin* dont les spécialistes disent le plus grand bien. Son procédé de sélection par le latin consiste avant tout à ne pas faire suivre le même cours à tous les élèves à la fois et à remplacer le système actuel de nos grands lycées, plusieurs classes de sixième par exemple ayant la même proportion d'élèves bons, passables ou médiocres, par trois classes de sixième, une pour les bons, une pour les passables et une pour les médiocres. Et un proviseur pourrait en effet expérimenter ce système qui, à première vue, semble très défendable. Maintenant, l'actuelle bigarrure n'a-t-elle pas ses bienfaits ? et chaque professeur ne peut-il pas de lui-même diviser sa classe en trois pelotons à qui il demandera des efforts et travaux différents ? Je crois en particulier que la sanction qui résulterait forcément du système proposé, faire redoubler la classe aux médiocres, aurait de gros inconvénients ; chaque élève, bon ou mauvais, doit suivre la classe de son âge, et il n'est pas louable que les uns soient en avance, comme tant de parents le cherchent, ni les autres en retard, d'autant que souvent en fin d'études les attardés finissent par rejoindre et dépasser les précoces.

Avec son nouveau livre : **Les Problèmes de la Déflation**, M. Yves Guyot continue sa salutaire campagne contre les erreurs et illusions si nombreuses et si dangereuses dans le domaine économico-financier ; il est incroyable que de graves professeurs d'économie politique comme le fameux Keynes, que de grands industriels comme Ford et Citroën, que des savants comme Edison, sans parler des hommes politiques portés à ne voir que le remède du moment, aient pu se laisser aller à approu-

ver l'inflation et la dévaluation. Il n'y a qu'une voie, voie étroite et dure il est vrai, pour arriver au salut, et c'est l'assainissement financier et la loyauté du signe monétaire ; la doctrine de la véritable économie politique, dont M. Yves Guyot est un des plus doctes représentants, est ici d'accord avec l'expérience historique, soit celle du passé (nombreux sont les Etats même puissants, les Etats-Unis après la guerre de Sécession, la France après celle de 1870, qui ont dû recourir au papier-monnaie et s'en sont peu à peu libérés), soit celle du présent qui nous permet de comparer les résultats de la politique financière de l'Angleterre et celle de l'Allemagne, pour ne pas parler de la Russie. En ce qui nous concerne, notre ligne de conduite est très simple à fixer sinon à tenir : remboursement à la Banque de France de ses avances, rétablissement de notre change par l'économie, le travail et le rachat de la dette extérieure et incinération du papier-monnaie. En dehors de ce retour à l'étalon or, seule monnaie loyale actuelle, il n'y a qu'ignorance ou charlatanisme. C'est en ce sens que s'est prononcée la dernière *Semaine de la Monnaie* tenue sous la présidence de l'ancien ministre des Finances, M. François-Marsal, et tous les gens un peu au courant de la question et soucieux des vrais intérêts du pays ne pourront que se rallier à ses conclusions.

Mémento. — Eugène Denis : *Comment conserver sa fortune, comment l'accroître,* préface de R. C. Lévy, Bruxelles Lamartin, Paris Alcan. Ce livre et ce titre ne laisseront personne indifférent. Paul Leroy-Beaulieu avait déjà écrit sur le même sujet un manuel d'une sagesse parfaite comme tout ce qu'il écrivait, mais le livre de M. Eugène Denis, éclairé par l'expérience de la crise colossale de guerre et d'après-guerre, le complète fort heureusement. Les deux auteurs diffèrent sur un point assez important : Faut-il concentrer ou diviser ses placements ? Leroy-Beaulieu estimait qu'il valait mieux « ne pas mettre ses œufs dans le même panier ». M. Denis, au contraire, pense qu'il vaut mieux s'intéresser massivement à un petit nombre d'affaires. Heureux, d'ailleurs, ceux qui peuvent le faire ! Arundel Cotter : *La corporation de l'acier aux Etats-Unis,* traduction André Aude. Lib. Vuibert. Le simple énoncé de ce savant travail en souligne l'intérêt ; c'est, comme le dit le traducteur, un excellent plaidoyer basé sur les faits en faveur de la collaboration du travail, du capital et de la science dans l'industrie. Les bolchévistes, communistes et autres pourraient, s'ils en étaient capables, faire d'utiles réflexions à la lecture de ce livre où l'on voit

que, grâce à cette collaboration, la production de l'acier a doublé en vingt ans aux Etats-Unis.— Georges Lafond : *La France en Amérique latine*, Plon. L'Amérique latine n'est pas encore à la hauteur de l'Amérique anglo-saxonne, mais elle est en progrès tel qu'on peut se demander si elle ne finira pas par l'atteindre, et c'est pour cela que la France doit s'efforcer d'y tenir une plus grande place. Ah ! quel dommage qu'au XVIe siècle nos entreprises aient été contrariées par les circonstances ! Tout le Brésil, qui s'appelait alors France antarctique, parlerait notre langue ! Mais nous pouvons encore jouer un grand rôle d'éducateurs et de collaborateurs dans ces immenses pays, et le livre de M. Lafond nous donne sur ce point tous les renseignements désirables !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

La nouvelle loi sur l'Avortement. — La répugnance du jury à punir le crime d'**avortement**, dont l'art. 317 du Code pénal lui confiait la répression, était devenue, il est juste de le reconnaître, un peu moins vive qu'avant la Guerre, mais si peu...

En 1913, sur 287 accusés, 193 bénéficiaient d'un verdict d'acquittement. En 1919, sur 301 accusés, 170 étaient acquittés ; et, sur les 131 restants, 38 ne se voyaient appliquer qu'une peine non supérieure à un an.

Or le nombre des naissances, qui était 1.011.362 en 1876, n'a plus été, en 1891, que 866.000 ; en 1900, 827.000 ; en 1913, 745.000 ; de 1914 à 1919 : 450.000 par an (1).

Excédent des naissances françaises en 1920 : 159,590 ; excédent des naissances allemandes : 723,367.

Le *Rapport* du Ministère du Travail *sur le mouvement de la population de la France en 1922* (*Journ. Off.* du 26 avril) débute ainsi :

D'une manière générale, 1922 a fourni des résultats moins satisfaisants que les deux années précédentes, surtout en ce qui concerne la natalité... On constate une nouvelle diminution de plus de 53.000 unités sur le nombre des naissances, plus importante encore que celle enregistrée de 1920 à 1921 : 21.000 environ. Ainsi le nombre des enfants déclarés vivants en 1922 : 760.000 en nombre rond est inférieur de

(1) J'emprunte ces chiffres au *Rapport* de la séance du 28-2-23 dont il va être question.

30.000 unités à celui de 1913 : 790.000 dans les 90 départements actuels.

C'est dans ces conditions que la loi du 27 mars 1923 (*Journ. Off.* du 29 mars), qui correctionnalise l'avortement, se présente.

§

Les trois premiers, — non point « paragraphes », comme l'*Officiel*, depuis que personne, sauf vous et moi, ne connaît plus le français, s'obstine à dire, mais « alinéas », — de l'art. 317 sont l'objet des modifications que voici.

En ce qui concerne l'avortée, la peine, qui était la réclusion, devient un emprisonnement de 6 mois à 2 ans, auquel s'ajoute une amende de 100 à 2000 francs.

Mais aujourd'hui comme hier, pour que la femme objet des manœuvres d'avortement soit punissable, il faut que l'avortement ait eu lieu. A son égard, la tentative qui échoue demeure indemne.

En ce qui concerne l'avorteur non professionnel, le nommé « quiconque », la peine, qui était aussi la réclusion, passe à la prison : 1 an à 5 ans, avec amende de 500 à 10.000 francs ; et elle s'applique soit que l'avortement ait été procuré, soit qu'il ait seulement été tenté.

D'autre part aux aliments, breuvages, médicaments, violences visés par l'ancien texte, le nouveau ajoute les « manœuvres », — ce qui ne l'empêche pas de conserver la formule générale « ou par tout autre moyen ».

En ce qui concerne l'*avorteur professionnel*, la loi donne de ce personnage une énumération beaucoup plus large que l'ancienne. Elle englobe les médecins, officiers de santé, sages-femmes, chirurgiens-dentistes, pharmaciens, ainsi que les étudiants en médecine, les étudiants ou employés en pharmacie, herboristes, bandagistes et marchands d'instruments en chirurgie.

Ce personnage, que l'art. 317 ancien punissait des travaux forcés à temps, dans le cas où l'avortement avait eu lieu, ou de la réclusion en cas de tentative non suivie d'effet, n'encourt pas maintenant une autre peine que l'avorteur non professionnel. Mais le tribunal pourra en outre, quand il est muni d'un diplôme ou aspirant au diplôme, lui appliquer soit la suspension temporaire, soit l'incapacité absolue de l'exercice de sa profession, soit l'interdiction de l'accès des établissements d'enseignement.

Enfin, aux trois catégories, l'interdiction de séjour peut être infligée.

§

Tels sont *les remèdes héroïques* que le rapporteur au Sénat, séance du 28 février, déclara « commandés sans aucun doute » par la situation, tout en observant « que l'avortement criminel n'est pas la seule cause de la diminution de notre natalité ».

Sans doute ; mais le rapport nous a cependant appris que, «dans un congrès tenu en 1909, la Société obstétricale de France, a estimé que les avortements, d'après les maternités des grandes villes, détruisaient prématurément le tiers environ de la conception ».

1909. — Nous avons fait quels progrès, depuis !

D'un rapport présenté à la Commission de la dépopulation par M. Paul Strauss, et que le dit rapport au Sénat invoque :

Les accoucheurs des hôpitaux de Paris... ont les premiers donné l'alarme. M. le Dr Doléris à la Société obstétricale de France, M. le Dr Bonnaire au Conseil de surveillance de l'Assistance Publique de Paris, ont dénoncé le mal en s'efforçant de le mesurer. Les statistiques impressionnantes de M. le Dr Doléris en 1905 démontrent que, de 1898 à 1904, le nombre des avortements traités dans les maternités a au moins triplé et représente environ 18 p. 100 des entrées dans les services d'accouchement de la Charité, Beaujon, Tenon, Lariboisière, Saint-Antoine, Boucicaud.

A la clinique Tarnier, à la clinique Baudelocque, le nombre des avortements n'a cessé de croître. Il serait de 10.000, c'est-à-dire supérieur au chiffre des naissances : 8.000 à 9.000.

M. le Dr Boissart considère que plus des deux tiers des avortements soignés à domicile sont des avortements provoqués.

§

En 1919, le remède préconisé par le Sénat avait été plus « héroïque ». Nos pères conscrits avaient adopté un texte punissant quiconque aura procuré ou tenté l'avortement d'une femme enceinte *ou qu'il croyait enceinte*. Mais, dit le rapporteur de 1923, ce membre de phrase est supprimé aujourd'hui ; « et assez justement du reste, car il a semblé dangereux d'admettre le principe du crime-impossible ».

Belle chose que les principes ! Cependant, avec cette suppression, qu'il serait de trop mauvais goût d'appeller suppression de part pour que je me le permette, le crime a beau porter à pré-

sent le nom de délit et être frappé de peines plus douces (en 1919 deux faiseuses d'anges, tout de même, avaient été condamnées aux travaux forcés, en 1913 deux), sa poursuite va continuer d'offrir la difficulté que les statistiques judiciaires soulignent quand elles indiquent :

En 1906, sur 763 affaires d'avortement, 713 ont été classées,

En 1912, 858 affaires ont été classées, 45 suivies de poursuites,

En 1913, 856 classements, poursuites 89,

En 1919, 706 classements, poursuites 104.

En fait, l'avortement échappe aux poursuites dans les proportions dont s'agit parce que, dans la très grande majorité des cas, la preuve de la grossesse est impossible à rapporter. (Je n'ai pas besoin de faire remarquer que le nombre des crimes commis et le nombre des crimes auxquels le ministère public s'intéresse, soit après enquête, pour les poursuivre, soit pour les classer, sont deux nombres fort différents et qu'ici le premier est formidable et le second minuscule).

§

Il y avait un moyen de faire une besogne vraiment efficace, c'était de *condamner non pas l'avortement lui-même, mais la manœuvre abortive ;* de proclamer la manœuvre abortive un délit ; de considérer non pas ce que le délinquant avait fait ou risquait de faire, mais ce qu'il avait l'intention de faire quand il a agi.

Crime impossible, s'écrie-t-on. Mais, voyons, est-ce qu'un voleur surpris la main dans la poche d'un badaud, même si la poche est vide, ne se voit pas condamner pour tentative de vol ? Il est vrai qu'il a fallu un arrêt de cassation pour que la jurisprudence cessa de relaxer le pickpocket... volé d'avance ; et cet arrêt, il a fallu l'attendre jusqu'en 1895.

A cette date, des monuments de jurisprudence tels que celui-ci rendu par la Cour de Paris, le 19 octobre 1894 (Dalloz 1896-1-21) se rencontraient :

Considérant que s'il est constant en fait que, le 12 septembre 1894 à Paris, Monty et Farganel ont été surpris, le premier introduisant la main dans la poche du veston de Delaforge, en vue d'y commettre un vol ; le second masquant ses mouvements et faisant le guet, il est établi que la poche fouillée ne contenait absolument rien ; que dans ces conditions

le vol était impossible et que, par suite, le délit relevé à la charge des prévenus n'est pas suffisamment caractérisé...

De pareilles gentillesses se fondent sur la définition de la tentative, par l'article 2 du Code pénal. et l'expression *commencement d'exécution* que cet article contient.

L'exécution d'un délit impossible étant impossible, son commencement aussi, raisonnait-on. Ce qui est impossible, on ne peut pas plus le commencer que l'achever...

L'arrêt de cassation dont s'agit mit maints juristes au désespoir... Mais le jour où le législateur, souverain, édictera nettement une peine contre la tentative de tel crime impossible, fût-ce l'avortement, ce jour-là l'article 2 n'aura rien à faire et personne dans la doctrine ou la jurisprudence ne rouspétera, — comme on dit.

Avec l'art. 317 nouveau, comme avec l'ancien, la manœuvre abortive en soi est impunissable, grâce à l'épithète *enceinte*, dont les mots « avortement d'une femme » se trouvent suivis : *Quiconque aura procuré ou tenté de procurer l'avortement d'une femme enceinte...*

La formule du Sénat de 1919, elle, était dans sa hardiesse relative non dépourvue de prudence, puisqu'au lieu de supprimer l'épithète *enceinte*, elle employait « l'expression d'une femme enceinte *ou qu'il croyait enceinte* ».

Il fallait donc que le juge, pour condamner, considérât comme certaine l'intention du délinquant, ce qui ouvrait la porte large à l'acquittement, pour peu qu'existât motif et même apparence de motif...

Mais il y a plus et la loi du 31 juillet 1920, touchant la *provocation à l'avortement et la propagande anticonceptionnelle* a parfaitement réprimé le crime-impossible.

Elle l'a réprimé, quand, art. 2, elle punit la vente et distribution, *de quelque manière que ce soit*, de remèdes, substances, etc., destinés à commettre l'avortement *alors même qu'ils seraient inaptes à le réaliser.*

Elle le réprime, quand, art. 4, elle punit les pharmaciens alors même que les remèdes qu'ils vendent « comme jouissant de vertus spécifiques préventives de la grossesse », ne possèderaient aucunement ces « vertus ».

Et voici, alors, la question que je pose aux juristes.

L'art. 2 de la loi du 31 juillet 1920 ne permet-elle pas d'attein-

dre ce personnage que le sénat de 1919 condamnait et que le législateur de 1923 a *voulu* laisser indemne?

A savoir: l'auteur d'une tentative d'avortement commise sur une femme non enceinte.

Peut-on admettre que la seule provocation et la seule propagande à l'avortement qui ne puissent pas être punies soient, dans le cas dont s'agit, la provocation et la propagande par le fait?

§

Je pose la question aux juristes, car, la poser au simple lecteur, ce serait, comme on dit, la résoudre. Mais le droit a quelquefois des raisons que la raison ne connaît pas...

Mémento. — *Le Code de l'Eternelle mineure* (philosophie du droit féminin), précédé d'une étude sur la situation juridique de la Femme à travers les âges, par Paul de Lauribar (Plon). M. Josse était orfèvre et l'auteur de ce livre est une femme. Son argumentation revendicatrice tourne au système quelquefois, mais, avant de le lui reprocher, il y aurait plusieurs choses à faire et notamment à expulser du Code pénal des articles comme ceux, 336 et s., qui différencient défavorablement à la femme le traitement de l'époux et le traitement de l'épouse adultères, et le barbare, et d'ailleurs complètement inutile, art. 324. — *Crime et Société*, essai de criminologie sociale, par André Lorulot (Stock). Ceux qui estiment que « la multiplication et l'aggravation des peines, loin d'atténuer ou d'affaiblir la criminalité semblent au contraire favoriser sa croissance », jugeront que l'auteur de ce livre, bien qu'il ne soit pas l'auteur de cette phrase qu'il se contente de citer, raisonne bien. — *La Responsabilité médicale dans la pratique journalière*, par MM. Courtois-Suffit et Francis Bourgeois (Thiron et Cie, Clermont).

MARCEL COULON.

SCIENCE FINANCIÈRE

Emmanuel Besson : *Traité pratique du privilège du Trésor en matière de contribution sur les bénéfices de guerre*, Librairie Dalloz.

La loi du 1er juillet 1916 qui a institué la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre a assimilé cet impôt aux contributions directes au point de vue de l'établissement des rôles et du mode de recouvrement. La créance du trésor se trouvait donc privilégiée pour l'année échue et l'année courante sur tous les meubles et effets mobiliers des redevables et elle était soumise à la déchéance triennale. La loi du 1er juillet 1916 avait toutefois stipulé que, pour l'application de la prescription trien-

nale, chacune des annuités serait considérée comme une contribution distincte afférente à l'année de son exigibilité. Ces garanties étaient insuffisantes. Le privilège du Trésor ne s'exerçait que pendant une période relativement courte sur un gage exclusivement mobilier, c'est-à-dire facilement dissimulable et dont la valeur était, dans la presque totalité des cas, de beaucoup inférieure au montant de la contribution. D'autre part, le législateur ayant autorisé le ministre des Finances à consentir aux contribuables, qui ont investi les bénéfices réalisés dans leurs entreprises, des délais susceptibles de s'étendre sur une période de dix ans pour le payement des deux derniers quarts des impositions à la contribution extraordinaire, l'extension du privilège s'imposait. Elle fut réalisée par la loi du 25 juin 1920 portant création de nouvelles ressources fiscales. Son article 20 décidait, en effet, que le délai à l'expiration duquel les percepteurs sont déchus de tout droit et de toute action contre les redevables de la contribution extraordinaire sur les bénéfices était porté à 15 ans à dater du jour de l'établissement du rôle et que pendant la même période le privilège s'exercerait sur tous les biens du contribuable.

Mais la situation nouvelle n'était pas sans danger. En conférant au trésor un privilège général sur tous les biens du contribuable, y compris les immeubles, la loi du 25 juin 1920 s'était abstenue d'en réglementer l'exercice. Elle n'avait prévu aucune mesure de publicité. L'administration en avait immédiatement conclu que ce privilège affectait, à l'état occulte, tous les immeubles du redevable sans le secours de l'inscription. Cette interprétation plaçait les tiers acquéreurs ou prêteurs sur hypothèque en face d'une situation redoutable. Aussi de nombreuses propositions de loi furent-elles déposées pour faire cesser ce danger. Il en sortit la loi du 10 août 1922. C'est l'étude de cette loi qu'entreprend M. Emmanuel Besson dans son **Traité pratique du privilège du Trésor en matière de contribution sur les bénéfices de guerre**.

D'après l'article 1er, le privilège général du Trésor pour le recouvrement de la contribution dont il s'agit ne pourra s'exercer à l'égard des tiers ayant acquis, postérieurement à la mise en vigueur de la loi du 25 juin 1920, des droits de propriété ou d'usufruit, des privilèges, hypothèques ou autres droits réels sur les immeubles, les fonds de commerce, les navires cons-

truits ou en construction et les bâtiments de navigation intérieure de plus de 20 tonnes, qu'à la condition d'avoir été rendu public par une inscription. Cette inscription sera prise au bureau de la conservation des hypothèques pour les immeubles, au greffe du tribunal de commerce pour les fonds de commerce et les bateaux de navigation intérieure, au bureau du receveur principal des douanes pour les navires.

Ainsi donc le privilège général établi au profit du Trésor par l'art. 20 de la loi du 25 juin 1920 pour le recouvrement de la contribution sur les bénéfices de guerre n'est, en principe, efficace envers les tiers acquéreurs ou prêteurs, au point de vue du droit de suite comme du droit de préférence, qu'à la condition de satisfaire à la règle générale formulée par l'article 2106 du code civil, c'est-à-dire d'être rendu public par la voie de l'inscription dans le délai imparti à cet effet.

Mais ce principe comporte quelques limitations qui se trouvent précisées dans la loi elle-même.

D'abord la réglementation nouvelle laisse en dehors de son objet le privilège du Trésor sur les meubles ; elle ne soumet obligatoirement à l'inscription que le privilège du Trésor sur les immeubles, les fonds de commerce et les bâtiments de navigation. En second lieu, s'il est nécessaire de recourir à l'inscription du privilège du Trésor pour en assurer l'exercice à l'égard des tiers, il s'en faut que cette efficacité soit absolue. Même lorsqu'il a été inscrit dans le délai légal, ce privilège n'est pas opposable aux droits acquis sans fraude antérieurement à la loi du 25 juin 1920.

Quant aux droits réels constitués sur les biens du contribuable depuis la mise en vigueur de la loi du 25 juin 1920, il y a lieu de distinguer entre les prêteurs sur hypothèque et les tiers acquéreurs. Alors que les prêteurs sont, en tout état de cause, primés par le privilège du Trésor dûment inscrit, par contre ce même privilège n'est pas opposable aux acquéreurs de bonne foi.

Enfin le privilège du Trésor est également primé par le privilège du vendeur de bonne foi dans le cas où le contribuable aurait acquis sans en payer le prix un immeuble, fonds de commerce ou navire au cours de la même période.

C'est au percepteur qu'il appartient de faire inscrire le privilège. L'inscription doit être opérée dans le délai de trois mois à partir de la promulgation de la loi en ce qui concerne les impo-

sitions comprises dans les rôles mis en recouvrement et dans les trois mois de la publication des rôles pour les titres à émettre jusqu'au 31 décembre 1925. A défaut d'inscription dans ce délai, le privilège du Trésor sur les biens du redevable énumérés à l'art. 1er ne prendra rang, comme une hypothèque, qu'à partir de la date d'inscription.

Après avoir étudié les conditions de fond et de forme de l'inscription, M. Besson en étudie les effets, puis il examine le rang du privilège du Trésor. Suivant, sur ce point, la circulaire de la comptabilité publique du 10 août 1922, il prend un exemple concret qui, mieux que toutes les formules, permet de voir clair dans cette matière compliquée. Puis l'auteur passe à la question de publicité. Ici une difficulté se présente. Comment concilier le principe de la publicité des registres hypothécaires avec le secret de la contribution des bénéfices de guerre inscrit dans l'article 18 de la loi organique du 1er juillet 1916. D'après ce dernier article, en effet, est tenu au secret professionnel, dans les termes de l'article 378 du code pénal et passible des peines prévues audit article, toute personne appelée à l'occasion de ses fonctions ou attributions à intervenir dans l'établissement, la perception ou le contentieux de l'impôt. Le même texte décide que tous avis et communications échangés entre les agents de l'administration ou adressés par eux aux contribuables au sujet de la contribution sur les bénéfices de guerre doivent être transmis sous enveloppe fermée. Enfin, sauf dans le cas prévu par l'art. 14 de la loi du 31 décembre 1918, les contribuables ne sont autorisés à se faire délivrer des extraits des rôles que relativement à leurs propres cotisations. Il importait de résoudre cette antinomie législative. L'art. 5 de la loi du 10 août 1922 s'y efforce. Elle décide que les extraits délivrés aux tiers par le conservateur des hypothèques, le greffier ou le receveur principal des douanes mentionneront l'inscription, mais sans indiquer la somme pour laquelle elle garantit le privilège du Trésor. Seuls les extraits délivrés au redevable ou à son fondé de pouvoir spécial mentionneront les sommes garanties par le privilège. L'inscription révèlera dans tous les cas au futur prêteur hypothécaire ou à l'acquéreur éventuel l'existence du privilège. Ainsi prévenu, il lui appartiendra de se faire donner par le propriétaire toutes indications nécessaires sur le montant de la créance privilégiée.

En vue de garantir contre le risque d'une inscription de privilège

les tiers qui auraient à traiter avec les assujettis éventuels à la contribution, la loi organise une procédure préventive de purge consistant en une mise en demeure au trésorier général d'avoir à inscrire ledit privilège dans le délai d'un mois. M. Besson étudie avec le plus grand soin cette procédure ; il examine ensuite les règles à suivre pour le cantonnement du privilège sur les immeubles du redevable, la substitution au privilège du Trésor de garanties mobilières ou autres, la subrogation des tiers prêteurs au privilège du Trésor, les attestations à produire à fin de mention de subrogation de radiation.

Son livre est la seule étude qui ait été publiée sur cette question et il devrait être consulté par tous les contribuables passibles de cette imposition extraordinaire.

LOUIS CARIO.

GÉOGRAPHIE

Lettre-circulaire du Bureau hydrographique international sur les limites des océans et des mers (15 février 1923). — E.-L. Trouessart : *La Distribution géographique des animaux*, G. Doin, 1922. — A. Demangeon : *L'Empire britannique, étude de géographie coloniale*, Colin, 1923. — *XXX-XXIe Bibliographie géographique annuelle*, 1920-1921, publiée par *l'Association de Géographes français*, sous la direction de E. Colin, Colin, 1923. — Mémento.

Il convient d'accorder beaucoup d'attention au plan de *délimitation des océans et des mers* dressé par le **Bureau hydrographique international** de Monaco, en vertu d'une décision prise en 1919 par la Conférence hydrographique de Londres. Ce plan a été communiqué le 15 février 1923, par lettre-circulaire, aux services compétents de tous les Etats associés. Il se compose d'une liste très complète et d'un planisphère où sont indiquées les démarcations proposées.

L'Océan est tout d'une pièce, disait Leibniz. Que signifie donc un plan de délimitation ? Disons tout de suite qu'il a fort peu d'intérêt au point de vue de la science pure, mais qu'il en a beaucoup au point de vue des applications pratiques, et surtout au point de vue de la navigation.

Assurément, malgré l'assertion de Leibniz, les mers ne forment pas une masse homogène. On peut y reconnaître de grandes divisions fondées, non point sur le dessin des côtes, ni même sur les échelles de profondeurs, mais sur d'incontestables groupements

de phénomènes qui appartiennent à la physique, à la chimie et à la biologie de la mer. Ce sont des divisions de zones, qui dépendent surtout de la situation de notre globe dans l'espace et de l'inégale diffusion de la chaleur solaire sur la surface terrestre.

Mais ces zones n'admettent pas des démarcations nettes, telles que celles qu'on dessine sur les cartes. Il y a d'une zone à l'autre de longues transitions insensiblement ménagées. On ne peut les séparer rationnellement par des lignes. Les lignes astronomiques, cercles polaires, équateur, cercles tropicaux, ne conviennent point ici. Et pourtant, lorsqu'une première tentative a été faite pour définir rationnellement les océans, on a choisi naturellement les cercles polaires pour séparer les mers boréales et australes du reste de la masse marine. Ainsi procéda la commission réunie à Londres en 1845 et présidée par Sir Roderick Murchison.

Mauvaise méthode, car il ne s'agit pas, en l'espèce, d'une classification scientifique. Il s'agit avant tout d'une mesure d'ordre pratique. Il faut, au moyen d'une nomenclature adoptée par tous, faire concorder ensemble les *Instructions nautiques* et les *Livres des phares* du monde entier.

Ces recueils de documents, publiés par toutes les marines, donnent aux navigateurs des renseignements volumineux et détaillés sur des portions de côtes et de mers, définies dans chaque pays selon la nomenclature en usage. Si les nomenclatures ne s'accordent pas, il peut arriver que des renseignements venus de deux pays différents chevauchent les uns sur les autres ou se contredisent. Il peut arriver, chose plus grave encore, que des parties de côtes ou des mers soient laissées en lacune.

On remédiera à ces inconvénients au moyen d'une nomenclature et d'une délimitation universellement adoptées. Telle est la grande utilité de l'initiative du Bureau hydrographique. Son plan n'est pas parfait ; le Bureau lui-même fait appel aux améliorations et aux corrections. Mais, quel que soit le plan définitif, il devra s'inspirer uniquement de la commodité générale, et non point de considérations scientifiques qui n'ont rien à voir ici, car la vraie science exclut toute démarcation linéaire dans la définition et dans l'étude des mers.

Le livre du professeur E.-L. Trouessart sur la **Distribution géographique des Animaux** ne réédite pas, mais remanie complètement la *Géographie zoologique* du même auteur, publiée

en 1890. Si la géographie botanique s'impose comme science descriptive, et s'il n'est guère possible de concevoir un vrai botaniste qui ne soit en même temps quelque peu géographe, il n'en est pas de même de la géographie zoologique : la tâche du professeur Trouessart est bien plus malaisée que celle d'Alphonse de Candolle et de Drude. Cela tient surtout aux facultés d'adaptation des grandes familles animales à tous les milieux physiques : ces facultés sont bien plus étendues et plus puissantes que nous ne sommes portés à le croire. Si l'homme s'adapte à peu près à toutes les conditions physiques sur la surface du globe, et fait souche partout, beaucoup d'animaux y réussissent aussi bien que lui, et quelques-uns y réussissent peut-être mieux. « Il n'est guère de type zoologique, dit M. Trouessart, qui ne puisse s'accommoder de conditions d'existence très variées. » On a fort exagéré l'importance des conditions climatiques : la plupart du temps, elles ne sont pas prohibitives, elles imposent seulement à l'animal des variations dans son genre de vie. « Le Tigre, qui vit sous les tropiques, à Java et à Sumatra, vit aussi en Sibérie, mais il s'y revêt d'une chaude fourrure. » Aussi les 26 régions zoologiques reconnues par Lacépède, de même que plus tard les 24 régions groupées par Wallace 4 par 4, de manière à former 6 super-régions, avec une symétrie qui nous met tout de suite en défiance, nous paraissent des divisions très artificielles et très peu en rapport avec la réalité des choses. Quand on arrive aux Insectes, ces divisions ne répondent plus à rien du tout. « Toutes les grandes familles d'Insectes sont cosmopolites dans la faune actuelle du globe. » Cependant l'auteur ne résiste pas au désir d'apporter aussi sa classification ; il reprend celle de Wallace, en la ramenant à 4 régions, mais d'autre part il ajoute 2 régions circumpolaires ; il coupe donc en 6 tranches l'écorce solide ; il tente aussi une classification, très sommaire, de la faune océanique, que M. Trouessart ne paraît pas connaître aussi complètement que la faune terrestre.

La partie la plus intéressante et la plus curieuse du livre de M. Trouessart est celle qui se rapporte aux migrations des insectes, des oiseaux et des animaux marins. Il y a là une multitude de faits surprenants et bien vérifiés, comme les 17000 kilomètres aller, et autant retour, que parcourt l'hirondelle de mer des terres arctiques aux terres antarctiques ; les lointaines migrations d'oiseaux

terrestres comme le *Syrrhapte* de Mongolie : les vols *géologiques* des oiseaux migrateurs au-dessus du Golfe du Mexique, où les animaux ont conservé leurs habitudes du temps du Pliocène, alors que le Golfe n'existait pas ; les 240 kilomètres à l'heure de l'Hirondelle, d'après Spallanzani ; les voyages de nuit des oiseaux attirés et fascinés par les lanternes des phares où ils viennent se briser... Il y a d'autres faits plus étonnants encore, qui ne sont pas rapportés par M. Trouessart ; il est vrai que tout le monde ne les admet pas ; par exemple la traversée des Anguilles de la Baltique jusqu'à la mer des Sargasses, défendue par le savant danois John Schmidt.

L'Empire britannique de M. A. Demangeon nous est présenté comme une *étude de géographie coloniale.* Il y a dans ce travail au moins autant d'histoire et de politique générale que de géographie. Rien de plus naturel et de plus légitime : la géographie humaine serait un non-sens si elle ne faisait aucune place soit aux considérations historiques, soit aux efforts de prévision et de direction des volontés agissantes.

Ce livre à la fois court, dense et touffu, est un très utile recueil de renseignements puisés aux meilleures sources et coordonnés dans un cadre bien construit. On peut trouver, dans la première partie, que l'auteur accorde, dans la fondation de l'empire anglais, une trop grande place à *l'esprit commercial*, et qu'il ne voit pas assez l'importance des desseins politiques, qui se manifeste pourtant dès les débuts de l'empire par la conquête méthodique de l'Inde. Mais cette impression est corrigée par la suite. A mesure qu'on avance, les nécessités profondes de l'expansion anglaise et les fins conscientes de la politique britannique apparaissent plus nettement : on s'en rend compte, par exemple, lorsque l'auteur reconnaît que « la colonisation anglo-saxonne, dans les pays tempérés, a été essentiellement l'œuvre de petits cultivateurs, chassés de leurs foyers par des crises économiques, et arrivés avec l'espérance d'acquérir des champs ». Un des chapitres les plus solides et les plus intéressants du volume est consacré au régime des terres dans les Dominions. Je le préfère de beaucoup à ceux où M. Demangeon s'attarde à noter les caractères extérieurs de la civilisation britannique, tous les mêmes de Londres aux antipodes, qu'il s'agisse de cuisine, de vêtement ou de sport, — jusqu'aux avocats en perruque d'Australie et de Nouvelle-Zé-

lande et au traditionnel « Oyez, oyez, oyez », qui retentit aux audiences de justice dans ces pays lointains.

Il est difficile de savoir au juste ce que pense M. Demangeon sur les chances d'avenir de l'Empire britannique. Il se défend de vouloir faire le prophète, et il a bien raison. Cependant, sans rien prophétiser, chacun de nous construit peu ou prou l'avenir, par une sorte de tendance irrésistible. Je crois, et je me trompe peut-être, que pour M. Demangeon les conditions géographiques permanentes représentent des éléments de dislocation et de ruine (il a pourtant parlé de l'action unificatrice de la mer). L'Empire ne tiendrait donc debout que par un effort permanent de volontés collectives, tandis que les conditions naturelles, de plus en plus aidées par la formation de peuples nouveaux dans le cadre impérial, ne cesseraient de le saper à la base, surtout en Egypte et dans l'Inde. C'est dans le proche Orient que se trouverait, à l'heure présente, le point critique ou le point douloureux pour l'Empire britannique.

La publication de la **XXXe-XXXIe Bibliographie géographique annuelle**, faite sous la direction d'E. Colin et avec le concours de l'*Association des géographes français*, montre une fois de plus qu'en France il n'y a pas de science mieux pourvue que la Géographie en fait d'instruments de recherche. Cette nouvelle *Bibliographie* ne comprend pas moins de 1931 numéros, livres et articles parus dans toutes les langues en 1920 et en 1921 ; presque tous les numéros sont accompagnés de courtes analyses. La *Bibliographie* d'E. Colin est faite en concurrence amicale avec celle, très utile aussi, que publie tous les mois S. Reizler dans la *Géographie* ; mais les deux ne font pas double emploi, et les géographes doivent se féliciter de disposer de pareils instruments de travail.

MÉMENTO. — Dans la *Géographie* de mars, une *Etude* de J. de Morgan, sur *Les premiers temps de l'humanité*, résume et condense le récent volume du même auteur sur la préhistoire. — Même numéro : *La crise de la houille blanche dans les Alpes françaises*, par A. Allix. — *Géographie* d'avril : J. Tourneur-Aumont, *Uniformisation des signes cartographiques ; le cadre des cartes*. — *Annales de Géographie* du 15 mai : Fernand Evrard, *Les grandes fermes entre Paris et la Beauce* ; A. Charton et J. Célérier, *La région de l'Oued Rdom (Maroc occidental)*.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Les Civils et la Guerre. La Prétendue faillite de l'art militaire. — Dans notre chronique du 1er avril dernier, l'occasion s'est présentée pour nous de montrer ce que les spécialistes pensaient de l'art militaire, d'après les enseignements de la dernière guerre. Nous avons fait choix, pour éclaircir cette question, de deux officiers de carrière, de longue expérience et d'esprit libéré, M. le Colonel Gros Long et le lieutenant-colonel E. Mayer, qui, dans des études remarquables, nous ont donné leurs conclusions, en dehors de tout dogmatisme, de tout esprit d'école. Nous n'y reviendrons pas.

Notre intention est de mettre aujourd'hui, en parallèle avec ces conclusions, celles que nous apportent des civils, ayant pris part à la mêlée. Ceux-ci sont certes nombreux. Malheureusement, la grande majorité déclare son parti-pris de ne plus entendre parler de la guerre. Elle n'est, disent-ils, qu'un « mauvais souvenir ». Cela est, sans doute, significatif, mais ce n'est pas une raison valable pour excuser ce parti pris d'oubli. Il n'y a pas que pour eux que la guerre reste un mauvais souvenir. Leur indifférence n'a fait que favoriser la fabrication de légendes que de faux Plutarques travaillent à accréditer avec une constance inlassable.

Parmi les premiers écrits sur la guerre, deux des plus remarquables sont dus à des universitaires, si je ne me trompe, les capitaines de réserve Charles Baux et Delvert. Ce dernier a donné une étude critique sur l'offensive du 16 avril 1917, qui fait le plus grand honneur à sa clairvoyance et à son sens des choses militaires. Charles Baux a publié, en 1921, des *Etudes sur le Combat*, rédigées en pleine action, qui sont le plus clair témoignage que l'art militaire n'est pas un art ésotérique, apanage des seuls spécialistes, et qu'un civil peut y exceller, à force de bon sens, de réflexion et de caractère. Nous avons parlé, en temps voulu, de ces remarquables études. Nous y faisons allusion aujourd'hui pour mémoire et surtout pour mettre en garde contre un état d'esprit qu'une récente manifestation, accompagnée de plus d'éclat, va contribuer à affermir, sinon à créer. Cet état d'esprit, qui affiche le dédain pour les choses militaires, est en effet assez répandu depuis longtemps dans les milieux de l'intel-

lectualisme. Je note simplement que Charles Baux et Delvert ont été des combattants, en contact direct avec la troupe et avec les difficultés de la guerre.

Je viens de faire allusion à l'étude retentissante que Jean de Pierrefeu vient de nous donner. Il y proclame la faillite définitive de l'art militaire. C'est la question qui m'intéresse ici. Une telle opinion n'est pas négligeable. A voir la faveur avec laquelle elle a été accueillie dans les milieux littéraires, on peut admettre qu'elle représente la quasi-unanimité des intellectuels. J'ai pris, moi-même, à lire ce livre un plaisir que M. Jean de Pierrefeu ne peut lui-même comprendre, s'il n'a pas lu, ce qui est probable, — le *Mercure* ne devant pas avoir ses entrées au G. Q. G., — les chroniques où sourdait mon irritation, que j'ai écrites pendant la guerre. Sa profession de foi d'aujourd'hui, si éloquente qu'elle soit, vient un peu tardivement. Elle nous arrive comme les pompiers, après que l'incendie est éteint.

On a dit, à ce propos, que M. Jean de Pierrefeu venait de donner un grand exemple de courage civique. Le vrai courage consiste cependant à signaler le danger pendant qu'il menace ; il est assez vain de le montrer lorsqu'il a disparu. Mais, voici les raisons du grand plaisir que ce livre m'a donné. Il fait, avec l'éloquence la plus généreuse, accompagnée des plus vives saillies de l'esprit, le procès de tous les actes, de toutes les fausses théories, de toutes les explications mensongères, de tous les bourrages de crâne, de toutes les carences qui ont révélé, pendant près de quatre ans, une sorte d'impuissance congénitale des Directions militaires, d'un côté comme de l'autre de la barricade. Son seul effet a été de faire massacrer, sans utilité, des milliers et des milliers d'êtres humains. Autrefois, dans les guerres du passé, le sacrifice du sang était suivi au moins de fécondité. La grande nouveauté de cette guerre a été longtemps la stérilité du sacrifice.

On grignotait l'adversaire. La vérité est qu'on n'osait rien tenter. M. Jean de Pierrefeu écrit :

> Le principe néfaste de l'usure des forces, se substituant à l'idée de manœuvre, marque la plus étonnante régression de l'art militaire qu'on ait jamais vu.

On imagine mon plaisir à lire une pareille affirmation.

Malheureusement, M. J. de Pierrefeu, au lieu de s'en prendre aux auteurs responsables, se laisse aller aux généralisations :

> Cinquante ans de paix européenne, écrit-il, avaient réduit l'art militaire à la décadence. Cinquante ans employés à des développements théoriques, des Kriegspiel, des méditations sur le papier, non contrôlés par l'expérience, ont conduit les Etats-majors à accoucher d'une espèce de conception de la guerre qui n'a plus rien de commun avec l'art de Napoléon.

Soit; mais ce n'est pas le fait de cinquante ans de paix. On ne peut pas cependant faire la guerre tout le temps. C'est le fait des hommes. En art militaire, tout n'est que question d'espèce. Qu'on suppose un Galliéni ou un Lanrezac, au lieu et place de notre généralissime, nos Etats-majors auraient fourni des réactions différentes. Il faut leur rendre justice. La grande majorité connaissait son métier. Mais ils devaient obéir avant tout, se conformer à la règle. *Perinde ac cadaver.*

Il n'est pas vrai, dit encore Jean de Pierrefeu, « que le front continu a été préparé, voulu par une stratégie prudente ».

> Ayant engagé leurs armées, les hauts commandements des deux nations n'ont plus su les décrocher, les reprendre en main, les reformer pour recommencer une nouvelle bataille. Ils sont restés déployés sur place, là où ils se trouvaient, et ce provisoire a duré quatre ans...

Le matériel humain est entassé comme « de vils moellons le long d'énormes espaces » sans qu'on puisse lui donner une forme, le diriger ou le dominer.

> L'établissement du front continu est né en 1914 de la volonté de reculer la décision de la bataille.

Rien n'est plus exact. Notre gouvernement et notre généralissime, en parfait accord, attendaient le miracle de la poussée russe, qui ne devait jamais se produire. Il fallut de longs mois pour que se dissipât cette illusion. Mais voici où M. Jean de Pierrefeu, après nous avoir causé un plaisir aussi vif, nous déconcerte. Il accepte lui aussi le front continu comme l'unique dogme de l'art militaire de l'avenir. Après nous l'avoir montré avec son caractère de pis-aller, comme la conséquence de la défaillance du Haut commandement, il en arrive à le prôner et à nous le présenter comme le dernier terme de la stratégie de l'avenir.

Le front continu, dit-il, s'il est né d'un événement fortuit que les élites militaires eussent pu peut-être éviter en revendiquant hautement leurs responsabilités, est devenu maintenant une nécessité inéluctable : c'est le fait nouveau de la guerre moderne.

J'admire la désinvolture de M. Jean de Pierrefeu, mais j'avoue ne pas comprendre pourquoi ce qui nous est donné comme le témoignage de l'insuffisance du Haut Commandement en 1914 va devenir le principe sacro-saint de l'art militaire ? Il y a là une contradiction flagrante. Mais il faut bien que M. Jean de Pierrefeu nous conduise là où il veut en venir. Il supprime l'art militaire. Il ne veut plus ni d'un Condé, ni d'un Frédéric, ni d'un Napoléon. Il ne veut que d'un ingénieur, d'un chimiste, d'un industriel. Nous avons M. Loucheur. On pourrait essayer. Nous avons encore M. Le Trocquer, qui, chaque fois qu'il fait un voyage dans la Ruhr, remporte une victoire qui laisse toujours les choses dans le même état. Cela est une manière de front continu. Nous aurons donc dans l'avenir des fronts continus derrière lesquels les nations, comme des fils prodigues jetant par la fenêtre tout leur patrimoine, épuiseront leurs ressources jusqu'au dernier sou, sinon jusqu'au dernier homme.

Et M. Jean de Pierrefeu de conclure :

Qu'on examine sérieusement, et dirai-je, *civilement*, les moyens de faire la guerre, comme on étudie les moyens d'arrêter un torrent, de combattre l'incendie, l'épidémie et les fléaux du monde, les progrès du machinisme et de la science permettront d'y parvenir, sans doute, pour peu qu'on s'y applique.

Telles sont les conclusions que nous apporte, comme des nouveautés, un des représentants les plus séduisants, je le reconnais volontiers, de l'intellectualisme français.

§

Heureusement que l'art militaire n'a pas attendu pour donner une preuve de sa vitalité le verdict que M. Jean de Pierrefeu prononce aujourd'hui contre lui. Il s'est révélé, une fois de plus, comme cela a eu lieu tant de fois dans le passé, à la suite de situations désespérées, le jour où une impérieuse nécessité a conduit à confier les rênes au chef, décidé à prendre toutes ses responsabilités, aux lieu et place de celui qui ne voulait pas les engager.

Mais cela, on ne veut pas le voir. Toute la thèse de M. Jean de Pierrefeu en serait ruinée. Il paraît plus expédient, pour expliquer les événements, de voir dans la bataille de quatre mois qui délivre le pays, de juillet à novembre 1918, simplement l'effet de la pensée d'un chef, « déformée ou dérivée par l'immense déterminisme des choses qui obéissent à des lois si secrètes que nul ne peut les diriger ». M. Jean de Pierrefeu nous dira encore: Les matériaux étaient en place : c'est le destin qui a tout mis en ordre. Nous voilà en plein mysticisme. Qu'est-ce que le Destin au juste ? à la guerre, nous sommes cependant dans le domaine du concret.

A la vérité voilà bien des explications indigentes. Mais M. Jean de Pierrefeu, malgré sa haute culture, a conservé une âme juvénile, pleine de partis pris. Le maréchal Foch est sa bête noire. Ce dernier fut le rival heureux, qui, par une série de coups de maître, démontra l'inanité de tout un plan de temporisation perpétuant, un passé condamné cependant par l'expérience. A force de vivre parmi les Etats-majors, M. Jean de Pierrefeu en a adopté les préjugés et les préventions. Il est possédé par l'esprit de bouton. Attaché au G. Q. G. du maréchal Pétain, au moment de la nomination de Foch comme généralissime, il est resté profondément attaché à son chef. Nous avons nous-même une trop haute idée du caractère privé du maréchal Pétain pour blâmer un attachement aussi candide. Il est cependant d'une singulière étroitesse d'esprit et d'une regrettable mesquinerie de pensée de dépasser la mesure du ressentiment de son chef en supposant l'existence de ce ressentiment, dans ce morceau : « Foch l'insouciant », chapitre qui est une mauvaise action et un défi à l'histoire. M. Jean de Pierrefeu a pour excuse de n'avoir connu Foch que par les imitations caricaturales qu'en faisait, suivant son aveu, un de ses camarades du G. Q. G., de n'avoir, d'autre part, étudié la « Campagne de France » que dans le seul ouvrage de L. Madelin, systématiquement dépourvu de tout esprit critique.

Il lui aurait été facile de mieux asseoir sa documentation. Qu'il nous permette une indication, puisqu'il pense « qu'une bataille n'est pas une œuvre de précision, mais toujours plus ou moins un chaos » (encore une généralisation) : qu'il lise l'étude sur la *Bataille de Montdidier*, que vient de donner le Com. Daille. Je le rassure de suite. Il n'y est pas question de Foch dont il

écrit : « Chef admirable plus averti par ses réflexes musculaires que guidé par la méditation. » En quoi, demanderons-nous, peut-il être admirable, s'il n'a montré que des qualités de boxeur et si le hasard, ou le destin, a arrangé toutes choses pour lui ?

« Ce n'est souvent que du journalisme de premier ordre », a dit, de ce livre, M. Benjamin Crémieux. Si nous comprenons bien, cela veut dire : un feu d'artifice d'idées brillantes, mais rassemblées à la hâte et distribuées à la volée, sans profondeur, sans étais. Il nous a donné à nous-même d'abord un plaisir très vif : mais nous voici profondément déçus de nous trouver, comme seule conclusion, devant le front continu, avec interdiction de faire preuve de génie militaire. Si nous avions à conclure de notre côté, après une telle déception, nous serions portés à nous retourner vers le vieil adage : « A chacun son métier... » Il est des hommes voués à faire le communiqué : d'autres ont à en fournir la matière. Si celle-ci n'est pas suffisante, il appartiendra toujours aux civils d'opérer les changements nécessaires. Et cela est déjà une tâche assez grande, assez délicate. La stratégie civile consiste à faire un choix judicieux parmi les militaires. Cela n'est pas toujours facile. On l'a bien vu pendant la dernière guerre.

JEAN NOREL.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Rodolphe Hoornaert : *Sainte Térèse écrivain*, Desclée. — Adolphe Retté : *Léon Bloy, essai de critique équitable*, Bloud et Gay. — Mémento.

Voici l'un des livres les plus intéressants qui aient été publiés sur sainte Térèse. M. Rodolphe Hoornaert ne s'est pas borné à étudier le style et la composition des écrits de la Réformatrice du Carmel. Il nous donne encore, en une analyse très approfondie, sa psychologie, les circonstances où se développa son génie et la peinture de l'époque où elle rayonna. Ce livre, **Sainte Térèse écrivain**, apporte une contribution de premier ordre à l'histoire de celle que l'Eglise qualifia « docteur en Mystique ».

Dans quelque position sociale que Dieu l'eût placée, sainte Térèse aurait été une femme remarquable. Ses dons naturels sont si accusés et si abondants à la fois qu'on demeure dans l'admiration à les dénombrer. Quant aux dons surnaturels, ils s'épanouissent en une floraison dont il y a peu d'exemples. Sa carac-

téristique principale, c'est l'union du sens pratique le plus déterminé à la spiritualité la plus haute. Lisez sa correspondance, vous constaterez qu'elle y donne, selon une perception forte des nécessités de la vie matérielle, les conseils les plus appropriés aux ressources des monastères qu'elle fonda et les préceptes les plus efficaces pour le développement des âmes en Dieu. De même si, au lieu de s'adresser à ses Carmélites, elle s'occupe de personnes pieuses destinées à rester dans le monde.

En elle s'avère donc la perfection de l'intelligence mystique, à savoir l'équilibre de toutes les facultés dans l'amour de Dieu.

Toutes les parties du livre de M. Hoornaert viennent à l'appui de cette définition ; voici notamment un passage où il l'a très bien formulée :

« Les événements mystiques opèrent en sainte Térèse une synthèse psychique nouvelle, au-dessus de la médiocrité normale, où chaque faculté a son rang dans un merveilleux équilibre, où la partie sensible obéit à la raison, où la volonté atteint à la plénitude de sa force, où l'intelligence éclaire tout, sans cesse éclairée elle-même de lumières, qui ne sont certes pas le partage du vulgaire, et juge toutes choses d'en haut, non à la mesure toute relative du temps, mais selon la norme immuable de l'éternité. Cela seul explique avec vraisemblance ce sens extraordinaire de *la mesure* qui ne la quitta jamais et qui est la dominante de son intelligence comme la compassion est le trait dominant de sa sensibilité. »

Ailleurs, M. Hoornaert dit fort bien que « sainte Térèse a été par excellence le poète du cœur humain dans ce qu'il y a de plus haut ». Et d'autre part, pour spécifier l'étonnante précision avec laquelle la Sainte décrit les états d'oraison de l'ordre le plus profond, il a raison d'écrire:

« C'est sans perdre un seul instant de vue le réel qu'elle établit ses classifications des états mystiques. Et c'est précisément parce qu'elles sont les plus réalistes qu'elles sont aussi les meilleures. On n'a pas mieux fait avant elle; on n'a pas mieux trouvé depuis. Au xxe siècle, les spécialistes de la Mystique, après avoir passé en revue toutes les œuvres des écrivains mystiques, avouent qu'en dehors de la classification de sainte Térèse, on n'en peut trouver aucune qui soit scientifiquement soutenable, qu'elle est la plus rationnelle et que l'autorité de la Sainte est ici sans rivale. »

On goûte à l'extrême aussi dans le livre de M. Hoornaert les chapitres qu'il intitule : *l'esthétique psychique et l'analyse, l'art de bien dire, le lyrisme*. Jamais les qualités d'ordre littéraire appartenant à sainte Térèse n'ont été mieux mises en relief. Les fervents du grand écrivain qu'elle fut se délecteront à cette lecture. Ils y trouveront définis et appréciés, selon la plus fine critique, les splendeurs de son incomparable style.

Bref, le travail de M. Hoornaert mérite d'occuper une place de choix dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse à la Mystique.

Voici maintenant un petit livre où un mystique de moindre envergure est étudié avec compétence et impartialité. C'est le **Léon Bloy**, de M. Adolphe Retté. Les lecteurs du *Mercure* en connaissent les deux premières parties. La troisième, inédite jusqu'à ce jour, complète, d'une façon fort pénétrante, cette présentation de l'auteur du *Désespéré*.

Trop déprécié par beaucoup de gens de lettres qui ne lui pardonnent pas son acrimonie et ses injustices en matière de critique littéraire, trop exalté par un petit clan d'apologistes à outrance, dont les clameurs frénétiques compromettent sa mémoire plutôt qu'elles ne la servent, Léon Bloy a trouvé enfin en M. Retté un juge équitable qui a su faire le départ entre ce qu'il y a de bon et de mauvais dans son œuvre « mi-partie d'ombre et de lumière ».

Il y eut toujours chez Bloy un conflit entre un orgueil gigantesque, celui que lui dictait sa prétention d'être un « homme d'absolu » et l'humilité que lui inspirait son amour si sincère et si profond de Jésus-Christ. Là se trouve la clé de son caractère. C'est ce que M. Retté a fort bien démêlé tout d'abord et ce qui lui a permis d'analyser avec clairvoyance la personnalité si complexe de l'auteur de la *Femme pauvre*.

Chez Bloy, l'artiste se rend presque haïssable par sa gloriole puérile et par l'intensité de ses rancunes et de ses partis pris. On ne peut que réprouver l'acharnement odieux qu'il mit à poursuivre Huysmans de ses invectives jusque par-delà le tombeau. On ne peut que hausser les épaules quand on considère la façon dont il apprécie l'œuvre d'écrivains de valeur qu'il traite comme des fantoches méprisables. Polémiste, l'intransigeance de ses partis pris enlève toute portée à ses jugements. A ne considérer chez Bloy que le littérateur, on admirerait son style, mais on regret-

terait qu'un aussi bel instrument ait été mis au service d'un jugement aussi imparfait. Mais il y a le mystique. Dans tous ses livres, mal composés, décousus et où la violence de l'expression nuit trop souvent à l'exactitude de la pensée on trouve des pages où le catholique contemplatif qu'il y avait en Bloy se manifeste, parfois jusqu'au sublime. C'est ce qui lui vaudra toujours le suffrage des âmes capables de concevoir la beauté mystique. Elles auront de l'indulgence pour ses défauts, elles l'aimeront parce qu'elles trouvent dans son œuvre, lorsqu'il se plie humblement aux opérations de la grâce illuminante, de quoi compenser avec magnificence les erreurs de sa théologie et les écarts de son déplorable caractère. Bloy posséda à un degré éminent ce que la mystique appelle la *vision intuitive*. Et cette vision s'exprime chez lui sous des formes d'une incomparable beauté.

M. Retté, parce qu'il a lui-même une connaissance expérimentale de la théologie mystique, a donc réussi à donner de Bloy et de son art une idée aussi satisfaisante que possible. Quiconque voudra étudier l'œuvre de Léon Bloy d'une façon complète devra nécessairement consulter ce petit livre où l'homme et l'écrivain sont appréciés avec équilibre et mesure.

Pour finir, un vœu : Il serait à souhaiter qu'un éditeur publiât un choix des pages mystiques de Bloy, débarrassées des scories et des enfantillages qui en diminuent la portée dans ses livres. On aurait ainsi un petit manuel d'oraison contemplative qui pourrait être utile à beaucoup d'intelligences portées à la Mystique.

Mémento. — I. de Récalde : *La cause du Vénérable Bellarmin*, 1 vol. à la Librairie moderne. M. de Récalde poursuit sa campagne contre les Jésuites, prenant, cette fois, pour prétexte, l'introduction à Rome de la Cause de Bellarmin. La béatification de cette gloire de la Compagnie de Jésus rencontre, paraît-il, des difficultés. M. de Récalde apporte des arguments hostiles. En les publiant, il écrit, d'ailleurs, comme il sied : « On comprendra que nous ne puissions entrer dans l'examen ni dans la discussion du procès actuellement soumis aux seuls juges autorisés. Mais à cette occasion, il nous a paru curieux de rééditer quelques pièces anciennes, tombées dans le domaine public, touchant Bellarmin et cette Cause tout à fait exceptionnelle. » Les amateurs de controverses religieuses s'intéresseront peut-être à ces documents plus ou moins significatifs.

La Vie spirituelle (Ascétique et mystique). Numéro d'avril consacré

à Sainte Catherine de Sienne. Documentation étendue et précise. Beaux articles de R. Cathala sur *la doctrine de la Sainte*, d'après son admirable *Dialogue*, et de V. Bernardot sur ses *Oraisons*. Numéro de juin : A. Saudreau : *La prière chez les moines de l'antiquité*.

ROBERT ABRY.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Docteur Eugène Osty : *La Connaissance supranormale* (*Etude expérimentale*), Alcan. — Mémento.

La rumeur publique, qui souligne... quelquefois la venue au monde des œuvres d'importance, — et l'ouvrage du docteur Osty appartient sans conteste à cette catégorie, — a salué d'un murmure flatteur l'apparition de cette **Connaissance supranormale**, la plus originale, à coup sûr, la plus scientifique et la plus complète des études qui aient été publiées sur cette troublante question. Paru il y a quelques mois déjà, ce remarquable travail, fruit de douze années d'expériences et de recherches passionnées, a eu l'heur, légitime, de faire beaucoup parler de lui, et l'avantage, considérable, pour entrée de jeu, d'attirer l'éminente attention de M. Paul Heuzé, l'arbitre souverain de nos élégances psychiques. Après enquête, cet honorable fondé de pouvoirs des hautes vérités psycho-physiologiques, cet incorruptible janissaire de la science orthodoxe et du dogmatisme officiel, a bien voulu délivrer au livre du docteur Osty sa patente de circulation et lui accorder l'*exequatur*. Il a déclaré dans une retentissante interview, — car M. Paul Heuzé ne saurait rien faire que de retentissant, — que l'œuvre valait la peine d'être étudiée de près et de fixer l'attention des gens sérieux. Hâtons-nous donc, par un juste souci de prudence, et pour le bon renom de notre firme, d'obéir à cette injonction. D'autant que ce bref canonique du pontife infaillible, du guide assermenté, appariteur en chef, et de son propre chef, de nos curiosités intellectuelles, a été, ô miracle! ratifié après coup par les véritables hommes d'étude, les biologistes avec ou sans parti pris, et même l'humble caste des psychistes qualifiés, parmi lesquels l'ouvrage a rencontré le plus sympathique intérêt, et soulevé, comme il fallait s'y attendre, les plus passionnantes discussions.

Un point demeure acquis, sur lequel tout le monde s'accorde, et il n'est pas insignifiant. L'ouvrage du D[r] Osty a contribué de

façon décisive à rendre objet de science, selon le vœu de son auteur, « des phénomènes réels, mais tenus jusqu'ici hors de la science, parce que crus, sans examen, absurdes ». Et il conservera, entre autres, le grand mérite d'avoir orienté vers cet ordre de phénomènes les investigations des chercheurs. Les faits que le Dr Osty propose à notre examen, et dont il a pris soin d'illustrer abondamment son texte, sont, en effet, — et c'est là chose essentielle, — « reproductibles à volonté, pourvu qu'on en sache le déterminisme ». Ils relèvent d'une expérimentation précise, d'une observation renouvelable et vérifiable, selon les plus expresses données, les plus rigoureuses exigences du contrôle scientifique.

Le savant expérimentateur a tenu à nous prévenir que son livre n'est pas œuvre de doctrine, d'érudition ou de synthèse, mais une contribution personnelle, dégagée de toute influence et de toute idée préconçue, un apport purement expérimental au problème, — le plus attirant qu'un savant puisse s'attacher à résoudre, — de la connaissance supranormale. Etant donnée l'effrayante complexité de ce problème, il a dû s'astreindre tout d'abord à circonscrire le champ de ses recherches, et s'en tenir aux seuls faits de clairvoyance, limitée à l'objectif humain. Ses seuls instruments de travail ont été « cette catégorie de sujets, doués en permanence de la propriété, dès qu'ils sont mis en rapport avec des individualités humaines, de prendre paranormalement connaissance de leurs personnalités et du contenu de leurs vies ». Et, pour éviter toute confusion de mots, il désigne ce phénomène de connaissance surnormale d'un terme emprunté à son maître E. Boirac: la *métagnomie*, qu'il définit « une connaissance des choses que nous ne pouvons pas normalement connaître », — ou mieux encore, « une connaissance qui se constitue autrement que par l'activité d'une intelligence, travaillant sur les apports directs ou indirects des sens connus ».

Tout, dans l'observation de cette étrange faculté, heurte notre façon de concevoir « la capacité humaine de connaître ». Nous restons confondus devant cet extraordinaire pouvoir de saisir l'imprévisible. Il suffit au sujet métagnome, pour prendre connaissance paranormalement de tout le contenu d'une vie, de « l'appui physique » d'un objet quelconque, touché ou possédé par la personnalité mise en cause et, de près ou de loin, soumise

à l'épreuve, — et moins encore ; de « l'appui mental » d'un simple détail verbal fourni par l'expérimentateur sur cette personne distante, dans le temps comme dans l'espace. Les morts n'échappent pas à cette prospection. Le moindre objet familier de leur entourage, une simple photographie prise d'eux de leur vivant, et les voici qui revivent en traits saisissants sous l'œil métagnomique du sujet scrutateur. Chez les sujets les plus remarquables, la faculté métagnomique a généralement une éclosion spontanée. D'autres fois, elle se révèle dans un état profond d'hypnose. Une des grandes circonstances révélatrices des facultés métagnomiques est la croyance spiritique et les pratiques qu'elle entraîne. Les névroses peuvent l'engendrer également, sans que cet état pathologique soit nécessairement la circonstance déterminante du pouvoir de connaissance paranormal, et les sujets métagnomes ne sont qu'exceptionnellement des névropathes. De même, aucune assimilation n'est possible entre « l'état second » hypnotique et la dissociation de l'activité psychique ou sensorielle normale, qui constitue « l'état second » métagnomique. Alors que, dans le premier cas, tout est automatisme et suggestibilité, en dehors de tout contrôle de l'attention et de la volonté, dans le second cas, l'esprit conserve toute sa liberté, et demeure indifférent, sinon rebelle, à toute suggestion. On ne peut donc nier qu'il s'agisse d'un sens spécial, insaisissable à l'observation dans son essence intime et sa nature profonde, mais dont il est possible du moins de connaître et d'analyser, sous leurs innombrables aspects, les modalités constantes et de dégager lentement le processus.

Ce processus psychologique de la faculté de métagnomie en travail peut se schématiser en trois phases successives. 1°) Elaboration inconsciente de l'information surnormale. 2°) Production d'images mentales de diverses catégories sensorielles, plus ou moins fortes, manifestation consciente de ces connaissances inconsciemment élaborées. 3°) Interprétation de ces images mentales, jaillies des plans profonds de la pensée, par la fonction intellectuelle consciente, et leur traduction en mots.

On ne saurait, en l'état actuel de nos connaissances, étudier sur le vif ni pénétrer directement l'énigme psychologique de la première phase : la période, à la fois obscure et fulgurante, du travail qui précède, dans la clairière de la conscience, le jaillis-

sement des images. On constate simplement la nécessité physiologique à laquelle obéissent la plupart des sujets, pour se mettre en état de lucidité, de recourir à certains artifices, comme la boule de cristal, la planchette spirite, voire même les cartes ou le marc de café, d'une part ; d'autre part, de se relier, de quelque manière, à l'être objet de leur clairvoyance, soit par le contact d'une main, soit par un objet familier quelconque, comme dans les épreuves improprement qualifiées de psychométrique ; soit par « l'appui » le plus ténu, simple repère d'un nom, d'une photographie, et, moins encore, du carton sur lequel elle a été collée... L'impressionnabilité du sens métanormal est, à cet égard, fantastique. Véritable accord fluidique, qui fait songer à la sensibilité ultra-délicate de nos appareils récepteurs d'ondes hertziennes, la T. S. F. étant le seul schéma que nous puissions invoquer, dans notre ignorance actuelle, des faits télépathiques. Toutefois, les phénomènes obtenus dans la vision métagnomique excluent, il faut bien le dire, dans la plupart des cas, l'hypothèse d'une transmission télépathique. Il semble bien que l'être humain soit un foyer dynamo-psychique, d'où émanent des manifestations d'une puissance inimitable. « La fonction *pensée* de l'homme est une puissance psychique inconnue de sa nature et ses capacités, et qu'il est vain de vouloir emprisonner dans des mots. »

Les images mentales informatrices envahissent, dans la deuxième phase, le champ de la conscience, et lui empruntent tous ses modes de représentation. Leur nature et leur force varient selon le tempérament des sujets percipients. Les « voyants » ont en général tendance à prendre l'image mentale des défunts pour leur manifestation réelle, fantômale. On n'en saurait, dans les conditions actuelles du savoir humain, en tirer argument en faveur de la survivance. Il semble bien que ces évocations soient seulement un appui à l'exercice de la faculté supranormale, des points de repère, des allégories, en quelque sorte, « reconstitutrices d'idées, de notions, de connaissance ». Les sujets métagnomes ne sont pas des instruments psychiques passifs. Leurs mécanismes cérébraux sont mis en mouvement, — et c'est là le troisième stade de la connaissance supranormale, — par une pensée latente, différant des modalités connues de la pensée, et « qui sait se servir des ressources de la représentation mentale

et des aptitudes de compréhension d'une intelligence pour manifester sa connaissance. Appelons cette pensée, dans l'ignorance de sa nature exacte : *pensée transcendentale*. A quelle source puise-t-elle sa connaissance ? Nous ne connaissons qu'en comparant, et nous n'avons rien de comparable à cette pensée. Le problème relève d'autres moyens d'information. On ne peut qu'indiquer ici quelques notions de détail, vérifiables par la pratique expérimentale. Les sujets reçoivent du contact, réel ou figuratif, de la personnalité à traduire, une influence utile au fonctionnement de leur faculté : certains disent expressément : « un envahissement fluidique », variable, au reste, de sujet à sujet. Il semble donc qu'une modalité énergétique, de nature inconnue, émane de l'être humain, capable de déclencher la faculté spéciale des sujets métagnomes. On observe, d'autre part, que la connaissance supranormale va de la notion générale à l'acquisition progressive des détails, suivant un processus inverse de celui qui caractérise la connaissance normale, qui procède de l'analyse à la synthèse. Autre notion fournie par l'expérience : les sujets métagnomes, traducteurs de vies individuelles, se manifestent capables de préconnaître le devenir de la personnalité humaine, mais incapables, ou très rarement, de pressentir l'avenir collectif, c'est-à-dire les événements généraux, hors de leur action tangentielle sur les existences particulières. La pratique suggère également cette probabilité que les connaissances paranormales des sujets métagnomes leur viennent par d'autres voies que les voies sensorielles connues, et en dehors de toute direction volontaire ou consciente de la personne même qui, présente ou éloignée, dans le temps ou dans l'espace, est soumise à leur introspection. Il semble que, par-delà les apparences, il existe « un immense monde mental, où les entités se relient, dans une inconcevable vie psychique collective : vie latente des pensées, où les sujets métagnomes puisent inconsciemment la substance de leurs révélations ». Dans la métagnomie sur la personnalité humaine morte, les sujets se comportent comme dans la métagnomie sur la personnalité vivante. La mise en activité élective de leur faculté s'effectue par les mêmes procédés : « appui physique » ou « appui mental ». Les informations qu'ils obtiennent ou qu'ils expriment sont de même nature et portent sur la même matière. Le temps n'intervient pas comme modificateur du travail de cette faculté.

Dans le domaine de l'hypothèse, on peut tenir le phénomène de métagnomie à objectif humain pour « le produit d'une inconsciente collaboration psychique, à plans multiples, entre le sujet métagnome et les individualités dont il traduit la vie, sans préjuger de la nature de la personnalité humaine, morte ou non encore née ».

La connaissance supranormale des états organiques, affectifs ou intellectuels de la personnalité vivante, si difficile et parfois si décevante, même pour un psychologue ou un médecin de profession, n'est qu'un jeu pour certains sujets métagnomes. Elle est immédiate et sans le moindre effort conscient. Le docteur Osty en cite de nombreux exemples personnels et attire notre attention sur l'utilité de ces révélations dans la pratique au point de vue de l'éducation et de l'instruction des enfants, du contrôle possible de nos antipathies ou de nos sympathies, de nos amitiés ou de nos alliances. Il laisse entrevoir le rôle social utile que pourraient, bien doués et bien employés, exercer à l'occasion les sujets métagnomes. Il pose là toute une série de problèmes redoutables et qui n'ont pas manqué, qui ne manqueront point de soulever de vives controverses. Certains esprits pourront s'inquiéter à bon droit que les vies particulières puissent être si aisément crochetées par les prospections indiscrètes ou aventureuses des métagnomes, et sans doute protesteront-ils hautement au nom de la sécurité individuelle et de la morale publique. D'autres allégueront apparemment que la morale, privée ou collective, n'a rien à voir avec la recherche scientifique, au moins tant que l'on n'aura pas interdit aux savants ou que les savants ne se seront pas interdit à eux-mêmes de rechercher de nouveaux explosifs, d'inventer des produits asphyxiants ou même des stupéfiants, pour l'agréable passe-temps des gens du monde. Le Dr Osty rêve d'une ère de progrès où les sujets métagnomes seront soustraits à leur infamante profession (quoique si achalandée) de « dire la bonne aventure », et, judicieusement entraînés et sélectionnés, formeront un « Collège d'expériences psychiques », où n'auront accès, dûment autorisés, que les véritables hommes de science.

Mais nous n'en sommes pas encore à cette sage période d'organisation renanienne, et force est aux chercheurs actuels, guettés par la bande noire des sceptiques, assourdis par les clameurs des « camelots du roy » du matérialisme ou du spiritualisme

traditionnels, d'expérimenter à huis clos et au petit bonheur... Du moins l'œuvre accomplie par le docteur Osty, suivant sa résolution de rester scrupuleusement au contact des faits, et, comme dit le Maître de l'expérience, de « faire parler la nature », aura eu, entre autres grands mérites, celui de transporter énergiquement dans le domaine des faits ce qui ne fut jusqu'à présent qu'un exercice spéculatif de l'esprit. Et il a su nous convaincre plus impérieusement que jamais de cette grande vérité, pressentie par les sages de tous les temps et proclamée par William James, que « nous vivons presque exclusivement », comme le dit l'épigraphe inscrite en tête de ce beau livre, « à la surface de nous-mêmes ».

Mémento. — *Revue métapsychique* (janvier-avril). Une passionnante controverse entre le docteur Geley et M. René Sudre, sur « la prévision de l'avenir et le libre arbitre ». Un savant article de M. P. E. Cornillier sur « la fonction cérébrale, d'après les psycho-physiologiques ». Une curieuse étude du Dr Geley sur les *Endoplasmes*, production organique des kystes dermoïdes, qui présentent de frappantes analogies avec les productions ectoplasmiques. — *Revue spirite* (mars-mai). Une étude de M. Ernesto Bozzano sur « certains phénomènes métapsychiques remarquables ». Une relation du Dr Jean Martinie sur « le spiritisme en Extrême-Orient ». Une très belle étude de M. Alfred Bénezech sur « les virtualités infinies et à peine explorées, ensevelies dans les profondeurs de l'être humain ». — *La Vie morale*. « L'Occulte et la Synthèse », par Albert Jounet. Une belle réponse d'Edouard Schuré à l' « Enquête ouverte sur l'Occultisme ». — *Le Fraterniste* : « L'Evolution du spiritisme dans le monde », par M. Cassiopée (Pascal Forthuny). — *Revue scientifique et morale du spiritisme* : « Spiritisme et métapsychique », par M. Gabriel Delanne. « Un cas d'écriture médianimique », par M. Gabriel Gobron. — *Le Voile d'Isis* : « L'astrologie nouvelle », par M. Grillot de Givry. « Les incantations médicales », par le Dr Vergnes. « Lettres messianiques », de Robert Buchères, tombé à l'ennemi en juin 1918 ; lettres publiées par les soins de M. Fidel Amy-Sage. — *Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy* : « La lumière créatrice », par M. Paul le Cour. « Comment j'instruis mon chien Zou », par Mme Carita Borderieux. — *Journal du Magnétisme et du psychisme expérimental* : Programme du 3e Congrès international de Psychologie expérimentale qui se tiendra à Paris, du 20 au 24 juin 1923. *Psychic-Magazine* : « La Révolution chimique et les grandes hypothèses de la chimie nouvelle », basées sur le « grand fait de la transmutation », par M. Jollivet-Castelot. — *Psychica* : « Un projet de fondation

de postes de télépathie », par M. René Warcollier. — *La Rose-Croix :* « La science alchimique au XXe siècle », par M. Georges Richet. Une protestation de M. Jollivet-Castelot contre le refus, par l'Académie des Sciences, de contrôler officiellement ses expériences de transmutation. — *La Pensée Française* (Strasbourg) : « L'idée de la réincarnation à travers les âges », par M. Gabriel Gobron. — *Psychisme :* « L'Ecole de Nancy et le psychisme », par M. Irénée Mauget. — « Le Psychisme dans Baudelaire », par M. Marcel Rieu.

PAUL OLIVIER.

LES JOURNAUX

Le drame de Mayerling (Le Temps, 20 juin). — *La vérité sur le drame de Mayerling* (Le Figaro, 22 juin).

M. Maurice Paléologue publie dans **le Temps** un document très important sur le drame de Mayerling, jusqu'ici demeuré mystérieux. M. Paléologue reproduit une conversation confidentielle avec l'Impératrice Eugénie, à l'un des séjours qu'elle fit à Paris le 16 juillet 1906, confidence « qu'il n'y a plus aucun inconvénient à divulguer aujourd'hui ».

« Oui, (dit l'Impératrice), je connais complètement le drame de Mayerling ; je le connais dans des conditions qui me permettent de ne craindre aucun démenti de l'Histoire. Je vais vous le raconter. Voici les faits. Je les ai appris par l'impératrice Elisabeth elle-même, pendant son dernier séjour au Cap-Martin... Le 29 janvier 1889, vers 6 heures du soir, l'empereur François-Joseph eut avec son fils une explication très vive au sujet de Mlle Vetsera ; il le menaça même de le déshériter, s'il ne rompait aussitôt cette scandaleuse liaison. L'empereur s'exprimait sur un ton si violent que l'archiduc, effrayé, finit par consentir à se séparer de sa maîtresse ; il demanda cependant à son père l'autorisation de la revoir une dernière fois pour lui dire adieu : il devait précisément dîner avec elle, ce soir-là, aux environs de Vienne, à Mayerling. L'empereur acquiesça : « Va, pour ce soir encore ! Mais, ensuite, tu ne la reverras plus. N'oublie pas que j'ai ta parole d'honneur, ta parole de gentilhomme. » En sortant de la Hofburg, Rodolphe prit un fiacre, conduit par le cocher Bratfisch, et se fit mener à Mayerling, qui est à cinq ou six lieues de Vienne. Là, dans un pavillon de chasse, Marie Vetsera l'attendait pour dîner, avec le prince Philippe de Cobourg, frère de Ferdinand de Bulgarie, et le comte Hoyos, frère de l'ancien ambassadeur d'Autriche à Paris. Le dîner se passa de la façon la plus tranquille : aucune orgie. Le seul amusement des convives fut d'entendre le cocher Bratfisch, qui était renommé pour chanter et siffler

des airs tyroliens. Le repas terminé, chacun se retira dans son appartement; car on devait se mettre en chasse de bonne heure le lendemain. L'archiduc et Marie Vetsera logeaient à une extrémité du pavillon, Philippe de Cobourg et Hoyos à l'autre extrémité. Aussitôt que Rodolphe se trouva seul avec sa maîtresse, il lui raconta la discussion terrible qu'il avait eue avec son père et l'engagement d'honneur qu'il avait dû consentir, sous la menace d'être déshérité. Elle répondit froidement: « Moi aussi, j'ai quelque chose à t'apprendre; je suis enceinte. » Alors entre les deux amants qui s'adoraient, ce fut une scène affreuse de désespoir et de tendresse. Ils se répétaient : « Nous ne pouvons plus vivre !... Mourons dans les bras l'un de l'autre !... Finissons-en ce soir même !... Dieu aura pitié de nous ! » Dans le paroxysme de leur exaltation, Rodolphe saisit son revolver et tua Marie d'une balle dans le sein. Puis, l'ayant dévêtue, il la disposa pieusement sur son lit. Quelques touffes de roses ornaient la chambre : l'archiduc prit les fleurs et en couvrit la morte. Après quoi, il écrivit à sa mère une longue lettre qui débutait ainsi : « Ma mère, je n'ai plus le droit de vivre : j'ai tué... » C'est par cette lettre que l'impératrice a pu connaître tous les détails que je viens de vous confier. Vers six heures du matin, Rodolphe se tua à son tour, d'une balle dans la tête. Deux heures plus tard, le valet de chambre de l'archiduc, qui venait éveiller son maître, essaya vainement d'ouvrir la porte. N'obtenant aucune réponse à ses appels, il courut chercher Philippe de Cobourg et Hoyos. Tous les trois dressèrent une échelle contre le mur extérieur et pénétrèrent dans la chambre en brisant la fenêtre... Lorsque Philippe de Cobourg et Hoyos eurent annoncé l'événement à l'empereur François-Joseph, il leur fit jurer de ne jamais raconter à personne le drame de Mayerling: ni l'un ni l'autre n'a failli à son serment... »

Comme l'impératrice Eugénie (qui vient d'entrer dans sa quatre-vingt-unième année) me semble exténuée par l'émouvante ardeur qu'elle a dépensée dans ce long récit, je fais mine de me lever pour prendre congé d'elle. Mais, d'un geste, elle m'invite à me rasseoir et, la voix raffermie, elle continue :

« Ce n'est pas tout. On dit souvent que le suicide de l'archiduc Rodolphe a porté un coup funeste à la dynastie des Habsbourgs et qu'elle ne s'en relèvera pas. J'avoue que, sous ce rapport, je n'attache qu'une minime importance au drame de Mayerling. Au lieu de s'appeler Rodophe, l'héritier de François-Joseph s'appelle aujourd'hui François-Ferdinand : je ne crois pas que les destins de la monarchie austro-hongroise en soient beaucoup modifiés. Mais la tragédie intime du 29 janvier 1889 a déjà eu, en dehors de l'Autriche-Hongrie, une conséquence énorme, dont le public ne se doute pas, et qui aura peut-être de graves répercussions sur l'état moral et social du monde. Voici ce que je veux

dire... En apprenant la mort violente de son fils, l'empereur François-Joseph télégraphia immédiatement au pape Léon XIII pour le supplier d'autoriser les obsèques religieuses, malgré le suicide ; il ajoutait que, s'il n'obtenait cette autorisation, il abdiquerait la couronne. Fort troublé par le cas de conscience qui se posait ainsi devant lui, Léon XIII consulta le cardinal Rampolla. L'opinion du secrétaire d'Etat fut catégorique : les conditions dans lesquelles l'archiduc Rodolphe avait mis fin à ses jours ne permettaient pas qu'on l'inhumât selon les rites de l'Eglise. Le Saint-Père chercha une transaction. A défaut des obsèques solennelles, qui auraient en effet scandalisé beaucoup d'âmes, ne pourrait-on accorder à l'archiduc Rodophe des funérailles intimes, secrètes, dans la chapelle de la Hofburg ? Le cardinal Rampolla maintint avec énergie son opinion première. De plus en plus troublé, Léon XIII passa outre et répondit à l'empereur qu'il autorisait l'aumônier de la cour à célébrer des funérailles secrètes Mais François-Joseph insista de nouveau pour des obsèques solennelles : sinon il abdiquerait. Dans la grande pitié de son cœur, Léon XIII finit par céder aux supplications du vieux souverain, que la vie avait déjà tant éprouvé. Les obsèques de l'archiduc furent donc célébrées avec toutes les pompes rituelles. Et ce fut une grande consolation pour le pauvre François-Joseph qui, dans son for intérieur, avait déjà abdiqué... Malheureusement, il connut l'opiniâtre résistance qu'avait opposée Rampolla, et il eut la faiblesse de lui en garder rancune comme d'une offense personnelle... Treize ans et demi plus tard, Léon XIII mourait. Vous vous rappelez avec quelle ferveur tout ce qu'il y a d'esprits larges et libéraux dans le monde catholique souhaitait l'élection du cardinal Rampolla ; mais vous vous rappelez aussi que, le dernier jour du conclave, à l'instant décisif, le cardinal-archevêque de Cracovie prononça, au nom de l'empereur François-Joseph, un *veto* d'exclusive contre le cardinal Rampolla. Et le cardinal Sarto fut élu ! Et nous avons le pontificat de Pie X!... Ainsi donc, sans le drame de Mayerling, c'est la haute et généreuse pensée de Léon XIII qui régirait encore la société catholique !... »

Notre entretien s'achève sur ces mots.

Si les révélations qui précèdent avaient besoin d'être confirmées, je pourrais alléguer que, le 4 février 1911, étant ministre de France à Sofia, j'eus avec le roi Ferdinand une longue conversation sur la fin mystérieuse de l'archiduc Rodolphe. Je lui rapportai le récit que je tenais de l'impératrice Eugénie. Le roi me déclara :

« Mon frère Philippe ne m'a jamais rien dit du drame dont il a été le témoin avec Hoyos. Même envers moi, il a tenu la parole qu'il avait donnée à l'empereur. Mais je sais, d'autre part, dans les moindres détails, tout ce qui s'est passé à Mayerling, et je peux vous garantir que le récit de l'impératrice Eugénie est exact. »

« Je suis à même de confirmer la version de M. Maurice Paléologue qui est très exacte — *sauf sur un point capital*, — écrit M. Robert de Souza dans le **Figaro**. Nous allons voir, ajoute-t-il, que ce point est de telle importance qu'il change du tout au tout la physionomie du drame et le caractère des malheureux amants. »

M. Robert de Souza connaît l'entière vérité sur Mayerling depuis 1891 ou 92, des attaches de famille lui ayant permis, nous dit-il, d'être en relations intimes avec des parents de la baronne Vetsera, mère de Marie, et notamment avec une de ses tantes et ses grand' tantes.

Après avoir cité le passage de la note Paléologue où l'empereur dit à son fils : « Va pour ce soir encore ! Mais ensuite tu ne la reverras plus. N'oublie pas que j'ai ta parole d'honneur, ta parole de gentilhomme », M. R. de Souza explique :

Cette scène eut bien lieu, mais la cause en fut toute différente. Il apparaît, en effet, tout de suite que s'il s'était agi d'une simple maîtresse l'Empereur n'eût eu guère à s'en émouvoir et à se mettre dans une telle colère : une de plus, une de moins, ce sont jeux de princes, même de simples mortels (il n'y a guère de scandales pour si peu), et l'Empereur lui-même, qui en avait toujours eu une pour ainsi dire en titre, ne pouvait songer à reprocher à son fils de suivre son exemple, sans aucun inconvénient politique d'ailleurs.

Mais la violence de François-Joseph avait éclaté, parce que Rodolphe lui demandait de rompre son mariage avec l'archiduchesse Stéphanie, qui lui avait déjà donné une fille, et d'épouser Marie Vetsera. On se rend compte à quel point un pareil divorce dans la catholique Autriche eût été alors le scandale redouté, invraisemblable, entraînant des complications sans fond et peut-être la déchéance impériale. A quel degré de folie était arrivé l'archiduc Rodolphe pour risquer une pareille proposition ? C'est ce qui épouvanta l'Empereur, et il crut qu'elle tomberait devant l'infranchissable obstacle de sa volonté. Or, ni raisonnements, ni défense n'avait de prise sur l'archiduc, qui finit par crier :

— Si je ne puis épouser Marie, je me tuerai.

— Eh bien, tue-toi !... Tu ne vaudras pas alors la balle dont tu te seras servi...

Telles furent, avec la véritable scène qui se passa entre l'Empereur et le prince héritier, les causes qui la déchaînèrent, racontées dans une lettre de Marie Vetsera à sa mère, comme elles le furent sans doute dans celle dont parlait l'impératrice Elisabeth à l'impératrice Eugénie.

Tout alors devient clair, et tout s'explique des fausses versions comme de la réelle nature du drame et de la psychologie des personnages.

Les versions répandues par la cour autrichienne de l'assassinat étaient nécessaires pour enlever toute responsabilité criminelle à l'archiduc. L'animosité de Philippe de Cobourg, son compagnon de plaisir, leur donnait la plus grande vraisemblance.

Puis la confidence de l'impératrice Elisabeth ne pouvait être entière, sans charger épouvantablement la mémoire de son fils. Par sa demi-vérité, elle ne mettait pas la sévérité du père en face de la décision tragique du fils, et elle feignait de n'avoir été prise que subitement à Mayerling, renforcée par la déclaration de Marie à Rodolphe annonçant sa grossesse.

Cependant les déterminations arrêtées par le pauvre archiduc du mariage, puis du suicide, peuvent parfaitement se comprendre.

Marie Vetsera avait seize ans lorsqu'elle le connut, et dix-sept lorsque son destin dramatique s'accomplit. D'une beauté éblouissante, qui dépassait déjà celle de sa mère, aucune rivale n'en pouvait vaincre le triomphe et la grâce. Elle était parfaitement honnête, quoique avertie, ambitieuse et romanesque, moins Marguerite que Juliette. (Comment dans des amours avec un prince séparer l'imagination du cœur?) Mais elle s'abandonnait à un maître qu'en sa jeunesse elle pouvait croire tout-puissant et libre de lui épargner la honte dans une situation légale créée à sa guise.

Rodolphe, de son côté, dans l'ardeur de sa passion et l'habitude d'un pouvoir qui réalisait déjà souvent ses espérances, avait pu s'imaginer de bonne foi que sa maîtresse serait, quand il le voudrait, son épouse morganatique. C'était donc un époux qu'à Marie Vetsera offrait son amant. Et voilà qu'après le veto coléreux de l'Empereur, il devait se représenter devant elle comme un pauvre homme impuissant, avec toutes les apparences de la déloyauté. S'imagine-t-on quelle torture cela devait être pour son orgueil impérial dont le champ des fantaisies semblait à tous illimité, et pour un amour qui devait s'avouer aussi misérable et trompeur que celui de n'importe quel jeune fat d'ambassade ou de magasin? Il n'était pas nécessaire qu'il eût le romantisme de l'âme maternelle pour ne trouver que dans la mort la seule issue à pareille passion, du moment qu'il avait l'âme noble et haute.

Au surplus, c'étaient deux fatalités tragiques qui s'affrontaient dans cet amour. Si éloignées qu'elles eussent été l'une de l'autre, la baronne Vetsera ne le cédait guère par l'infortune à l'impératrice Elisabeth. Incomparablement belle et riche, fille de Théodore Baltazzi dont les grandes concessions de Constantinople assurèrent l'opulence (il eut notamment la concession de la Banque Impériale Ottomane, cédée à un syndicat français, et celle des bateaux à vapeur sur le Bosphore), elle

fut une véritable Niobé moderne, frappée dans chacun de ses quatre enfants par la colère des dieux. L'un, Ladislas, disparut dans l'incendie du Ring-Theater, Marie avec l'archiduc, un autre fils noyé dans un bassin, enfin une dernière fille emportée par je ne sais quel typhus.

Le drame de Mayerling ne fut pas seulement terrible par lui-même, il nous étreint comme une conjonction de tragédies familiales où se noua peut-être dans la mort de l'archiduc Rodolphe la grande tuerie des nations...

Quelle merveilleuse tragédie romantique, dont il est étonnant qu'aucun auteur dramatique ne se soit emparé ! Il est vrai que la vraie beauté et le sens de la tragédie sont dans ces derniers documents de MM. Paléologue et Robert de Souza. La pièce est toute faite : M. de Souza n'a qu'à l'écrire.

R. DE BURY.

CINÉMATOGRAPHIE

Le Marchand de plaisirs, de Jaque Catelain. — Films allemands. — Documentaires. — Rééditions. — Lectures.

Si l'on considère **Le Marchand de plaisirs**, film réalisé par Jaque Catelain et « supervisé » par Marcel l'Herbier, du seul point de vue cinégraphique, autrement dit : si, acceptant le sujet tel qu'il a été fixé, on n'envisage que son développement technique et les moyens mis en œuvre pour l'expression des sentiments, on ne peut que constater sa parfaite réussite.

On critiquera donc, justement, moins le sujet que le choix de ce sujet. On regrettera de n'y point subir quelques audaces de goût, au risque même d'être choqué par celles-ci. Mais le charme opère : distinction remarquable de l'interprétation ; jeunesse, sensibilité délicate, fraîcheur naïve ; un enchaînement d'images où les yeux trouvent des satisfactions originales. On s'aperçoit à peine que *Le Marchand de plaisirs* est un long film. C'est qu'ici la technique, une certaine technique très au fait des dernières précisions cinégraphiques et menant un jeu de nuances et de fantaisies toujours appropriées, reste irrésistiblement séduisante.

Si je préfère, volontiers des recherches plus aiguës, des contrastes plus violents, au service de thèmes plus hauts, plus humains surtout, car la charité du *Marchand de Plaisirs* m'est pénible, il n'en est pas moins vrai que la grâce des images m'enchante. Enfin, un film français où s'accusent de l'esprit, du goût, une

rare distinction, une fantaisie subtile, peut-être seulement trop voulue. Cela me console du nombre sans cesse plus grand de films « français » (on en veut mettre partout) qui ne révèlent que la plus répugnante vulgarité, une incompréhension complète de l'esthétique du cinéma, une odieuse prétention alliée à une surenchère protectionniste et faussement nationale qui tuera, avant peu, l'industrie cinématographique française actuelle. Peut-être ne peut-on que gagner à une telle catastrophe ? On aura beau multiplier les comités de défense, les « prix », les encouragements officiels de la censure « agrandie », on ne modifiera pas le présent état de choses tant qu'on n'aura pas changé les gens et les méthodes. Nous pouvons constater seulement quelques efforts isolés, poursuivis parmi combien de difficultés, contre combien d'ignorance, sinon de haine, car tel est l'idéal du milieu cinématographique qu'on n'y craint rien davantage que la probité à tous les degrés.

§

Deux **films** nouveaux nous sont venus d'**Allemagne** : l'un, *Vanina*, remarquable, l'autre inégal, comprenant seulement quelques images intéressantes : *Calvaire d'enfant*, d'après la pièce de Hauptmann *L'Assomption d'Hannele Mattern*. On a pris soin de nous cacher les noms des réalisateurs de ces films. Peut-être est-ce dans l'espoir que le public ne découvrirait pas leur nationalité ? Il faut alors que nos marchands jugent la bêtise du public à l'échelle de leur propre bêtise, car le moins initié découvre dans ces images, aussi bien grâce aux décors, aux éclairages qu'à l'interprétation, une manière très caractéristique qui nous a été révélée par les *Trois Lumières*, *La Terre qui flambe*, *Torgus* et *Le Cabinet du Docteur Caligari*.

Quelques beaux **documentaires** nous consolent de l'indigence des films originaux : *L'Ascension du Mont-Everest* (avec ses paysages inouïs de la forêt hindoustane auxquels succèdent ceux non moins beaux ou émouvants des plateaux thibétains), *la Traversée du Sahara en auto chenilles*, *la Mission Vandenberg*.

§

J'ai souvent réclamé la **réédition** de certains films qui marquent — contre tous et contre tout — les différentes étapes, et les plus caractéristiques, de la naissance du cinéma. Rien ne saurait mieux nous aider à découvrir les lois vraies de l'expression cinégraphi-

que en permettant la confrontation des films les plus représentatifs d'une technique qui s'enrichit sans cesse. Aussi devons-nous applaudir à la réédition du *Trésor d'Arne* de Mauritz Stiller, un des plus beaux cinédrames qui nous sont venus de Suède et qui n'a pu être vu encore que par un public très restreint, les « exploitants » n'ayant pris aucun intérêt à cette suite d'images dont un grand nombre méritent notre admiration.

J'espère que la maison d'édition importante qui prend cette intelligente initiative présentera ce film dans des conditions qui feront oublier sa désinvolture extrême à l'égard d'autres films suédois, tels que *Les Proscrits* ou l'*Epreuve du Feu* de Sjostrom, si ridiculement remaniés et abrégés, montrés dans des copies photographiques si mauvaises, que je trouve encore affligeante la patience du public, lequel ne réclama pas, alors, le remboursement des places, et aussi l'inconséquence ou la servilité d'une presse qui n'éleva aucune protestation contre des procédés aussi intolérables.

§

Livres. Dans la préface d'un livre original (1) qui réunit les scénarios de *la Fête Espagnole*, du *Silence*, de *Fièvre*, de *la Femme de Nulle part*, Louis Delluc s'élève notamment contre la mauvaise qualité des « adaptations » et leurs sous-titres lamentables. Il dit ainsi ces choses nécessaires :

Le public français est assez mal placé, je l'avoue, pour juger catégoriquement un film étranger. Neuf fois sur dix on le lui donne mutilé, déformé, et surtout aggravé de ces redoutables sous-titres qui joignent trop souvent la sottise à l'inutilité.

Le texte, redisons-le, ne doit pas être quand l'image peut le remplacer. On abuse du sous-titre. Cela gêne le mouvement — et le spectateur.

Ainsi dans un film récent, au milieu d'une scène où un jeune soldat disait adieu à ses parents, on lisait ce sous-titre :

Et quelques semaines plus tard, un beau matin, Léon venait faire ses grands adieux à sa famille, tandis que dans le port un de ces monstres géants de la mer se disposait à l'emporter vers la terre de France, au secours de la Liberté.

Cela pour remplacer les navires, les volontaires et le champ de bataille qu'on n'avait pas pu ou voulu nous montrer. Et pour combler une lacune d'images le cinéaste ne s'était pas rendu compte qu'il obli-

(1) *Drames de Cinéma*, aux éditions du Monde Nouveau.

geait le spectateur à imaginer tant d'images nouvelles : le paquebot, les soldats américains, les tranchées et à les surimprimer aux adieux du jeune homme, un beau matin !

Et je ne cite là qu'un texte honnête et sérieux dont le tort est de nous interrompre dans notre émotion uniquement visuelle. Il en est de pires. Il en est de stupides. Il en est de scandaleux. Ces bavures sont assez caractéristiques de l'impuissance de nos éditeurs — enragés d'adaptation — à présenter une majorité de *bonnes* adaptations.

C'est pourquoi nous ne cessons de dénoncer la littérature, la bonne aussi bien que la mauvaise, comme la pire ennemie du cinéma.

Dans un livre abondant, d'un constant intérêt documentaire, *Filmland* (1), Robert Florey nous initie aux méthodes de conception, de réalisation et d'exploitation du film américain. Ces notes sont de précieux renseignements pour la critique. Nous comprenons mieux certaines richesses et aussi les erreurs et les pauvretés grossières du cinéma américain.

Je ne résiste pas au plaisir de citer, à titre d'exemple, cette page consacrée au rôle d'un personnage curieux, le *gagman*, dans la confection des films comiques :

Cinq troupes comiques travaillent pour cette compagnie. Chacune de ces troupes a un gagman attitré. Voici en quoi consiste cet emploi.

La plupart des troupes comiques ne trouvent pas un scénario nettement déterminé et mis en scène d'avance. Le scénario-département choisit parmi les derniers manuscrits des scénaristes de la compagnie celui qui s'adaptera le mieux au caractère de tel ou tel artiste comique.

Le scénario est par lui-même assez pauvre d'explications. En voici un exemple : *Le jeune William est chargé par ses parents qui habitent la campagne d'aller régler un compte chez le notaire, à la ville. En wagon il fait la connaissance d'un escroc qui réussit à le griser et à le voler. William arrivera cependant à reprendre son bien au détriment du voleur et de ses acolytes et il épousera une jeune femme qui l'aura aidé.*

Avec ce schéma le metteur en scène doit faire un bon film comique en deux parties.

C'est alors qu'intervient le gagman.

Le metteur en scène dit au gagman :

— Demain, je tournerai la scène du départ de la ferme, quand William reçoit l'argent de ses parents pour aller payer le notaire.

Fort de cette information, le gagman se creuse la tête pour trouver

(1) Un volume illustré aux Editions de « Cinémagazine ».

des situations comiques. Il fera cela chaque jour, et devra sans cesse renouveler ses idées. Certaines scènes seront plus faciles que d'autres à corser. Il lui sera plus aisé de trouver des « gags » pour la scène qui se déroulera en chemin de fer que pour celle du départ de la ferme.

Le gagman soumet ses idées à la vedette comique et au metteur en scène qui, eux-mêmes, les suppriment ou les transforment.

Un gagman ne peut jamais tourner plus de deux ou trois bandes avec la même compagnie, car les films se ressembleraient tous ! Le gagman part dans une autre compagnie ou dans un autre studio où il loue son « humour ». Il reviendra d'où il est parti, au bout de quelques mois, avec des idées nouvelles qu'il aura prises au cours de ses séjours dans les autres établissements...

Nous voilà fixés !

Il reste étonnant qu'avec de pareils procédés on ait pu réaliser des films qui présentent un certain intérêt. Il est vrai que cet intérêt réside surtout dans la technique que les Américains perfectionnent sans cesse. Ainsi, malgré tout, nous aident-ils à rassembler les outils et les matériaux indispensables. Ceux-ci utilisés — quand ? — par de vrais cinégraphistes pour des fins longuement étudiées, réfléchies, fixées, permettront enfin de créer le *film comique*. Nous attendons, en effet, le film comique, c'est-à-dire un film qui ne devra rien à ces situations qui ont fait la fortune des vaudevilles, mais tout à une action visuelle ayant exclusivement en vue dans ses développements les moyens d'expression propres au cinéma, lesquels, comme je m'applique à le démontrer souvent, sont profondément originaux et exclusifs.

LÉON MOUSSINAC.

URBANISME

La formation d'une ville moderne. — Le Grand Paris. — L'assimilation des banlieues — Les habitations à bon marché. — L'expropriation par zones *paiera*.

Dans ma chronique précédente j'ai parlé de ce qu'on appelle *l'Habitation à bon marché*. Rien que l'expression fait tressauter maint philanthrophe et les sociologues s'inquiètent de ce qu'en font les sociétés financières.

J'ai dit aussi combien étaient infimes les crédits accordés aux œuvres qui se dévouent à ce mythe, par rapport aux besoins, et donné une idée de la méthode épouvantable du lotissement des banlieues et de la banlieue parisienne en particulier.

Cela m'a valu une profitable semonce que l'on a pu lire ici.

J'ai tâché à ne point mériter de nouvelles critiques par la manifestation de nouveaux faits scandaleux. Mais je ne suis point parvenu à entrer en contrition. Bien au contraire, des gens fort réservés, des architectes de la plus grande valeur, comme M. Bonnier, des conseillers municipaux compétents, comme M. François Latour, rapporteur général du budget de la Ville de Paris, me confirment dans mes opinions.

Nous sommes en présence d'une ruée unique, un rush vers la banlieue, et l'édification d'une ville telle qu'aucune Amérique n'en a connu. Dans le rayon de 30 kilomètres autour de Paris, de 50 peut-être, des milliers d'immeubles s'élèvent dans des conditions plus ou moins bonnes, trop souvent mauvaises. Et ce que ce sera épouvante.

Mon contradicteur ne connaît pas cela. D'ailleurs il a usé d'arguments où je ne sais quel style démagogique apparaît, peut-être inconsciemment, mais qui marque un théoricien de comité électoral :

L'argent aussi rare qu'il soit doit retourner au peuple des travailleurs et le temps précieux dont disposent les gens dévoués à l'altruisme social ne sera jamais dépensé inutilement s'il permet une vie plus totale, plus familiale à ceux-là que la misère physiologique, provoquée par les villes malsaines et les logements malsains, massacre impitoyablement.

Ce jargon ne prouve rien qu'un bon sentiment et des pensées encore enfumées.

Notez qu'il renferme un *si* : *S'il permet...* Voilà bien la question ! Je dis que cet *altruisme intempestif*, sans méthode, *ne permet* en général rien qui vaille, témoin, cette banlieue où se ruent les Parisiens étouffés de 1923.

Il n'y a pas à nier l'évidence. Je concède donc que l'idée est généreuse et que des *individualités* ont réussi quelques belles maisons, une cité jardin. *Une* réussite, deci-delà, alors qu'il conviendrait, par une bonne méthode, de gagner à tout coup. Il faut réussir au moins une fois l'an. Et ce n'est pas une plaisanterie.

Songez donc qu'une agglomération comme Paris s'accroît, chaque an, dans une proportion si grande, qu'elle correspond à ce problème :

Loger, disséminée sur l'espace surpeuplé d'une agglomération complexe, une population égale à celle d'Orléans.

Comme rien ne règle cette rapide croissance, un empirisme détestable couvre la banlieue d'un capharnaüm de bâtisses, d'un labyrinthe de voies aussi malsaines qu'informes, fait d'une campagne encore saine un cloaque pestilent. N'attendez pas que les associations *d'Habitations à bon marché*, les lotisseurs, les profiteurs de la vente du terrain réagissent utilement contre cette anarchie. Que peuvent-ils d'ailleurs contre les 75.000, 100.000 personnes « annuelles » en quête d'un toit ? d'un foyer ? du bien-être promis et dû ? Il faudrait, dites-vous, une philanthrophie impérieuse et puissante. Qu'est-ce donc sinon les lois, l'Etat, la ville, la communauté légale ?...

En somme, le système actuel livre à des spéculateurs une foule d'ouvriers et d'employés. Ils sont la proie moutonnière de ces sociétés de capitalisation qui en font des esclaves d'engagements draconiens toute leur vie.

Le bonheur n'est pas, pour eux, d'aller dans un affolement « stupide » de l'atelier à la colonie « à bon marché », de la caserne au labeur. Mieux vaudraient évidemment ces immeubles modernes, munis de confort, dont j'ai parlé, assez voisins de l'usine, des centres de production, que des villas en carton-pâte, dans la boue des grandes propriétés loties.

Quant au lotissement tel qu'il est pratiqué, bien qu'il ait pour but de faire un propriétaire de chacun, c'est une aberration des législateurs que de le laisser pratiquer tel qu'on le fait aujourd'hui. Il ruine la santé publique et celle de l'individu et prépare pour la ville de demain, pour les générations à venir, des obstacles ruineux et des charges « séculaires ».

J'ai pu parcourir toute la banlieue parisienne récemment et c'est une misérable chose que la façon dont on traite les naïfs acheteurs. Si, dans la vallée de la Bièvre, on leur vend les marais à peine asséchés, les bas-fonds comblés d'ordure maraîchère, sur les rives de l'Orge, c'est bien mieux encore. Là, on lotit des terrains qui sont submergés une partie de l'année. Nul n'intervient pour défendre l'acheteur, l'aviser des conséquences. Naturellement les voies sont vagues et pitoyables, point de canalisations, ni d'éclairage, aucun service de nettoiement. Les pionniers qui s'établissent là sont des héros.

§

Déjà, par quelques notes précédentes, l'anarchie qui se mani-

feste dans la formation du Grand Paris a été jalonnée de chiffres et de faits. L'anarchie est patente mais curable.

A une époque de science, il convenait de rechercher les moyens de diriger cette formation. Les lois ont été faites pour cela. On ne les applique guère, mais quelques bons esprits plus soucieux de larges réalisations que de rares *réussites* se sont mis en tête de les faire appliquer, de les motiver au besoin, enfin de composer, selon une intelligente étude, la grande ville qui s'agglomère autour du vieux Paris de 1860.

Ce qui facilite l'établissement d'un plan, c'est la connaissance du *processus*, des transformations antérieures, l'étude de la physiologie pour ainsi dire des organismes urbains. Haussmann a été un grand précurseur de l'urbanisme moderne. On peut critiquer son œuvre: il faut admettre qu'elle avait au moins de l'envergure, et son expérience est profitable à ses successeurs. Voici un homme qui n'a pas fini de nous étonner, bien qu'il soit mort depuis longtemps!

En 1859, lorsqu'il proposa de porter, du mur d'octroi au mur d'enceinte, la limite de la capitale, une formidable campagne se dressa contre son projet. Des plaintes assaillirent Napoléon III. Les Chambres retentirent sous les coups éloquents de Jules Simon, d'Ernest Picart, d'autres encore.

Singuliers retours! Les mêmes objections des libéraux sont reprises par les conservateurs d'aujourd'hui.

Ce que j'ai dit, à maintes reprises, des conditions lamentables des nouvelles agglomérations suburbaines n'a pas besoin d'être rappelé. Je me contenterai cette fois de l'argument financier.

En effet, la *départementalisation* est fatale. Cette agglomération de ville de 4.500.000 habitants doit se fondre bientôt en une seule énorme cité. Les neuf enceintes que Paris a franchies en témoignent. Aucune loi, aucune volonté royale, nulle puissance n'a jusqu'ici pu empêcher son développement. Rien n'y fera. Cette fois les murs de M. Thiers (d'ailleurs abolis, en partie) seront passés comme le furent ceux de Philippe Auguste, d'Etienne Marcel ou des Fermiers Généraux. Que rencontrera alors devant elle l'Administration? Un chaos (1). Il y faudra des milliards, pour l'ordonner, le rendre viable et *beau*.

(1) Un chaos qui, en 1950 formera une agglomération compacte de 6.000.000 d'habitants.

Puisque les lois sont « inopérantes » — nous l'avons vu — il convient de les *modifier*. Il faut que la *modification* de la loi du 14 mars 1919 donne aux municipalités tous les moyens d'acquérir les terrains où elles vont épanouir leur cité. Pour Paris l'opération paiera, certainement. En effet, les terrains acquis dès maintenant, dans dix ans, dans vingt ans, ils auront décuplé leur valeur. La *plus-value* fournira les ressources utiles à la construction du Grand Paris, à l'aménagement de la banlieue. Voilà sommairement exposé le moyen *offensif* qui empêchera le département de la Seine d'être un cloaque, où enfouir des milliards, si on l'abandonne à la fantaisie du marchand de biens.

Paris souffre encore de ce que l'annexion de 1860 a fait entrer d'un seul coup une large marge rurale, usinière et chaotique, où depuis deux siècles s'accumulaient sans ordre les éléments de la Ville-Lumière du XIXe siècle.

La même erreur peut être évitée si, dès maintenant, on réalise un plan, si on acquiert les terrains de la ville future. D'un coup le lotissement sera régularisé, la spéculation sur les terrains contrôlée, la croissance de Paris dirigée par une volonté consciente. Et tout ce qui est vrai de Paris l'est de toutes les grandes villes de France. Déjà la ville centrale, le noyau de cristallisation, pourrait prévoir ses voies d'accès, fixer les stades du peuplement et de la construction, régler des lotissements. Les adductions d'eau, l'éclairage et la voirie précéderaient le peuplement et éviteraient à la foule des humbles pionniers la triste odyssée que nous connaissons.

L'œuvre d'Haussmann a coûté 2 milliards et vingt ans de travail parce qu'on n'avait pas prévu assez tôt l'extension de Paris et que les expropriations ont été formidables. On eût dû y penser. Le terrain dès longtemps acquis, l'expropriation postérieure est réduite à un minimun de frais. C'est l'objet de la loi de 1919.

L'opération vient d'être proposée à la Ville de Paris. Elle n'est point nouvelle. M. Bonnier l'a défendue souvent et M. François Latour, dans son rapport monumental, cite des exemples : Berlin possède 17.900 hectares de la banlieue, Gorlitz, 31.100 hectares, Ulm, 80 % du sol de la ville et de ses environs.

Voilà des gens prévoyants et par-dessus tout intelligents !

Certes, Paris possède des terrains et des immeubles. Presque rien, quand on songe aux territoires qu'il va occuper. Une entre-

prise intelligente consisterait à lui faire acquérir des zones entières du sol qui lui est destiné.

L'*aménagement* semble déjà être initié vers le Nord-Est, par delà Saint-Denis, Aubervilliers. Le rail, l'autobus préparent les *voies*; les lotissements surveillés, contrôlés, fixeront les prix du terrain; on prévoit déjà les espaces libres, les promenades... Si l'on avait commencé selon cette méthode, il y a trente ans, combien de milliards n'aurait-on pas épargnés à Paris ?

Mémento. — Une correspondance intéressante me parvient de Madagascar. L'urbanisme n'est pas, d'essence, continental ! Nous entendrons, dans une autre chronique, l'appel des Coloniaux qui veulent aussi avoir un *urbanisme*. Tananarive, qui est, à en croire les voyageurs, une ville fort *pittoresque*, s'accroît rapidement. A-t-on observé les règles qu'une expérience laborieuse et coûteuse de l'ancien monde a fait apparaître ? Il ne le semble pas...

ÉLIE RICHARD.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

L'Exposition des porcelaines et faïences anciennes de Bruxelles au Palais d'Egmont. — Les tapisseries Maximiliennes au Musée du Cinquantenaire. — Les Salons de « Pour l'Art » et de la Société des Beaux-Arts. — Georges Eekhoud : *Kermesses*, Renaissance du Livre Belge. — Arild Liénaux : *Mascarades tragiques*, Renaissance du Livre Belge. — Robert Vivier : *La Plaine Etrange*, Renaissance du Livre Belge.— Max Deauville : *Introduction à la vie militaire*, Renaissance d'Occident. — Max Deauville : *Jonas*, Ed. de la Vie Intellectuelle. — Camille Paulsen : *Sisyphe*, Van Melle. — Arthur Cantillon : *Complaintes de la Passion*, Buschman. — Marie Mercier-Nizet : *Pour Axel*, Ed. de la Vie Intellectuelle. — Mémento.

Pour le flâneur bruxellois, épris de sa bonne ville au point de la comparer sans rire aux grandes capitales — mon cher, c'est un petit Paris ! — mais qui, provincial malgré lui, voue ses secrètes préférences aux traditions qu'elle perpétue, ce printemps, bien qu'endeuillé d'averses, prendra date parmi les plus mémorables. Il y a quelque monotonie à nous entendre louer par ceux-là même qui nous veulent du bien, pour nos bières, Manneken-Pis et nos vertus civiques, et le Musée Wiertz, rendez-vous, depuis dix lustres, des touristes anglo-saxons, ne suffit pas toujours à satisfaire nos exigences esthétiques.

Qu'un doux maniaque du passé s'avise, un beau jour, d'arracher aux délices du lambic nos curiosités assoupies pour les éperonner de quelques glorieux souvenirs et voilà le Bruxelles dolent

et bon enfant de la légende mué en cité revancharde qui se cabre devant d'illustres fantômes.

Baudelaire peut revenir : Notre « stupidité menaçante » le mènera aujourd'hui même du **Palais d'Egmont**, où, grâce à quelques collectionneurs, resplendissent nos anciennes porcelaines, au **Musée du Cinquantenaire**, temple éphémère, hélas, de nos antiques tapisseries.

Devant ces assiettes, coupes à fruits, bonbonnières, services à café, terrines « en forme de chou », fraisières, bols, huiliers, corbeilles, cachepots, chandeliers et boîtes à tabac, chefs-d'œuvre des Mombaers, Jacques Artoisenet, François Ghobert de Saint-Martin et des frères Bartholeyns, le poète de « La Charogne » fera taire ses vieilles rancunes et ne manquera pas, par scrupule expiatoire, d'entraîner Octave Mirbeau, son compère en belgophobie, vers les merveilles surgies, au seul appel d'un obscur artisan brabançon, de nos métiers de haute-lice.

Ces tapisseries, endormies dans un vague réduit du Louvre où personne ne fourrait le nez, nous en devons la révélation à M. Herbette, ambassadeur de la République, qui, non content de ressusciter dans ses salons, pour le plus grand plaisir de la société bruxelloise, la Cour du Roi-Soleil et les envoyés persans qui y hasardèrent leur fatalisme enturbanné, riposte par une magique surprise, au geste un peu trop réfléchi de l'Exposition belge de Paris.

Quelque témérité qu'il y ait à parler d'un trésor du Louvre à des Français, il est peut-être utile de signaler, aux amateurs trop bénévoles de statues médiévo-montmartroises, ces tapisseries qui, des Guise, passèrent à Mazarin, puis à Louis XIV, pour s'entasser loin des tiares de Saïtapharnès, dans une cave, ignorée de la gloire, mais propice à la conservation.

Tissés d'après des cartons de Van Orley par un humble artiste dont l'anonyme monogramme BB s'inscrit au bas de chacun d'eux, ces magnifiques exemplaires d'une de nos plus vénérables industries relatent des épisodes de chasse aux environs du Bruxelles de Maximilien, et rien n'est émouvant comme ces sanglantes randonnées de varlets, de veneurs, de cerfs et de sangliers dans des décors familiers qu'encadrent, au gré des saisons, en un commentaire apaisé, des guirlandes d'iris, de roses, de bluets, de pavots, de fruits et d'épis.

Il ne manqua point d'honnêtes gens pour regretter, devant ces témoignages d'un grand art évanoui, leurs enthousiasmes galvaudés au fil des snobismes quotidiens, ni de curieux avides de comparer, à la joie qu'ils venaient d'éprouver celle que, dans les salons officiels ou d'avant-garde, leur proposaient les maîtres de l'heure.

Sauf, à l'exposition du Cercle Pour l'Art, un magistral portrait d'Auguste Oleffe et, à la Société des Beaux-Arts, les envois de Vasili Choukhaeff dont le *Nu*, égale les plus éclatants chefs-d'œuvre, et d'Alexandra Iacovleff, iconographe précieux comme un primitif, rien, en ce printemps maussade, ne marqua nos admirations du sceau d'éternité.

On a trop souvent proclamé la précellence de nos dons picturaux pour reprendre à propos de nos littérateurs ce thème usé jusqu'à la trame.

En avons-nous entendu des exégètes, d'ailleurs ou d'ici, insistant, avec l'air illuminé de généraux de l'Armée du Salut, sur la richesse de notre palette et la truculence de notre verbe !

Du plus humble au plus illustre, ils vantaient le « côté peintre » de nos écrivains et accouplaient d'office Lemonnier à Rubens, Verhaeren aux imagiers moyenageux, Demolder aux petits-maîtres hollandais, Maeterlinck à Breughel, De Coster à Jordaens et van Lerberghe à Botticelli.

La curieuse aventure ! Alors que nos écrivains se contentaient de suivre une évolution commune à toutes les littératures et qu'indifférents encore aux jeux lucides de l'intelligence, ils s'essayaient à la transposition des spectacles extérieurs, la critique chercha étourdiment, dans leurs hérédités, la clef de leurs poèmes hallucinés et de leurs proses tumultueuses.

Datant de quarante ans à peine, le mouvement littéraire belge ne pouvait pas se soustraire à l'objectivisme et il s'en imprégna d'autant mieux que les écrivains français d'alors, lassés des excès romantiques, s'y étaient également ralliés.

Mais, comme, dans les âmes primitives, le culte de l'objectivité comporte toujours une part de mysticisme qui répond à leurs désirs informulés, les De Coster, Lemonnier, Verhaeren, Eekhoud et Demolder échappèrent bientôt à l'influence des maîtres français et, si l'on découvre dans leurs œuvres leur filiation naturaliste, on y dépiste aussi une sorte de foi naïve noyée dans des brumes

mystérieuses, un amour un peu gauche mais exalté de la vie et une ferveur qui ne capitule jamais devant la plus impérieuse des réalités.

Ceux dont l'escarcelle lyrique sonne avec moins d'insolence, et pour qui les mots n'engendrent pas les idées allument leur lampe solitaire dans des chapelles d'eux seuls connus.

C'est ainsi que Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach et Grégoire Le Roy commentent les arcanes de l'inconscient, que van Lerberghe se fait l'écho des voix angéliques et que, par les chemins tortueux de la méditation, Max Elskamp rejoint Mérencholie, Désir et Nonchaloir de Charles d'Orléans.

D'autres enfin, comme Henry Maubel, épris de vie transcendantale, ouvrent la porte au vol des idées et, monstres en leur temps, apparaissent aujourd'hui comme d'audacieux précurseurs.

La réédition des **Kermesses**, l'un des premiers livres de Georges Eekhoud, ne fera pas reviser ce jugement. La critique s'accordait jusqu'ici pour saluer dans ce Flamand farouche une des plus puissantes personnalités de nos lettres, mais comme il importait avant tout de lui infliger un « double » plastique, cette même critique s'accordait aussi pour l'installer, bon gré mal gré, devant le chevalet d'un illustre peintre inconnu.

Sans doute, les *Kermesses* portent l'empreinte de leur temps — elles datent de 1884 — et l'on comprend sans peine la sympathie que témoignèrent à leur auteur un Goncourt et un Huysmans qui retrouvaient, dans cette ardente prose, l'un, son impressionnisme angoissé, l'autre sa verve rocailleuse et ses inquiétudes.

A les relire aujourd'hui on y découvre, phares éternels bravant la marée verbale, cet amour et cette fraternité, cette charité et cette pitié tant admirées depuis chez les écrivains russes et qu'avec une discipline toute latine, Charles-Louis Philippe devait, beaucoup plus tard, introduire dans le roman français.

A ce titre, Eekhoud peut être considéré comme un initiateur. D'aucuns, qui ne perçurent point le retentissement humain de son œuvre, lui empruntèrent, avec plus ou moins d'adresse, son atmosphère et ses décors, pour y enrober de vagues récits ou gueux sympathiques, chemineaux pourris d'idéal, gouges sentimentales et révoltés pour chromolithographies, s'efforçaient de perpétuer, tant en Flandre qu'en Wallonie, les brutes magnifiques des *Kermesses*, des *Confessions* et du *Cycle patibulaire*. Ce fut une

des raisons de la persistance de notre régionalisme littéraire.

Maintenant que, plus conscients d'eux-mêmes, nos romanciers s'attardent aux problèmes de la vie intérieure, ces mornes épopées villageoises tendent à disparaître et rares sont les débutants qui, comme M. Arild Lienaux, dans ses **Mascarades tragiques**, célèbrent avec une ferveur ingénue les drames obscurs de la vie campagnarde.

On s'aperçoit de l'orientation nouvelle du roman belge, en parcourant les œuvres publiées depuis la guerre et inspirées par elle.

A ne s'en tenir qu'à nos traditions, tout pouvait faire craindre une efflorescence lyrique glorifiant, à la manière d'images populaires, les épisodes de la gigantesque bataille, le civisme de nos grands citoyens et les pathétiques avatars du couple royal.

Or il se fait que la plupart des œuvres de guerre s'insurgent par leur lucidité contre notre légendaire truculence.

Quand un poète comme M. Robert Vivier se confesse dans **La Plaine Etrange**, loin de souscrire au lyrisme qui lui dicta ses vers anciens, il notera, à la manière d'un homme tout à coup mis en présence de son destin « l'effort fait par son être d'alors pour prolonger en lui une vie consciente et pour la soustraire au néant », et M. Max Deauville, soit dans son **Introduction à la Vie Militaire**, soit dans son roman **Jonas**, imposera silence à la terrible sirène pour n'écouter que le fifre railleur des ridicules qu'elle entraînait.

Un projecteur inattendu a fouillé les consciences et les poètes les plus étrangers à la vie lui ont ouvert leurs palais souterrains.

Il y a une résignation froidement acceptée dans le **Sisyphe** de M. Camille Paulsen qui nous en avertit ainsi :

Ne nous demandez pas de nous ressouvenir,
Nous étions bien trop jeunes quand il fallut partir ;
Ne nous demandez pas de chanter le passé,
Nous n'avons pas de passé qui se chante...

Et il y a une ardeur dépouillée dans les **Complaintes de la Passion**, de M. Arthur Cantillon, qui chante, parfois sur des rythmes d'Elskamp et plus souvent d'une voix vierge, le martyre du poète, le long des routes où saigna son frère divin.

Tous ces jeunes gens semblent les annonciateurs d'un curieux

renouveau. Libérés de la guitare qui s'obstinait à chanter dans l'âme de leur prédécesseurs, ils voient clair en eux et renoncent à notre traditionalisme littéraire. Ce n'est pas qu'il faille pour cela dédaigner les partisans obstinés des esthétiques anciennes et leur en vouloir de leur fidélité à d'illustres modèles.

Lorsqu'ils s'appellent Marie Mercier-Nizet et signent des livres comme **Pour Axel**, ils ont droit au laurier divin et méritent de reposer à son ombre.

Car Mme Mercier est morte et son livre posthume, révélé par une autre morte, Cécile Gilson, est l'hommage d'une amante à son amant mort.

Elle aima Axel et en fut aimée. Axel mourut, elle continua de le chanter.

Thème éternel, né dès l'éveil de l'homme et qui serait noyé dans l'anonyme rumeur des voix amoureuses, sans la magnifique impudeur qui le revigore.

Hélas, pour celle qui en est la proie, c'est l'amour dans toute sa luxurieuse innocence, le *Darus amor qui in silvis jungebat corpora amantium* de Lucrèce, l'Amour aveugle et sourd, insensible aux prières et aux anathèmes, l'amour vainqueur de la mort, qui saigne, brûle et tonne dans ce mémorial passionné.

S'il s'infléchit parfois au souvenir de voix familières ou se débat entre des mains dont la ferveur n'exclut pas la maladresse, il sait s'arracher aux étreintes mortelles pour planter, comme un féerique oiseau de feu, ses serres dans le cœur mélodieux de sa zélatrice.

Et rien n'est beau comme l'hymne ensanglanté qui, de ce cœur, descend alors vers nous.

Mémento. — Mme Cécile Gilson, qui avait publié un recueil de Contes : *Celles qui sont restées*, et un roman : *Le Merveilleux Eté*, vient de mourir à Boitsfort.

MM. Edmond Jaloux, Jean Giraudoux et Paul Morand ont honoré de leur présence le dernier dîner du Club des Ecrivains belges.

Revues. Dans *La Bataille Littéraire*, M. Henry Vandeputte ressuscite, pour notre plus grande joie, un de nos meilleurs poètes, M. Arthur Toisoul.

Le Disque vert publie un remarquable numéro triple, au sommaire duquel on relève les noms de Maxime Gorki, André Salmon, Philippe Soupault, André Lhote, Luigi Pirandello, O. J. Périer et Raoul Grimard.

Dans *Le Thyrse* : *Poèmes*, de Jeanne Plateau, et *Henry Maubel*, par Jean Dominique.

Dans *La Wallonie en fleurs* : *P.-J. Toulet*, par Noël Ruet.

Dans *La Revue Sincère*, Notes, critiques et épigrammes de Léon Debatty.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

Littérature. — Alessandro Manzoni. — La Critique. — Mémento.

Je dois confesser, en toute candeur, que j'éprouve un certain embarras à parler hors d'Italie de la **littérature** italienne de fiction en ce premier semestre de 1923. Que faudra-t-il indiquer aux lecteurs du *Mercure de France* comme vraiment digne d'être lu, comme une expression singulière et en quelque sorte typique du moment littéraire actuel en Italie ? Non pas que les auteurs et les éditeurs aient ralenti leur activité, et que l'on soit à court de matériel où choisir : bien au contraire ! C'est plutôt la nature, la qualité de ce matériel qui me laisse assez perplexe et qui fait me demander si c'est vraiment la peine d'aller fouiller là-dedans pour en tirer, d'entre tant de guenilles et d'avilissement, quelque chose qui, par sa propre vertu, ou par contraste avec la très mauvaise compagnie que les temps lui ont donnée, révèle quelque charme.

Par malheur, presque tout ce qui appelle l'attention, à peu d'exceptions près, appartient au passé : ce sont des œuvres déjà acquises à notre littérature, et qui maintenant reviennent à la lumière. Je pense, par exemple, à l'*Osteria delle tre Gore* (Milano, Modernissima) de Giuseppe Lipparini, agréable récit qui nous fait ressouvenir des temps différents de notre littérature contemporaine, et qui, après un long oubli, vient de nouveau se montrer aux devantures. Ou, de même, au *Quaresimale* de Giuseppe Brunati (Milano, Mondadori), écrivain bien individuel et qui est très ingénieux dans l'analyse psychologique : mais ce roman aussi, comme le récit de Lipparini, appartient à un autre moment littéraire et mériterait plutôt un discours particulier. De même pourrait-on dire au sujet du recueil des *Novelle per un anno* de Luigi Pirandello, dont le cinquième volume vient de paraître, sous le titre de *La Mosca* (Firenze, Bemporad) : non pas que Pirandello appartienne à un moment

littéraire antérieur, car je crois au contraire que c'est peut-être notre écrivain le plus « actuel » ; mais ces contes font partie depuis bon nombre d'années de notre littérature, en marquent depuis longtemps un caractère précis et singulier, et bien que des coïncidences éditoriales les ont remis à l'ordre du jour. Pirandello, d'ailleurs, est assez singulièrement prisé en France pour que je puisse me croire dispensé d'en donner plus que la simple notice.

Mais, après ces livres, que reste-t il donc qui vaille la peine d'être signalé ? Ada Negri nous donne un nouveau volume de narration, *Finestre, Alte* (Milan, Mondadori); mais il s'agit, en somme, d'un *bis* de *Stella Mattutina*, livre que j'ai signalé, l'année passée, aux lecteurs du *Mercure de France*.

Parmi les jeunes sur lesquels on pouvait fonder quelque espérance, Michel Saponaro est en train de se perdre, et son dernier roman, *L'altra Sorella* (Milano, Mondadori), où il raconte un amour incestueux, est — à vouloir être poli — tout au moins le résultat d'une erreur et d'un égarement impardonnables. C'est pis encore qu'il faudrait dire de Rosso di San Secondo, dont le roman *La donna che può capire capisca* (Milano, Treves) est tout simplement inqualifiable. Et que faut-il dire d'un des écrivains les plus recherchés du public, Guido da Verona ? Il vient de publier son nouveau roman : *Yvelise* (Milano, Bottega di Poesia), dans lequel le mauvais goût coutumier de cet auteur s'accompagne d'une fatigue de l'inspiration et d'une identité avec le lieu commun vraiment inouïs.

Dans les pages les plus heureuses il atteint à un « dannunzianisme » de cinquième ou sixième ordre. Le public italien continue toutefois à le lire : signe évident que la recette de Da Verona le satisfait. Et il en est de même, paraît-il, de la recette de Virgilio Brocchi, dont le roman *Il destino in pugno* (Milano, Mondadori) est un indéfinissable mélange d'un doucereux à la De Amicis, d'une onctuosité à la Fogazzaro, et d'un peu du pire Oriani. Tout cela traduit en un style qui semble pris à quelques fameux journaux populaciers d'Italie, où trouvent place les productions littéraires des coiffeurs et des commis de magasin, comme *la Farfalla* et l'*Amore Illustrato*.

Il faudra bien accorder quelques mots au dernier roman de G.A. Borgese : *Iv ivi e i morti* (Milano, Mondadori). Du premier

roman de Borgese (*Rubé*) il m'est arrivé de donner, et justement dans ces colonnes-ci, un jugement qui était loin d'être favorable. Au sujet de ce deuxième roman, qui vient lui aussi confirmer les qualités de volonté de l'auteur, il me faut, à mon regret, prononcer un jugement assez semblable au premier. Et encore : bien que le protagoniste de *I vivi e i morti* soit le frère spirituel de *Rubé*, tout aussi aboulique et inconsistant, celui-ci était au moins, bien ou mal, une créature vivante, tandis que le protogoniste de *I vivi e i morti* n'est ni vivant ni mort, — pas autre chose qu'un fantôme littéraire.

Quelques jeunes écrivains, lettrés, qui connaissent leur « métier » bien plus profondément que ceux que nous venons de nommer, à peu d'exceptions près, nous sont révélés par une nouvelle collection, qui vient d'être commencée ces jours-ci par Bottega di Poesia, cette florissante institution littéraire milanaise. Dans les *Fascicoli di Bottega di Poesia,* choisis par Emanuele Castelbarco, Carlo Raimondo nous donne une efficace et charmante adaptation dramatique de la fable, si chère aux Français, d'*Aucassin* et *Nicolette* : travail remarquable et, dans l'ensemble, recommandable. Paolo Emilio Giusti nous donne un recueil de proses lyriques, *I Viaggi e i Ritorni*, que je n'ose pas trop recommander aux lecteurs français en tant qu'œuvre originale, car je craindrais qu'ils ne viennent me dire, et non sans raison, que M. P. E. Giusti est un lettré estimable, mais qu'il a pris aux Français le monde de sa création, et plus précisément à MM. Valéry Larbaud, Jean Giraudoux et Paul Morand. Un conte nous est offert, dans la même collection, par Riccardo Bacchelli : *Lo sa il Tonno*. M. Bacchelli est un lettré d'une habileté consommée, un joaillier et tout aussi bien un jongleur du style, mais bien mieux fait en réalité pour « épater le bourgeois » que pour convaincre ceux qui ne se laissent point aveugler par le scintillement de ses pierreries, parmi lesquelles il n'est point difficile de trier bon nombre de brillants chimiques mêlés à quelques authentiques diamants. Mais, tout de même, nous sommes ici bien loin et bien plus haut des déplorables haillons dont est prodigue la littérature italienne contemporaine : ni poète véritable, ni grand artiste, M. Bacchelli est tout de même un lettré singulier et remarquable, de la plus pure et authentique race italienne.

§

Un événement important de ce premier semestre littéraire italien : le cinquantenaire de la mort d'**Alessandro Manzoni**, une figure de tout premier ordre dans notre littérature. Naturellement, le Manzoni poète et prosateur insigne, le Manzoni artiste a été presque complètement étranger à tout ce qu'on a dit et écrit en cette occurrence, ainsi qu'il en est d'habitude. Mais nous devons à ce cinquantenaire plusieurs choses vraiment utiles, et qui méritent d'être signalées.

Tout d'abord une publication très pratique et très réussie : une édition de *Toutes les œuvres d'Alessandro Manzoni, avec préface, index, portraits et autographes*, par les soins de Giuseppe Lesca (Firenze, Barbera). Toute l'œuvre de Manzoni est ici réunie en un seul volume de format pratique, avec des textes critiques vérifiés, indispensable par conséquent aux investigations des hommes d'étude. Parmi les réimpressions d'œuvres de Manzoni il faut signaler aussi, d'entre les très nombreuses qui ont paru ces mois-ci, l'édition des *Promessi Sposi* par les soins de E. Pistelli (Firenze, Sansoni), aussi bien pour le commentaire esthétique qui l'accompagne, que pour l'élégance sobre et nette de l'édition.

Le cinquantenaire de Manzoni nous a aussi apporté la publication de quelques inédits, parmi lesquels de beaucoup le plus important est un écrit sur la langue : *Sentir Messa, Libro della Lingua d'Italia, contemporaneo dei Promessi Sposi*, publié par Domenico Bulferetti (Milano, Bottega di Poesia). Cet écrit sur la langue est très important, bien qu'il parte de prémisses assez discutables, parce qu'il nous fournit la clef de toute la pensée de Manzoni à ce sujet, et surtout la clef des remaniements que Manzoni, entre 1827 et 1840, apporta aux *Promessi Sposi*. Assez importants, aussi bien au point de vue biographique que critique, sont aussi les trois volumes : *Manzoni Intimo*, par M. Scherillo e G. Gallavresi (Milano, Hœpli), lesquels nous offrent une assez remarquable correspondance familiale de Manzoni.

Quant aux autres publications, auxquelles le cinquantenaire de Manzoni a fourni le prétexte, ce n'est vraiment pas la peine d'en parler, même en passant.

§

La **critique** continue à concentrer les efforts de tout ce qu'a

de mieux la littérature italienne contemporaine. Je dirai tout de suite que, dans ce domaine, il ne faut attribuer aucune importance, par exemple, à ce *Dizionario dell'omo Sàlvatico*, de Giovani Papini et Domenico Giuliotti (Firenze, Vallecchi), qui veut être une révision catholique-orthodoxe des valeurs humaines et spirituelles. Les Français, qui ont eu Léon Bloy et Hello, n'ont rien à apprendre d'un pareil capharnaüm où la spontanéité des deux Français que nous venons de nommer a été traduite en un maniérisme inqualifiable. De même, qu'on n'aille pas juger la critique italienne d'après le volume de Luigi Tonelli, *Alla ricerca della Personalità* (Milano, Modernissima) : centon de lieux communs en ce qui regarde la littérature italienne, révélation d'incompétence parfaite en ce qui a trait aux littératures étrangères.

Mais il y a un volume de Benedetto Croce : *Poesia e non Poesia* (Bari, Laterza), remarques sur la littérature européenne au XIXe siècle, qui n'est pas seulement un des meilleurs livres de Croce, des plus parfaits au point de vue critique, mais aussi un exemple remarquable de la façon dont on peut juger avec indépendance et profit les littératures étrangères. On peut signaler en particulier aux Français les essais sur Stendhal, Vigny, George Sand, Musset, Balzac, Baudelaire, Flaubert, Zola et Daudet, Maupassant ; si l'essai sur Baudelaire paraît plutôt faible et, par son point de départ critique, erroné, d'autres, par exemple celui sur Balzac, sont définitifs et dignes, à mon avis au moins, de faire autorité.

Un autre critique de grande valeur — mort, hélas, il y a peu de mois, — c'est E. G. Parodi, dont on publie maintenant deux volumes d'essais : *Poeti Antichi e Moderni* (Firenze, Sansoni) et *Il Dare e l'Avere fra i pedanti e i Geniali* (Firenze, Perella). Le Parodi philologue, dantiste et critique, se montre ici en quelques-uns de ses essais les plus typiques, qui révèlent en lui, à côté d'une expérience historique très sûre, une sensibilité esthétique des plus ouvertes et exquises. A côté de Parodi il faut rappeler un des maîtres italiens les plus remarquables, Francesco Torraca, dont on vient de publier les *Studi di Storia Letteraria* (Firenze, Sansoni). F. Torraca, formé à l'école de De Sanctis, est un des érudits italiens qui, tout en se réclamant de la critique dite historique, ont toujours gardé vivant en eux un sens esthétique très aigu. On en a une nouvelle preuve dans ce volume, qui réunit de remarqua-

bles essais sur les littératures romanes et sur l'époque primitive de la littérature italienne.

Il faut encore signaler les *Studi sul Teatro Contemporaneo* de Adriano Tilgher (Roma, Libreria di Scienze e Lettere), où les Français liront avec plaisir les essais sur J. Sarment et sur Crommelinck. Et enfin, si quelqu'un avait envie de se renseigner sur le théâtre italien et sur la technique de ses acteurs, il pourra lire avec profit et utilité le volume de Piero Gobetti : *La Frusta Teatrale* (Milano, Corbaccio). On pourra faire sur l'un et sur l'autre des deux volumes quelques réserves ; mais dans leur ensemble ils sont vraiment recommandables.

Il faut enfin signaler d'une façon particulière deux publications italiennes, qui montrent avec combien de compétence et d'intelligence on sait évaluer maintenant en Italie les grands écrivains de la littérature française. Une jeune revue, l'*Esame* (publiée à Milan par Bottega di Poesia), dirigée par un jeune homme sérieux et bien préparé, Enrico Somaré, après avoir accompli, pendant plus d'une année, une révision des valeurs contemporaines dans la critique d'art, vient de consacer un numéro triple à la traduction des *Curiosités Esthétiques* de Baudelaire, auxquelles il a ajouté la traduction des écrits d'art faisant partie de l'Art Romantique et des Œuvres posthumes du même auteur: en somme, un recueil complet et excellemment traduit de tous les essais de critique artistique de Baudelaire. Cette publication ne constitue pas seulement un hommage et une reconnaissance du génie de Baudelaire, mais elle représente surtout une revendication de sa critique d'art, qui, même en France, est restée jusqu'à ce jour à peu près méconnue. M. Somaré affirme, et j'y souscris, que Baudelaire « possède la logique des développements spirituels, les raisons cosmiques, pour ainsi dire, et les secrets particuliers de la création, et le goût de la philosophie et la pratique de l'art ». Il sut transfuser, en somme, dans l'expérience commune, sa personnalité conséquente, en élaborant une critique qui a aussi cette vertu de n'être jamais rétrospective, d'être toujours actuelle. Elle est un acte de génie, et non point une pénible opération esthétique appliquée aux œuvres d'un passé approfondi par des générations entières. Mais de plus l'actualité surprenante de sa claire vision, qui cache le sous-entendu métaphysique, pénètre aussi dans le fatras.

« Qui lira avec attention ses essais y verra prévue une grande partie de la peinture contemporaine, et anticipé le blâme qui lui est dû, parce que celui qui le lui infligea apparaît aujourd'hui comme le maître de la critique d'art moderne. » Je forme le souhait que cette revendication baudelairienne, qui vient d'Italie, pousse les Français à mettre dans sa juste lumière cette partie très importante de l'œuvre du poète des *Fleurs du Mal*.

La maison d'édition Chiantore, de Turin, a commencé, par l'initiative et sous la direction de Ferdinando Neri, professeur de littérature française à l'Université de cette ville, une belle et sérieuse collection de *Scrittori di Francia* dans laquelle seront publiés, par les soins de spécialistes italiens, des textes français tels que la *Chanson de Roland*, et des œuvres de Descartes, Pascal, Molière, Rousseau, etc. Le premier volume vient d'être publié : *Les Poésies de François Villon*, avec commentaire de Ferdinando Neri. Le texte a été établi avec certitude philologique, à travers la confrontation et la critique des nombreuses éditions françaises, et on peut la considérer comme la leçon la plus sûre. Le commentaire, conduit au moyen d'une connaissance solide du poète, est excellent dans l'ensemble, et met en lumière avec grande perspicacité la figure singulière de Villon et la beauté de sa poésie. C'est, en somme, une édition qui fait honneur aux études italiennes, et qui doit réjouir les Français, parce qu'elle constitue un hommage sérieux et réfléchi à la renommée et à l'œuvre d'un de leurs plus grands poètes.

Mémento. — Je signale ici la publication de nouveaux volumes des *Scritti Filosofici di Giovanni Gentile* (Bari, Laterza), qui sont les deux tomes du *Sistema di logica come Teorica del Conoscere*, et le volume : *I problemi della Scolastica e il pensiero italiano*. — L'éditeur Mondadori a commencé la publication des *Opere d'Edoardo Scarfoglio* avec le volume : *Il Popolo dai cinque pasti*. Je reparlerai en son temps de cet écrivain qui a été un des plus vivants journalistes italiens. — Parmi les publications nombreuses auxquelles a donné lieu l'avènement du facisme au pouvoir, je signale le volume de Pietro Gorgolini : *La Rivoluzione fascista*, chronique moins que médiocre d'un fasciste au sujet de ce qu'on appelle la Révolution d'octobre. Bien plus sérieuses sont les publications de la *Rivoluzione Liberale*, vivace revue hebdomadaire, sur l'œuvre et sur l'activité éditoriale de laquelle je me propose de revenir au plus tôt. Je signale en attendant les quatre volumes de : Mario Vinciguerra, *Il fascismo visto da un Solitario;* Piero

Gobetti : *Dal Bolscevismo al Fascismo* ; Ubaldo Formentiuni : *Gerarchie Sindacali* ; Luigi Salvatorelli, *Nazional fascimo*. — Il faut signaler enfin un bon choix du *Zibaldone* de Giacomo Leopardi, par Giuseppe De Robertis (Firenze, Le Monnier).

GEROLAMO LAZZERI.

LETTRES SUÉDOISES

Anna-Lenah Elgström : *En romantikers hustru* (*la femme d'un romantique*), Stockholm, Bonnier. — Daniel Berg : *Molochs leende* (*le rire de Moloch*), Stkhm., Norstedt. — Hjalmar Söderberg : *Ödestimmen* (*l'Heure du Destin*), Stkhm, Bonnier. — Sigfrid Siwertz : *En handfull dun* (*une Poignée de duvet*), Stkhm, Bonnier. — G. Martins : *Den gula paviljongen* (*le Pavillon jaune*), Stkhm, Ahlen et Akerlund. — Marika Stiernstedt : *Ulla-Bella*, Stkhm, Bonnier. — Agnes von Krusenstierna : *Tony växer upp* (*Tony grandit*,) Stkhm, Bonnier. — Elin Wägner : *Den namnlösa* (*Celle qui n'a pas de nom*), Stkhm, Bonnier. — Henning Berger : *Pedanten* (*le Pédant*), Stkhm, Bonnier. — Hjalmar Bergman : *Eros begravning* (*l'Enterrement d'Eros*), Stkhm, Bonnier. — Ivar Ljungqvist : *Livets Strid* (*la Lutte de la Vie*), Stkhm, Wahlstrom et Widstrand. — Isidor Ekstam : *Tigerfall*, Stkhm, Wahlström et Widstrand. — Ejnar Smith : *Fjordens egna* (*Ceux du fjord*), Stkhm, Ahlén et Akerlund. — Hildur Dixelius Brettner : *Sonsonen* (*le Petit-fils*), Stkhm, Ahlén et Akerlund. — Ingeborg Forsberg : *Drottningen av Mesopotamien* (*la Reine de Mésopotamie*), Stkhm, Norstedt. — Hj. Lundgren : *De gula husen* (*les Maisons jaunes*), Stkhm, Wahlström et Widstrand. — Carl August Bolander : *Den hoppande lagan* (*la Flamme vacillante*), Stkhm, Bonnier. — Selma Lagerlöf : *Marbacka*, Stkhm, Bonnier.

M. Nobel, grand idéaliste et patriote, n'a pu prévoir les conséquences, pour sa propre nation, de la générosité qui a immortalisé l'inventeur-donateur. Il n'a pas prévu que sa donation serait un jour maudite par la plupart des auteurs suédois et qu'elle serait un obstacle des plus sérieux au développement indépendant de la littérature suédoise. La vie s'exprime en paradoxes. Il est vrai que le Prix Nobel attire chaque année l'attention mondiale, mais la littérature suédoise ne profite nullement de cette attention. Au contraire, chaque prix à décerner amène une inondation de livres traduits, et la production nationale ne peut que nager pour n'être pas submergée. Et ce ne sont pas seulement les couronnés qui « inondent » la Suède, ce sont tous les candidats possibles et impossibles, dont la plupart n'auront jamais le Prix. Dans les grands pays, même en France, une telle affluence annuelle, accompagnée d'un tel tonnerre de réclame, serait dangereuse pour la culture nationale. Pour une petite nation, dont la littérature est jeune encore, cette importation devient de plus en plus désastreuse. En vain nous implorons les pouvoirs de notre

gouvernement et nos Chambres, pour nous faire bâtir quelque petite arche contre le déluge !

La crise de la guerre et de l'après-guerre naturellement nous accable aussi. L'auditoire manque pour des pensées et des penseurs. On ne discute pas des problèmes sociaux dans une période de résignation et de lassitude. Les voix rares qui nous parlent de la cause de l'humanité et de l'avenir sont des prêcheurs dans le désert. Anna-Lenah Elgstromen est une. Son livre, **La femme d'un romantique**, a été discuté très vivement dans la presse, mais le public s'est montré indifférent. Ludvig Nordstrom, toujours plus philosophe que poète, s'est maintenant noyé dans son « totalisme », espèce de philosophie anti-individualiste qu'il maintient avec une énergie très personnelle; mais l'auteur vigoureux de *Citoyens* et de *Bohême de province* sera un jour regretté. Parmi les jeunes, Daniel Berg (né en 1887) nous a donné un des plus beaux livres de la saison, **Moloks leend**, livre social dans le sens ancien et juste, poème de compassion et d'indignation, écrit dans un style nouveau et cultivé. Mais la partie du public qui a peur des mots « travail » et « travailleur » n'ose pas lire des œuvres aussi dangereuses que des livres qui traitent de questions sociales, — même s'ils ne touchent pas la question du travail.

Le livre qui aurait et aura, sans doute, le plus grand intérêt pour des lecteurs français, est le drame de Hjalmar Söderberg, **La voix du Destin**, transcription ingénieuse et spirituelle, parfois pathétique, de la situation politique en juillet 1914. En Félix III, empereur de la Taurie, on reconnaît sans peine un autre empereur, et le drame qui se développe autour de lui, nous l'avons tous vu et vécu, hélas! Les sympathies de l'auteur dans la guerre étaient antitauriennes, et les sympathies dans le drame le sont encore, ce qui n'empêche point que c'est le psychologue le plus tranquille qui nous a dessiné les personnages dramatiques. Psychologue profond a été aussi — chose bien rare — l'habile faiseur, et on lit avec une attention presque palpitante ce grand livre sur des événements qu'on croyait trop connus. La pièce a obtenu déjà le succès le plus mérité sur les théâtres norvégiens. Et en Suède? On espère et on attend qu'en octobre, la saison prochaine, « Hjalle », favori des Stockholmiens, entraîne aussi ses compatriotes de la capitale suédoise.

Il faut nommer ensuite Sigfrid Siwertz, qui est un peu de la même race sceptique et railleuse que Söderberg. Ses nouvelles, **Une poignée de duvet**, m'ont enchanté. Son langage est simple et clair, il raconte sans phrases ni détours, il a vu ce qu'il dessine, et il a l'esprit naturel et l' « humour » qui ne consiste pas en mots, mais en sentiment et en intelligence. Siwertz nous a donné des romans volumineux, graves et moins graves. Mais le petit format, c'était son amour d'autrefois, et on revient toujours à ses premières amours. Parmi ces petites nouvelles on trouve des chefs-d'œuvre, des bagatelles qu'on relit et qu'on relira, tandis qu'on oublie des centaines de grands romans. Mais intérêt social ou grandes idées, ce n'est pas l'affaire de Siwertz! Il est peintre et psychologue et avant tout conteur, rien de plus!

Parlant de littérature sociale, il ne faut pas négliger tout à fait **Le pavillon jaune**, par un homme nouveau, G. Martins. Son roman se dit social, et en quelque sens tout livre est social, lors même qu'il puise son intérêt dans la psychologie individuelle. Le *Pavillon jaune* est, il est vrai, une étude de milieu, un roman un peu naturaliste, et en outre il a produit quelque scandale. Très injustement, car le livre est innocent. Il a gagné un prix d'un concours littéraire. D'où aussi sans doute le succès auprès du public.

Les livres à succès, aujourd'hui, évitent les questions sociales. S'ils font scandale, c'est un scandale d'une autre sorte. On aime en ce moment les indiscrétions amoureuses, ou mieux, sexuelles. La littérature purement psychologique, longuement invoquée, la voilà enfin ! Des talents considérables comme Marika Stiernstedt, Elin Wägner, Henning Berger, Hjalmar Bergman, Ernest Didring, Einar Smith, Dixelius-Brettner, s'y adonnent. Des jeunes se rangent derrière, des Bolander, Ljungqvist, Ekstam Krusenstierna, Ahlman, Haglund, Forsberg, Lundgren, Waldemar Swahn. En première ligne se trouvent les femmes. La plus caractéristique est peut-être Mme Marika Stiernstedt, connue aussi pour sa campagne politique pendant la guerre. Mme Stiernstedt est un talent très distingué, et elle représente comme auteur l'aristocratie, dont elle nous raconte la vie intime avec tact et compétence. Styliste sûre et sobre, artiste sans reproche et conteuse parfois sans peur, elle a créé le roman passionnel en Suède. Elle est maintenant la figure féminine centrale dans notre littérature,

par son intelligence claire et logique aussi bien que par son goût d'artiste, et on lit ses articles de journal comme on lit de la littérature. Bonne psychologue, elle a compris que le moment n'est pas favorable au grand roman, et son dernier ouvrage, **Ulla-Bella**, est un livre « pour la jeunesse » et surtout sur la jeunesse, dont Mme Stiernstedt est la conteuse-née et presque inimitable. *Ulla-Bella* a été le plus grand succès de l'automne. Comme élève de son auteur on peut nommer, sans doute, Agnes von Krusenstierna, un talent parmi les jeunes. Celui qui lit son livre : **Tony grandit**, aura à faire la comparaison. C'est un autre roman de la vie juvénile et qui ferait honneur à plus d'un auteur célèbre. La voix est sincère et sans affectation, et on a l'impression d'écouter une narration orale. La composition semble un peu disproportionnée, le style un peu abondant. Mais ce sont les dangers communs de la jeunesse et des femmes de lettres.

Elin Wägner, nouvelliste spirituelle et presque journaliste, très estimée, s'est livrée ces derniers ans au roman sérieux. Elle a remporté des victoires avec *Le succès de la famille Järneploog* et *Asa-Hanna* dont le livre de l'automne dernier, **Celle qui n'a pas de nom**, a été la suite. Après l'avoir fini, on constate que Mme Wägner est psychologue et narratrice de grand talent. On se demande peut-être si l'auteur s'intéresse vraiment aux personnages qu'elle nous présente. Ils forment une triste compagnie, mais c'est question de goût. Une de nos académies a décerné son grand prix à l'œuvre de Mme Wagner. A la même école psychologique appartiennent Hjalmar Bergman et Henning Berger. Celui-ci a sa force dans l'art de peindre un milieu ou un ensemble. Il raconte bien, mais les couleurs et les environs l'intéressent plus que la succession des aventures. Il faut dire que Berger a débuté comme artiste-peintre. Son dernier roman, **Le Pédant**, ressemble à un livre de mémoires. **L'enterrement d'Eros**, par Bergman, est écrit avec une grande énergie, à une allure presque furieuse. Sans doute Bergman est un des virtuoses de notre jeune littérature. Sa philosophie est humoristique et macabre, comme celle de certains Allemands. Au fond, il est pessimiste ou nihiliste comme beaucoup d'autres jeunes Suédois. Le fond du tempérament suédois semble être la mélancolie. Mais cette mélancolie se dissimule souvent sous une espièglerie très amusante.

Un genre goûté est le roman provincial, qui nous peint les mœurs populaires contemporaines ou passées. Dans ce genre, les conteurs abondent. Ivar Ljungqvist a eu un succès mérité avec son roman : **La lutte de la vie**, qui nous montre la vie d'une paysanne pauvre et entreprenante. Son parallèle masculin se nomme **Tigerfalt**, par Isidore Ekstam. Voilà un livre, solide, artistique aussi, dans son genre. Il est suédois surtout, la misanthropie y est, mais le peuple de toutes les nations sait jouir de la vie sans trop de mélancolie, sinon la plus réaliste. Auteur plus « littéraire » et favori des classes bourgeoises est Ejnar Smith, dont la plume féconde a produit toute une série de romans de la côte ouest. On l'aime dans ces classes aussi pour son conservatisme solide, pour ses préjugés qu'il partage avec son public. Mais son talent justifie son succès qui a été des plus grands. Sa dernière œuvre est un livre de petites nouvelles : **Ceux du Fjord**. Plusieurs des historiettes de ce livre sont composées avec une force vraiment dramatique, l'air et l'eau et l'extérieur de la vie, tout cela est bien rendu. Les dangers de cet auteur sont la sentimentalité et « le drame outré » jusqu'à l'invraisemblable. Mais passons, la vie souvent a les mêmes défauts que l'artiste. — Une femme qui a créé son nom dans presque le même genre est Hildur Dixelius-Brettner. Son roman : *La fille du pasteur*, narration des mœurs sauvages du temps passé dans les provinces septentrionales de la Suède, a été beaucoup lu, et le succès a déterminé l'auteur à écrire toute une suite de livres : *Le fils de la fille du pasteur* et **Le petit-fils**, un peu plus faible peut-être, mais d'un certain intérêt encore. — Après cela, il suffit de mentionner Ingeborg Forsberg et son livre de début, **La Reine de Mésopotamie**, chronique de l'île d'Aland, dans un genre fantastique de l'école de Selma Lagerlöf. **Les maisons jaunes**, par Hj. Lundgren, sont un essai du genre rétrospectif et reproductif. **La flamme vacillante**, par Carl-August Bolander, veut être un croquis des mœurs stockholmiennes, le style est vif, beaucoup des scènes amusent, et le tout doit charmer les étrangers.

A tout seigneur tout honneur ! Selma Lagerlöf, notre célébrité, vient de nous donner un livre de mémoires, **Môrbacka**. C'est le nom de la maison paternelle de notre autoresse, maison qu'elle a rachetée et où elle réside depuis longtemps. Notre « grande

vieille » est conteuse par la grâce de Dieu, et ses mémoires se lisent comme un roman. Pour tout admirateur de Mme Lagerlöf, un livre de mémoires doit avoir un intérêt de plus : c'est le cadre de la production aimée d'un écrivain déjà classique, immortelle de son vivant même. Chaque ligne de Selma Lagerlöf, pour ses admirateurs les plus chauds, est une relique d'une sainte.

K.-G. OSSIANNILSSON.

LETTRES CANADIENNES

Y a-t-il une littérature canadienne? — Classiques et romantiques du Canada. — Jean Charbonneau : *L'Age du Sang*, Lemerre, Paris. — Albert de Lestres : *L'Appel de la Race*, Bibliothèque de l'Action française, Montréal.

Un pontife se lève de temps à autre pour demander solennellement s'il existe, s'il peut exister une **littérature canadienne**. Ce pyrrhonisme ne peut venir que de la fausse science où se complaisent tant de pontifes.

On dit : la langue emporte la littérature. Un livre écrit par un Canadien tombe dans la littérature de sa langue (française ou anglaise), s'il a du mérite, et dans l'oubli, s'il n'en a pas. Est-ce bien vrai ?

Le dictionnaire donne comme définition de la littérature : « Ensemble des productions littéraires d'un pays, d'une époque. » Nous admettons que les définitions ne représentent pas toujours toute la vérité, mais celle-ci en vaut bien une autre. Il y est question d'espace et de temps, comme chez Einstein, mais non pas de langues. Parce que le norvégien des livres est presque semblable au danois, niera-t-on qu'il n'y a pas de littérature norvégienne ? Affirmera-t-on qu'Ibsen et Bjørnson appartiennent au Danemark ou à la Suède qui était alors la suzeraine et de langue ressemblante ? Ces deux géants du Nord n'auraient pas chanté ainsi. N'y a-t-il pas une littérature américaine, brésilienne, même si leurs instruments d'expression sont aussi employés par d'autres peuples ? On peut jouer de la musique russe sur des pianos allemands.

Les traditions canadiennes datent de quatre siècles d'hégémonie blanche, mais avant cela il y eut bien d'autres siècles de sauvagerie rouge. L'Argentine, les Etats-Unis n'ont pas de traditions plus anciennes, mais la responsabilité de l'indépendance développe toutes leurs facultés nationales. Ils ne sont plus en re-

morque de puissances anciennes qui tendent vers d'autres destinées, et qui retardent leur progrès.

Les Canadiens-Français sont les plus vieux habitants du Dominion, après les Peaux-Rouges qui s'éteignent tranquillement dans les deux Amériques. Les Métis de l'Ouest, malgré leur entourage saxon, parlent encore le français. Ce sont des parents et amis. Quand ils se révoltèrent contre la couronne anglaise, sous le commandement du sang-mêlé Riel, tous les Canadiens-Français prirent leur parti. Ces relations et ces vicissitudes ont dû tout de même laisser quelques traces dans les âmes et le sang.

Cette ethnographie fera bondir bien des petits-maîtres qui croient être des Parisiens ou des Londoniens après quelques promenades en Europe. Mais plusieurs de ces petits-maîtres redevinrent purement canadiens lors de la guerre de 1914. Cela avait ses avantages, lorsqu'il fallait aller se battre.

L'individualité géographique nous a façonné une âme nouvelle, quoique nous soyons encore des coloniaux, intellectuellement et politiquement. Nous tenons de la France et de l'Angleterre la plupart de nos institutions, y compris nos deux langues, mais nous avons un régime autonome au dedans de l'empire britannique. Cependant, nous ne sommes pas encore une nation souveraine comme certains farceurs voudraient nous le faire croire. Il est évident que nous nous acheminons vers la liberté complète. Aucun tout, composé d'éléments divers, ne peut durer éternellement comme tel ; la nature le dit. D'ailleurs, ceux qui savent lire l'histoire des peuples et de leurs gouvernements peuvent discerner les premiers signes de la fin de la domination du monde par l'Angleterre. Les Canadiens attendent peut-être l'évolution des temps pour faire de grandes choses, car les gens en tutelle ne vivent pas pleinement.

Dans le règne de l'esprit, nous sommes également loin de l'originalité. Nous sommes encore à l'école de la France et de l'Angleterre, selon nos allégeances ethniques et morales. Et il y en a beaucoup aussi qui vont à l'école libre et voisine des Etats-Unis, par la presse, le cinématographe et autres fréquentations qui sont parfois mauvaises. Il est impossible d'empêcher l'endosmose entre de si longues frontières. La plupart de nos livres et plusieurs de nos professeurs viennent de l'étranger. Et c'est bien; nous avons tout à apprendre de ces éducateurs qui viennent nous

dégrossir. Disons en passant que ces malheureux trouvent leurs élèves et l'ambiance un peu lourds, mais ils font des économies en rêvant au départ, car nos piastres sont aussi pesantes que notre mentalité.

Ils nous enseignent les connaissances qui nous manquent. Car comme le père Chapdelaine, nous sommes encore des défricheurs, pas tous dans la forêt vierge, mais dans celle des sciences et des arts. Il n'y a pas très longtemps, nous étions tous colons, armés de la hache contre les arbres et du fusil contre les Iroquois. La lutte devenant moins intense, nous avons ouvert nos livres, et ceux qui avaient quelques démangeaisons au bout des doigts commencèrent à écrire ; l'instinct de l'imitation est commun à l'homme et au singe. Nous faisons comme les autres. Pendant ce temps-là, nos hommes d'Etat s'attardaient à conquérir nos libertés constitutionnelles ; tellement que c'est devenu une habitude chez nous, et même maintenant où c'est moins nécessaire, tout le monde est politicien. Notre jeune fougue s'épuise en harangues ; heureusement que la manie d'écrire se met à faire diversion et à canaliser une partie de ce lyrisme qui s'épanchait en discours.

Nos instructeurs européens, malgré eux peut-être, favorisent nos enfantements spirituels, mais ils ne semblent pas toujours sympathiser avec les douleurs de notre gestation qu'ils auront provoquée, souvent. Il faudrait leur appliquer la recherche de la paternité. Un d'eux, sorti de sa tour d'ivoire pour s'aventurer dans la brousse canadienne, dans une conversation assombrie par son pessimisme (ça manque de fenêtres dans sa tour), nous déclarait qu'il n'est pas nécessaire pour un nouveau peuple d'écrivailler. Il ne semble pas savoir que les organes qui travaillent aux arts libéraux doivent être exercés comme les autres, sous peine d'atrophie et de mauvaise santé pour le reste du corps. Il a été engagé pour aider à nos facultés supérieures ; nous n'avons pas besoin de lui et de ses semblables pour nous enseigner à bûcher le bois ; nous savions le faire avant leur arrivée.

Mais ce n'est pas tout à fait le désert, chez nous. Loin de là. Nous avons même notre querelle des **romantiques** et des **classiques**, à la mode de par chez nous. Le conflit provient de ce que nous sommes les rejetons de races plus avancées que nous. Les révoltés, les romantiques, ne veulent plus suivre les métro-

poles dans les humanités ou la politique ; on les appelle ici : les nationalistes, les partisans du terroir. Les autres, ceux qui choisissent leurs idées ou leurs vêtements à Paris ou à Londres, ce sont les classiques, les impérialistes (en anglais). Ils ont les yeux rivés sur leurs Cités de Dieu respectives et ils se moquent du marmot du terroir qui peut à peine se tenir sur ses jambes.

Evidemment, il n'y a pas les mêmes courants chez nous qu'il y eut en Europe après les randonnées poétiques de Byron et de tous les grands désenchantés. Pour les nécessités de notre classification, nous sommes forcés de placer dans la catégorie des classiques des imitateurs de Victor Hugo ou de Verlaine. Nous y mettons même nos décadents, incompréhensibles comme Mallarmé. (Nous ne voulons pas ici faire de peine aux amis du *Mercure*.) Nous les considérons comme classiques au Canada, parce qu'ils suivent une tradition, un genre difficile à acclimater en nos terres sauvages.

Nous avons sous les yeux une brochure jaune de Lemerre, **l'Age de Sang**, des vers, de M. Jean Charbonneau. Sur la couverture, son nom se trouve à côté de ceux de plusieurs gloires françaises : André Rivoire, Mistral, Fabié, de Vigny, Coppée.

C'est un honneur pour M. Charbonneau et nous l'en félicitons. Rien à l'extérieur ni à l'intérieur du volume n'indique que l'auteur soit de Montréal. Ce n'est d'ailleurs pas nécessaire ; son livre est beau de toutes les beautés fashionables. Tous les décors de la culture à bon marché s'y trouvent : ruines grecques, chères à de Heredia ; il y a Nietzsche et des chevauchées wagnériennes. Des Argonautes y voguent vers tous les pays, excepté le Canada qui n'était pas jusqu'ici sur la liste des pays où les héros malheureux vont chercher la Toison d'Or de l'oubli. Louis Hémon, nouveau Jacques Cartier, l'aura fait entrer dans la géographie littéraire.

. . . .

Que font d'autre part les compagnons du terroir ? Ils travaillent leurs carrés en essayant leurs outils qui sont encore un peu primitifs.

Un Français de génie, l'auteur de *Maria Chapdelaine*, a déblayé une piste dans nos brûlés en friche ; aux colonisateurs équipés de la plume de l'y suivre sans tomber dans les erreurs classiques.

En attendant les chefs-d'œuvre, les partisans font résonner la presse et les revues de grandes fanfares pour annoncer leurs manifestes. Les champions, des deux côtés, préconisent des formules pour arriver au succès. Les uns disent : « il ne s'agit pas d'emplir vos ouvrages de *poudrerie*, de *raquettes*, de *sirop d'érable* et de *fours à pain* (tous produits canadiens), pour faire de l'art; il faut écrire dans la manière classique : il faut étudier Corneille et Racine. » Très bien, mais pas pour les imiter en tout, car leurs personnages, habitants des pays du soleil, auraient bien froid dans nos contrées, à moins de les habiller de fourrures. Phèdre, malgré sa combustion interne, devrait faire poser le chauffage central dans ses palais à colonnades.

La bataille fait rage en ce moment, non plus autour d'une pièce de théâtre, comme *Hernani*, mais à propos d'un roman, l'**Appel de la Race**, d'Alonie de Lestres. Le héros, un Anglomane au début du récit, est marié à une Anglo-Canadienne. Le démon de midi lui insuffle les idées et le goût des méthodes chères aux Nationalistes : il veut tout casser, avec des mots. Il ne réussit qu'à briser sa famille en ajoutant un discours de plus au parlement canadien qui en a déjà beaucoup entendu, pour son âge. Un Français, professeur de littérature à une de nos universités, s'est cru obligé d'y mettre son mot, à cause de ses fonctions, sans doute. C'était son droit, d'ailleurs, comme celui des Canadiens de se fâcher contre toute critique, surtout si elle vient d'un étranger. C'est un défaut de jeunesse qui fleurit abondamment sur le continent américain. Vous arrivez à New-York; on vous demande, au débarcadère, ce que vous pensez de l'Amérique et de ses habitants. Si vous avez l'audace de vous prononcer défavorablement, on voudrait vous déporter comme *indésirable*. On a traité M. du Roure, c'est le nom de l'audacieux, « d'importé ». Ce n'est ni très poli, ni très terrible. On fait venir surtout les marchandises qui manquent dans l'endroit, même si les exportateurs gardent ce qu'ils ont de meilleur chez eux. Sa critique semble un peu incomplète, quoiqu'il nous en coûte beaucoup de faire la leçon à un maître de français, élève de nos universités. Il dit en substance ceci :

Alonie de Lestres écrit un roman pour défendre la langue française au Canada. Or, dit le savant professeur, le meilleur moyen de la sauvegarder, c'est de l'écrire sans fautes. C'est très spirituel, mais injuste.

Il relève non pas des fautes de grammaire, ce qui serait plus grave, car nous suivons la même que vous autres, mais des manières canadiennes de parler et d'écrire, qui sont peut-être des fautes à Paris, à la Sorbonne, mais qui n'en sont pas chez nous. Notre idiome est un peu archaïque et paysan, le résultat du mélange de plusieurs dialectes de France avec des éléments anglais, à cause du voisinage. C'est bien du français, mais tel que nous l'avons reçu de nos pères qui venaient de Normandie ou de Picardie. On s'exprime comme on peut. Il suffit que les Français nous comprennent à peu près, et réciproquement, pour qu'on puisse appeler notre langage du même nom que le vôtre.

Il ne faut pas oublier qu'Homère, pour prendre un exemple respectable et consacré, a aidé à conserver le grec pendant quelques milliers d'années avec ses rapsodies nullement transmises en dialecte attique, pas même en ionien pur. Il lui a suffi d'avoir du génie et non pas d'écrire dans le vocabulaire de la capitale.

Les confins des langues sont très vagues, et comme pour ceux des territoires, il n'est pas de l'intérêt de leurs ressortissants de les rétrécir. Il ne faut pas être trop sévère envers l'adolescent qui commence à vouloir vivre sa vie propre tout en continuant à aimer ses parents auxquels il doit de jouir de la lumière du jour.

JULES BEAUCAIRE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Léonce Juge : *Vers l'Indépendance politique : Un plan d'équilibre continental*, Bernard Grasset. — Jackson H. Ralston : *Le droit international de la démocratie*, traduit de l'anglais par Henri Marquis, Paris, Marcel Giard. — Me Marie Bughja : *Nos sœurs musulmanes*, Revue des Etudes littéraires, 48, rue Pigalle. — N. Mitsukuri : *La vie sociale, au Japon*, Société franco-japonaise, pavillon de Marsan. — René Marchand : *La condamnation d'un régime*, librairie de « l'Humanité ». — Henry Aubert : *Villes et gens d'Italie*, Payot. — *The Cambridge History of British Foreign Policy* (1783-1919) edited by Sir A. W. Ward and G. P. Gooch, Cambridge, at the University Press.

M. Léonce Juge, qui a déjà donné un livre : *Notre abdication politique*, où il déplorait la façon dont nous nous étions mis après l'armistice à la remorque de l'Angleterre, nouvelle chaloupe aux flancs du vieux vaisseau de ligne, vient de publier dans la Collection *Politeia* un second volume : **Vers l'Indépendance politique**, développant **un plan d'équilibre continental** qui mérite l'attention la plus sérieuse.

Autant qu'on peut en juger, car la pensée de l'auteur n'est pas toujours claire, le rôle qui nous incombe désormais dans le monde est un rôle moral consistant à unir tous les peuples, qu'ils soient amis ou ennemis, dans une lutte contre le triple danger d'une désorganisation sociale, d'une désagrégation ethnique et d'une improductivité économique. Nous apprenons encore que, dans une politique parfaite, le bloc anglo-français devrait faire contre-poids au reste de l'Europe, lui-même maintenu en équilibre par l'opposition de l'Allemagne et de la Russie, et nous sommes invités à nous réjouir que l'année 1922 ait vu s'opérer la libération de la France jusqu'alors asservie par l'Angleterre, à l'occasion de la question d'Orient. Je passe sur une proposition complémentaire et inattendue de créer un carbonarisme national, une franc-maçonnerie qui ne soit plus dépendante de l'anglaise et qui soutienne ésotériquement, car toute politique est secrète, paraît-il, ce programme à longue, complexe et tortueuse portée.

Et à lire, et même à relire, car je les ai relues plusieurs fois, pour les bien comprendre, ces 300 pages, on demeure tout pantois à l'idée qu'un homme d'une telle culture et d'une telle connaissance des milieux étrangers, surtout du milieu russe, puisse accoucher d'un plan aussi fumeux et dangereux.

En vérité, si l'auteur souhaite la constitution d'un bloc anglo-français sérieux et loyal, il ne devrait pas commencer par déclarer qu'il nous faut rompre en visière avec nos co-bloquistes, d'autant que les premiers résultats de notre affranchissement, qu'il acclame dans le Proche Orient, ne sont pas pour nous encourager ; en soutenant les Turcs pour faire pièce à nos ex-alliés, nous avons commis une bévue, pour ne pas dire pis. Plutôt louerions-nous notre Gouvernement d'avoir reconquis son indépendance à l'égard de l'Angleterre à propos des sanctions à infliger à l'Allemagne, dont l'auteur se désintéressait d'un cœur assez léger, mais peut-être n'aurions-nous pas eu à en arriver à cette rupture cordiale sur la question allemande si nous avions maintenu notre entente sur la question turque.

Le problème qu'aurait dû se poser M. Juge est celui-ci : A supposer que le monde anglo-saxon, dégoûté de notre brouillamini, soit résolu à revenir à l'ancien « splendid isolement » (c'est le cas déjà des Etats-Unis, et ça devient un peu celui de l'Angleterre), pouvons-nous à nous seuls, Français, faire la police du

continent ? La réponse est délicate à donner. Ce sera oui, si nous conservons notre santé physique et morale (j'entends une natalité suffisante et un patriotisme indéfectible), si nous nous gardons des excès de chauvinisme et d'internationalisme, si nous jugeons sainement nos ex-ennemis, nos ex-alliés et nos ex-neutres, et si ceux-ci font tous également preuve de sagesse et de bon vouloir pacifique, mais si la propagande allemande parvenait à retourner contre nous tout le continent, ou même à ne nous laisser d'accord qu'avec la Belgique et la Pologne, la situation deviendrait périlleuse.

Ce livre est donc à ne suivre qu'avec précautions. Les dangers que dénonce l'auteur, improductivité économique, désagrégation ethnique (?) et désorganisation sociale, sont primés par un péril pire, une nouvelle agression de l'Allemagne, à laquelle il faut s'attendre dès que les circonstances la permettront, c'est-à-dire dès que nous nous laisserions acculer à la banqueroute et au bolchévisme. L'hypothèse d'une alliance contre nous de la Russie et de l'Allemagne, que l'auteur traite par le dédain, est au contraire très à envisager, nous le savons depuis Rapallo. Contre ce danger allemand, nous devons maintenir notre union non seulement avec l'Angleterre, mais avec tous les pays sages, avec la Société des Nations, et faire preuve, nous aussi, de sagesse, ce qui implique souvent l'énergie; tout cela vaudra mieux que la politique ésotérique de carbonarisme national et de néo-franc-maçonnerie extra-anglaise que préconise si drôlement notre auteur.

HENRI MAZEL.

§

Le droit international de la démocratie. — L'auteur est un humanitaire pacifiste qui croit au « droit naturel » et identifie celui-ci avec la morale, qu'il tient, bien entendu, pour unique et universelle. C'est de ce point de vue qu'il dénonce la faillite du droit international officiel et condamne, comme viciée en son principe, l'œuvre accomplie jusqu'ici par les juristes et les diplomates pour régler les rapports entre les nations, particulièrement en ce qui concerne la guerre. Ces serviteurs des gouvernements sont aveuglés par une conception fausse et funeste, encore « féodale » et « monarchique », — c'est tout dire, — de la souveraineté, de l'intérêt et de l'honneur national. Codifier, par exemple, les usages de la guerre, admettre et formuler

des « lois » de la guerre, fût-ce pour en atténuer les horreurs, c'est la justifier. Or la guerre est le mal intégral. Ce qui est tenu pour criminel dans les rapports entre individus et condamné comme tel par le droit interne des Etats ne saurait devenir juste quand il s'agit des rapports de ces Etats entre eux. M. Ralston attend le salut d'une extension aux rapports internationaux des principes de justice « démocratique » admis par les nations civilisées dans leur législation intérieure. Sans proposer de nouvelles institutions, il préconise une nouvelle règle de droit, fondée sur ce qu'il appelle le « droit international *réel* », — ce « droit réel » ne serait-il pas au contraire « idéal » ? — qui est inscrit dans la conscience des peuples, particulièrement des masses ouvrières, et qu'on dégagera en analysant la nature des troubles et des conflits qui résultent précisément de sa violation.

L'attitude de l'auteur a ceci de particulier que M. Ralston a été longtemps lui-même un professionnel du droit international, qui a contribué pour sa part à résoudre plusieurs conflits. On ne saurait donc, quand il condamne l'œuvre des cours internationales et des tribunaux d'arbitrage, lui reprocher d'ignorer ce dont il parle. Mais l'irréalisme dont il fait preuve, et qu'on est convenu de qualifier de « généreux », n'en devient que plus frappant. Ajoutons que son humanitarisme n'est pas, simplement, comme chez tant d'Anglo-Saxons, un masque ou une arme de son impérialisme. Cet Américain ne trouve pas « juste » chez lui ce qu'il trouve « injuste » chez autrui, et il stigmatise à l'occasion la politique des Etats-Unis aussi fortement que celle des autres nations.

P. G.

§

Le volume de Mme Marie Bughja « dont le mari a fait toute sa carrière en Algérie » où elle réside elle-même : **Nos sœurs musulmanes**, est une étude très consciencieuse de la question féminine en terre d'Islam et surtout dans notre grande colonie d'Afrique. L'auteur, avec d'excellentes intentions sans doute, voudrait voir l'émancipation de la femme dans des pays où les idées, les mœurs y sont généralement contraires. L'émancipation de la femme dans les pays d'Orient, — et l'on y peut comprendre toute l'Afrique du nord, depuis la conquête française, — est une question qui a sans doute ses partisans comme ses détracteurs, et se trouve

en somme une question sociale. Le volume de Mme Marie Bughja nous parle d'abord du Moghreb et d'Alger, « le plus beau fleuron de la couronne coloniale française ; de la guerre de 1914 et de la physionomie de la Kasbah, — qui reste le quartier des prostituées » ; d'une réception chez Ben Bacha où il y a fêtes, repas, danses, etc... C'est pour en venir à parler des conditions d'existence et du travail des femmes, qui peut être suffisamment rémunérateur, — par exemple dans les tapis, broderies, etc... pour faciliter leur émancipation. On nous parle même d'une transformation qui se ferait dans le caractère arabe, surtout dans les nouvelles couches, où l'on cherche de plus en plus à imiter l'européen. Mais nous savons ce que valent ces transformations. Le livre de Mme Marie Bughja ajoute nombre de détails sur la vie du pays, l'existence à la campagne, la naissance des enfants ; sur les Ouled Naïls ; les bains maures, qui tiennent une si grande place dans les habitudes de la population, etc... — Sans doute, le jour où la femme algérienne voudra travailler, aura su se créer des ressources suffisantes, elle arrivera du fait à l'indépendance. Mais il y aura toujours la question du sexe auquel nous devons aide et protection, — et devant laquelle les plus enragés féministes doivent convenir qu'ils ne peuvent rien changer.

Une curieuse publication de la Société franco-japonaise est le petit volume de M. K. Mitsukuri sur **la Vie sociale au Japon**, série de conférences faites en Amérique par un éminent professeur du Soleil Levant, qui avait à cœur de démontrer à son public que le peuple des anciens samouraï peut décidément prendre place dans le concert des nations civilisées. La « culture » au Japon a été mise, décidément, au pair de celle d'Europe et peut rivaliser avec elle.

Ceci est une conséquence, mais non prévue par les intéressés, qui sont allés devant eux comme des hannetons. Il y a là, en effet, un problème intéressant la vie sociale au Japon. L'organisation industrielle du pays a surtout apporté des problèmes sociaux, des revendications ouvrières et denrées de cette espèce, que ne connaissaient guère le paysan et l'ouvrier japonais des vieilles époques. Les conférences recueillies par M. K. Mitsukuri étudient le cadre physique, avec les délicieux paysages d'estampes où s'est installé le bagne industriel, et, après un aperçu historique, parle de l'organisation sociale, du système gouvernemental et

de l'éducation, ensuite dépeint la vie de famille, la maison, etc.., la culture et l'idéal du Japon; la journée d'une famille japonaise, les us et coutumes. En appendice, on parle de l'abus de l'opium et de sa répression, l'ouvrier japonais usant et abusant de cette drogue, comme le nôtre de l'alcool. Ce sont ensuite des notes sur l'illustration du livre dues à des mains japonaises, enfin une note concernant la prononciation des mots japonais et leur transcription en caractères romain. — Les dieux me préservent d'entrer plus abondamment dans les détails du sujet; mais à propos des fumeurs d'opium, on peut indiquer le cas des jeunes veuves qui s'en intoxiquent sous prétexte de garder la sagesse. A Formose, enfin, on croit que les effets de l'opium sur une femme enceinte sont ressentis de même par l'enfant qu'elle porte dans son sein! — Derniers détails, l'auteur des conférences, — illustrées de curieux croquis d'artistes japonais, — ne peut être invoqué qu'à titre posthume, étant passé depuis longtemps de vie à trépas. Paix à ses cendres.

M. René Marchand publie de Moscou où il séjourne un singulier ouvrage à thèse : **La Condamnation d'un régime** (*De la vanité maladive de M. Poincaré à la tuerie mondiale*). Il s'agit on le voit de controverse politique sous prétexte d'histoire et l'on accuse nettement nos hommes politiques : Millerand, Clemenceau, feu Delcassé et d'autres, d'avoir voulu et amené la guerre. On accuse la finance, les journaux, les cercles militaires, etc..., d'avoir poussé le pays dans la terrible bagarre qui nous a coûté si cher, et a failli si mal tourner. M. René Marchand nous dit avoir eu entre les mains les papiers de la diplomatie russe et y avoir puisé la documentation de son livre, ses accusations contre les hommes politiques français. Sans doute, c'est une affaire sur laquelle on pourra revenir, mais l'accusation est un peu grosse; sans mettre en doute la bonne foi de l'auteur, il faudrait peut-être savoir ce que les papiers publiés par les Soviets, qui n'en sont pas à leur coup d'essai, contenaient véritablement, et ce qui peut être interprété dans le sens de l'accusation.

Pour le reste, les hommes politiques ont toujours été accoutumés à être traînés et même tartinés dans la boue sans que cela tire à conséquence.

Le volume de M. Henry Aubert : **Villes et gens d'Italie**, outre qu'il constitue une intéressante lecture, présente encore un

caractère spécial. Alors que ses prédécesseurs se sont surtout attachés à décrire les villes d'Italie en parlant de l'art et des événements anciens, — terre d'histoire merveilleuse et prodigue, — M. Henry Aubert s'intéresse d'abord au pays actuel et à sa physionomie journalière. Ce qu'il nous montre, c'est l'existence actuelle, non des pièces de musée ou des ruines. Il connaît abondamment la péninsule, d'ailleurs, qu'il habite depuis vingt-cinq ans et en peut parler avec abondance. Ses villes et ses paysages nous semblent ainsi bientôt familiers ; la vie sociale et même politique de l'Italie est partout présente ; après avoir montré pourquoi nous aimons l'Italie, il parle de Milan, ville d'art, et des monastères de la région ; de Gênes la superbe et de ses curieuses fêtes de Noël ; de Florence, San Gimignano, la ville aux belles tours ; de Naples, où la police laisse le soir les pauvres gens dormir sur les bancs des promenades, à l'auberge du Bon Dieu et de l'opulente et merveilleuse Venise, etc. Il convient de féliciter M. Henry Aubert de cette publication dont la librairie Payot a tiré un volume du plus remarquable aspect.

CHARLES MERKI.

§

La *Cambridge University Press*, toujours bien inspirée dans le choix de ses éditions, a confié à Sir A. W. Ward et Mr. G. P. Gooch le soin de diriger la rédaction de **the Cambridge History of British Foreign Policy (1783-1919)**. Ces deux historiens ont rempli leur mission avec beaucoup de conscience. L'ouvrage qu'ils nous présentent est écrit par des spécialistes qui se sont documentés aux meilleures sources, — en partie inédites. Deux volumes ont déjà paru, le troisième et dernier est en préparation. A l'heure où, plus que jamais et à propos de tant de questions diverses, la politique de la France et celle de l'Angleterre se trouvent si souvent en conflit, c'est une bonne aubaine pour l'*honnête homme* que de pouvoir enregistrer dans ces pages l'autre son de cloche, celui qui tinte à Westminster et à Downing Street. C'est ce que lui promettent Sir A. W. Ward et Mr. G. P. Gooch ; d'accord avec leurs collaborateurs, ils se sont proposé

de traiter, en des limites chronologiquement définies, l'histoire de la politique extérieure de la Grande-Bretagne, en d'autres termes d'examiner les relations, durant cette période, de l'Empire Britannique avec les autres Puissances, les circonstances en Angleterre et à l'étranger qui

ont régi ces relations, les principes qu'on y a suivis avec plus ou moins de constance, et l'influence personnelle des Hommes d'État britanniques responsables de cette politique.

Et quand bien même on ne les partagerait pas absolument, on apprendra, en lisant cette histoire, à mieux connaître, à apprécier les raisons, les exigences ou les nécessités impériales d'une politique que, dans les feuilles publiques, on attaque d'après des mots d'ordre.

AURIANT.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

La reconstitution du cabinet Theunis. — Après plusieurs semaines de négociations laborieuses, M. Theunis reprend le pouvoir avec tous ses anciens collègues, y compris M. Henri Jaspar. C'est la quatrième panne gouvernementale qui se produit chez nous depuis l'armistice. Nous n'avons plus rien à envier à la France au point de vue de l'instabilité du pouvoir. Avant la guerre, les ministères belges possédaient une existence plus longue et duraient généralement un ou plusieurs lustres. Mais la nouvelle situation des partis a introduit le gâchis au sein du Parlement où les intrigues flamingantes font des ravages aussi bien chez les socialistes que chez les catholiques, voire chez certains libéraux comme M. Louis Franck, député d'Anvers et ministre des Colonies. Avant le premier cabinet Theunis, l'ex-Premier Ministre, M. H. Carton de Wiart, mit plus d'un mois à échafauder son ministère.

Si nous ne nous trouvions pas en présence de graves difficultés extérieures, M. Theunis, malgré tout son prestige personnel, n'aurait probablement pas réussi dans la mission que lui avait confiée le Roi. En effet, si les deux partis bourgeois qui composent sa majorité font confiance à M. Theunis sur la question extérieure, ils n'entendent pas moins conserver leur liberté de la discussion et de vote en ce qui concerne la flamandisation de l'Université de Gand. Il est certain d'autre part que des flottements se produiront au sujet de la loi sur la durée du service militaire. Il fut à un moment question de dissoudre les Chambres et de procéder à de nouvelles élections générales. Cela n'eût guère

changé les choses, car la représentation proportionnelle est appliquée chez nous suivant un système si méticuleux qu'il aboutit à une répartition presque immodifiable des sièges parlementaires.

En réalité, ce n'est pas l'électeur qui choisit parmi les candidats ; ceux-ci sont présentés par les associations politiques qui placent naturellement aux premiers rangs, ceux où l'on possède la certitude d'obtenir le quorum, c'est-à-dire d'être élu, les hommes qui, par leur assiduité, leurs intrigues ou leurs surenchères, ont réussi à se rendre particulièrement populaires dans ces petits cénacles de médiocres que sont la plupart de nos associations politiques. Je sais bien que le vote de préférence est inscrit dans la loi, mais l'électeur use rarement de cette complication et lorsque quelque rare candidat en bénéficie, il est honni par son association qui ne manque jamais, à tort ou à raison, de lui reprocher d'avoir usé d'une pression extérieure contre la discipline de son parti.

C'est ce qui explique que notre Parlement est surtout composé de professionnels, de vieux routiers de la politique dont les regards sont trop souvent dirigés vers leurs mesquines chapelles électorales au détriment des intérêts généraux du pays. La guerre n'a malheureusement pas modifié cet état d'esprit, elle l'a plutôt aggravé en ce sens qu'après l'armistice le suffrage universel fut institué qui appela obligatoirement aux urnes (il est interdit en Belgique de ne pas voter) les générations ignorantes des choses de la vie publique et même de nombreux illettrés (car si le vote est obligatoire, l'instruction ne l'est point). Le résultat de ce statut électoral a été de créer un fossé profond entre les députés et l'opinion publique, qui est à la fois pleine de patriotisme et de bon sens. C'est ainsi qu'au lendemain du jour où la Chambre vota, à quelques voix de majorité, la flamandisation de l'Université de Gand, une manifestation nationale, d'une ampleur sans précédent se produisit contre cet attentat à l'union nationale.

M. Theunis n'est pas responsable de cette fâcheuse attitude des flamingants. Il hérite d'une situation que le premier cabinet d'après-guerre, issu du coup de Lophem, aurait pu enrayer avec un peu d'énergie, mais que sa veulerie et ses complaisances aux partis extrémistes laissèrent au contraire s'envenimer. Avant la guerre, les flamingants se furent contentés de la création d'une Université flamande. Aucun homme de bon sens n'eût songé à

la leur refuser. Pourquoi s'obstinent-ils maintenant à la destruction de la vieille Université française de Gand, où nul ne les oblige à envoyer leurs enfants s'ils n'en ont point le désir. La vérité est qu'ils cherchent à extirper des Flandres l'antique culture française. En d'autres termes, ils reprennent pour leur compte le programme séparatiste exposé pendant la guerre au Reichstag par feu le chancelier Bethman-Hollweg qui avait chargé de son exécution le baron von Bissing, gouverneur général de la Belgique occupée. Il y eut, en effet, pendant l'occupation, une Université de Gand exclusivement flamande et qui fonctionna quelque temps grâce au concours de traîtres et de plusieurs professeurs bataves. Les patriotes belges se détournaient avec dégoût de cet établissement qu'ils appelaient l'Université von Bissing. Elle dut fermer ses portes, l'Université von Bissing, au lendemain de la victoire. Les diplômes qu'elle avait délivrés ont été annulés et ses professeurs prirent la fuite en Hollande. Rappelons à ce propos que le gouvernement hollandais, qui se prétendait neutre pendant la guerre, ne fit rien pour interdire à des membres de son enseignement public de prêter leur concours à l'œuvre de germanisation entreprise en Belgique par von Bissing, et qui, de l'aveu de ses auteurs, était une manœuvre de guerre destinée à dissocier la Belgique. Tout récemment encore, des traîtres activistes flamingants offraient en Hollande un banquet à trois des leurs que nos tribunaux avaient condamnés à mort par contumace. A ces agapes de la trahison participèrent trois ministres de la reine Wilhelmine. Notre gouvernement usa de représentation diplomatique, mais il semble qu'autant en ait emporté le vent !

Les flamingants qui cherchent à diviser le pays s'efforcent d'autre part de diminuer sa sécurité militaire et font obstacle au service de quatorze mois, réclamé comme une nécessité par le ministre de la Défense nationale et par le Roi lui-même. Certains énergumènes ont cru pouvoir reprocher à la Couronne son intervention en la matière. Reproche absurde et injuste : le Roi est le chef suprême de l'armée et son serment constitutionnel l'engage à défendre et à maintenir l'intégrité du territoire. Va-t-on lui en marchander les moyens ?

Il eût fallu couper le mal dans ses racines. C'était aisé. Le faible cabinet de Lophem ménagea de telle sorte les énergumènes des associations flamingantes que ceux-ci sont à même maintenant

sous le couvert de l'immunité parlementaire, de poursuivre leur criminelle propagande et de traiter de pair à égal avec le gouvernement.

Du moins espère-t on qu'ils accorderont une trêve au gouvernement pour lui permettre de se débrouiller au milieu des difficultés extérieures. On sait que M. H. Jaspar, ministre des Affaires étrangères, n'est point mal vu des flamingants. On sait aussi qu'il a assez vainement et puérilement cherché à jouer un rôle d'arbitre entre la France et l'Angleterre, qu'il a beaucoup concédé à Lloyd George et qu'avant que son chef M. Theunis ne se fût décidé à l'occupation de la Ruhr, il avait manœuvré, sinon pour empêcher, du moins pour retarder cette opération. Quelques jours avant la démission de M. Theunis, il avait prononcé un grand discours à la Chambre, au cours duquel, répondant à une interruption de M. Vandervelde, il avait déclaré « qu'il n'avait pas fait mention de la résistance passive, ou de la cessation de la résistance passive, comme condition aux conversations... » (Voir son discours du 12 juin dans les *Annales parlementaires belges*.

Heureusement, M. Theunis est intervenu et, dans son récent discours au Sénat français, M. Poincaré a déclaré que le gouvernement français et le gouvernement belge étaient maintenant d'accord pour exiger avant tout de l'Allemagne la fin de la résistance passive.

M. Jaspar tenant avant tout à demeurer au pouvoir et M. Theunis étant un chef énergique, on peut espérer que notre politique étrangère ne s'écartera plus de la ligne droite. Mais les palinodies de M. Jaspar sont vraiment trop nombreuses.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

André Fontaine : *Constantin Meunier*. Avec des reproduct., Alcan. 20 »

Histoire

J. Calmette : *La société féodale* ; Colin. 5 »

Duc de La Force : *Curiosités historiques* ; Emile Paul. 10 »

J.-B. Manger : *Recherches sur les relations économiques entre la France et la Hollande pendant la Révolution française, 1785-1795*. Avec des illust. et 4 appendices ; Champion. 15 »

Vicomte du Motey : *Le champion de la Normandie : Robert II de Bellême et son temps, 1056-112..* ; Champion. 40 »

Ferdinand de Ravenne : *Rome et le Palais Farnèse pendant les trois derniers siècles* ; Champion, 2 vol. 25 »

Henri Sée : *Les idées politiques en France au XVII[e] siècle* ; Giard. 20 »

Soulgé : *Le régime féodal et la propriété paysanne* ; Champion. 40 »

Littérature

Gabriele d'Annunzio : *Nocturne*, traduit de l'italien par André Doderet. Illust. de Adolfo de Carolis ; Calmann-Lévy. 10 »

Aurélien Digeon : *Les romans de Fielding* ; Hachette. 12 »

Isabelle Eberhardt : *Mes journaliers*, précédés de *la Vie tragique de la bonne nomade*, par René-Louis Doyon : La Connaissance. 9 »

Fagus : *Essai sur Shakespeare* ; Malfère, Amiens. 7 50

Paul Fort : *Les compères du roi Louis, chronique de France* ; Flammarion. 7 50

Marquis de Foudras : *Le Père la Trompette* ; Nourry. 18 »

Albert Glatigny : *Lettres à Théodore de Banville*, publiées, avec une préface, par Guy Chastel ; Mercure de France 12 »

Michel Georges-Michel : *Ballets russes*, histoire anecdotique, suivie du poème *de Sheherazade* ; Monde nouveau. 5 »

Pierre Hamp : *Gens*, 2[e] tableau ; Nouv. Revue franç. 8 50

Henri Hoppenot : *Moharem* ; Sans Pareil. 6 »

Gabriel Monod : *La vie et la pensée de Jules Michelet 1798-1852*. Tome I[er] : *Les débuts, la maturité*. Tome II : *La crise de la pensée de Michelet. La prédication démocratique* ; Champion. 55 »

Jean Stern : *Mesdemoiselles Colombe, de la Comédie italienne, 1751-1841*. Avec 3 portraits. Préface de Robert de Flers ; Calmann-Lévy. 10 »

Paul Verlaine : *Correspondance* publiée sur les manuscrits originaux, avec une préface et des notes par Ad. Van Bever. Tome II : *Lettres à Emile Blémont (suite), Léon Vanier, Albert Savine et aux chères amies* Messein. 9 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Réginald Kann : *Le plan de campagne allemand de 1914 et son exécution*. Avec 16 cartes ; Payot. 10 »

Pédagogie

Maurice Blondel : *Léon Ollé-Laprune, l'achèvement et l'avenir de son œuvre* ; Bloud. 10 »

Philosophie

Pierre Coromines ; *La vie austère*, traduit du catalan, par Charles Romeu ; Alcan. 7 50

Baron Descamps : *Les génies des religions, les origines, avec un essai de protologie scientifique sur la vérité, la certitude, la science et la civilisation* ; Alcan. » »

Poésie

Alexandre Blok : *Les Douze*, Traduction définitive de Y. Sidersky. Dessins de J. Annenkoff ; Sans Pareil. » »

Marc-Adolphe Guégan : *Oya-Insula ou l'enfant à la conque* ; Messein. 8 »

Paul Leclère ; *Amante des fontaines* ; Stock. 6 75

J.-A. Mattei : *La Méditerranée* ; Imp. Gastaud, Nice. » »

Politique

Les Cahiers de l'Anti-France, n° 7 : Les Anarchistes et la psychologie du défaitisme ; Bossard. 2 40

Questions médicales

P. Nobécourt : *Les syndromes endocriniens dans l'enfance et la jeunesse*. Avec 26 figures ; Flammarion. 10 »

Roman

Sylvain Bonmariage : *Les caprices du maître, A l'ombre des grandes ailes* ; Roman nouveau. 6 50
Sylvain Bonmariage : *L'éveil du cœur* ; Roman nouveau. 6 50
Sylvain Bonmariage : *La femme crucifiée* ; Roman nouveau. 6 50
Sylvain Bonmariage : *La Saison florentine* ; Roman nouveau. 6 50
Jeanne Broussan-Gaubert : *L'amant d'un soir ou les songeries de Barberine* ; Crès. 7 »
Roland Charmy : *Elle osa vivre* ; Renaissance du livre. 7 »
Henry Church : *Indésirables* ; libr. de France. 6 »
Pierre Custot : *Sturly, la vie et l'âme d'un esturgeon* ; Grasset. 6 75
André David : *Le dieu inconnu* ; Flammarion. 7 »
Marcello Fabri : *Le visage du vice* ; Monde nouveau. » »
Edmond de Goncourt : *La Faustin* ; Flammarion et Fasquelle. 7 »
Jehan d'Ivray : *La cité de joie* ; Férenczi. 6 75
Alexandre Kouprine : *La fosse aux filles (Iama)*, traduit du russe par Henri Mongault et L. Desormonts ; Bossard. 7 50
Henri Lerouf : *Les grandes idées de M. Penché* ; Pensée française. » »
Pierre Mac Orlan : *La Vénus internationale* ; Nouv. Revue franç. 7 »
Comtesse de Noailles : *Les innocentes ou la sagesse des femmes* ; Fayard. 7 »
Guy Palut : *Le chemin du bourg* ; Jouve. 6 50
Henri Sienkiewicz : *Nouvelles*, traduction, introduction et notes par Dr V. Buziel ; Renaissance du livre. 4 »
Comtesse van der Steen : *Les parchemins d'Aygremont* ; Crès. 7 50
Léandre Vaillat : *La possédée* ; Flammarion. 7 »

Sciences

René Brocard : *La téléphonie sans fil pour tous* ; Science et Vie. 6 »

Sociologie

Georges Plekhanov : *Anarchisme et socialisme*. Préface d'Amédée Dunois ; libr. de l'Humanité. 2 50
Jaroslav Vesely : *Industrie et commerce* (Encyclopédie tchécoslovaque) ; Bossard. » »
D. Yovanovitch : *le Rendement optimum du travail ouvrier, rémunération, organisation, hygiène, morale du travail* ; Payot. 15 »

Varia

Dorothy Louise Mackay : *Les hôpitaux et la charité à Paris au XIIIe siècle* ; Champion. 10 »

Voyages

J.-Dennée : *Pigafetta*, relation du premier voyage autour du monde, par Magellan, 1519-122 ; Leroux. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Claude Terrasse. — Prix littéraires. — Shakespeare et Tout-ankh-Amen. — L'énigme de la Bertha. — Journaux, dictionnaire et musique. — De différentes méthodes pour enseigner la grammaire française. — Le livre à la mode il y a cent ans. — Un sonnet d'Auguste Vitu. — Les néologismes en anglais. — A propos d'une réédition du poète Antoine Bigot. — Un manuscrit de Gérard de Nerval perdu dans une exposition. — Les auteurs préférés des Anglo-Saxons. — Les marchands de billets. — Sur la dépréciation du papier-monnaie en France à l'époque révolutionnaire. — Les dictionnaires laborieux. — La poule blanche. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Claude Terrasse. — Claude Terrasse est mort le 30 juin, âgé de cinquante-six ans, après une longue maladie. Ses amis le

savaient condamné que lui espérait encore la guérison ; on dit même qu'il y a quinze jours il n'en doutait pas. Cet optimiste robuste, de si belle humeur, ne pouvait concevoir la mort si proche. Avec lui disparaît un musicien spirituel et charmant, d'une fantaisie très personnelle, le meilleur des hommes, le plus serviable des camarades. Il avait fait ses premières études musicales à Lyon et les avait continuées à l'Ecole Niedermayer. Il fut organiste dans diverses églises, et à cette époque il composait de la musique sur des œuvres de Franc-Nohain et d'Alfred Jarry. On se rappelle le « Théâtre des Pantins », où Jarry manœuvrait les ficelles des marionnettes d'*Ubu Roi* et jouait la pièce dans un ton que nul interprète, même l'excellent Gémier, n'a jamais égalé. Tout le public ami chantait en chœur la *Chanson du Décervelage*, et la *Marche des Polonais* déchaînait un bruyant enthousiasme. Puis c'étaient les chansons de Franc-Nohain : *Trois Chansons à la Charcutière*, *La Complainte de M. Benoit*, *Berceuse obscène*, etc. Lugné-Poe joua *Ubu Roi* à l'Œuvre. Alors commença la réputation de Claude Terrasse. Il fit représenter des pièces aux Variétés, à l'Opéra-Comique, à Lyon, à Monte-Carlo, dont les librettistes étaient Courteline, Tristan Bernard, Robert de Flers et Caillavet, Jules Lemaître, Maurice Donnay, Abel Hermant, Alfred Jarry, Franc-Nohain. On en connaît la liste : *Ubu Roi*, *Panthéon-Courcelles*, *La Petite Femme de Loth*, *Les Travaux d'Hercule*, *Le Sire de Vergy*, *Le Mariage de Télémaque*, *Du Temps des Croisades*, *Chonchette*, *Monsieur de La Palisse*, *Pantagruel*, *Pâris ou le Bon Juge*, *Cartouche*, *Les Transatlantiques*, *Miss Alice des P. T. T.* Une pièce de M. Albert Carré, *Frétillon*, pour laquelle Terrasse a écrit la musique, n'a pas encore été jouée, non plus qu'un opéra-comique de MM. Lavedan et Millet : *Sire*, et des opérettes de Franc-Nohain. Il laisse inachevé un *Guignol Directeur des Beaux-Arts*, ouvrage parodique, sorte de « A la manière de... » en collaboration avec M. Pierre Chapelle.

Les obsèques de Claude Terrasse ont été célébrées le 3 juillet à l'église Notre-Dame d'Auteuil. Très nombreuse assistance. Très belles fleurs. Le deuil était conduit par Mme Terrasse, ses trois fils, ses deux filles et son gendre, M. Jean Floury. Des soli ont été exécutés par M. Francell, de l'Opéra-Comique. Au cimetière Montmartre ont prononcé des discours : MM. André Messager, président de la Société des Auteurs et Compositeurs de Musique, Pierre Chapelle, au nom de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique, Alexandre Georges, au nom des anciens élèves de l'Ecole Niedermayer. — A. V.

§

Prix littéraires. — L'Académie française a décerné son grand prix de Littérature à M. François Porché par 14 voix contre 9 à M. Paul Valéry et une à M. Camille Mauclair ; le grand prix du Roman a été

donné par 13 voix à M. Alphonse de Chateaubriant, pour son roman *La Brière*, contre 9 à M. Roland Dorgelès, une à M. Jean d'Esme et une à M. Marcel Dupont.

Le prix de la Pléiade a été attribué pour la première fois, chez M. de Magallon, à M. Jean Lebreau, pour son livre de poèmes : *Le ciel sur la garrigue*.

Enfin, le jury du prix Jacques Normand a décerné les deux annuités 1922 et 1923 disponibles, à Mlle Geneviève Duhamelet, auteur du manuscrit : *Pour l'amour de l'amour*, et à M. Albert Cabal, auteur du manuscrit : *La lumière du cœur*.

§

Shakespeare et Tout-ankh-Amen. — William Shakespeare et Tout-ankh-Amen, l'un il y a environ trois cents, l'autre environ trois mille ans, ont eu une pensée commune : celle de préserver leurs restes d'une profanation. Le Pharaon s'en alla fort loin pour s'assurer un repos définitif. Shakespeare s'en tint à Stratford-upon-Avon. Le Pharaon dormait depuis un millier d'années, lorsque des voleurs ouvrirent une première fois son hypogée. Deux mille ans passèrent encore et lord Carnavon lui porta la suprême atteinte. On connaît le reste et comment les sots se servirent de sa mort pour rééditer une stupide légende (1). Shakespeare, lui, aurait ainsi libellé, d'avance, son *noli me tangere* funéraire.

Good friend, for Jesus'sake forbeare
To digg the dust enclosed heare !
Bleste be ye man yt spares thes stones,
And curst be he yet moves my bones !

Cependant, nous trouvons dans un article du *Monthly Magazine* de Londres, février 1818, qu'en dépit de cette prohibition solennelle, le fossoyeur de Stratford, un peu avant 1818, ayant eu à creuser la tombe du Dr. Davenport, ouvrit un grand trou dans celle de Shakespeare et qu'à cette occasion certain personnage, qui n'est pas nommé, dit à l'auteur de l'article qu'il avait vu les restes du barde « *and that he could easily have brought away his skull* ». Ce qui l'en avait empêché, ç'avait été uniquement la menace transcrite plus haut : « *but he was deterred by the curse which the poet invoked on any one who would disturb his remains.* » Quelques années plus tard, le biographe de Shakespeare, Ch. Knight (1791-1873), déclare avoir vu, lui aussi, les restes du poète. Enfin, la dernière fois que sa tombe fut ouverte, c'est, croyons-nous, aux alentours de 1880, au dire d'un certain Martin Bird, fossoyeur, à l'époque, à Stratford. M. Frank-J. Wilstach, qui cite son témoignage dans le *New-York Times* (*Magazine Section*) du dimanche

(1) Voir l'*Echo* : *la Momie malfaisante*, « Mercure » du 1er mai 1923, p. 860.

18 mars dernier, ajoute qu'en 1883 le Dr. Ingelby, l'un des gardiens à vie de la sépulture de Shakespeare, proposa l'exhumation des restes pour permettre de comparer le crâne du poète avec le buste de l'église. « *On account of the anathema inscribed on the tomb there was a great outcry over this proposal.* » En conséquence, la requête du Dr. Ingelby fut repoussée... Le Pharaon aura tout de même été moins heureux avec les Anglais que cet hypothétique Will. — C. P.

§

L'Énigme de la Bertha. — On n'a pas encore oublié le petit tapage de presse causé par deux articles de Léon Daudet — *Action Française* des 17 et 19 avril derniers — sur l'emplacement et le fonctionnement du fameux canon qui tirait sur Paris et dont la catastrophe de l'église Saint-Gervais restera le plus douloureux souvenir. D'après ces articles, les obus qui tombaient sur Paris provenaient d'un canon électrique situé à Aubervilliers et que des traîtres manœuvraient. A l'époque où parurent les deux articles en question, divers écrivains établirent la parfaite possibilité technique de l'existence et du fonctionnement des Berthas aux lieux primitivement indiqués, soit à 120 kilomètres environ de Paris. Mais la preuve finale manquait. Le *Scientific American* vient de la fournir en s'adressant aux ingénieurs de l'usine Krupp qui a construit les pièces. La réponse nous apprend que Krupp construisit en tout sept canons à longue portée. Au début de l'été 1918 — lorsque commença la retraite allemande — il n'y en avait que 3 sur le front. Les 4 autres étaient à Essen. Comme on ne pouvait plus songer désormais à les employer contre Paris, on en détruisit 2 et les 2 autres furent transformés en canons courts, puis détruits en novembre 1919, à l'usine Krupp de Magdebourg. Les 3 canons du front en furent retirés au début de la retraite, puis détruits et mis à la fonte à la fin de 1919. On pourra toujours se demander pourquoi ils échappèrent au contrôle des Alliés, à qui ils eussent dû être livrés. Mais l'énigme de la Bertha est désormais résolue. — C. P.

§

Journaux, dictionnaire et musique. — Nous avons d'excellents journalistes et de moins bons. A tous, dirai-je pour ne les point départager, il arrive, comme aux simples mortels, donc faillibles que nous sommes, de se tromper.

Il n'y a pas de phrase plus souvent ni plus mal citée que celle d'Horace, incomplète d'ailleurs sous cette forme : *Disjecti membra poetæ.* On voudra bien remarquer qu'elle constitue la fin d'un hexamètre, et qu'il est essentiel que le dactyle final : *membra po,* soit précédé d'un spondée, en l'espèce : *jecti.* Oh ! parfaitement ! Je sais bien que tout le monde le sait ! Je ne sais pas moins bien que le même tout le monde, après n'avoir fait ses humanités que pour les oublier, ne fera la

citation que de façon inexacte. J'indique la bonne route ? Parbleu ! tout le monde la connaît depuis longtemps, quitte à ne s'engager que dans des sentiers de traverse. Et il ne se passe guère de semaine qu'on ne nous annonce, comme ce fut fait pour Barbey d'Aurevilly, la publication de *Disjecta membra*. Consentira-t-on à noter que l'*a* de *disjecta* étant bref, le spondée est détruit ?

Or, quel ne fut pas mon étonnement lorsque, ouvrant *Le Temps* du 17 mai 1923, j'y lus, p. 3, col. 2 : « *Le contre-projet... n'offrait plus qu'un magna disparate de morceaux disloqués, membra disjecta,*

« *Si le latin revient, sous Bérard, à la mode.* »

Il serait temps, en effet, M. le rédacteur parlementaire du *Temps*, qu'il y revînt, car vous ne nous parleriez point, vous premier, de *membra disjecta*.

Mon étonnement ne fut pas moindre lorsque, feuilletant le *Larousse pour tous*, édition d'avant-guerre, en 2 tomes, j'y lus, t. I, p. 498, 1re col. : « *Disjecti membra poetæ. Mots lat. signif.* : *Les membres dispersés du poète.* » On ignorait donc, dès avant la guerre, que *disjecti*, génitif singulier, ne pût s'accorder qu'avec *poetæ*, autre génitif non moins singulier, et non pas avec *membra*, nominatif pluriel, et neutre par surcroît comme si nous étions encore en pleine guerre ! Sur ce point encore je sais bien que M. Larousse et ses successeurs en savent plus que moi, sinon autant, et qu'ils n'ont commis cette erreur que tout exprès, que pour que je la leur signale. Voilà qui est fait.

Le *Matin* du 30 mai 1923 nous réservait une autre surprise, et non moins savoureuse. On y pouvait apprendre, p. 5, col. 1, par le canal de M. Fred Orthys, qu'il y a en France un organiste par commune, soit 36. 000, et que chacun d'entre eux doit être virtuose improvisateur, « est obligé de jouer des mains... et des pieds ». Quelques lignes plus bas, M. Fred Orthys nous parle du « tuyau d'harmonium ». Il est à croire que M. Fred Ortys n'a jamais mis les pieds — ni les mains, — dans une église de province, je veux dire : de doyenné ni de simple paroisse rurale. Il s'y fût aisément convaincu que l'*harmoniumiste* — je crée ce néologisme d'ailleurs mort-né — loin d'être un virtuose, exécute péniblement d'un seul doigt le plain-chant, et qu'il n'a nul besoin de jouer, des pieds, pour cet excellent motif que l'harmonium est dépourvu de pédalier. Un département que je connais bien, celui de la Nièvre, possède en tout 7 orgues à tuyaux : 4 à Nevers, 1 à Château-Chinon, 1 à Clamecy, 1 à Cosne. Il y a en tout 313 communes dans la Nièvre : pour ce seul département M. Fred Ortys est donc en déficit net de 306 virtuoses des mains, et des pieds surtout. Tout le monde n'est pas obligé, m'objectera-t-il, de savoir ce qui se passe dans la Nièvre, et j'en suis profondément d'accord avec lui. Mais qu'il visite

un peu nos autres départements, et il verra s'il y trouve un virtuose, ne fût-ce que des mains, par commune ! Notons que, des 36. 000 virtuoses de M. Fred Orthys, chacun connaît la fugue. Ce sont plutôt leurs auditeurs qui la pratiqueraient, s'ils avaient l'oreille un peu moins insensible !

Quant au « tuyau d'harmonium », *risum teneatis, amici* et autres ! Il y a loin des anches libres de l'harmonium, qui, par demi-jeu, vibrent dans une toute petite boîte, à l'anche battante de l'orgue. Pâle diminutif de l'orgue, l'harmonium, même dans certains cas où, simplement pour décor, on le pare d'une double flûte de Pan en étain, n'a jamais eu le moindre tuyau qui parle. Soyons donc reconnaissants à M. Fred Orthys de nous en donner un qu'ignoraient, jusqu'au 30 mai dernier, tous nos facteurs d'orgues, et même d'harmoniums. — HENRI BACHELIN.

§

De différentes méthodes pour enseigner la grammaire française. — C'est l'annonce d'un nouvel ouvrage de M. Albert Hermant : *Xavier ou les Entretiens sur la grammaire française* (un bien joli titre renouvelé de Démoustier et de Salomon Reinach) qui nous a fait rechercher différents ouvrages par lesquels les auteurs se proposèrent de rajeunir l'enseignement grammatical et, comme le dit M. Abel Hermant, « tout en récréant le lecteur, voulurent lui apprendre à écrire finement notre langue, à éviter les impropriétés de termes, les vulgarités, les inélégances ».

La plus curieuse de ces grammaires est peut-être celle qui parut en 1788 sous ce titre :

*La Cantatrice grammairienne, ou l'Art d'apprendre l'orthographe française seul, par le moyen des chansons érotiques, pastorales, villageoises, anacréontiques, etc. Ouvrage destiné aux Dames et dédié à Madame la Comtesse de Beauharnais, par M. l'Abbé**, de Grenoble. A Genève, et se trouve à Lyon, chez Grabit.*

Il est piquant, observent les amateurs, de penser que cet ouvrage a été écrit par un ecclésiastique, l'abbé Barthélémy, l'auteur de *l'Ami des peuples et des rois* (1807) et d'un gros roman épistolaire en deux volumes : *Mémoires secrets de Madame de Tencin, ses tendres amours avec Ganganelli ou l'heureuse découverte relativement à d'Alembert* (1790). En effet, *La Cantatrice grammairienne* est faite de citations plus que légères qui devaient initier les dames aux mystères de l'amour plutôt qu'à ceux de l'orthographe.

Mais qui ne serait disposé à reconnaître que les mystères de l'orthographe n'exercent parfois pas sur « les dames » grand attrait? Et « les dames » n'ont-elle pas raison de préférer l'abbé Barthélemy à Girault-Duvivier ou à Noël et Chapsal ? — L. DX.

§

Le livre à la mode, il y a cent ans. — Le livre à la mode en 1823? On serait tenté de croire que ce fut *Han d'Islande* ou encore les *Nouvelles Méditations*; mais si l'on s'en tenait seulement à nommer ces deux ouvrages, on commettrait un grave oubli, sinon une injustice, car la grande vogue, cette année-là, fut pour un certain roman que la duchesse de Duras, née de Kersaint, publia sous le titre de *Ourika*.

La première édition, imprimée à très petit nombre, sortit, en 1823, des « Presses de l'imprimerie royale (in-12, 84 pages), la seconde (in 12, 172 pages) fut publiée, à Paris « chez Ladvocat, libraire de son Altesse Sérénissime le Duc de Chartres », en 1824.

Ce petit roman sentimental passa de mains en mains et connut un succès tel qu'il exerça jusque sur la coiffure des dames une sérieuse influence : les élégantes se firent coiffer à *l'Ourika*, c'est-à-dire de façon artificieusement négligée propre à rappeler la jeune négresse que la duchesse de Duras avait choisie pour héroïne.

Le peintre Gérard exposa une grande toile reproduisant les traits d'Ourika et les âmes sensibles versèrent des torrents de pleurs sur les malheurs de cette négresse, laquelle amenée du Sénégal en Europe à l'âge de deux ans est élevée par une riche famille, s'éprend de Charles, le fils de sa bienfaitrice, puis meurt de langueur quand elle constate que le dit Charles ne répond nullement à sa sombre flamme et prend pour compagne la blanche Anaïs.

Heureusement, avant de mourir, elle avait reçu la visite d'un prêtre qui l'avait rassurée en ces termes sur la passion dont elle s'était accusée:

« Votre cœur est pur... Ne perdez pas courage; priez Dieu, Ourika: il est là, il vous tend les bras; il n'y a, pour lui, ni noirs, ni blancs: tous les cœurs sont égaux devant ses yeux et le vôtre mérite de devenir digne de lui... »

C'est ainsi que cet homme respectable encourageait la pauvre Ourika.

Tel était le gros succès de la littérature « d'imagination » en 1823. Faut-il ajouter que l'innocente *Ourika* a maintenant peu de lecteurs? Faut-il se demander s'il en sera de même dans cent ans pour certains romans qui nous passionnent aujourd'hui? — L. DX.

§

Un sonnet d'Auguste Vitu. — Auguste Vitu (nous signalions dernièrement le cinquantième anniversaire de sa mort) est moins connu comme poète que comme publiciste. Il a pourtant écrit de nombreux vers qu'il publia dans les périodiques où il collaborait et qui ne sont pas sans agrément. Nous avons retrouvé dans un numéro du *Moniteur de la Mode*, « journal du grand monde », daté du 20 septembre 1846, un curieux sonnet à Mariette, cette jolie fille qui fut l'amie de Champfleury (cf. *Les aventures de Mademoiselle Mariette*) et qui servit de

modèle, pour quelques parties de détails, à Murger lorsqu'il créa le personnage de Musette.

SONNET A MARIETTE

Mariette, on vous voit en robes de gala
Etouffer à plaisir, sous des flots de dentelles,
Ce corps harmonieux et pur, qu'à Praxitèle
Une extase divine autrefois révéla.

Sous le jaune tissu d'un chapeau paméla,
Votre tête d'enfant luit d'une splendeur telle
Qu'à votre coupé bleu la fantaisie appelle,
Au lieu de chevaux bais, deux colombes. — Lola

Eteint ses grands yeux noirs au vent de votre voile,
Lorsque vous galopez du Rond-Point à l'Etoile,
Entraînant sur vos pas mille esclaves jaloux.

Les courses ni le bal ne vous lassent. Vous êtes
Quêteuse à nos sermons et reine dans nos fêtes.
Mais, hélas, chère enfant, à quelle heure aimez-vous ?

Il faut se reporter aux « Souvenirs de Schanne » pour savoir qu'à cette époque Mariette était « belle, positivement belle » :

Les peintres et les sculpteurs la recherchaient beaucoup et s'inscrivaient longtemps à l'avance pour obtenir d'elle une séance, écrit Schanne. De fait, ce corps blanc, légèrement rosé aux articulations, était d'une constitution merveilleusement équilibrée ; privilège rare, sa vue n'inspirait que les sentiments d'admiration calme que l'on éprouve devant un chef-d'œuvre de la statuaire antique. La tête seule manquait de régularité, tête joyeuse, mais légèrement moqueuse. Du moins, ce qui lui donnait cet aspect, c'était un tic assez singulier dont elle était affectée : elle souriait de travers. Je m'explique : le coin gauche de la bouche remontait légèrement, tandis que le droit restait en place, ce qui nous faisait dire « qu'elle louchait des lèvres ».

Mariette-Musette eut une fin dramatique : elle périt, en 1864, dans le naufrage de *l'Atlas*, au cours de la traversée de Marseille à Alger.

L. DX.

§

Les néologismes en anglais. — Le *Glasgow Herald* est l'un des plus grands régionaux de Grande-Bretagne. Il paraît tous les jours de la semaine, sauf le dimanche, sur 20 et 24 pages, comme le *Times* ou le *Daily Telegraph*, et il contient une moyenne de 87 colonnes de publicité. Son prix est de deux pence, ce qui représente à peu près 60 centimes de notre monnaie. Avec le *Manchester Guardian*, il passe pour l'un des journaux britanniques le mieux écrits. En tous cas, les néologismes ne l'effraient pas, si l'on en croit une lettre qui parut récemment dans ses colonnes. L'auteur de cette lettre, lecteur assidu et consciencieux, déclare qu'il a découvert dans un seul numéro du *Herald*

seize mots au moins qui ne figurent pas dans le grand Dictionnaire d'Oxford. Et il ajoute que ce n'est pas là une exception. Il n'est sans doute pas une seule publication de langue anglaise dont chaque numéro ne contienne ainsi un nombre considérable de mots que les dictionnaires, même les meilleurs, ignorent. Cet accueil généreux de termes, pour la plupart étrangers, offre-t-il un avantage et faut-il y voir un signe de vitalité ? Il apparaît surtout que le jargon journalistique anglais est peu châtié et que les rédacteurs, par indifférence ou paresse, emploient des mots d'origine étrangère, alors qu'il en existe dans la langue qui désigneraient aussi précisément le même objet, ou exprimeraient aussi bien la même idée. — H.-D. D.

§

A propos d'une réédition du poète Antoine Bigot. — On nous écrit :

J'ai pris connaissance de la note parue dans le *Mercure* du 15 mai, à propos de la réédition du poète Antoine Bigot.

J'ai développé dans le *Provençal de Paris* du 15 avril, en réponse à la protestation de M. Alfred Longuet, les arguments logiques qui justifient le redressement de la graphie de Bigot, et je ne veux pas abuser de l'hospitalité du *Mercure* pour les rappeler ici.

L'essentiel a d'ailleurs été exposé par M. P. Souchon dans sa *Chronique du Midi* (*Mercure*, 15 avril).

La thèse de mes contradicteurs est toute ardente ; j'ai raisonné froidement. Il nous serait donc bien difficile de nous entendre. Contentons-nous de nous faire confiance. J'accomplis la tâche que les éditeurs de Bigot m'ont confiée ; lorsque le livre paraîtra, il appartiendra à la critique ; et j'ose espérer que mes contradicteurs reconnaîtront alors que le redressement de la graphie n'a nullement mutilé le monument élevé par Bigot, mais en a au contraire dégagé les lignes pures.

SULLY-ANDRÉ PEYRE.

§

Un manuscrit de Gérard de Nerval perdu dans une exposition. — Il n'a pas eu la même chance que celui dont parle Edgar Poe, qui fut trouvé dans une bouteille ; il a été perdu au contraire et de la façon la plus banale. C'est une pièce autographe de Gérard de Nerval, *Les Cydalises*, sur papier à lettre bleu, que l'on avait jointe à une édition originale des *Petits Châteaux de Bohème*. Cet exemplaire déjà rare, dont le manuscrit ajouté rehaussait singulièrement l'intérêt, fut prêté par son propriétaire, Mme Dardonville, à l'Exposition du Livre moderne organisée à l'occasion du Congrès des Bibliothécaires et des Bibliophiles, au mois de mai dernier. Or, après l'exposition, quand Mme Dardonville rentra en possession de ses livres, elle constata que le manuscrit de Gérard de Nerval avait disparu.

Elle nous prie d'en informer les lecteurs du *Mercure* et serait reconnaissante à celui qui trouverait cette pièce de l'en informer aussitôt

(1, avenue Bugeaud, Paris XVIe). Dès maintenant elle fait toute protestation pour le cas où ladite pièce serait mise en vente ou exposée.

P. M.

Bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale.

§

Les auteurs préférés des Anglo-Saxons. — Quels sont les six auteurs américains, actuellement vivants, que vous préférez ? a demandé un rédacteur du *Literary Digest* à cinquante-six critiques choisis parmi les plus éminents.

Ce plébiscite a donné les résultats suivants :

Joseph Hergesheimer	22 voix
Eugène O'Neill	14 —
Sherwood Anderson	13 —
Miss Willa Cather	12 —
Robert Frost	8 —
James Branch Cabell	8 —

Voilà donc quels seraient, en Amérique, les auteurs préférés. Pour l'Angleterre, nous sommes renseignés, dans une certaine mesure, non plus, cette fois, par un plébiscite, mais par les demandes de premières éditions que publie le *Bookman's Journal and Book Collector*.

Pour un seul mois — avril — cette publication a relevé 82 fois le nom de Rudyard Kipling ; 73 fois W.-H. Hudson ; 38 fois sir J.-M. Barrie; 34 fois Arthur Machen ; 30 fois Charles Dickens ; 29 fois John Galsworthy ; 24 fois R.-L. Stevenson ; 22 fois John Masefield ; 19 fois chacun Walter de La Mare, Joseph Conrad, E.-V. Lucas et Oscar Wilde ; 18 fois Max Beerbohm ; 17 fois D.-H. Lawrence, Hugh Walpole et Thomas Hardy ; 15 fois Alice Meynell ; 14 fois George Moore, G.-K. Chesterton, G.-B. Shaw, A.-E. Housman ; 12 fois R. B. Cunninghame Graham et H.-G. Wells ; 11 fois Aldoux Huxley ; 10 fois Arnold Bennett, Arthur Symonds, W.-B. Yeats ; 9 fois Lord Dunsany, Lytton Strachey, R. Sabatini, E.-M. Forster.

Mais jusqu'à quel point cette statistique représente-t-elle les préférences réelles des lecteurs ?

§

Les Marchands de billets. — La question des marchands de billets, que l'on discute à intervalles plus ou moins long, est revenue, ces temps derniers, au premier rang de l'actualité. N'annonçait-on pas que le ministre de l'Intérieur, M. Maunoury, avait résolu de déposer un projet de loi dont l'adoption entraînerait leur suppression ?

Aussitôt, des journalistes sont allés intervîouver des directeurs de théâtres, des hommes politiques, des auteurs.

M. Alphonse Franck, interrogé, a répondu par exemple :

« La vente, sur le pavé de Paris, des billets de théâtres n'est digne

ni de notre capitale, ni de nos salles de spectacles. C'est une tolérance qui a pris des proportions exagérées, à tel point que, lors d'une pièce à succès, toutes les bonnes places sont retenues par ces intermédiaires pendant de nombreuses représentations. Le bénéfice qu'ils réalisent est tout à fait exagéré et la disparition des vendeurs en plein air ne ferait qu'assainir la situation théâtrale actuelle. »

Cette opinion d'un directeur de 1923 est celle de tous les directeurs, ceux d'aujourd'hui et ceux d'hier. Le commerce contre lequel ils réclament, s'il est fort ancien, ne s'est généralisé que vers le milieu du siècle dernier, au lendemain du succès remporté, à l'Opéra, par *Robert le Diable*.

De jeunes gens, en quête d'une affaire et spéculant sur l'enthousiasme provoqué par la première représentation, passèrent la nuit aux portes de l'Opéra où, dès l'ouverture, ils se précipitèrent, achetant toutes les places qu'ils purent se procurer et qu'ils revendirent aussitôt, moyennant un bénéfice appréciable.

Ce commerce, qui ne tarda pas à s'étendre, provoqua bien des réclamations de la part du public, tout d'abord; puis, du directeur, le docteur Véron, qu'on soupçonnait de faire revendre en sous-main et à des prix plus élevés qu'au bureau les billets qu'on y refusait.

Ce dernier, résolu à se défendre, réclama. On traqua les marchands de billets, on leur refusa les places qu'ils venaient demander.

Ils eurent recours alors aux ruses les plus variées. Ils s'entendirent avec des domestiques de bonnes maisons qui vinrent à leur place prendre, qui une loge, qui plusieurs fauteuils « pour une famille entière », disaient-ils.

Parfois même ce fut une dame, descendue d'une voiture particulière, qui demandait plusieurs stalles « pour elle et ses parents ».

Combien de particuliers se firent aussi les complices des marchands quand, ne pouvant trouver au bureau le fauteuil qu'ils désiraient, ils consentaient à prendre une loge entière qu'ils remettaient aux marchands en échange du fauteuil désiré vendu par le marchand « au même prix qu'au bureau »!

Malgré la chasse qui leur a été faite, voire les coups qui leur ont été donnés — le Dr Véron se colleta un jour avec l'un d'eux, — les marchands de billets ont survécu à deux révolutions et à deux guerres. Leur commerce est aujourd'hui aussi florissant que jadis. Faut-il donc tant s'en plaindre?

« Quand ils font de bonnes affaires, disait, instruit par l'expérience, le Dr Véron déjà cité, c'est que le théâtre prospère et que le directeur s'enrichit. »

N'est-ce pas là le secret de la survivance des marchands de billets?

§

Sur la dépréciation du papier-monnaie en France à l'époque révolutionnaire. — M. A. Carayon, secrétaire de la récente Société des « Bibliophiles nîmois » et amateur passionné de vieux livres dont il possède une collection variée, a trouvé, sur le marché de bric à brac qui se tient le dimanche matin autour de l'église des Carmes, à Nîmes, un exemplaire du *Tableau de dépréciation du papier-monnaie* pour le département du Gard. On sait que la loi du 5 messidor an V imposait la publication, dans chacun des départements français, de ces tableaux et qu'elle stipulait cette clause — reprise au Traité de Versailles à l'évaluation en marks-or des réparations dues aux Alliés — que « lorsqu'il y aura lieu de réduire en numéraire métallique la valeur nominale d'une obligation, la réduction sera faite eu égard à la valeur d'opinion du papier-monnaie au moment du contrat dans le département où il aura été fait ». Ainsi obviait-on, du moins théoriquement, — car dans la pratique, on ne tint pas compte de la loi, — aux fâcheux effets de la dépréciation du papier-monnaie, qui, de nos jours, se fait si lourdement sentir dans toutes les transactions, de quelque nature qu'elles soient. Quoi qu'il en soit, on ne lira pas sans profit le petit tableau suivant de la valeur sans cesse décroissante des assignats pour le seul département du Gard de janvier 1791 à l'aube du Directoire, où l'on sait que les assignats furent remplacés par les mandats territoriaux, en vigueur jusqu'à la fin du Consulat, puis — ce fut la fameuse « banqueroute des deux tiers » — consolidés en rente sur l'Etat, au tiers de leur valeur :

En Janvier 1791, 100 livres-assignats valent 95 livres; en Janvier 1792, elles en valent 72 1/2; en Janvier 1793, 65; en Janvier 1794, 47; en Janvier 1795, 20; en Germinal An III, 12 livres et 12 sols; en Vendémiaire An IV, 12 livres; en Pluviôse An IV, exactement... 10 sols.

Consolons-nous, cependant, à la pensée réconfortante que « l'Allemagne paiera » et oublions, devant celles des modernes « mercantis », les fortunes rapides, en ces heureux temps de *République Une et Indivisible*, des acheteurs de papier-monnaie au ballot. — C. P.

§

Les Dictionnaires laborieux. — La préparation d'un dictionnaire de l'usage n'est décidément pas une chose aisée.

Elle provoque bien des quolibets — demandez plutôt à l'Académie française — ou bien elle réserve d'amers déboires — voyez donc l'Académie florentine della Crusca qui vient d'être supprimée, après plusieurs siècles d'existence, à cause précisément de la lenteur qu'elle apportait dans les travaux de son Dictionnaire.

Ceux qui, en Angleterre, ont assumé la tâche de la rédaction du Dictionnaire d'Oxford — qui est pour nos voisins ce que le Dictionnaire de

l'Académie est pour nous — viennent de se heurter, eux aussi, à de sérieuses difficultés, mais d'un autre ordre.

C'est le W qui est cause de tous leurs soucis. Sans trop de peine ils ont fini l'X, l'Y et le Z — soit 2559 mots dont ils ont fait l'histoire, ayant eu recours chemin faisant à 14.787 citations.

Mais le W !.. « C'est un désert, disent-ils, qui s'étend jusqu'à l'horizon ». Les difficultés de cette lettre sont sans précédent, presque chaque mot ayant une histoire d'un millier d'années — et, à cause du W, on ne peut savoir quand paraîtra la prochaine édition du Dictionnaire d'Oxford.

§

La poule blanche.

Du siècle les mignons, fils de la poule blanche,
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche.

MATHURIN RÉGNIER, *Sat.* III, v. 55.

§

Projets oubliés, projets abandonnés.

— Les puissances alliées et associées mettent en accusation publique Guillaume II de Hohenzollern, ex-empereur d'Allemagne, pour offense suprême contre la morale internationale et l'autorité sacrée des traités.

Un tribunal spécial sera constitué pour juger l'accusé en lui assurant les garanties essentielles du droit de défense. Il sera composé de cinq juges, nommés par chacune des cinq puissances suivantes, savoir : les Etats-Unis d'Amérique, la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et le Japon.

Le tribunal jugera sur motif inspiré des principes les plus élevés de la politique entre les nations, avec le souci d'assurer le respect des obligations solennelles et des engagements internationaux ainsi que de la morale internationale. Il lui appartiendra de déterminer la peine qu'il estimera devoir être appliquée.

Les puissances alliées et associées adresseront au gouvernement des Pays-Bas une requête le priant de livrer l'ancien empereur entre leurs mains pour qu'il soit jugé.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que cet article se trouve dans le texte définitif du traité de Paix remis aux plénipotentiaires allemands le 16 juin 1919 (septième partie — Sanctions ; — article 227). — L. DX.

§

Publications du « Mercure de France » :

LETTRES D'ALBERT GLATIGNY À THÉODORE DE BANVILLE, publiées avec une Préface par Guy Chastel. Vol. in. 8 écu tiré à 605 exemplaires, savoir : 55 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 55, à 20 francs ; 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 56 à 605, à 12 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.